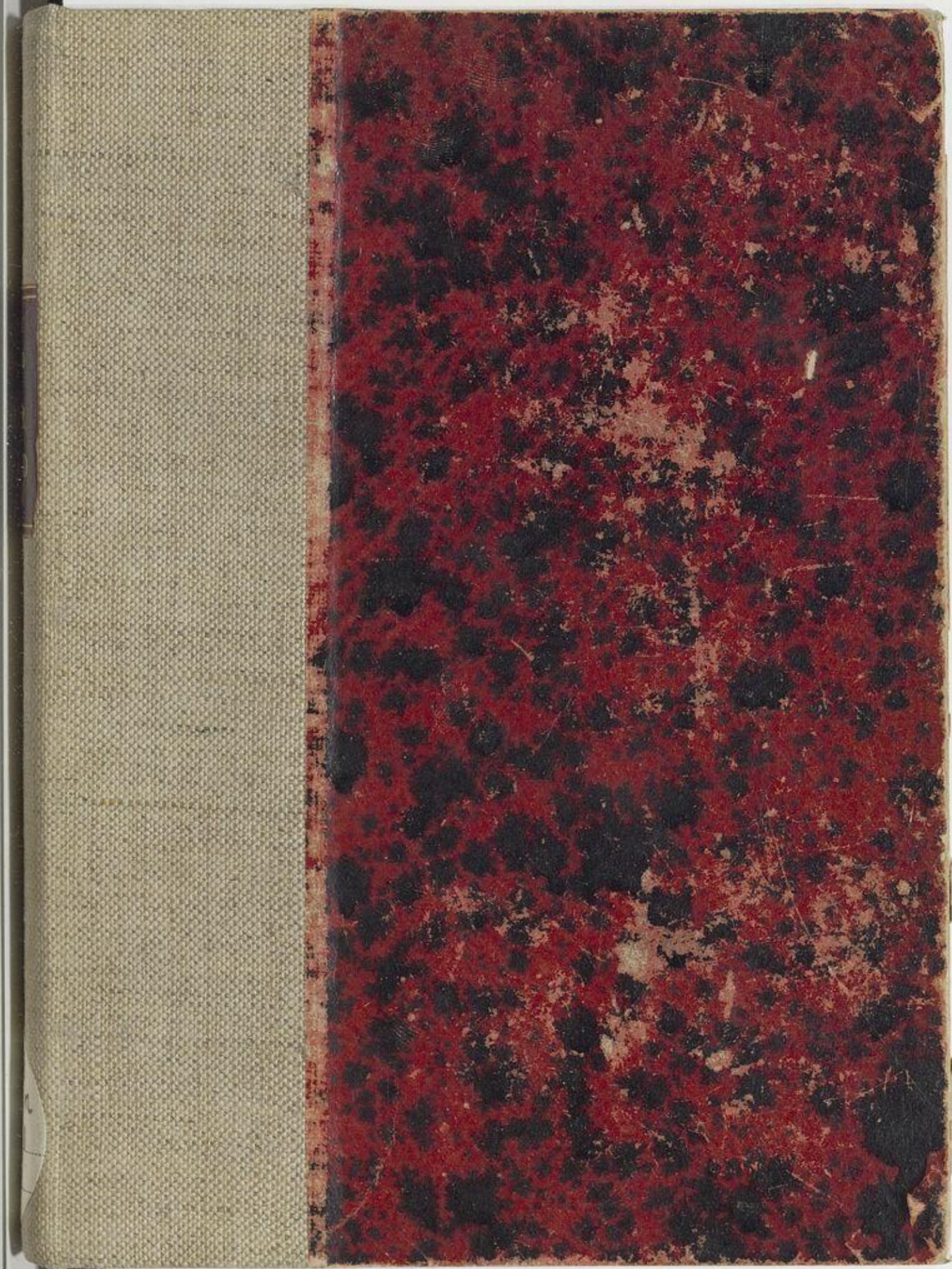
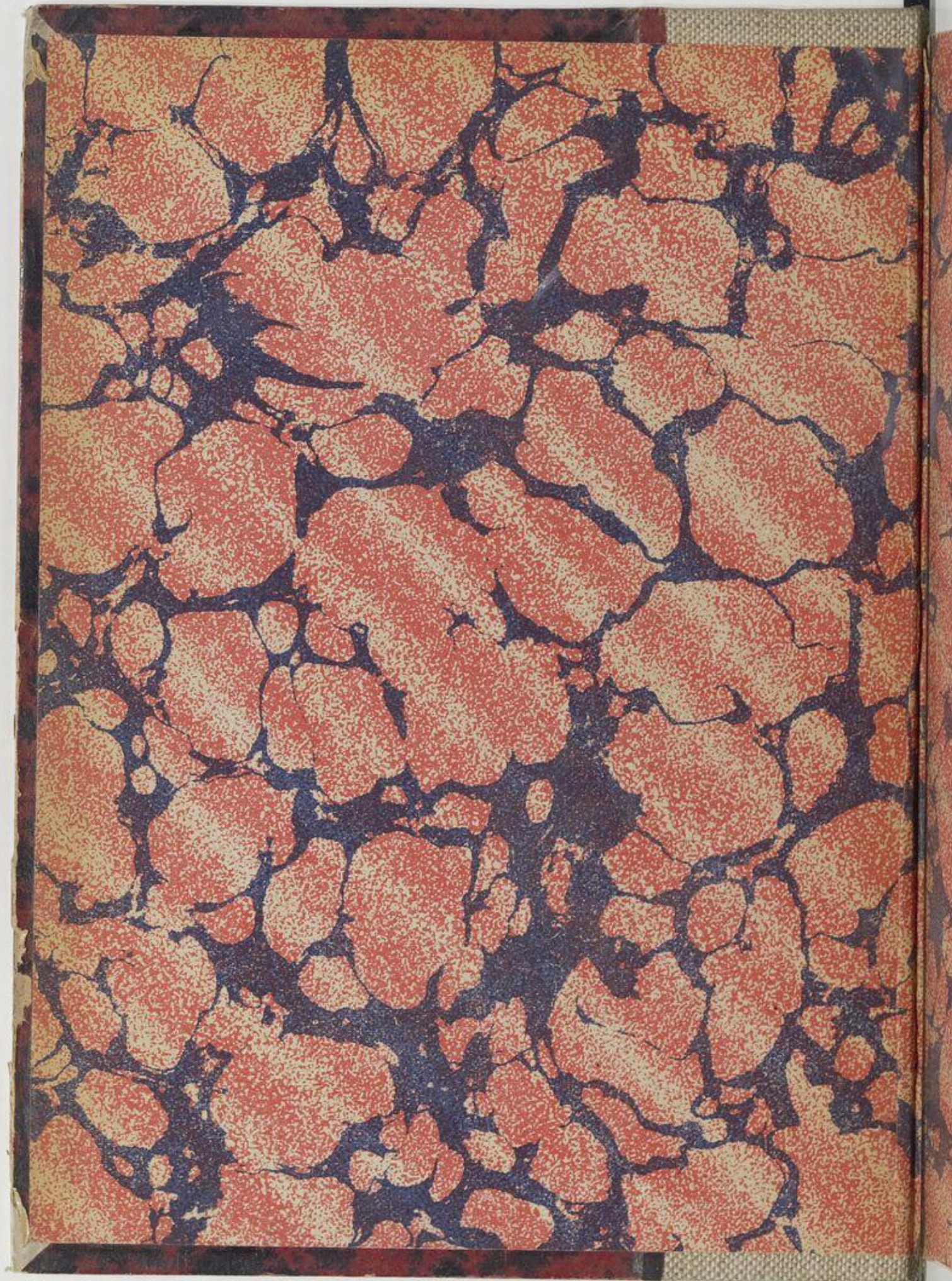
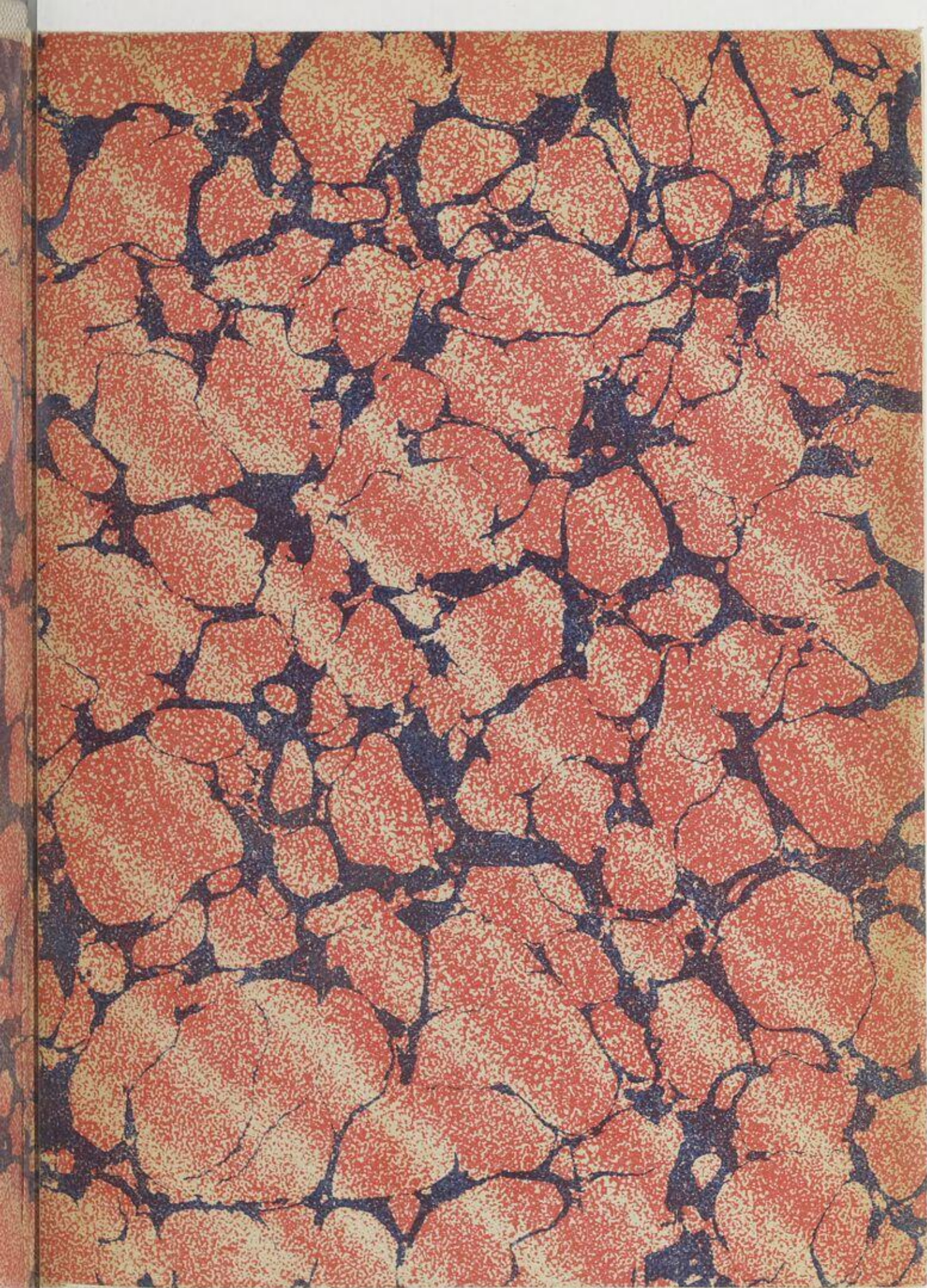


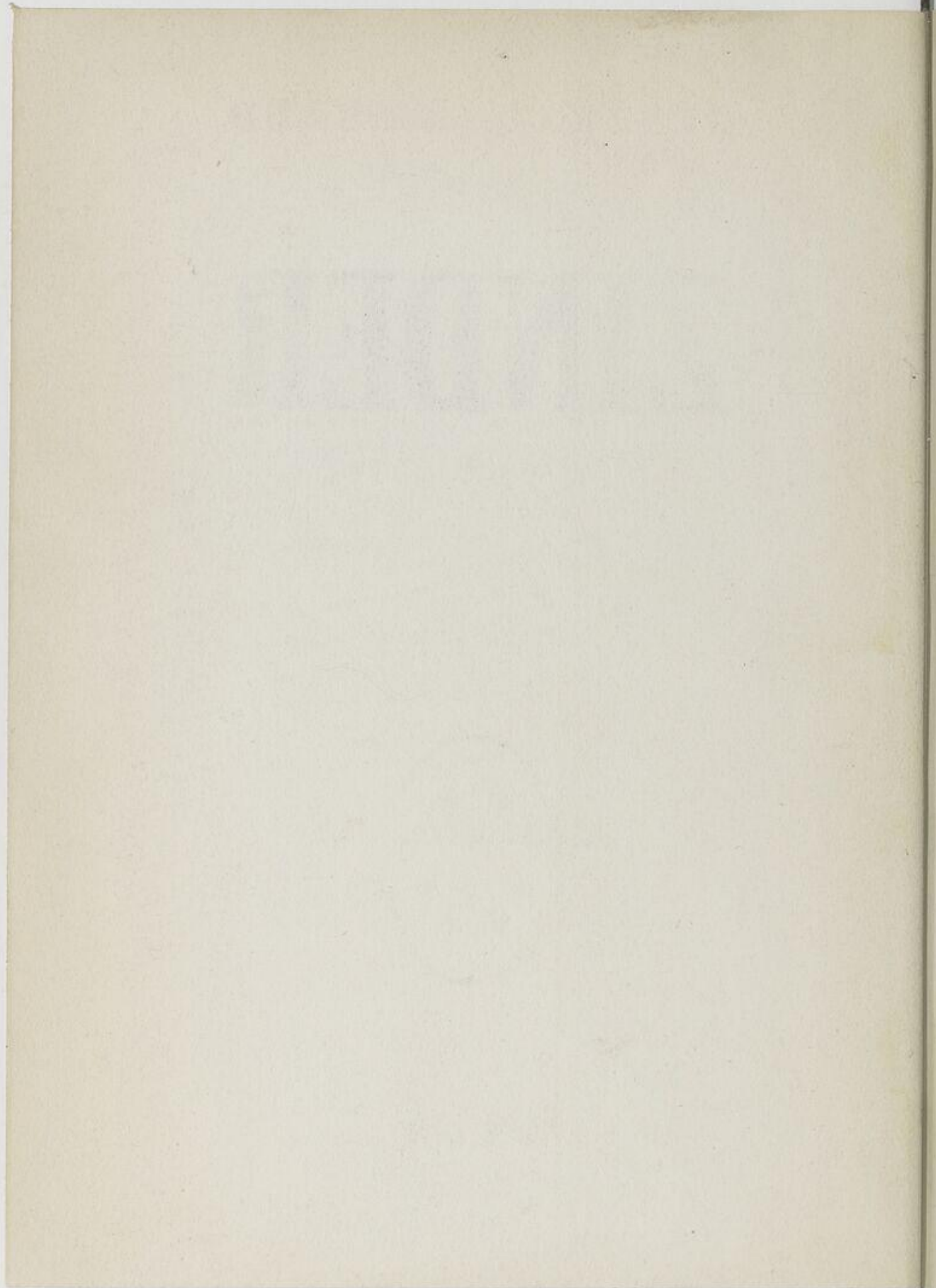






JOUSSEMET
RELIEUR

ROUSSEAU
1712



GÉNÉRAL GOURAUD

MEMBRE DE L'INSTITUT

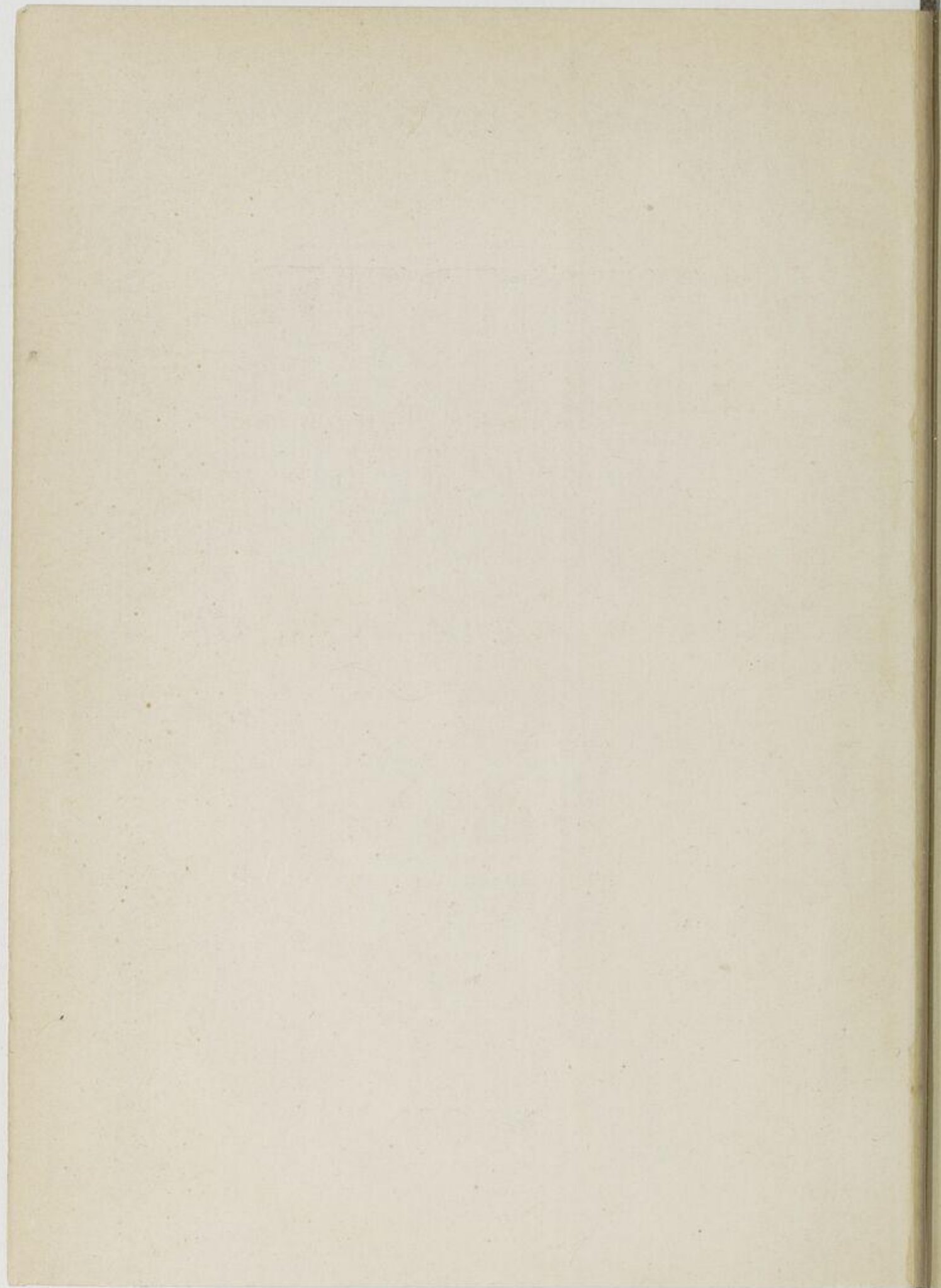
ZINDER **TCHAD**

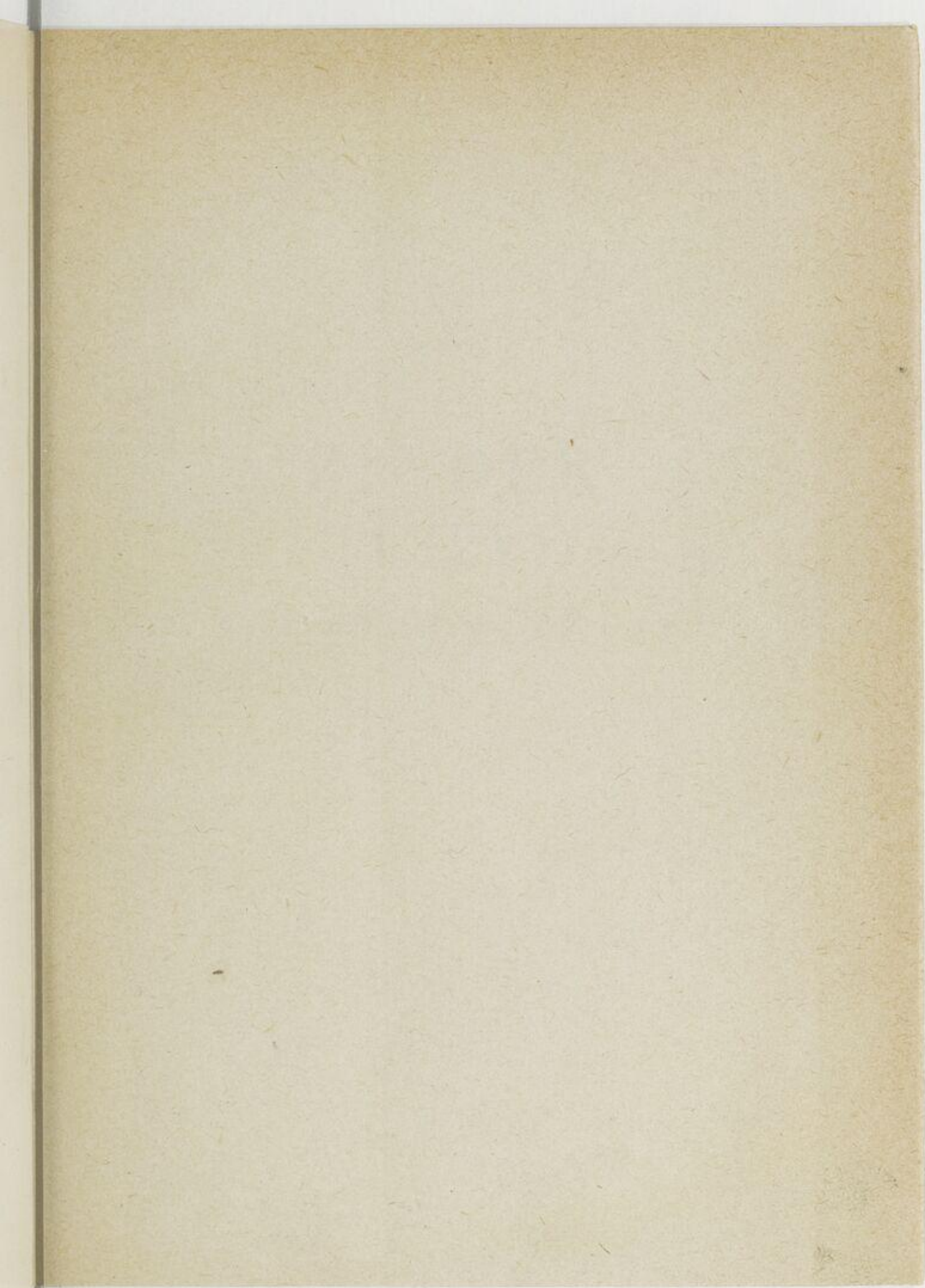
SOUVENIRS D'UN AFRICAÎN

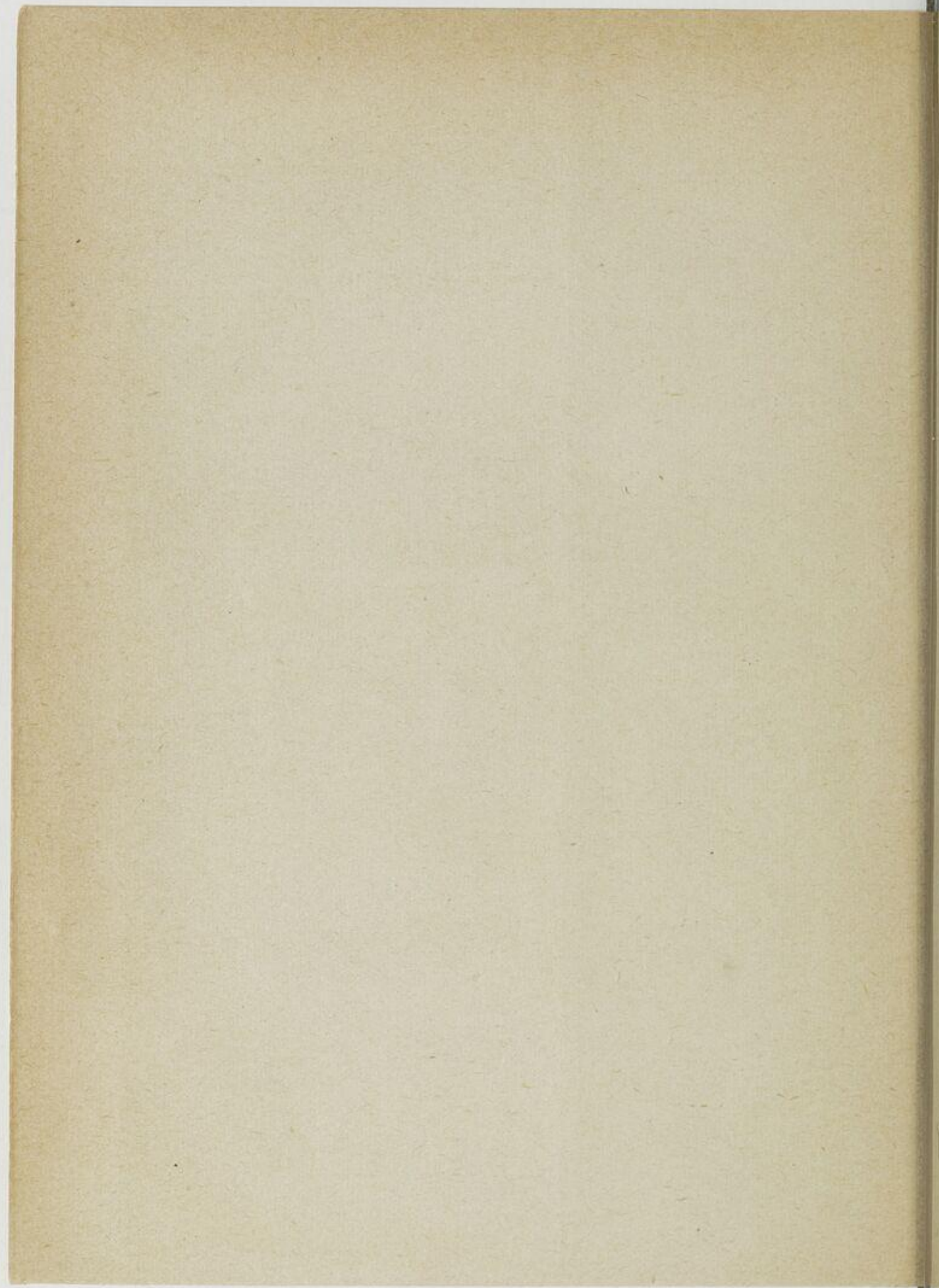


21

PLON







ZINDER TCHAD

Souvenirs d'un Africain

31

8° Ln 27
81591
(2)

DL 04469

14-6-44

DU MÊME AUTEUR :

Souvenirs d'un Africain. **A U SOUDAN.**

(Éditions Pierre TISNÉ.)

En préparation :

MAURITANIE-ADRAR.

(Librairie PLON.)

GÉNÉRAL GOURAUD

MEMBRE DE L'INSTITUT

ZINDER TCHAD

SOUVENIRS D'UN AFRICAIN

Avec 23 gravures hors texte et une carte en dépliant.

PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

Imprimeurs-Éditeurs - 8, rue Garancière, 6^e

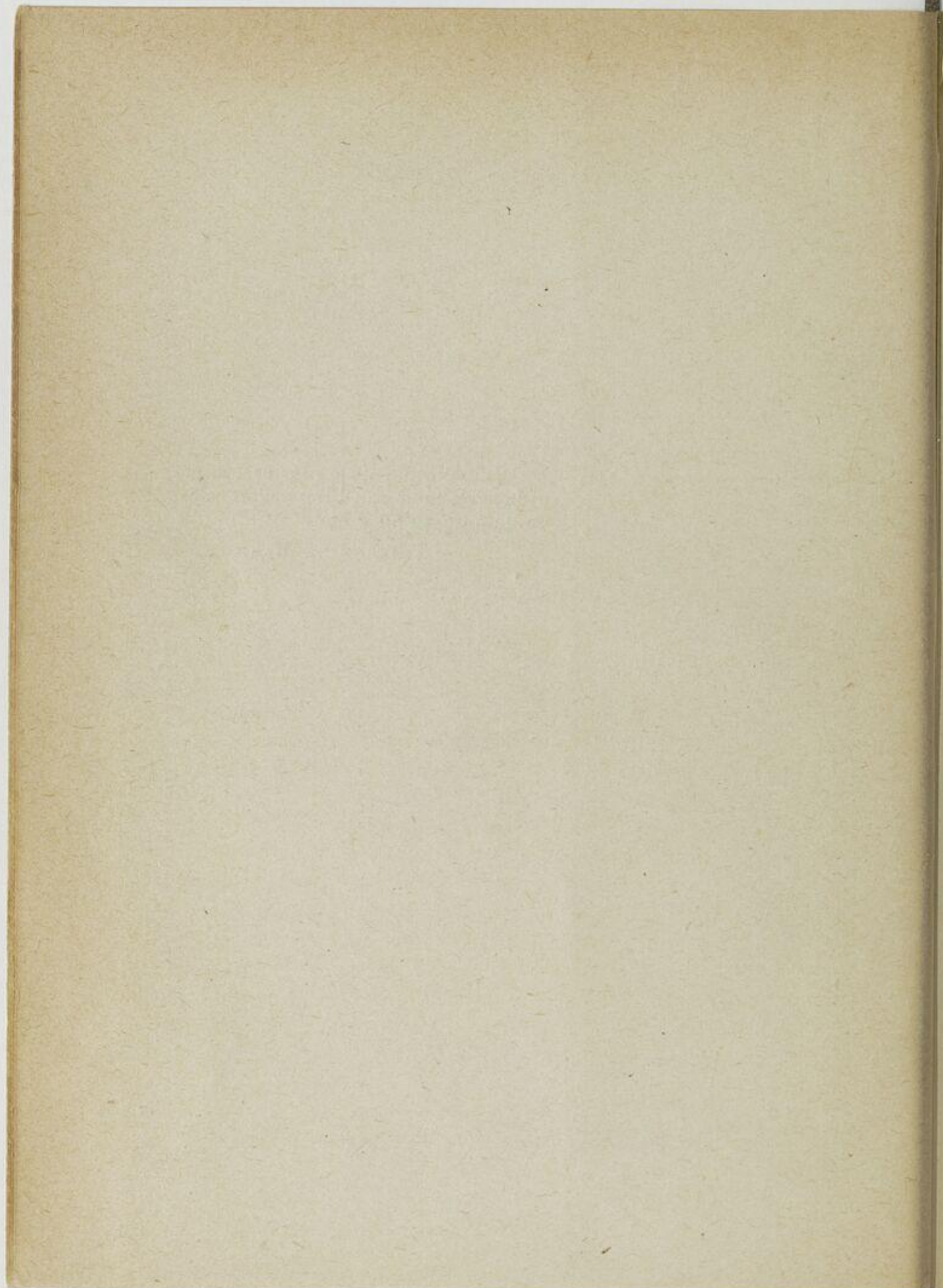


Copyright 1944 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

Quelle que soit la carrière, supérieure ou modeste, l'important, c'est la flamme qu'on y met.

THIERRY DE MARTEL.



AVANT-PROPOS

Dans l'histoire de l'Afrique française, l'année 1900 est marquée par un fait capital : le 21 avril, trois troupes françaises, parties depuis longtemps de leurs bases et ayant traversé les pires difficultés, se sont trouvées réunies au bord du Chari, à quelques kilomètres du Tchad.

Rabah, le conquérant redoutable et cruel de l'Afrique centrale, s'était établi aux environs dans un camp fortifié, à 5 kilomètres au nord de Kousseri. Ayant pris le commandement des trois colonnes, le commandant Lamy, par une décision d'une admirable énergie, attaque dès le lendemain matin toutes forces réunies. Le camp est enlevé, Rabah est tué. Lamy, mortellement blessé, scelle de son sang la victoire de la civilisation sur la barbarie (1).

Le but était atteint : la jonction au Tchad de l'Algérie, du Soudan et du Congo était faite. Il importait de conserver un résultat chèrement acquis. Le lieutenant-colonel Destenave fut chargé d'organiser l'occupation du Chari et du Tchad ; le lieutenant-colonel Péroz reçut la même mission pour la région qui s'étend du Niger au Tchad : ce fut le III^e Territoire militaire.

(1) Voir II^e partie, chapitre II, *Combat de Kousseri*, pages 156 et 173.

Le Soudan où nous avons servi, le colonel et moi et d'où nos tirailleurs sont originaires, est un pays largement arrosé, de vie assez facile. On y trouve partout le mil, base de la nourriture des indigènes et des animaux. Il y a des troupeaux assez nombreux, bœufs, moutons, des fleuves poissonneux. Le ravitaillement des troupes indigènes n'y présente généralement pas de difficultés. Quant à celui des Européens, — farine, sucre, café, vin, — on le transporte par le fleuve et les voitures.

Le III^e Territoire, au contraire, dont Zinder est le centre, est une région à demi désertique, où les habitants vivent difficilement, les animaux sont rares, le sol est aride ; pas un cours d'eau ne l'arrose. De ce fait, les difficultés de communication et de ravitaillement devaient longtemps entraver la liaison avec le Tchad.

Si l'on a parfois appelé la région de Zinder « le pays du sable », le territoire du Tchad, avec ses immenses fleuves, Congo, Oubangui, Chari et le grand lac, est « le pays de l'eau ». Les conditions d'existence y sont plus faciles qu'au III^e Territoire ; mais les distances, les communications longues, rares et précaires, compliquent l'administration et entravent les progrès.

L'occupation de ces terres lointaines était cependant nécessaire, pour maintenir la liaison et protéger l'arrière-pays, fertile et peuplé, contre les pillards et les négriers. Plusieurs années de patience et de persévérance devaient s'écouler avant que fût soudé le bloc de la « plus grande France » qui s'étend aujourd'hui, sans fissure, de Dakar à Abéché et d'Alger à Brazzaville.

ZINDER-TCHAD

PREMIÈRE PARTIE ZINDER

CHAPITRE PREMIER

DÉPART — TRAVERSÉE DU DAHOMEY

Départ 5 octobre 1900.

Chef de bataillon d'infanterie de marine, je m'embarque avec mon chef, le lieutenant-colonel Péroz, à Marseille le 5 octobre 1900, à bord du *Tibet*, vieux paquebot de la Compagnie Fraissinet, qui a ramené jadis le général Dodds victorieux. A bord, quelques-uns des officiers qui fourniront nos cadres : le capitaine Huard, les lieutenants Chédeville, Cotten, Georges Mangin.

Le *Tibet* fait toutes les relâches de la côte : nous nous arrêtons à Oran et aux Canaries.

Le colonel Péroz.

Le colonel Péroz est un homme grand, mince, le nez en bec d'aigle, l'œil noir vif, la bouche avec la moustache taillée à la mode de Louis XIII. Il dit être d'origine espagnole et a débuté en s'engageant tout jeune parmi les partisans de don Carlos, dans une des nombreuses guerres civiles du pays. Il a été un des officiers du vieux Soudan les plus remarquables par Archinard et Humbert. Après un séjour moins heureux comme officier d'ordonnance du gouverneur de la Guyane, il a brillamment servi au Tonkin où il a amené la soumission d'un redoutable chef pirate : le Dé Tham.

Le Gouverneur Ballay pendant la fièvre jaune.

On ne chôme pas à bord. Le colonel s'est fait installer sur le pont une sorte de cabine en toile, et nous travaillons toute la journée à établir un projet d'organisation et de budget du territoire, que nous déposerons en passant à Dakar. Mais une violente épidémie de fièvre jaune a éclaté au Sénégal. Le gouverneur général étant rentré en France, le ministre des Colonies a offert l'intérim à un ancien médecin de la marine, devenu lieutenant-gouverneur de la Guinée française, M. Ballay, qui se trouvait en congé à Paris. Il accepta. Mais le ministre lui proposant d'aller s'établir à Konakry, où la fièvre jaune n'existait pas, Ballay refusa et déclara que, s'il n'était pas autorisé à exercer

à Saint-Louis ses fonctions de gouverneur général, il donnerait plutôt sa démission pour y aller comme médecin combattre le fléau. Le ministre ne put que s'incliner devant cet héroïsme. Ballay débarqua à Dakar : sa venue rendit la confiance à la population européenne ; il dirigea lui-même la désinfection des bâtiments militaires où l'épidémie avait éclaté, fit brûler les cases suspectes ou infectées, organisa les services, et quand nous passons, l'épidémie est en pleine décroissance.

Mais il avait été décidé que nous débarquerions à Kotonou, au fond du golfe de Guinée, et non à Dakar. Nous y relâchons donc sans descendre à terre : j'ai à peine le temps d'échanger quelques mots du haut de la coupée du *Tibet* avec deux officiers de mes amis, venus en canot. Je leur remets une lettre pour mon grand ami de Tombouctou, le Père Hacquart. J'étais convaincu que par sa largeur d'idées, comme par le prestige que lui donnaient sur les musulmans, aussi bien que sur les noirs, son éloquence et sa profonde connaissance de la religion et de la poésie arabes, il pouvait nous rendre grand service dans les pays nouveaux que nous allions reconnaître et pacifier. Je lui proposai donc de venir nous rejoindre à Say.

La fièvre jaune nous joue un bien vilain tour en nous empêchant de traverser le Soudan, où nous aurions pu drainer du personnel et du matériel, alors que nous allons tomber du Dahomey comme de la lune dans cet immense territoire de 1 300 kilomètres — de Calais à Marseille — où nous sommes appelés à exercer notre activité. Nous ferons de notre mieux.

Konakry.

18 octobre 1900. — Réveil délicieux après une nuit chaude. Dans les étouffantes cabines, une brise fraîche glisse par l'étroit hublot, une douche d'eau de mer raffermi les muscles. Je grimpe sur le pont. Devant nous s'étendent des îles montueuses et boisées, de vraies îles de France, sous la claire lumière du matin. Ce sont les îles de Los, et voici Konakry, un îlot relié par un pont à l'immense Afrique. C'est un bouquet de palmiers à huile, de fromagers, de doubalels. Je retrouve mon médecin de la colonne contre Samory : Boyé, qui nous offre l'hospitalité. On s'endort les fenêtres grandes ouvertes, bercé par le murmure du flot qui brise doucement, pour se réveiller au point du jour : la mer à l'ouest est sombre encore, à l'est le ciel rougit déjà, les palmiers semblent tout noirs sur ce fonds ; le jour vient très vite. Kéoulé et Yélémandougou, deux bilakoros (1) de Samory, devenus les boys fidèles de Boyé, viennent nous apporter le café au lait.

La Côte d'Ivoire. La barre.

Au départ, le lendemain, le contraste est frappant. Nous longeons une côte basse, boisée, sous un ciel d'hivernage lourd et noir. La mer est sale. Les marins appellent cette région maritime « le pot au noir ». C'est la Côte d'Ivoire. Le premier poste où nous

(1) Bilakoro : jeune garçon.

relâchons est Béréby, sur une étroite bande de sable, qui borde la grande forêt. Dès le matin, une nuée de pirogues nous assaille, le pont est envahi par une bande de robustes gaillards criant à qui mieux mieux. Ce ne sont pas des pirates, mais des Kroumen qui offrent leurs services.

Sur toute la côte règne la barre : trois gros rouleaux de vagues qui la défendent. Il faut, pour accoster, prendre une pirogue menée par ces Kroumen, payeurs éprouvés qui semblent piocher l'eau avec une pagaie courte en forme de trident. La manœuvre est délicate : il faut choisir le moment favorable d'une lame pacifique et alors nager à toute vitesse pour ne pas être rattrapé et culbuté par la vague suivante. Aussi l'on capote quelquefois. Les Kroumen sont des amphibies.

A Béréby nous avons laissé un petit caporal-fourrier, un blondin de vingt ans, qui avait l'air un peu ahuri de ce débarquement original. C'est sa première colonie et il s'en va dansant sur les lames, vers le grand continent sombre, enlevé par les démons de l'Afrique, où l'attend peut-être la croix d'honneur, peut-être la croix de bois !

Au large, dans une petite pirogue à voile, un enfant pêche tranquillement.

Nous passons devant Grand-Lahou : quelques factoreries établies entre la lagune et la mer. Grand Bassam a cependant un wharf, qui permet de débarquer en évitant la barre ; on nous l'ouvre par faveur, car il n'est pas encore « reçu » par le service des Travaux publics (1). Nous dînons chez l'excellent gouverneur Roberdeau et, trente-six heures après, nous sommes à Kotonou.

Je ne puis quitter le *Tibet* sans signaler le curieux

(1) Le lecteur voudra bien se souvenir que nous sommes en 1900.

médecin du bord. Il a soixante-six ans et après avoir été, pendant quarante ans agent des postes et télégraphes, s'est fait recevoir docteur en médecine à soixante-deux ans. Il a d'ailleurs parfaitement réussi avec nous : il n'y a pas eu un seul malade à bord. Si c'eût été le docteur *Knock*, nous aurions dû sans doute nous aliter tous.

Le Dahomey. Kotonou.

27 octobre. — Devant le wharf de Kotonou. Le soleil tape dur ; mais on nous a donné un hamac pour nos courses, hamac supporté par un long et fort bâton et porté sur la tête par deux hommes vigoureux, mode de transport en usage dans tout le Dahomey, où les chevaux ne vivent pas. Gai déjeuner à la popote de la direction des chemins de fer, chez le commandant Guyon. Il faut espérer que la ligne de Kotonou au Niger sera plus vite achevée que celle du Soudan.

Une petite canonnière à aubes, l'*Onyx*, nous emmène. Joli soleil, brise fraîche, rives vertes et basses, bordées d'un rideau de palmiers. Trois heures de promenade fort agréable pour atteindre la capitale, Porto-Novo. On longe des villages de centaines de cases bâties sur pilotis, au milieu de l'immense lagune. Porto-Novo offre un agréable coup d'œil. Des massifs de verdure vigoureux émergent des maisons européennes, un joli clocher, de hautes cases indigènes en terre rouge, de grosses pirogues grouillent autour du débarcadère. C'est plein de vie. Aimable accueil du gouverneur Pascal, homme de quarante ans, brun, l'œil noir éveillé sous le binocle : il a remué ciel et terre pour nous faire gagner le Haut-Dahomey, qui depuis les colonnes

Dodds n'a jamais vu tant d'officiers. Bonne chambre, grand lit, jolis draps blancs. Tout cela semble délicieux au sortir de la couchette du *Tibet*, secouée par l'éternelle trépidation de l'hélice.

Le colonel a reçu de Saint-Louis l'ordre d'attendre le *Maranhao* qui lui apportera des instructions. Mes amis Gaden et Millot arriveront par le même bateau.

Fête de la Toussaint et des Morts à la mission de Porto-Novo, beaucoup plus ancienne que celles du Soudan. Elle remonte, paraît-il, aux Portugais. Il est à noter d'ailleurs que sur la côte d'Afrique et même, comme je le constaterai plus tard, au Maroc, toutes les constructions vieilles sont attribuées aux Portugais.

Le soir, je repars pour Kotonou, recevoir Gaden et embrasser Millot, qui va continuer sur Matadi. Une nuit radieuse sous la lune. Trois piroguiers se penchent et se redressent à l'arrière et les perches frêles s'élèvent et se croisent dans le ciel; la pirogue effleure et fait crier les roseaux, comme une soie froissée, et l'armée des moustiques s'élance à bord : Je me retrouve sur le Niger en septembre 1895, au retour de Tombouctou.

Au réveil, le lendemain, les piroguiers ont stoppé, n'osant avancer par crainte du courant de la lagune — un raz de marée a ouvert, il y a quelques années, la lagune sur la mer, ce qui a permis aux requins d'y pénétrer. Les habitants ont assisté à de terribles combats entre requins et caïmans. L'eau était rouge de sang et l'on voyait à la surface les ailerons et les queues battre l'eau. Quand j'ai demandé qui avait été vainqueurs : « Les caïmans, m'a-t-on répondu, parce qu'ils recevaient des renforts du haut fleuve, tandis que le raz de marée terminé, la lagune ne communique plus avec l'Océan. »

C'est bon de retrouver les chers amis du Soudan,

mais dur de laisser Millot continuer vers le Congo et le Tchad.

En hamac dans le Dahomey.

Départ le 4 novembre au matin sur l'*Onyx*. Le Bas-Dahomey est très peuplé; les rives de l'Ouémé que nous remontons sont couvertes, presque sans discontinuer, de cases sur pilotis. Nombreux troupeaux de petits bœufs et pourtant l'on manque de viande de boucherie à Porto-Novo. Mystère? Vers midi, les rives se relèvent. Nous saluons Dogba, fortin en palanques qui porte le nom de Fort-Faurax, du nom du commandant de bataillon de la Légion, qui sauva la colonne Dodds lors de la surprise du 15 septembre 1892. A partir de Dogba, les rives sont hautes, abruptes, bordées par la forêt. Le lendemain, Sagon, point terminus de la navigation. Des hamacaires nous attendent sur la grève et nous emportent, nous et nos caisses, à Zagnanado, à travers des marécages qui nous rappellent ceux de la forêt de Samory. Zagnanado est l'ancienne maison de campagne de Béhanzin. C'est là qu'il venait se refaire après ses expéditions, en faisant couper quelques têtes en famille, comme en témoigne la case des sacrifices divisée en petites loges ou rigoles pour l'écoulement du sang, comme à l'abattoir. La tour des « grands sacrifices officiels », appelés *coutumes*, est à Abomey. Le hamac est un mode de transport pratique pour les courses en ville, il l'est beaucoup moins pour les longues étapes. Le voyageur est placé très bas, giflé par les hautes herbes, il ne voit rien, et quand il y a un piquet au milieu de la route, il le reçoit dans les reins.

A Parakou nous rattrapons le premier convoi, 27 Européens et 500 porteurs de bagages et de ravitaillement, c'est lourd ! La route sera moins aisée. On a fait venir des chevaux de quatre étapes. Quelle cavalerie ! La plupart d'entre eux n'iront pas loin. Il est prudent de garder quelques hamacs. On ne peut plus compter être au Niger avant la fin de novembre.

Le Haut-Dahomey, c'est le pays Bariba, pays de pillards, aujourd'hui tranquilles. Le convoi me prend toutes les après-midi par des détails d'organisation. Le manque d'interprètes complique les choses : nous avons des palefreniers d'occasion qui ne comprennent pas le français, mais ils ne comprennent pas non plus nos garçons qui sont des Dahoméens de la côte. École de patience !

Le 17 au matin, tornade violente. Il faut brider et seller soi-même des chevaux couverts de boue, qui refusent obstinément le mors français, qu'ils ne connaissent pas ; il est cependant autrement doux que l'instrument de torture qu'est le mors indigène.

Bon campement à une heure à Bénassi. Au Soudan, le bon campement sous un bel arbre feuillu, c'est comme en France le coin en wagon, la chambre fraîche en été, le coin du feu en hiver, c'est-à-dire le *nec plus ultra* du confortable.

Nous campons le 19 près de la mission de Péréré. Les Pères nous envoient des légumes et viennent nous voir. Mauvais campement, établi trop près d'un marigot, dans un bas-fonds humide, qui se paie de quelques accès de fièvre. Ceux qui l'ont établi n'ont sans doute jamais entendu parler du chapitre des campements dans le *Service en campagne*.

Kandi, 27 novembre. — Beau village, joli poste, grandes cases encadrées par de beaux arbres, au bout

d'une avenue. A 5 heures, le soleil se couche, rouge dans des nuages d'or, au-dessus d'une colline bleuâtre. A gauche le village s'estompe dans la fumée. Des chevaux et des bœufs rentrent. C'est le Soudan ! Nous sommes dans le Moyen-Niger. Deux grands villages de Peuhls qui nous semblent familiers par leur langue et leur attitude. Les tirailleurs d'escorte sont heureux de retrouver des compatriotes parlant bambara. Cette journée a été fameuse par l'installation des chevaux à la corde. Jusqu'ici on les attachait séparément à des piquets à droite et à gauche, ce qui rendait la surveillance impossible. On les a tous mis à la corde. Ce sont des entiers. Quelle séance ! Ruades, morsures, affolement, hennissements, clameurs, coups de trique, poussière intense. Enfin cela s'est tassé. On s'est mis à table à 2 heures.

Nous passons le Niger en pirogues le 3 décembre au matin, dans une aurore merveilleuse : d'abord une teinte rose qu'on devine à peine, les nuages légers à l'Orient qui deviennent tour à tour de plus en plus roses ; puis d'autres nuages se montrent à l'horizon, le rose tendre devient rouge sombre, puis ardent et s'entr'ouvre en lames d'or s'élargissant jusqu'à devenir d'un blanc éblouissant. Et le roi de l'Afrique apparaît, ce roi qu'on salue, en mettant son casque.

Cependant la colonne déroule son serpent dans les prairies. Beaucoup d'oiseaux, des merles à longue queue et à reflets métalliques ; les hauts et fins palmiers dressent au-dessus de nos têtes leurs diadèmes sonores.

A 10 heures, nous sommes à Gaya, notre dernier poste sur la frontière anglaise. Il est commandé par un jeune lieutenant, Tilho (1) qui nous abandonne

(1) Plus tard général, Grand Officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut.

gracieusement sa case ; trois grandes pièces de 4 mètres de hauteur et de 5 sur 5, une véranda de 2 m. 50. Nous n'avons jamais été si bien logés et nous ne le serons pas souvent par la suite.

6 décembre, *Sanafina*. — Le capitaine Berger est venu de Say au-devant de nous ; petit, vif, décidé, barbe rousse à deux pointes, avec ses jambières de laine et sa canne ferrée, il a l'air d'un capitaine de chasseurs alpins.

Le pays se ressent maintenant du voisinage de la région désertique, sol sablonneux, végétation rare, palmiers rôniers, sur les îles et les rives du Niger, vastes prairies d'inondation. Nous y rencontrons un vieux tirailleur, comme cela arrive encore quelquefois : Samba Rabi, un des héros du vieux Soudan. Il a soutenu le siège de Kankan contre Samory en 1891 ; avec 9 tirailleurs, il a repoussé l'attaque d'une centaine de sofas, leur a tué du monde, a fait une trentaine de prisonniers et capturé 20 chevaux. Il a fait partie de la mission Marchand et a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il va désormais nous précéder et dans le Haut-Dahomey, où les villages sont plus rares, il marchera toute la nuit pour que nous trouvions en arrivant un bon couscous.

Arrivée au Niger, à Say.

12 décembre. — Say est un maigre village sans ressources, habité par des marabouts qui ne chassent, ni ne pêchent, ni ne cultivent ; ils vivent d'aumônes, qui semblent rares. En fait, Say a tiré son importance historique du passage de Barth, de Monteil et de la

fameuse *ligne Say-Barroua*, sur le Tchad, de la convention franco-anglaise du 5 août 1890. Mais au point de vue économique, son importance est nulle; il y passe fort peu de caravanes. Le poste installé en janvier 1897 est au bord du fleuve. Ses hauts toits de paille dominant les humbles cases du village. Nous y trouvons un excellent officier, le capitaine Wirth avec deux compagnies soudanaises et un peloton. A Say se trouve aussi le brave capitaine Joalland, qui a conduit jusqu'au Tchad la *Mission Afrique centrale*, après avoir su rétablir la discipline éprouvée par le drame de Dankori. Il est allé de Zinder au Tchad, a fait 180 kilomètres sans eau; il a soumis le Kanem sur les rives nord et est du lac, est venu donner la main sur le Chari aux autres missions, et a pris une part glorieuse au combat de Kousseri. Puis, au lieu de descendre par le Congo, il a voulu rapatrier ses tirailleurs, comme il le leur avait promis et il vient d'arriver à Say en traversant la Nigéria anglaise (1).

(1) Il rapporte une belle citation du chef de la Mission saharienne :

« *Colonne d'opérations contre Rabah.* — ORDRE n° 12.

« Le capitaine commandant la colonne, cite à l'Ordre du Jour (Ordre transformé en Ordre de l'Armée par le ministre) :

« M. le capitaine Joalland, pour le parti qu'il a su tirer des éléments provenant de la Mission Afrique centrale placée sous ses ordres. A des soldats soudanais ayant assisté ou participé aux pires événements, il a su redonner l'esprit de discipline, leur a communiqué son entrain et son allant et a développé chez eux des qualités vraiment sahariennes d'endurance aux fatigues, aux longues marches et aux privations. A fait preuve de remarquables qualités militaires pendant toute la durée des opérations contre Rabah, sous les ordres du commandant Lamy. — (Signé) REBELLE. »

Commandement de la région Ouest.

Le colonel Péroz, comme prévu, me donne le commandement de la Région ouest, avec, comme adjoint, le lieutenant Chédeville (1) qui sera pour moi le plus actif et le plus agréable des collaborateurs.

(1) Plus tard général commandant de corps d'Armée.

CHAPITRE II

TOURNÉE DU DJERMA GANDA

Nous sommes restés quelques jours à Say. Il faut organiser le commandement, la troupe, réunir notre ravitaillement qui arrive lentement ; nous sommes loin du Soudan et le Dahomey, colonie côtière, n'a jamais eu de gros transports, il faut rassembler les animaux nécessaires pour transporter vers l'avant, nos vivres, nos cartouches et nos modestes bagages. Je passe la revue des 3^e et 16^e compagnies, les hommes assez mal habillés, et une quarantaine d'entre eux médiocres. Nous n'avons pas été gâtés !

Réductions opérées sur le budget et l'effectif.

Une dépêche du Gouvernement général de Saint-Louis annonce que le budget du Territoire est réduit de 1 500 000 à 750 000 francs et que l'effectif du bataillon de tirailleurs tombe de 1 000 à 600. On a souvent fait ce coup-là aux Coloniaux. Quand on part, tout est beau, et quand on arrive, les moyens sont diminués. Il faut aussi savoir par où nous passerons pour gagner Zinder. Nous pensions ne pas rencontrer plus de difficultés que nos prédécesseurs, le capitaine

Cazemajou, le commandant Monteil, la mission Afrique centrale. Ils avaient traversé la région habitée qu'est la Nigéria, alors non occupée par les Anglais. Mais voici que quelques jours après notre arrivée à Say le colonel reçoit la visite du capitaine Joly, qui commande à 200 kilomètres dans le nord-est le petit poste de Filingué. Il apporte une protestation des autorités britanniques contre la violation du territoire. D'autre part, un télégramme des Affaires étrangères interdit de passer à travers le territoire anglais « malgré gêne ».

La convention du 14 juin 1898, qui avait mis fin aux rivalités franco-anglaises, avait pu fixer une bonne frontière au Soudan, parce que les nombreuses colonnes et missions qui l'avaient traversé dans tous les sens, en avaient fait la carte. Dans la région qui s'étend du Niger au lac Tchad, que nous étions chargés de reconnaître, d'occuper et d'organiser, la frontière n'avait pu être tracée que sur de vagues renseignements, si bien qu'elle décrivait un arc de cercle de cent milles autour de la grande ville de Sokoto. Le capitaine Joalland, qui vient de rentrer par l'itinéraire qu'avait suivi en 1900 la *Mission Afrique centrale* a traversé « l'arc de cercle » et déclaré qu'il n'y a pas de piste plus au nord ; les indigènes disent la même chose.

Dans ces conditions, le colonel se propose d'abord de passer pour gagner Zinder avec 200 hommes, mais il lui faudrait 350 chameaux. Où les trouver ? Il envisage ensuite de partir avec une seule compagnie et quelques cavaliers auxiliaires, transformés en spahis avec une veste rouge. Finalement, Say appartenant au Dahomey, il porte son camp plus au Nord à Sorbo Haoussa et m'envoie reconnaître la région montagneuse de la rive gauche du Niger qu'on appelle le Djerma Ganda, avec mission de rechercher s'il est possible de passer au nord de « l'arc de cercle ».

Il est temps de partir. Cette pause inévitable sur le Niger n'a pas été sans inconvénient. Les caractères s'accusent et s'aigrissent même parfois. Je dîne un jour avec les officiers. Les capitaines Cornu et Gelly ne s'entendent pas. Les voix montent. Gelly tout d'un coup, à titre d'argument décisif sans doute, ouvre la bouche, enlève son dentier et le pose sur la table. Le service s'arrête, les boys stupéfaits. Mais Cornu voulant avoir le dernier mot, d'un pouce expérimenté fait sauter son œil de verre. Et les boys de s'enfuir en criant : « Chéitane ! Chéitane ! » (Le diable ! Le diable !)

J'avais engagé un domestique dahoméen à Porto-Novo. Il est complètement démoralisé. Je le renvoie chez lui et je prends un bon petit tirailleur, Samba Diallo.

Le Djerma Ganda.

22 décembre. — Le matin, petite revue des compagnies en tenue de route, cartouches, vivres, peaux de bouc. A 4 heures, revue du colonel, suivi de son fanion et de ses spahis, défilé pas trop mauvais.

Le Djerma Ganda n'a pas bonne réputation. L'année précédente, le capitaine Angély, commandant notre poste de Dosso a été traîtreusement attiré dans un guet-apens par les gens de Sargadié. N'ayant qu'une escorte de 20 tirailleurs, il en a perdu 17 et n'a été sauvé que par miracle. La même année, le lieutenant Baudelaire et le maréchal des logis de Martel (1) y ont essuyé un second et grave échec. Quelques jours

(1) Fils de « Gyp » et frère du grand chirurgien.

avant notre arrivée à Say, un détachement a trouvé Sargadié évacué, la population dans la montagne.

Je passe le Niger avec 300 hommes et 25 jours de vivres, fractionnés en 2 détachements ; le premier prendra une route directe, l'autre, plus allégé, sous mon commandement, fera un détour par le sud. Dès le premier soir la question d'eau se pose : les puits ont 30 à 40 mètres de profondeur. Il faut tirer de l'eau tout l'après-midi pour abreuver 200 hommes et 15 chevaux. Ce soir-là, un courrier du colonel m'apprend que le Père Hacquart est arrivé à Say le matin même de mon départ, il a vu défiler mon détachement sur l'autre rive. Hélas ! je ne devais plus le revoir (1) ! Le colonel ajoute que l'installation d'une mission est jugée en haut lieu prématurée. Peut-être au point de vue matériel ? Mais le Père Hacquart n'a peur de rien et je reste convaincu qu'il eût pu nous rendre dans le pays de Zinder les mêmes services, que le Père de Foucauld rendit plus tard au colonel Laperrine dans la pacification des Touareg du Sahara.

26 décembre. — Nous voilà dans le Dallol Bosso (2),

(1) Le Père Hacquart fut d'abord secrétaire du cardinal Lavigerie. Quand je le connus à Ségou, à Tombouctou, sur les rives du Niger, il était dans toute la force de son génie.

Il s'imposait à tous par sa stature, sa voix, sa bonté pour les pauvres et les malades, sa bonne et franche camaraderie, sa foi ardente et conquérante.

A la procure de la rue Cassette, m'étant assis sur son lit, je m'aperçus que j'étais assis sur une planche cachée sous le drap.

Le Père Hacquart m'écrivait un jour : « Se dire Soudanais, c'est une douce quiétude, faut-il vous la souhaiter ? »

(2) Ce pays semi-désertique de la rive gauche du Niger présente des vallées où les puits sont moins profonds qu'ailleurs. A mon avis les Dallol sont d'anciens affluents du Niger, comblés par les sables, venant du Nord. Il est de fait que l'eau qui se trouve presque à fleur de terre dans le Bas-Dallol, ne se trouve plus qu'à 15 et 20 mètres de profondeur dans le Haut-Dallol.

qui nous semble un petit paradis avec ses palmiers, son herbe verte où l'on sent l'eau toute proche. Le chef des Peuhls de la région, Baïro, physionomie rusée de vieil acteur, nous a préparé un beau couscous.

Nous rencontrons Aouta, grand gaillard bien planté, à physionomie intelligente.

Le colonel m'écrit que le Djerma Ganda a fait sa soumission. Nous aurons les coudées plus libres pour chercher la route, mais un courrier envoyé à Tahoua où nous avons un poste, n'a pas pu passer.

29, *Sokorbé*. — Journée singulière, assez instructive, qui prouve le fonds de peur de ces populations, ce qui s'explique, car elles ont toujours été terrorisées par leurs chefs. Très beau village, les habitants, toute la journée, se montrent confiants, viennent apporter des vivres, de l'eau, donnent des renseignements, etc... Tout à coup, à 7 heures du soir, tous s'enfuient sans aucune raison. Je me sens, le soir, pris d'étourdissements, je suis obligé de m'étendre ; je rends le peu de lait que j'avais pris. Mais ce n'est pas le moment d'être malade ! Et je me décide à prendre un bon ipéca.

Le lendemain matin, l'ancien adjoint au commandant Caudrelier à la colonne de la Volta, est à cheval, comme lui ; comme lui, il doit parfois se pencher sur le cou de son cheval... (1) Et nous nous présentons vers 10 heures devant Sargadié, en formation de combat. Le village est vide. On s'était décidé à imposer à Sargadié une simple amende de 5 chevaux et 20 bœufs. Lié par cette promesse, je rappelle l'indemnité imposée, en donnant jusqu'au lendemain pour réfléchir. Dans l'après-midi, je vais à un autre village qui formait,

(1) *Au Soudan*. Éditions Pierre Tisné.

avec Sargadié, une confédération hostile. A notre arrivée, les gens évacuent le village et se réfugient dans la montagne avec leurs armes et leurs flèches. Je fais occuper le puits avec une section, pour faire tranquillement les corvées d'eau; le bivouac est rétabli à 200 mètres. Deux vieillards se présentent : je leur rappelle l'amende imposée et repars le lendemain en me contentant de brûler l'enceinte en palissades. Cette affaire se règlera plus tard, quand on aura le temps et de la façon la plus simple : en occupant le puits un certain temps, on amènera les gens à composition.

Les puits et l'eau.

Tandis que le détachement de gauche reconnaît les voies d'accès du Djerma Ganda par le sud; avec l'autre je remonte le Dallol jusqu'à sa source. Arrivés à l'étape par une chaude après-midi, nous trouvons le village désert et l'eau ignoble; elle nous fait l'effet d'être empoisonnée par les habitants. Il n'en est rien : autour des puits où l'abreuvoir est difficile, les animaux séjournent longtemps, ils se soulagent et tout filtre jusqu'à l'eau du puits. Un détachement ayant perdu ses guides est dans l'obligation de remplir ses peaux de bouc (1) de cette eau nauséabonde. Désormais la peau de bouc s'imposera partout et toujours.

31 décembre. — Nous avons marché le soir par une lune splendide pour nous arrêter vers minuit. Le bi-

(1) Le bidon d'un litre des tirailleurs est insuffisant dans les pays désertiques. On se sert pour transporter l'eau de la peau de bouc, qui garde l'eau... quand elle est étanche.

vouac est formé en pleine brousse. Les officiers viennent me souhaiter la bonne année. Grand froid et vin chaud.

1^{er} janvier 1901. — En remontant le Dallol Bosso, on constate la nécessité de faire la police : les villages se pillent mutuellement. Un de mes officiers est chargé de cette mission et je continue ma route vers le nord. Le colonel m'envoie l'ordre de renvoyer le capitaine Joly à Tahoua, avec les chameaux et les peaux de bouc, pour préparer un relais à notre futur convoi vers Zinder. Nous partons une heure après lui. Jolie fin d'étape : une des falaises du Dallol est à pic, avec d'étranges jaunes et roses alternés, on voit des biches, des pintades... Où peuvent-elles trouver à boire !

4 janvier. — Nous arrivons à Chikal à 1 h. 30, après une marche pénible, à cause du sable et de la chaleur, très surpris d'y retrouver Joly, toujours en train de remplir ses peaux de bouc de l'eau puante, infecte des puits. Les gens sont dans la montagne. Je file au village avec les spahis et arrête le chef. Enfin à 3 heures Joly peut partir. On remet le chef en liberté.

Une compagnie est laissée à Chikal pour tenir le puits et reconnaître les pistes de la montagne et nous continuons sur Filingué, à la tête du Dallol. Nombreuses traces de troupeaux. Filingué et Chikal sont des colonies Haoussas, habitées aussi par des Touareg sédentaires, très métissés de sang noir. Palabre interminable au sujet de la route de Tahoua et de l'Azaoua. Quels bavards !

Cependant les renseignements semblent se préciser. La route au nord de Tahoua est impraticable en saison sèche, mais on signale, à deux ou trois jours de marche, une vaste région de mares qui auraient toujours de

l'eau. C'est l'Azaoua, terrain de parcours des Aoulliminden.

6 janvier. — Repos à Filingué. (1) Longue lettre et topo au colonel : la première partie de la mission terminée, il reste à opérer la traversée des zones désertiques, de 75 à 100 kilomètres, qui séparent le Dallol du Djerma Ganda et ce pays du Niger. Un Touareg ayant dit qu'il y avait encore de l'eau à une mare de Golkidéï, ordre est donné au détachement du sud d'envoyer son lieutenant, Georges Mangin (2), en reconnaissance pour vérifier le renseignement. Le lendemain, le courrier indigène portant l'ordre s'étant égaré, j'apprends que la reconnaissance Mangin n'est pas en route. Le chef de village est prévenu qu'il nous faut cinq chameaux à louer ou à acheter, indispensables pour mon convoi d'eau. J'arrive : un seul chameau ! Il n'y en a pas d'autres, soi-disant, or le tirailleur envoyé la veille en a vu une vingtaine : « Hôp !... Les spahis ! à cheval !... » Je fais monter tout ce que j'ai sous la main : quatre spahis, les guides Djerma et deux cavaliers Toucouleurs qui m'ont apporté un mot du colonel. A dix heures, mes huit hommes reviennent brandissant triomphalement leurs lances et leurs fusils et poussant devant eux vingt chameaux. Tête du chef de village et ahurissement général, quand, après avoir choisi cinq vigoureux animaux, je les paie 500 francs et rends les autres. Enthousiasme...

On retourne organiser le départ de Mangin, arrivé à marches forcées. L'impôt de soumission dans le

(1) A Filingué, un matin d'hiver, je voulus mettre mes bottes. Au bout d'un moment j'éprouvai une vive douleur ; mon pied était au soleil et c'était un mille-pattes engourdi par le froid, et que la chaleur réveillait.

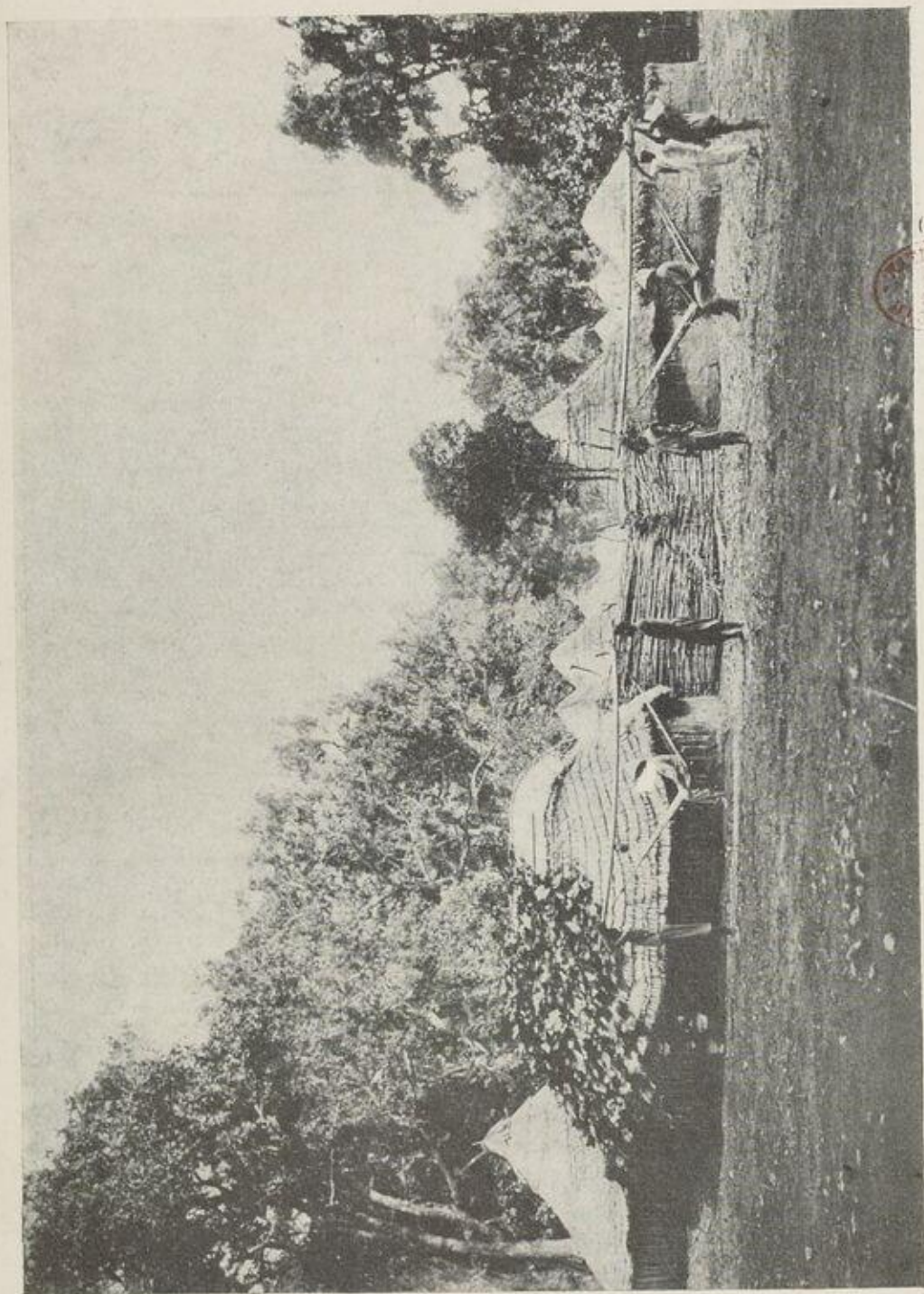
(2) Frère de Charles, le futur vainqueur de la bataille de Villers-Cotterets et autres lieux.

Haut-Dallol nous a donné de grandes peaux de bouc. Avec mes 5 chameaux et 3 qu'amène Mangin, il peut se mettre en route le 9 au soir, avec la lune, emmenant 50 hommes. Mais à peine la colonne est-elle partie que les guides qui m'avaient dit qu'il y avait de l'eau, déclarent maintenant qu'ils ne croient pas qu'il y en ait. Mangin verra bien !

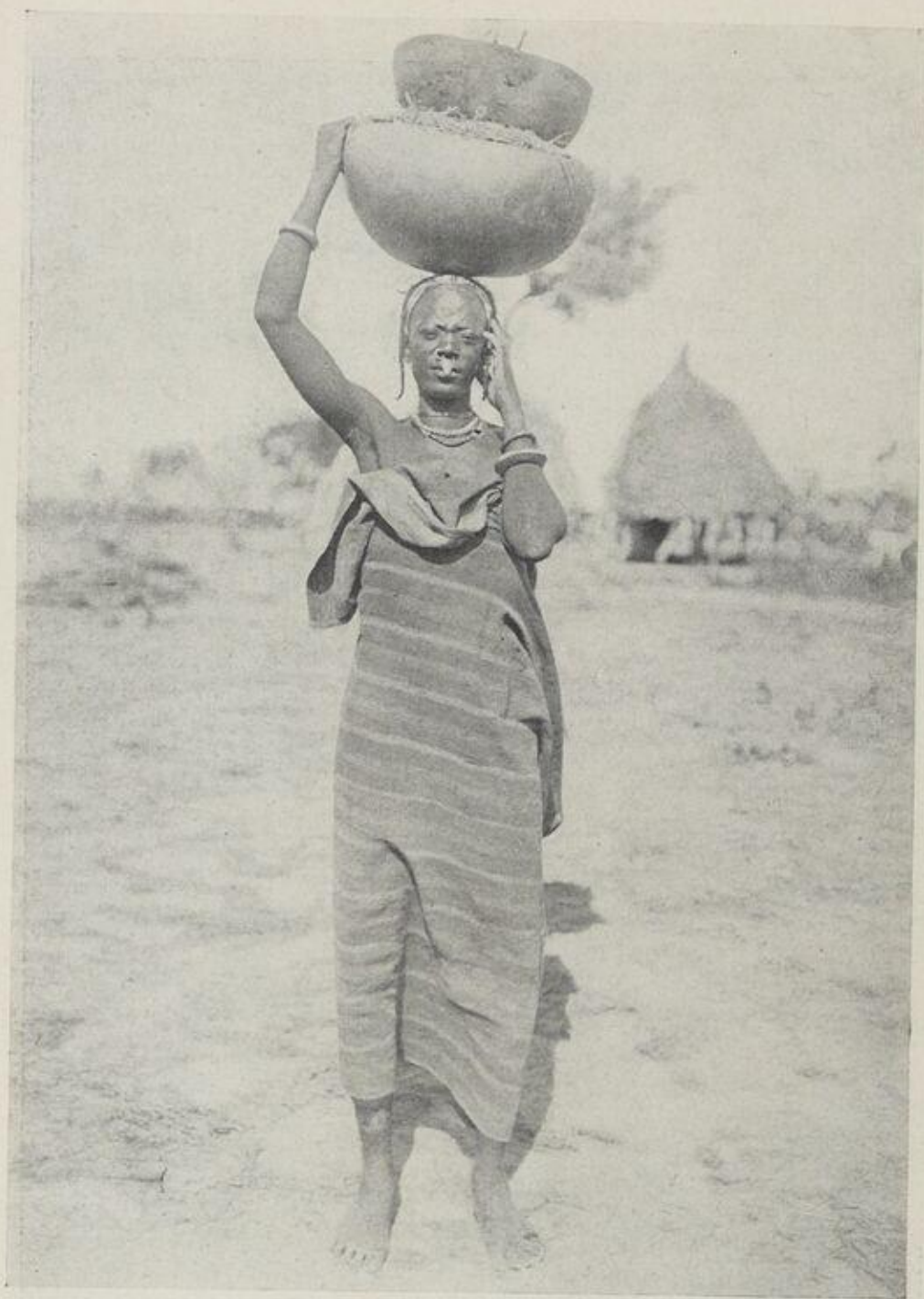
Départ le lendemain sur la route où Mangin doit nous attendre. Un mot de lui annonce qu'il y a de l'eau à Golkidéï. Nous marchons toute la journée, de 4 heures du matin à 6 heures du soir. Le 13 nous y sommes : la mare boueuse a 20 mètres de diamètre, 30 centimètres de fond ; nous la faisons baisser à vue d'œil.

Les premiers méharistes.

Le froid est devenu très vif, mais la nouvelle que le Djerma Ganda a fait sa soumission permet d'achever l'exploration du pays, la troupe divisée en cinq détachements, pour le reconnaître dans tous les sens. Avec Chédeville, 40 hommes et 10 chameaux qui permettent de monter les hommes alternativement par deux, je pousse un raid vers le nord pour compléter les renseignements sur l'Azaoua. Le départ de nos méharistes improvisés donne lieu à des scènes comiques. Le bât des chameaux constitue évidemment une selle médiocre ; on y a fixé un coussin avec des cordes. Mais le mouvement du chameau qui se lève est assez déplaçant ; le bât craque et les deux tirailleurs tombent à terre. On les voit se débattre dans le bât et les cordes. A ce moment, le chameau écarte ses pattes de derrière et crottine dédaigneusement sur les malheureux. Les autres tirailleurs rient aux larmes.



EN HAMAC DANS LE DAHOMÉY



FEMME DJERMA

A Mogodiougou, nous sommes bien reçus et l'on établit une carte par renseignements des mares de l'Azaoua. Le chef est venu le soir s'asseoir à ma petite table de campagne, accompagné d'un autruchon familial. On a d'abord voulu le faire monter sur la table, mais il picorait dans nos assiettes avec tant d'entrain que nous ne pouvions plus manger. Rencontré en route le chef du Djerma Ganda ; fameuse tête de marchand d'esclaves, brutal, colossal et jouisseur.

Le dernier jour, nous sommes repartis à 3 heures vers le Niger. Forte marche jusqu'à midi et d'une heure à 10 heures du soir pour atteindre Lossa.

Le soir de Lossa.

Bon souvenir que cette arrivée ! Il est 7 heures du soir, la nuit est venue. Nous franchissons les collines qui nous séparent de la vallée du Niger et nous apercevons au fond d'une immense plaine qu'on devine dans l'ombre, un feu, mais si loin, si loin ! Un cavalier surgit, qui apporte le courrier de France et dit que ce feu est le village de Lossa. Il faut l'atteindre pour boire, pour manger et... lire ses lettres. Marche enragée dans la nuit au milieu d'énormes cailloux. Le feu disparaît, se rallume, recule toujours. Enfin, à 10 heures nous y sommes. Alors, au milieu de l'installation au bivouac, des bêlements de chèvres, des grognements des chameaux fatigués, sans avoir la patience d'attendre le photophore — le chameau des bagages est en retard, comme par hasard — à la lueur du feu de la cuisine, aveuglé par une âcre fumée, je lis le courrier de France de novembre.

CHAPITRE III

LA MARCHÉ SUR ZINDER, LES CONVOIS

Cette reconnaissance d'un mois sur la rive droite, sans qu'une goutte de sang eût été versée, éclaircit un peu l'horizon vers l'Est. Le colonel fait paraître un ordre élogieux, supprime la Région ouest, m'emmène à Zinder et me confie l'organisation du convoi. « Je ne m'en mêle pas, me dit-il. Servez-moi mon convoi sur un plat ! » Ainsi dira plus tard au Tonkin le colonel Gallieni au commandant Lyautey. J'en suis d'ailleurs fort heureux, car rien ne va quand on est deux à commander.

Les troupes en marche dans les étendues africaines ont toujours eu besoin d'un convoi de ravitaillement, à moins de vivre sur le pays, ce qui est déplorable pour les habitants et mauvais pour la discipline des troupes. La question au reste ne se pose pas pour les régions que nous allons traverser : elles sont peu habitées et l'on y trouve l'eau au fond des puits. La tournée du Djerma Ganda nous a instruits à ce sujet : non seulement chaque tirailleur emportera une petite peau de bouc sur l'épaule, chaque Français aura la sienne sous le ventre de son cheval, mais pour les longues étapes sans eau, on emportera une réserve en peaux de bouc : il nous en faut 300 grandes et 600 petites.

Pour arriver à constituer ce convoi, c'est-à-dire à réunir les animaux et le matériel nécessaires, dans

un pays troublé et appauvri par les événements antérieurs, il faut faire flèche de tout bois et le convoi se compose finalement de 200 porteurs (1), 50 chameaux, 90 bœufs porteurs et 120 ânes. Une ou deux sections de tirailleurs d'escorte sont affectées à chaque convoi différent, avec un peloton en réserve.

Les convois, bœufs, chameaux, bourricots.

Au départ, nous remontons le Niger par des étapes délicieuses. Mais dès qu'on a quitté le fleuve, c'est moins drôle. Les bourricots marchent avec une lenteur désespérante, à 3 kilomètres à l'heure ! Les bœufs vont plus vite ; les chameaux encore plus. Le convoi s'allonge et les bons petits bourricots aux longues oreilles, le dos flanqué de deux caisses de vin, s'en vont à petits pas, d'un itinéraire capricieux, sortant à chaque instant du sentier pour brouter à droite et à gauche. Le bœuf de ces contrées est d'allure respectable, il a sur le dos un sac de 80 kilos, sur lequel est juché un bella (2). Le chameau allonge son pas, souple, silencieux et balancé. Sur tout cela planent les excitations gutturales des convoyeurs et la poussière.

Arrivés le 24 février à 3 heures de l'après-midi, les animaux ne finissent de boire qu'à minuit. Et voici qu'à la question d'eau s'ajoute la question des vivres ! Je ne sais trop comment nous mangerons aujourd'hui, et encore moins demain.

(1) Les noirs portent aisément sur la tête une charge de 25 kilos (poids limitatif de la cantine de bagage comme de la caisse de ravitaillement), les bœufs à bosse du pays portent 100 kilos ; les chameaux, 120 ; les ânes, 60.

(2) Bella : captif de Touareg.

Les nuits même ne sont pas tranquilles ; c'est un guide ignorant qui présente ses services, un chef de convoi qui a perdu ses animaux, un autre dont les peaux de bouc sont mauvaises. Le dernier, une heure avant le réveil a été le bienvenu : il m'apporte unealebasse de lait frais, exquis après cette mauvaise nuit.

Le capitaine Cornu.

Nous quittons le Niger pour longtemps. Les porteurs prennent l'avance, car ils ne peuvent régler leur pas à l'allure d'enterrement des animaux. Vers midi je rejoins le capitaine Cornu, arrêté sous un maigre épineux. Il vomit de la bile et doit être atteint de bilieuse hématurique. Le docteur marche avec le détachement du colonel. Je l'envoie chercher. Cornu arrive le soir à l'étape épuisé. A minuit, je reçois avis d'envoyer le malade en avant retrouver le docteur. Il faut, en pleine nuit, choisir des porteurs, faire des torches et mettre le malade en route à 2 heures du matin. Il rentre une heure plus tard : le guide les a égarés (1). Je lance un nouvel appel au docteur. Il arrive enfin. Cornu est tout jaune, très frappé. C'est bien une bilieuse hématurique, mais ô puissance du magicien ! au bout de cinq minutes, le malade qui ne répondait plus et nous regardait d'un œil atone, est ranimé. Son œil se réveille et un quart d'heure après, il eng... son tirailleur comme aux plus beaux jours. Un autre lieutenant est ou se dit malade : n'a-t-il pas plutôt le mal du pays ?

(1) Il ne faut pas s'imaginer une route, un chemin de France, mais une piste vaguement tracée, qui se partage au moindre obstacle. Il est très facile de s'égarer et la boussole est le meilleur guide.

Il faut chaque jour abreuver 400 tirailleurs et convoyeurs, 30 chevaux, 80 bœufs, 120 ânes ; les chameaux ! n'en parlons pas, ce sont des animaux qui se rendent compte des difficultés et qui ont la discrétion de ne boire que tous les cinq ou six jours, et même tous les dix jours à la rigueur. D'autre part le puits est parfois unique, avec une profondeur variant de 25 à 60 mètres ; on tire 3 ou 4 litres par seau. L'abreuvoir dure toute la nuit. L'expérience est faite, le convoi est trop lourd. Je propose au colonel de le scinder : adopté ! Je prends le commandement de l'un et je donne l'autre au capitaine Salaman, qui vient de nous rejoindre. C'est un officier de l'artillerie de marine, bâti à chaux et à sable, et qui est tout le temps sur le turf. Je ne l'ai jamais vu ni manger ni dormir.

Avec un demi-convoi, les choses marchent mieux. A Béréki, les puits ont 50 mètres de profondeur et sont en spirale dans le roc qui ronge et coupe les cordes. Successivement toutes sont inutilisables. Nos seaux tombent dans les puits. On en cherche ; on en retrouve dans le village. On y trouve aussi des crochets de fer avec lesquels on ramène un certain nombre de puisettes. Enfin les animaux finissent par boire. Mais quelle eau !

Le lendemain, nous sommes moins heureux. On avait descendu un homme dans le puits pour remplir les peaux de bouc — comme nous l'avons fait presque partout, le tirage de l'eau avec les seaux étant trop long — mais les cordes ont cassé et nous avons mis douze heures d'efforts et de travail pour le tirer de là.

Le Dallol Maori.

26 février. — Nous devons prendre en quelque sorte notre élan pour franchir les 55 kilomètres de brousse sans eau qui nous séparent du Dallol Maori. Cinquante-cinq kilomètres ! Ce n'est rien aujourd'hui sous le règne de l'automobile, et la France est un beau, doux et riche pays, à climat tempéré. L'Afrique est plus dure, le soleil plus ardent. Hommes et animaux boivent beaucoup, et nous n'avons au départ qu'un puits unique. Nous marcherons surtout la nuit pour profiter de la lune. Il y a des moments désespérants, où l'on voit se coucher en même temps 20, 30, 40 animaux ; les bourricots notamment sont très forts pour s'arrêter entre deux buissons, s'accroupir, les deux caisses de vin qu'ils ont sur le dos touchant alors à terre, non chargés ils ne reposent que mieux. L'étape du lendemain nous permet de rejoindre péniblement le colonel à Matankari.

Éclairé par les difficultés de la route, la maladie et le départ de deux officiers, il m'annonce qu'il rétablit la Région ouest et me replace à sa tête. Déception : on ne s'arrête pas volontiers dans la marche en avant avec le Tchad comme objectif. Mais il faut être philosophe, et d'ailleurs, la main sur la conscience, je suis forcé de reconnaître que, dans l'intérêt général, ma place est plutôt à la Région ouest, tant que le colonel sera à Zinder, car il y sera séparé du Niger par 900 kilomètres de pistes douteuses traversées parfois par des rezzous touareg. Il lui est donc impossible de laisser sans autorité tout l'Ouest, du Niger à Tahoua.

Tahoua.

14 mars. — Enfin Tahoua. On peut s'étonner qu'il ait fallu quatre mois à un homme énergique comme le colonel Péroz pour venir du Niger à Tahoua, alors que les missions précédentes, Monteil, l'infortuné Caze-majou et Joalland avaient mis beaucoup moins de temps. C'est qu'ils prenaient la route normale de Tahoua à travers la région, peuplée de villages avec puits assez rapprochés, qui est pour nous « l'arc de cercle intangible » de Sokoto déjà mentionné (1).

Tahoua est un gros village de paillotes assez misérables, 3 à 4 000 habitants. C'est un centre de ravitaillement pour les Touareg Aoulliminden de l'Est. Le poste, bien campé, domine une dune. On s'installe. Nous sommes loin des jolies cases du Sud ; le bois manque. J'habite une case ronde, sorte de demi-melon de paille posé sur le sol ; devant cette cloche s'ouvre une véranda, c'est-à-dire des arceaux de branchages recouverts de paille, là-dessous, ma tente, ce qui rend la case habitable. Au bout de cette espèce de tunnel,

(1) L'article 4 de la Convention franco-anglaise du 14 juin 1898 concernant la délimitation des territoires situés entre Say-Zinder d'une part, Zinder et le lac Tchad de l'autre, s'était révélé inapplicable.

L'article établit qu'à l'est du Niger, la frontière séparant les possessions françaises et britanniques suivra la ligne médiane du Dallol Maori jusqu'à sa rencontre avec la *circonférence d'un cercle d'un rayon de 100 milles ayant pour centre la ville de Sokoto*. Puis, la frontière est définie par des coordonnées géographiques, avec indication de méridiens et parallèles à suivre. Le tracé est reproduit sur la carte ci-jointe. Il est facile de se rendre compte en l'examinant que la ligne de communication directe et seule praticable entre Say et Zinder était absolument interrompue par les territoires attribués à l'Angleterre. Partout ailleurs, c'était la zone désertique et s'il avait fallu s'y tenir, c'était renoncer à Zinder et à la communication entre le Soudan et le Tchad.

du fond de la case sombre, on voit les dunes de sable éclatantes au soleil et un coin de verdure pâle, les arbres épineux de la mare de Tahoua. Quand les pluies d'hivernage viendront, il y aura de l'eau. L'eau, on en rêve ! Du Niger au Tchad, on ne traverse pas un ruisseau sur plus de 1 300 kilomètres.

Les Kel Gheress.

La situation est la suivante : les Aoulliminden sont remontés, dit-on, près des puits du désert et les Kel Gheress, dont l'attitude est douteuse, seraient à une centaine de kilomètres au nord de la piste que le colonel va suivre pour gagner Zinder. Aussi a-t-il l'intention d'installer des postes pour tenir le pays. La Région ouest devant s'étendre à 100 kilomètres à l'est de Tahoua, le colonel m'emmène jusqu'à Guidam Bado, où doit être installé un de ces postes. Je reviendrai ensuite sur la piste Tahoua-Filingué, notre cordon ombilical bien fragile.

On part à la fin de mars. On s'endort de bonne heure, étendus sur le sable de la dune, sous un ciel clair. Il faut prendre quelques heures de sommeil, car on partira à minuit pour profiter de la lune pendant la marche. Le soleil a ses rigueurs, mais la lune est toujours clémente. Le colonel a pris Gâden comme adjoint et marche en tête avec la 21^e compagnie. L'étape est chaude ; un orage rend l'atmosphère pesante ; une douzaine de tirailleurs sont tombés en route. Le lendemain, l'étape est plus courte, le pays mouvementé. Tamaské est au fond d'une cuvette, entourée de dunes et de collines. Nous y faisons séjour. De la petite hutte de tiges de mil, que je partage avec Gâden, en ce dernier

jour d'intimité, on domine le pays. A 300 mètres un sillon serpente entre de hautes berges rongées par les orages d'hivernage. Ce doit être alors un torrent, ce n'est aujourd'hui qu'un vaste fleuve de sable immobile sous le soleil. Hier nous avons eu la première tornade. Des tourbillons de sable et de vent furieux, puis quelques gouttes de pluie, assez pour mouiller presque la chemise, car nous étions tous sortis pour recevoir la petite ondée bienfaisante.

On me dérange continuellement pour des chevaux, pour des vivres, pour des peaux de bouc, etc... A côté de moi, Gaden s'exaspère à tirer avec un mauvais interprète les renseignements les plus contradictoires sur l'étape de ce soir. Un gosse que j'ai fait monter sur le toit de la case pour y tendre ma toile de tente, a failli passer à travers et a tout détraqué. Pour compléter la scène, deux petits chiens. Deux acquisitions de la route de Tahoua : Mlle Tahoua, recueillie par pitié, pauvre petite bête étique que sa maîtresse assommait à coups de tiges de mil. Mlle Tahoua, avec ses grands yeux noirs, son petit nez blanc, a le charme des personnes délicates. Elle ne quitte son maître que pour se coucher entre deux cantines sur un bœuf-porteur, quand le maître monte à cheval. Douce et tranquille, à moins qu'il ne s'agisse d'un morceau de viande ou d'un os, alors de petits crocs aigus entrent en jeu et mettent en déroute ce gros gavroche de Kalgou. Kalgou provient du village du même nom, il a le même âge que Tahoua, cinq à six semaines. C'est un enfant gâté, errant à travers le camp au hasard des trouvailles ; il se fait pardonner ses infidélités par des assauts de caresses et de cris de joie à désarmer un maître plus sévère que moi. Il est plus généralement connu dans le camp sous le nom de « Vadrouille », qu'il mérite bien.

L'étape qui suit le séjour à Tamaské est assez dure. Nous partons à 7 heures du soir pour couvrir une vingtaine de kilomètres, d'après les renseignements. Vers une heure la lune s'est couchée, nous abandonnant au milieu d'affreux cailloux, où la marche est difficile. Finalement nous arrivons au puits à 3 heures du matin. C'est beaucoup pour faire 20 kilomètres ! Quant à nos bagages, portés par des bœufs, ils ne sont arrivés qu'au matin. Nous avons donc, Chédeville et moi, couché à la belle étoile, ce qui n'a rien que de très ordinaire, mais sur un sol caillouteux, et par une nuit froide, ce qui est moins gai.

Alerte de nuit.

Les autres étapes sont au contraire de petites promenades sous la lune, coupées seulement d'escalades dans les cailloux. Pour la dernière, une alerte : je marche derrière le colonel, qui suit la section de tête de Mangin. A 150 mètres en avant, les cavaliers auxiliaires d'Aouta, le chef de Dosso. Il est 9 heures, La lune brille. On fume des cigarettes, lorsque tout à coup quatre ou cinq cavaliers reviennent à fond de train, dans un nuage de poussière : « les Touareg !... » La section Mangin se déploie en travers du chemin, on entend le tac tac des baïonnettes mises au canon, la lune accroche quelques éclairs sur les lames. Les sections serrent à droite et à gauche, en carré, au pas gymnastique. Mais cela semble bien invraisemblable : un de nos lieutenants, Bachellez, est à Guidam Bado avec deux sections depuis ce matin et le convoi Salaman, avec ses 100 chameaux doit arriver à l'heure qu'il est. Rien ne vient. Au bout d'une ou deux minutes, le colonel ordonne de rompre le carré et de reprendre la marche. Mais

d'autres cavaliers reviennent encore, affirmant qu'ils ont vu les Touareg avec leurs grands boucliers blancs. Aouta paraît lui-même fort ému. On reforme le carré. Mais alors? C'est donc vrai? Et dans la troupe passe ce petit frisson de sensation, d'attirance du danger — mais aujourd'hui le frisson est tout petit. Et il passe vite, car cette fameuse charge ne vient pas. Qu'est-ce que les cavaliers d'Aouta ont vu? Rien, très probablement. On arrive à minuit à Guidam Bado.

Dès le lendemain matin, le colonel m'appelle pour me dire comment il comprend l'installation du poste. Il sort de sa tente vêtu, comme toujours, d'une tenue blanche éblouissante, tandis que Chédeville et moi, sans bagages — nous avons couché par terre — sommes revêtus de nos kakis de route déjà fatigués. Le contraste est assez amusant et me rappelle une image d'un livre de jeunesse *Cent tableaux d'histoire de France*, représentant Louis XIV donnant ses instructions à Vauban pour la fortification de Namur. Le colonel, avec sa canne haute, donne une certaine idée imposante de Louis XIV, et moi, d'un bien pauvre Vauban, en tenue de brousse.

Le colonel a Landeroin, l'ancien interprète de Marchand à Fachoda. Il l'envoie chez le chef Kel Gheress, pour le rassurer, car on prétend que les terribles Touareg ont une frousse intense. Landeroin revient le lendemain avec une vague lettre, mais il n'a pu décider les gens à venir.

Le colonel part le 2 avril au soir pour Zinder. Il en est à 300 kilomètres et je suis à 450 du Niger. Je préfère le quitter ici plutôt que d'être resté là-bas. Sans doute vais-je faire demi-tour, mais j'ai parcouru la région que j'aurai à organiser, je connais les difficultés de la piste et les Kel Ghéress, les Aoulliminden de Mohamat, ceux de Laoueï dans le Sud... ne sont plus tout à fait des inconnus.

CHAPITRE IV

LES TOUAREG — COMBATS DE ZANGUÉBÉ ET DE GALMA

Le poste de Guidam Bado.

Ce bled est dur tout de même. Le capitaine de Tahoua est malade et ne songe qu'à rentrer. Son lieutenant est plutôt déséquilibré. Un autre lieutenant, très bon garçon, mais dont la principale qualité est de n'être ni déséquilibré, ni malade. A Filingué, un capitaine actif, intelligent, mais que le moindre accès de fièvre démoralise. Heureusement à Sorbo, un vigoureux capitaine du Train, le père Gelly.

Les premiers jours d'avril s'écoulaient à Guidam Bado à diriger la construction du fortin en pierres sèches, à correspondre avec les cercles de l'arrière et à attendre la soumission de messieurs les Kel Gheress, car au départ de la colonne pour Zinder, les habitants disaient que les Touareg étaient très impressionnés. On pensait donc qu'ils nous fourniraient du bétail et les cultivateurs du mil. Aussi étions-nous restés avec quelques sacs et un bœuf. Cela a bien été pendant quelques jours, mais comme il arrive invariablement, si les Touareg ont eu peur des 300 hommes et des convois arrivés à Guidam Bado, ils n'ont pas été sans remarquer que les trois quarts ont continué sur Zinder; et mes

75 hommes de Guidam Bado ne font pas gros. Aussi les difficultés commencent-elles bientôt. Les habitants donneraient bien du mil, mais ils en sont empêchés par leurs maîtres, les Touareg. Et ceux-ci ne songent nullement à nous céder du bétail. On apprend qu'un chef Kel Gheress est venu le 2 avril jusqu'à 10 à 12 kilomètres du poste. Il a vu passer dans la nuit du 2 au 3 la colonne sur Zinder et en a conclu que les Français étaient partis. La grosse difficulté avec les Kel Ghéress réside en ceci : la majeure partie de la tribu est réfugiée dans le Sud, en territoire anglais ; les autres, les irréductibles, se sont retirés dans le Nord et sont signalés près des puits de Zanguébé, à 35 kilomètres nord-nord-est de Guidam Bado. Là, manquant de mil, ils ont commencé à piller nos villages. Deux de nos courriers sont enlevés, les vivres vont manquer. Il faut donc dénouer une situation qui ne peut qu'empirer : je décide de marcher sur Zanguébé.

Combat de Zanguébé, 13 avril 1901.

12 avril. — Il est 4 h. 30 du soir, rien ne transpire ; seuls mes officiers sont au courant. Le poste a son aspect habituel : les tirailleurs travaillent à la muraille d'enceinte, les habitants du village construisent deux greniers à mil, mais ce soir à 8 heures, quand la nuit noire sera descendue sur la plaine, laissant un sous-officier et 15 hommes au poste, je partirai avec mes 2 officiers, Chédeville et Bachellez et 4 demi-sections de 15 hommes, des cartouches, de l'eau dans les peaux de bouc et trois jours de pain. Pas de bagages, rien que des combattants. Nous avalerons nos 35 kilomètres dans la nuit ; nous avons la lune à partir d'une heure

et demain matin, s'il plaît à Dieu ! nous surprendrons les Kel Ghéress à Zanguébé.

13 avril 1901. — Rude journée ! D'abord, un accroc au départ, qui a influé sur toute l'expédition. La veille au moment de dîner, le lieutenant Bachellez annonce que le guide a disparu. Impossible de remettre l'opération, sans qu'elle soit éventée. J'envoie arrêter discrètement au village deux hommes que je sais être arrivés récemment de chez les Touareg. A 8 h. 30 du soir nous démarrons, sans bruit, faisons un grand détour dans le Sud, pour éviter les villages, puis revenons au Nord, nous enfoncer dans la montagne. Jusqu'à une heure, nuit sans lune ; par moments nous sentons le parfum de fleurs que nous ne voyons pas. De 11 heures à minuit, nous traversons une colline difficile, au milieu de gros blocs. Les guides nous ont promis d'arriver sur les campements au lever du jour. Mais une pâle lueur se répand. Le jour se lève et l'on marche toujours. Les guides appuient dans l'Est d'une façon inquiétante. Enfin nous tombons sur une grande piste toute frayée. Nous arrêtons un homme et deux femmes, qui déclarent que les campements sont encore loin, très loin. En effet, on franchit une série de mouvements de terrain, du haut desquels on espère chaque fois découvrir le but... Rien que la brousse immense. Entre temps, toujours marchant, on s'empare d'un troupeau de bœufs, de quelques chameaux. Enfin vers 8 heures, un petit groupe de cavaliers apparaît devant nous sur une dune, nous observe et disparaît.

La formation en carré est prise, et la marche continue. Quatre cents mètres plus loin, une cinquantaine de cavaliers nous chargent, la lance à la main, s'abritant derrière leurs grands boucliers blancs, en dure peau d'antilope. Le feu les disperse et ils laissent

une dizaine d'hommes et autant de chevaux sur le terrain.

De la dune nous descendons dans un vaste campement, où tout témoigne d'une fuite désordonnée. Nous le traversons. J'y laisse le troupeau sous la garde de 3 hommes et nous nous dirigeons sur des groupes qui apparaissent en avant à notre droite.

Nous traversons un petit thalweg peu profond, dont les deux rives sont couvertes de hautes herbes sèches et d'une brousse épineuse infranchissable, ne laissant que d'étroits passages. Pendant la traversée de cet obstacle, la face gauche du carré appuie et se sépare des trois autres sections. Il faut se hâter de gravir la dune, pour ne pas être surpris dans le bas-fonds et j'envoie Chédeville en avant. De la crête il découvre un rassemblement de cavaliers. Je le rejoins. C'est un grouillement. Je porte mon petit carré vite à la crête, avec une nouvelle face gauche, car l'escouade n'a pas encore rejoint et se trouve à cent mètres. On lui crie à tue-tête : « Rassemblement ! » Mais elle a aperçu aussi les Touareg et ouvre le feu par une salve. Immédiatement les Touareg chargent à fond ; 150 à 200 chevaux, partie sur le carré, partie sur l'escouade de gauche. Au carré, les plus hardis viennent se faire tuer. Quelques-uns enragés, démontés, reprennent la charge à pied. Pendant que nous nous défendons, l'escouade est attaquée aussi. Au lieu de former le carré elle est restée en ligne ; elle est rapidement enveloppée d'une nuée de cavaliers. Elle résiste quelques instants, mais enfin elle est traversée. Et c'est la mêlée, chaque tirailleur se débattant au milieu de trois ou quatre Touareg. Impossible de tirer ni d'aller vers eux, attaqués comme nous le sommes nous-mêmes avec vigueur.

Le carré dégagé, je le porte aussitôt vers la malheureuse escouade. La lutte se termine par un épisode

de bravoure épique : deux Touareg démontés, au moment où la charge s'est dispersée, prennent leur course seuls, le sabre à la main, la tête dépassant le bouclier. Ils courent assez lentement dans le sable, en montant. Le feu se concentre sur eux. Ils courent toujours, invulnérables. Un tombe à 50 pas, l'autre continue seul. Je ne sais pas ce qu'il a essuyé de coups de fusil ! J'ai vu ses yeux sombres sous le litham. Enfin, à 20 pas des baïonnettes, un coup de feu l'a abattu. Charger tout seul à pied, avec un sabre, un carré hérissé de baïonnettes et éclatant de coups de fusil — voilà un brave ! Nous en étions émus d'admiration. Nous avons 3 tirailleurs tués, dont le brave caporal Diouldé Cissé, 4 blessés sur 12, 2 grièvement. Les Touareg l'ont payé cher. Sur ces 200 mètres de dune, une quarantaine de cadavres restent étendus, autant de chevaux, et là-dessus 15 à 20 Touareg blancs.

L'ennemi semble encore menaçant. Je m'adosse à la dune pour recevoir une nouvelle charge, elle n'a pas lieu. C'est fini. Après les grosses pertes subies sur la dune, les Touareg sont en fuite et nous ne verrons plus de la journée, que quelques rares cavaliers sur les hauteurs observant de loin. Nous traversons les campements, — nous en avons compté six, couvrant une grande superficie, ce qui représente bien une population de 1 500 à 2 000 individus. A une heure de l'après-midi nous sommes au puits.

Nous marchons ou combattons depuis dix-sept heures. Aussi, devant la fatigue des tirailleurs, je ne crois pas sage de passer la nuit sur place : il serait impossible de les empêcher de dormir. Je n'ai pas oublié la fatale surprise de Tacoubao. D'ailleurs, nous sommes maîtres du terrain. On ne voit plus personne. Nous nous remettons donc en route à 3 heures de l'après-midi, mais il faut s'arrêter d'une heure à 5 heures du



UN Puits à Béréki



BOEUF PORTEUR

TOUAREG AU CAMPMENT

matin. Les trois Français : Chédeville, Bachellez et moi, nous faisons le quart à tour de rôle. La nuit se passe tranquillement.

Nous repartons au petit jour. La chaleur monte très vite. Dans cette matinée torride on boit du lait des vaches et des brebis qu'on ramène, on boit des fonds de peaux de bouc pleines d'eau noire. Finalement j'ai envoyé quelques cavaliers à Guidam Bado pour revenir au-devant des fantassins avec de l'eau. Nous rentrons le 14 vers 3 heures de l'après-midi au poste. Sur trente-neuf heures, nous nous sommes battus deux heures et nous avons marché trente et une heures. Dans cet intervalle les tirailleurs n'ont rien mangé et nous, la soif et la fatigue nous ont aussi coupé l'appétit. On n'a pas touché aux provisions emportées.

Après le rude coup de Zanguébé, la situation s'est immédiatement éclaircie : les villages apportent des vivres, les courriers passent, le poste respire. On en profite pour achever son installation et sa défense.

Les Kel Gheress ont l'air d'entrer en négociations ; leurs envoyés prodiguent, comme d'habitude, les protestations et les belles paroles. Pour faire preuve de notre esprit de justice, j'ai fait rendre à l'un de leurs villages ce qui lui avait été pris par les noirs du pays, qui ne résistent pas à prendre leur revanche. Le pillé de la veille use de la protection qu'on lui accorde pour piller à son tour. Le captif libéré ne songe qu'à avoir un captif (1).

A la fin d'avril, le chef religieux des Kel Gheress ayant entendu parler de cette restitution, vient me voir. J'en profite pour lui confier une lettre pour Ouarzagane, chef des Kel Gheress, lettre exposant en subs-

(1) Ces Touareg du Sud ont des villages avec des cultures où travaillent des captifs qu'on appelle « bellas » dans cette région et « hartanis » dans le Nord.

tance : les Français sont venus établir la paix dans le pays sans mauvaise intention pour les Kel Gheress, si les tribus réunies au puits de Zanguébé n'avaient pas pillé nos villages, ni enlevé nos courriers, je ne serais pas allé les attaquer, les Touareg savent désormais ce qu'il en coûte de se battre avec les Français ; si Ouarzagané veut entendre le conseil de la sagesse, je suis prêt à causer avec lui. S'il n'écoute pas ma parole, il sera puni plus rudement encore que les gens de Zanguébé.

Finalement un de mes hommes de confiance apporte des nouvelles : le chef Molloul seul accepte de payer l'impôt fixé. Pas de nouvelles de Ouarzagané qui est parti chercher le Serky N'Azbin. Al Mokhtar, un enragé, a pris le commandement. J'estime que nous avons fait preuve d'une longue patience : on ne peut la pousser plus loin. Aussi rendant compte de ces événements au colonel, je lui demande l'autorisation de rentrer en campagne contre les Kel Gheress, avant leur migration dans le Sud, sans quoi la ligne de ravitaillement sera toujours exposée à être coupée par eux. J'indique les renforts nécessaires pour l'opération et annonce ma tournée d'inspection de la ligne de ravitaillement, où ça ne va pas.

La piste de ravitaillement. Les petits puits.

« Prenez cette route malgré gêne. »

La vague piste qui relie Filingué à Tahoua traverse une région plate et sablonneuse, dont la monotonie n'est rompue de loin en loin que par quelques arbres épineux et des affleurements ferrugineux ou argileux.

Après les pluies, il s'y forme des mares peu profondes, qui par suite de leur large surface d'évapora-

tion, sont vite asséchées. En quelques rares points comme Laham, la nappe argileuse et imperméable a formé des cuvettes remplies de sable, où l'eau des pluies s'accumule. Mais il faut aller la chercher en creusant des puits à travers le sable. Naturellement la quantité d'eau recueillie par ces cuvettes et par conséquent le temps pendant lequel ces petits puits fournissent de l'eau, dépendent de la quantité d'eau de pluie tombée.

C'est en utilisant ces différents points que l'on avait entrepris les travaux dès la fin de mars. Ce ne fut pas sans dures privations et réels dangers. Le capitaine Cornu part un jour de Filingué avec 45 tirailleurs et un convoi léger. Trompés par des renseignements indigènes, le petit détachement s'égare et erre dans la brousse pendant deux jours. Enfin Cornu retrouve la direction. Mais il ne lui reste que trente litres d'eau et il est encore à 20 kilomètres de Laham. Cinq tirailleurs sont déjà morts de soif. Un autre et le guide devenus fous se sont jetés, le couteau à la main, sur la dernière peau de bouc. Faisant appel à l'énergie des meilleurs, Cornu se lance en avant. Après quatre heures d'une marche atroce, il arrive enfin à la mare et trouve non pas de l'eau, mais du sable humide qu'il presse et dont il tire 50 litres d'eau en deux heures. Il les envoie aux malheureux dispersés sur sa route, ce qui lui permet de les ramener un à un. En un autre point 9 hommes sont morts au fond d'un puits par des émanations d'acide carbonique.

Tamaské.

Je pars le 17 mai pour inspecter les travaux. Les mois de mai et de juin sont particulièrement chauds en Afrique.

A Tamaské, au pied de la grande dune, nous rencontrons une centaine de cavaliers d'Ahmed Taza formant un joli escadron armé de lances ; la marche se termine par une charge qui nous rappelle Zanguébé, avec les coups de fusil en moins. Les cavaliers s'arrêtent en plein galop, à quelques centimètres de nous. C'est la charge racontée par Monteil dans son livre *De Saint-Louis à Tripoli*. Ahmed Taza me donne son cheval, qui caracolait beaucoup, convaincu que j'allais le refuser ; mais j'étais alors bon cavalier et j'accepte : sa mine est longue et fait le bonheur des assistants.

Je m'arrête à peine à Tahoua, ayant hâte d'arriver à Laham qui en cette saison est le seul point où l'on trouve de l'eau, sur les 170 kilomètres qui séparent Tahoua de Filingué. En route, à N'Karkada, arrive le peloton de spahis avec ses trompettes sonnant *la Marche d'Aïda* ; en tête le lieutenant de Franco. Au moment où je rédige leur ordre de départ, le lieutenant lit une lettre qu'il vient de recevoir et s'écrie : « Monseigneur Hacquart s'est noyé ! » Quel coup, mon Dieu ! Est-ce possible ! Un tel homme, un si grand cœur, une si vaste intelligence, une âme si élevée, disparaître ainsi !

Pluie assez violente le lendemain. De quoi nous tremper, sans mettre de l'eau dans les mares !

23 mai, Laham. — Les chevaux ont bu un peu à une petite mare en route. Laham a de l'herbe verte, deux grandes mares, des petits puits nombreux, il n'y a plus d'eau en avant ; le sergent Lacrampe fait partir 9 bœufs chargés de peaux de bouc. Départ à 5 heures. Arrivés éreintés au Point 6, où l'on n'a pas trouvé d'eau, quoiqu'il y eût trois puits. Nous rêvons, Chédeville et moi, d'eau fraîche et de fruits. Rêve fâcheux sur cette route ! On partage l'eau infecte des peaux de bouc.

25 mai. — Partis à 5 heures, les chevaux peuvent boire à une petite mare au bivouac ; leur soif est inextinguible.

26 mai, — Point n° 1, rencontré les capitaines Cornu et Cauvin, les lieutenants Jacques et Marquis. Cauvin donne l'impression d'un officier intelligent et actif ; je me féliciterai dans un mois de l'avoir avec moi à Galma. Chaque jour, les tornades couvent et alourdissent l'atmosphère, sans éclater. Les braves gens qui travaillent sur cette ligne de ravitaillement, pour qu'on puisse vivre à Zinder, ne sont pas à la noce ! Vraiment, lorsque le ministère a télégraphié de « contourner coûte que coûte l'arc-de-cercle « malgré gêne », le mot gêne n'était pas exagéré. Malgré les inquiétudes que me donne cette mauvaise piste sans eau — notre cordon ombilical — je ne puis m'y attarder, si je veux retrouver les Kel Gheress à portée ; l'hivernage va venir ; ils remonteront alors vers le Nord et échapperaient pour un an.

30 mai. — De retour à Laham à minuit et demie. A peine couchés nous sommes réveillés par un courrier urgent de Tahoua, puis par un convoi nous suivant à une heure.

Dans l'après-midi, on charge les peaux de bouc avec cette eau de Laham et nous repartons à 17 heures pour profiter de la lune. Je pense être le 2 juin à Tahoua. Cela fera à mes tirailleurs d'escorte 170 kilomètres en cinq jours ! Je serai le 4 à Tamaské, où des négociations sont engagées avec les Aoulliminden de Mohamat, et de retour avant le 10 à Guidam Bado.

Au milieu de tous ces tracas, j'ai reçu du colonel une lettre qui m'a réconforté : « Pour ce qui a été fait jusqu'ici, je vous adresse mes meilleures félicitations. Tout

en vous conformant à mes instructions, en vous conformant à mes idées, vous avez su conserver votre action personnelle et votre initiative propre, et au lieu d'être ma doublure, vous m'avez doublé (1). »

Cette lettre m'annonce aussi l'envoi de Zinder de 80 tirailleurs, 20 cavaliers auxiliaires à veste rouge, et le docteur, précieux à la veille d'un combat probable.

Rentré le 9 à Guidam Bado.

Matinée du 11, renseignements, topographie sur les campements de Galma. D'après notre agent, nous aurions 30 à 35 kilomètres. L'hivernage vient. Nous avons le soir une assez forte pluie qui met dans la vallée de jolies flaques, miroitantes au soleil couchant.

Le 12, un envoyé d'Idiguini apporte un message, où il se déclare, comme par hasard, partisan de la paix. Cet envoyé sera de retour au campement dans huit jours, dit-il, avec tous les troupeaux de soumission. C'est un air connu ! Aussi bien on s'exerce à prendre rapidement la formation en carré.

Le détachement de Zinder arrive le 16 à 4 heures du matin, avec 119 chameaux, 87 tirailleurs, quelques cavaliers et le docteur Vallet. Je vais donc marcher avec 200 hommes environ, soit 4 sections pour former le carré, 2 demi-sections de réserve pour renforcer au besoin la face attaquée et une vingtaine de cavaliers auxiliaires pour le service de sûreté en marche. La troupe est bien encadrée, j'ai mon adjoint Chédeville ; la compagnie est commandée par le capitaine Cauvin,

(1) Je trouve dans mon agenda de 1901 cette pensée : « Quand on a une responsabilité, il y a deux sortes de disciplines, l'une passive, qui est terre à terre et littérale, qui est stérilisante et permet souvent de se retrancher derrière la lettre pour ne pas accomplir l'intention du chef ; l'autre active, qui est toute intellectuelle, qui ordonne d'accomplir la pensée du chef, seul responsable du succès, fait exécuter les ordres et atteindre le but fixé, sans jamais chercher à le dépasser. »

les lieutenants Cotten (1), Marquis et Bachellez, le sous-lieutenant indigène Bandiougou, et deux sous-officiers français excellents : Mouhel et Laguerre. Les bagages sont réduits à la portion congrue, pour ne pas encombrer le carré de porteurs : une caisse pour deux Français, pas de literie. Nous emportons 6 caisses de cartouches de réserve.

Combat de Galma. 18 juin 1901.

Guidam Bado, 17 juin. — Il est 8 heures du matin. On ferme. Le poste est en rumeur par les derniers préparatifs ; nous partons à midi. J'ai dû renoncer cette fois à l'espérance de surprendre le campement touareg. Mon retour, l'arrivée du renfort de Zinder, tout cela ne peut être caché aux Kel Gheress qui ont des espions partout. D'autre part, les renseignements les donnent comme décidés à nous attendre et disposant d'une force de 4 à 500 cavaliers ; s'ils chargent comme à Zanguébé, ce sera sérieux. Devant un ennemi courageux et en éveil, il faut se présenter dans les conditions les meilleures, c'est-à-dire le ventre plein, avec une nuit de sommeil. C'est pourquoi nous partons à midi pour aller passer la nuit à 25 kilomètres, à Gandassamou, gros village ami, où nous trouverons un copieux cous-cous et l'on pourra dormir tranquilles. Nous n'aurons plus, le lendemain, que 12 à 15 kilomètres pour atteindre les campements, on y arrivera frais et dispos.

18 juin. — Il a plu toute la nuit. Départ au petit jour. Vers 9 heures nous traversons des campements

(1) Général du cadre de réserve et commandeur de la Légion d'honneur.

de bellas. Personne ne bouge. Les troupeaux sont là. Les gens ne semblent pas prévenus de notre arrivée. J'ai d'ailleurs laissé aux croisées de chemins en arrière, quelques cavaliers pour arrêter des émissaires de Guidam Bado ; on en a en effet arrêté deux. Vers 10 heures on entend retentir le tabala (1). La formation en carré est prise : 3 cavaliers à 100 mètres sur chaque face. Un peu après 11 heures, on sort de là petite brousse et la colonne débouche dans une grande plaine cultivable, au milieu d'un amphithéâtre de collines. On aperçoit, à gauche, le village de Galma et vers la droite, les campements s'étendent à perte de vue sur les premières pentes. A cette distance, tout cela paraît désert. En se rapprochant, on distingue de longues théories de gens qui sortent des campements et montent sur la montagne. Mais pas de cris, pas d'agitation, à peine un ou deux cavaliers isolés. Le tabala retentit toujours. A 600 mètres du village, on voit trois ou quatre cases prendre feu successivement. Nous pensons un instant que les Touareg incendient leurs campements, mais c'est beaucoup plus probablement une ruse, pour nous attirer sur le village, ou un signal, L'incendie ne se propage pas. Sur de légères dunes derrière le village, quelques groupes à pied apparaissent. Ils ont le sabre nu ; le soleil y allume des éclairs rapides. A gauche du village s'étendent des dunes dont l'une très élevée paraît suspecte, car elle peut cacher derrière elle beaucoup de monde. Ce silence, ce village désert ne disent rien de bon. J'oblique vers la grande dune. Nous la contournons par la gauche, où les pentes sont plus douces.

Le carré s'élève lentement, lorsque de derrière la dune débouche un flot de cavalerie. C'est la charge

(1) Tam-tam de guerre.

avec les lances, les sabres nus, les grands boucliers blancs. Elle aborde le carré par sa face gauche. Reçue par un feu violent sur deux rangs, qui la fait obliquer, elle rase l'angle gauche du carré et défile devant la face arrière. Les cavaliers sont complètement cachés, la tête et les jambes ramassées derrière leurs boucliers, ce qui ne les empêche pas de faire la culbute, d'assez près, car l'un d'eux, en tombant accroche avec ses vêtements flottants la baïonnette d'un de nos tirailleurs. Pendant cette charge de cavalerie, le sommet de la dune se couronne de fantassins, armés du sabre et du bouclier. Mais la section de tête armée du fusil 1886 les arrête par un feu qui les force à se coucher. Ces braves ne reculent pas et essaient trois ou quatre fois de se relever et de descendre sur nous. A chaque fois le feu les abat. Cependant je fais monter le carré lentement vers le sommet, s'arrêtant et rouvrant le feu quand l'ennemi se lève. La charge a rendu les tirailleurs un peu nerveux. Je mets pied à terre et prends la direction de la section avant. Le sol est couvert de gros buissons. Tout à coup, un caporal me crie : « Attention ! attention ! mon commandant, attention ! » Il s'est penché en avant et a saisi le sabre qu'un Targui blessé, étendu à terre, cherchait à saisir ; sans se relever le caporal frappe l'homme et lui tranche le corps à moitié. Ces sabres sont terribles. Un caporal a eu le sommet du crâne tranché comme un melon. C'est que leur poids, au lieu d'être dans la main comme dans les sabres actuels destinés à pointer, se trouve à l'extrémité. Aussi taillent-ils comme des haches. Au sommet de la colline, j'arrête le carré pour recompléter les cartouches. Avec le caporal, nous n'avons d'autre tué qu'un spahi et quelques blessés légers par flèches.

La marche est reprise. Nous atteignons le sommet. Quelques tirailleurs, excités par le combat, se lancent

sur la pente, à la poursuite des fuyards, mais le clairon arrête le combat, les actions individuelles étant absolument inutiles et dangereuses, en face d'un ennemi aussi formidablement armé pour le corps à corps que le Targui.

Du haut de la dune je contemple la déroute et reprends en main les tirailleurs. La crise a été violente, mais a duré au plus cinq à six minutes. On compte autour du carré 61 tués, parmi lesquels 6 chefs, dont le plus fameux des Kel Gheress, Idiguini, un vieillard tout blanc tué en tête de la charge. Il est triste d'abattre des hommes si braves. Mais le surnom qui avait été donné à Idiguini par les habitants était *Massa Sara Gata*, ce qui signifie « la fièvre, la maladie du pays ». Les Touareg par leur bravoure et leur armement terrorisaient tous les pays noirs. Il est connu d'autre part qu'ils ne se soumettent jamais, sinon vaincus, autrement ils sont déhonorés aux yeux de leurs femmes.

Après une halte, nous nous enfonçons dans la montagne à la poursuite des troupeaux, et nous arrêtons à la tombée de la nuit à Magaria. Une zériba est construite. Les Européens prennent le quart de nuit et une alerte causée vers 10 heures par 3 cavaliers, trouve tout le monde debout en un clin d'œil, et calme. Pas un coup de fusil.

Le 19 et le 20, la poursuite continue sans grand succès. Enfin, vers le soir, après douze heures de marche dans la montagne, hors de tout sentier frayé, non sans quelques incidents de poursuite, nous tombons en plein fourré sur le campement d'un grand chef, Molloul, qui est en train de déménager. Nous faisons là une belle prise de 200 chameaux et d'importants bagages, après un engagement insignifiant.

Nous venions de traverser heureusement une vaste clairière, au milieu de la brousse épaisse, et j'y ramène

la colonne. On construit la zériba d'épines et le service de garde est doublé. Notre marche étant alourdie par ces prises, il me faut me rapprocher de Guidam Bado pour s'alléger. Le 22 nous en sommes à 20 kilomètres, j'y envoie toutes les prises avec une section et je repars ensuite sur Galma pour brûler les campements. Les Touareg n'ont pas reparu ; la déroute est complète. Nous rentrons enfin le 25, prendre un repos bien gagné.

Le Sahara s'étend vers le Sud.

Nos prises sont de 275 chameaux, 50 bœufs, 3 ou 400 moutons. Je rapporte la selle d'Idiguini et son sabre brisé par une balle. Cette selle présente une singularité remarquable. Elle porte une croix byzantine très nette. Or nous sommes les premiers Européens, les premiers chrétiens apparaissant dans le pays. D'autre part, les sabres touareg ont la même garde que les sabres des croisés : la Croix est représentée également, enjolivée, sur les boucliers. J'ai eu plus tard de ces faits une explication que je puis donner ici. Il est incontestable que le désert s'étend vers le Sud. La mare de Manaka, à Zinder, n'avait de l'eau que les années où il pleuvait et les vieillards disaient que dans leur jeunesse elle en avait toujours. D'autre part, dans le Soudan actuel, un homme remarquable, l'ingénieur Bélime, a entrepris depuis plusieurs années de grands travaux, pour créer sur la rive gauche du Niger des canaux d'irrigation. Ces canaux ont rendu la vie à des régions absolument desséchées, mais dont les habitants, d'après les vieilles chansons, avaient des pirogues et pêchaient. Il est donc probable que le Sahara n'était pas autrefois ce qu'il est aujourd'hui, ses dimensions sans doute étaient plus

réduites, ce qui expliquerait comment Annibal a pu disposer dans ses campagnes de nombreux éléphants et que les compagnons de saint Augustin, au ^v^e siècle, ont pu pénétrer dans le Sahara, d'où certaines influences chrétiennes qui peuvent expliquer la forme de croix si généralement employée par les Touareg. Enfin les Touareg sont monogames.

27 juin, *Guidam Bado*. — Un cavalier arrive, porteur d'un turban énorme et multicolore, la poitrine surchargée de plusieurs kilos de gris-gris. C'est Mili Monzou (1), ministre des Affaires étrangères du Sultan d'Agadez, qui vient demander la paix de la part des Kel Gheress. Je leur tiens la dragée haute. Il me confirme le désarroi complet où ils se trouvent cachés dans la brousse. La grosse difficulté, c'est que personne chez eux ne commande véritablement, et que leur tambari Ouarzagane, dont les dispositions sont, dit-on, pacifiques, surtout depuis que la moitié de ses chameaux lui a été enlevée par nous, se trouve incapable de faire respecter sa volonté par les autres chefs.

Je fais reconnaître dans la direction de Zanguébé et plus au nord-est, des mares qui, nous dit-on, commenceraient à avoir de l'eau.

Au commencement de juillet, les renseignements signalent une nouvelle réunion des Touareg à peu de distance dans le Nord. La question se pose : faut-il marcher de nouveau sur eux ou laisser faire le temps? Après Zanguébé, après Galma, je considère comme tout à fait improbable qu'ils tiennent devant nous. Avons-nous avec nos fantassins le moyen de les poursuivre dans le désert? Je ne le crois pas. Dans ces conditions,

(1) Qui a rendu les plus grands services à la Mission saharienne à Agadez en 1899.

je renvoie au colonel les renforts de Zinder, pour lui permettre d'exécuter ses projets vers l'Azbin. La pluie commence à nous gêner. Nos partisans continuent à enlever des chameaux aux Touareg. L'un d'eux en a pris 50; nous voici à 350, ce qui va me permettre de donner dans l'Ouest un sérieux coup d'épaule au ravitaillement. Par contre, on découvre que le dernier convoi de Zinder a mis la gale dans notre troupeau de chameaux. On isole immédiatement ceux qui ne sont pas malades.

7 juillet. — Un envoyé du Serky du Gober me demande 20 tirailleurs pour aller attaquer les Kel Gheress. Il prétend que le Gober mettra en ligne 500 cavaliers. Quant aux fantassins, « Allah seul pourrait les compter ! » Je prends cette bonne plaisanterie pour ce qu'elle vaut.

14 juillet. — Réception des chefs après la revue; distribution de kolas, noix si aimée des tirailleurs. Jeux et courses de chevaux et de chameaux. Les émissaires rentrés de chez les Touareg nous donnent des itinéraires fantaisistes. Il semble bien qu'ils se sont encore éloignés. Sans doute faudra-t-il attendre que le temps fasse son œuvre.

Dans ces conditions, je n'ai plus qu'à retourner à Sorbo exercer le commandement du bataillon et de la Région ouest, avec la lourde charge du ravitaillement. D'autant mieux que le colonel me communique une dépêche inquiétante d'après laquelle il est interdit de pousser au delà de Zinder, tant que le bataillon ne sera pas porté à 1 000 hommes comme il était prévu. Or, pour le moment, il en compte 800 et les crédits ne sont votés que pour 600.

CHAPITRE V

RETOUR A SORBO. — CRÉATION DE NIAMEY LE BATAILLON DE ZINDER

Un incident de route. La tornade.

25 juillet. — La brousse est verte et le mil déjà haut. Au puits d'Onagueur, un désastre. Arrivé à midi, nous campons sous l'arbre unique du lieu. Comme je demande à des gens d'un pauvre village voisin de nous construire une case, ils objectent que pendant les pluies l'arbre se trouve au milieu d'une mare. Mais le ciel est pur et serein, le soleil chaud, nous restons sous la tente à l'ombre. Tout à coup arrive, accourt une terrible tornade. Réfugiés sous la tente fermée, nous supportons assez bien le premier assaut, mais constatons avec terreur que les gens de tout à l'heure avaient bien raison. Il y a bien vingt centimètres d'eau par terre. Accalmie ! nous sortons et allons chercher un endroit plus élevé pour nous y installer tous, avec nos bagages et nos chameaux, à qui ces bains ne conviennent pas du tout. L'endroit est trouvé. J'y laisse Chédeville pour y diriger la construction de la zériba des chameaux et je reviens au premier camp. Patatras ! deuxième acte, d'une violence inouïe. Peu à peu la mare se transforme en marigot, où flottent des épaves, peaux de bouc,

samaras (1), pochettes de tirailleurs, etc... çà et là, comme des rocs battus par le courant, nos malheureuses cantines. Spectacle que je contemple accroupi sur une cantine, trempé jusqu'aux os. Vers 3 heures la pluie cesse. Alors, c'est un tableau de naufragés arrachant des épaves à la mer !

Heureusement le lendemain nous amène au joli petit poste de Tamaské. Somme toute, il n'y a pas trop de mal. Quelques papiers ont un peu souffert, un beau Koran de la prise de Molloul a pourtant disparu. Chédeville a été le moins heureux. Tout son tabac et ses allumettes sont perdus.

Je ne quitte pas sans regret la région Tahoua Guidam Bado, où la question Touareg n'est pas complètement réglée. Si les Kel Gheress ont évacué le pays, ils y reparaissent sous la forme de 10 à 15 cavaliers qui viennent à travers le désert avec des chameaux porteurs d'eau. Ils les laissent cachés dans la brousse. Le coup fait, ils remontent avec quelques bœufs enlevés aux pâturages, quelques pauvres diables capturés et se relancent avec leurs chameaux dans le désert. Impossible de les atteindre avec des fantassins. Aussi ai-je laissé à Guidam Bado une trentaine de nos chameaux de prise pour monter une section de tirailleurs méharistes, qui pourront seuls leur faire la chasse. Malheureusement, le commandant de poste, excellent officier, a trente et un mois de séjour ; il louche du côté de la France et n'a plus le feu nécessaire.

(1) Pantoufles de cuir portées par les riches indigènes.

**La poste de Laham. Organisation du ravitaillement,
de la route en secteurs. La casse et les pertes.**

A Laham, le 5 août, je trouve le poste transformé ; le sergent Lacrampe s'y est bien débrouillé et a construit un petit poste en paille bien compris. Laham a été créé pour couper en deux les 200 kilomètres qui séparent Tahoua de Filingué, sur le Dallol Bosso. Les longues étapes ruinaient les animaux. De plus, ces grands voyages présentaient le grave inconvénient d'obliger les convois à emporter pour leurs bêtes de lourdes charges de mil, d'où abus de toutes sortes : villages évacués, habitants retirés dans la montagne, la lance à la main. Le commandant de cercle, qui a un rôle politique et administratif, ne pouvait faire autre chose que de mettre en route les convois, qui s'en allaient cahin-caha avec des convoyeurs désertant, des tirailleurs pillant et des animaux restant en route. Le système des passagers chefs de convoi n'a pas donné non plus de bons résultats. Celui qui, désigné pour servir à Zinder, a déjà plusieurs semaines ou mois de voyage, se f... des animaux, pourvu qu'il arrive. Il fallait donc diviser cette longue ligne Sorbo-Guidam Bado en secteurs de dimensions raisonnables. C'est fait depuis mon inspection de mai. Mais il faut sur chaque secteur des animaux et un personnel spécialement affecté, dressé et payé. Maintenant les convois ne marchent plus que sept jours chargés, après quoi ils reviennent à vide. Les escortes et les convoyeurs emportent leur mil mais trouvent la viande sur pied dans les postes. Ils ne doivent rien demander aux villages. Il ne s'agit pas seulement d'organiser les convois, il faut qu'ils transportent quelque chose. Or, la casse dans les caisses de

vin et de tafia est épouvantable. Les caisses passées par Gaya ont leurs paillons complètement réduits en poudre par la pluie et le soleil. Le dernier tafia est arrivé bouché avec une mauvaise cire, qui a fondu ; les trois quarts des bouteilles sont débouchées et à moitié vides. Comme toujours, pour que cela marche, il faut quelqu'un à la tête et j'ai demandé au colonel de me renvoyer de Zinder le capitaine Salaman, qui, avec sa compétence indiscutable et sa vigueur infatigable, sera l'homme nécessaire.

Il faut encore s'arrêter quelques jours à Filingué, où la situation n'est pas bonne. Le capitaine est débordé, les officiers fatigués, les tirailleurs surexcités, le pays pauvre. Enfin, le chef du Djerma Ganda nommé par le colonel en janvier a été assassiné. Est-ce un acte d'hostilité ou une vengeance personnelle, punition d'un pillard ?

Notre arrivée, le 13, fait diversion. Je suis rejoint par Salaman qui arrive avec un courrier de Zinder. Une lettre du colonel annonce que la grande caravane annuelle des Kel Oui, entre Kano, Zinder et Tripoli, a été complètement pillée le 21 juillet par des Touareg du Damerghou. Plusieurs Arabes notables ont été tués. Les pertes se chiffrent par une centaine de mille francs, Gaden ajoute de son côté : « Ces gaillards-là, qui mendent si bien dans la vie ordinaire, pleurent maintenant des fortunes. » Ce n'en est pas moins un échec pour nous. Mais comment protéger des caravanes à chameau avec des hommes à pied ! Il faut avoir des méharistes. Le colonel me renvoie un maréchal des logis d'artillerie pour être secrétaire à Sorbo, où le capitaine Gelly a dû rapatrier un de ses sous-officiers et se débat tout seul depuis un mois, entre un lieutenant, à qui l'on a dû ouvrir un abcès dans l'aine et un sergent frappé d'insolation.

Cela ne va pas tout seul à Zinder; il paraît qu'il y a de la « soudanite », comme toujours dans ces régions quand les Français sont nombreux et sans grande activité. On en revient des descriptions enthousiastes de certains voyageurs ! Le colonel termine en disant qu'il est fatigué, que sa santé est ébranlée. Il parle de faire un chassé-croisé en octobre ou novembre. J'irais le retrouver à cette date à Guidam Bado et il continuerait sur le Niger, en inspectant les cercles, tandis que j'irais à Zinder.

A Sorbo. Le capitaine Salaman.

Le séjour à Sorbo en septembre est d'abord employé à mettre au point les convois du ravitaillement. J'ai maintenant un bon secrétaire, le sergent Mouhel, qui a combattu à Galma. Le lieutenant Chédeville est plein d'intelligence et d'entrain. L'équipe rend bien.

Le capitaine Salaman est chez un chef Targui du Nord, qu'il cherche à intéresser à notre ravitaillement. Quand ils ne volent pas de chameaux, les Touareg utilisent volontiers les leurs à faire des transports.

Salaman est un vieux colonial. A son retour j'ai le plaisir de lui remettre devant la petite garnison, la Croix d'honneur. Cette cérémonie est la première pour moi comme pour lui. En prononçant la formule sacramentelle, je suis aussi ému que lui.

Création du poste de Niamey, chef-lieu du Cercle.

La situation du poste de Sorbo, non loin des berges du fleuve, ne présentait aucun avantage; l'artère

commerciale dont on nous avait parlé n'existait pas. A peu de distance, Niamey, petit village à proximité d'un gros marché, de site salubre me paraît favorable, d'autant mieux que là se trouve la tête de notre ligne d'étapes fluviales (1). Ce sera la résidence du commandant de cercle de son adjoint, du chef des services administratifs, qui aura sous sa surveillance immédiate le magasin de réserve de ravitaillement qu'y déposera la flottille du Bas-Niger. La portion centrale du bataillon, les magasins du corps et de la 1^{re} compagnie rejoindront, quand les constructions nécessaires seront édifiées. Le commandant de cercle aura sous son autorité les populations situées entre le Niger et le Dallol Bosso.

L'examen du budget est inquiétant. Au lieu d'être établi comme au Soudan sur un impôt de capitation, il est fait avec des évaluations fantaisistes des ressources locales. Les animaux d'impôt sont cotés aux recettes à des prix exagérés : par exemple une chèvre est cotée 7 fr. 50, tandis qu'elle est remboursée moitié moins par le service colonial. Le revenu du marché de Sansan Haoussa est évalué à 2 400 francs : on n'y rencontre qu'une centaine de pouilleux ! On évalue à 2 500 les moutons du cercle du Djerma Ganda, or tous les Peuhls sont partis.

**Le bataillon de Zinder. Difficultés du ravitaillement
de Zinder.**

Pour occuper les postes répartis sur ce millier de kilomètres, nous disposons d'un bataillon de tirailleurs

(1) Niamey est aujourd'hui le chef-lieu de la colonie.

à 800 hommes, du 2^e Sénégalais, un peloton de spahis Soudanais, une section d'artillerie de montagne et deux compagnies de milice à 120 hommes. Ces compagnies sont nécessaires, non seulement par l'appoint de leurs fusils qui portent à 1 000 le nombre total des fusils du Territoire, chiffre jugé nécessaire par le général Combes dans sa dépêche du 6 juillet 1901, mais encore par le moyen qu'elles donnent de maintenir le bataillon de tirailleurs au complet au fur et à mesure des libérations. Car en 1902 — et c'est un point de vue qu'il ne faut pas oublier — la situation du recrutement au Zinder n'était pas la même que dans les autres régions du Soudan. D'abord c'était un territoire très éloigné des pays d'origine de nos tirailleurs et l'on pense bien que les histoires de la route sans eau avaient circulé, fort amplifiées, comme toujours. Je m'en aperçois facilement en me faisant présenter ceux qui passent, rapatriés, en leur donnant quelques bonnes paroles d'encouragement, pour qu'elles soient répétées dans les villages. D'autre part nous avons recruté partout au Soudan, ici on ne recrute pas chez les Haoussa, qui forment la masse de la population dans les cercles de Tahoua et de Zinder. Ils ne veulent pas s'engager. Les essais faits ont été déplorables. Les compagnies de milices permettent seules d'engager les gens au fur et à mesure qu'ils se présentent, sans passer avec eux un contrat qui nous lie et par conséquent de pouvoir y faire le tri nécessaire, l'expérience de 1900, avec son recrutement hâtif, ayant encombré les compagnies d'éléments médiocres. Les longs transports sous la pluie ou sous un soleil ardent sont aussi fâcheux pour les cartouches que pour les vivres. Un matin, au tir, on a eu 20 pour 100 de ratés.

Retour à l'avant.

A la mi-octobre, pour obéir à l'appel du colonel Péroz, je me remets en route pour Tahoua. Adieu au Niger, à l'eau qui coule ! Sous la lueur pâle de l'aurore, le fleuve traîne son ruban d'argent terni. Longue étape. La nuit vient, le guide est exaspérant. On campe enfin près d'une mare ; au ciel un petit croissant de lune. Que l'on dort bien !

Soumission d'un village.

J'ai emmené 100 fusils pour impressionner les gens et les amener à payer l'impôt. Faute de cette exigence, proportionnée aux ressources du pays, la soumission ne serait dans l'esprit de ces gens qu'une parole en l'air. Il y a aussi la question du chef du Djerma Ganda assassiné. Comme ce meurtre doit être attribué à mon avis moins à la haine des Français qu'au ressentiment causé par les razzias de ce chef, j'ai imposé seulement aux villages responsables une amende de 50 ânes, 10 bœufs porteurs, 10 vaches, avec un délai de dix jours. Le délai expiré, je ne serai pas intraitable sur cette question, sachant combien la notion du temps manque aux noirs. Je fais prévenir que si je reçois l'impôt avant mon arrivée, je me présenterai en ami. Je n'ai pas à sévir ; mais il faut de la patience. J'arrive : le chef de village est là. Où est l'impôt ? Il me montre 6 ânes et 3 vaches. Je fais la grosse voix, en insistant. Enfin j'envoie mes spahis en reconnaissance autour

du village. Finalement j'ai mes bourricots, mes bœufs et mes vaches. Les spahis ont été attaqués. Ils ont reçu une volée de flèches et n'ont eu cependant ni un homme, ni un cheval touché. Or, l'habileté à l'arc des gens du Djerma Ganda est proverbiale. Aussi le lendemain, les chefs qui faisaient partie de la reconnaissance, ont-ils demandé à mon interprète si je n'avais pas un gris-gris contre les flèches, un bon gris-gris qui protège tous ceux qui marchent avec moi. L'interprète Ismaïl bien inspiré, leur a simplement montré mon fanion tricolore, qui porte un cor de chasseur à pied brodé d'argent et une ancre de marine brodée d'or.

Les Peuhls.

Longue palabre à Dentchandon, pour délimiter les commandements d'Aouta, chef Djerma, et de Baïrou, chef Peuhl. Les Peuhls, je l'ai déjà dit (1), sont remarquables par leur finesse et Baïrou a trouvé moyen de grouper sous son autorité tous les Peuhls de la région qui étaient autrefois au Sokoto ; il faut donc se garder de les bousculer pour éviter qu'ils n'y retournent. Les deux chefs sont venus au rendez-vous avec une assez forte cavalerie. Ai-je pu les mettre d'accord ? Du moins ils l'affirment.

Sandiré. Chef de corps : le bataillon de Zinder est créé.

Plus loin, à Sandiré, une longue lettre du colonel Péroz. D'abord une nouvelle assez étonnante sur place :

(1) « Au Soudan. »

le bataillon de tirailleurs de Zinder est créé à la date du 1^{er} janvier. Je deviendrai à cette date chef de corps. Recevoir dans le bled une telle nomination, avec des fonctions administratives, un conseil à présider, des marchés à passer, est une surprise peu séduisante. La mesure est cependant logique et aura un sérieux avantage. Il faut bien reconnaître que les communications avec le 2^e Sénégalais à Kati, à 2 000 kilomètres, sont longues et difficiles, si bien que ses instructions ne sont pas toujours d'accord avec celles du colonel Péroz. La situation sera plus lourde, mais plus nette, et je pourrai récompenser mes braves tirailleurs. Le colonel annonce aussi la soumission prochaine des Kel Gheress et peut-être celle des Aoulliminden de Mohamat. Enfin il me demande de me hâter.

Dans ce même courrier, des lettres de mon ami André Millot, venues par le Tchad et Zinder, passées par conséquent par le nord du lac. La dernière est datée du 31 août. Elle a donc mis deux mois, tandis que les autres, descendues au Congo et envoyées par mer, ont mis quatre et cinq mois. Nouvelle preuve au point de vue économique de l'intérêt de la route Zinder-Tchad.

31 octobre. — Il est fâcheux de donner de petits commandements territoriaux à certains sous-officiers. Un jeune sergent commandant de poste, bon sous-officier d'ailleurs, n'a-t-il pas imaginé, pour arrêter deux bandits, de désarmer ses tirailleurs pour les mieux déguiser? Le résultat, qui était à prévoir, est que les deux bandits, d'abord surpris et arrêtés, ont été dégagés par les gens du village, qui sont tombés sur nos tirailleurs à coups de trique. En somme Archinard choisissait ses hommes : il avait bien raison. L'expérience prouve que le système Archinard est le bon.

4 novembre, Toudoumbadak. — Pour nous rendre au vœu du colonel, Chédeville et moi doublons les étapes et finissons par abandonner notre petit convoi pour aller plus vite, bourrant nos sacoches d'une bouteille de vin, d'un pain, d'une boîte de mortadelle ou d'un poulet froid ; une bonne peau de bouc sous le ventre de nos chevaux et nous repartons le soir même à 10 heures avec quatre spahis.

**La piste du ravitaillement en novembre. La journée
de Laham.**

L'hivernage est fini ; les mares s'assèchent. Il va falloir se remettre au travail ; les puits s'ensablent continuellement. Les mares étant à sec, on cure les puits qui ne donnent à peu près rien. On en ouvre de nouveaux qui donnent de l'eau pendant cinq à six jours, puis se tarissent. On vit ainsi au jour le jour jusqu'au commencement de novembre.

Arrivé le 6 à Laham. J'y trouve la situation suivante : 48 petits puits ont été successivement ouverts et se sont asséchés peu à peu, après avoir donné 4 à 500 litres d'eau par jour. Le matin même, des tirailleurs rapatriés avec leurs femmes et des bœufs sont arrivés au poste. Les bêtes assoiffées sentant l'eau, se sont jetées en trombe sur les puits, simples excavations qu'il ne faut pas s'imaginer comme des puits de France, à margelle. Avec Chédeville et Lacrampe nous passons l'après-midi à taper à grands coups de bâton sur le nez des bœufs pour éviter que ces petits puits — le salut de tous les gens réunis là — ne s'écroulent sous les pieds des animaux. On y a finalement réussi, je ne sais comment !

Le lendemain nous continuons sur Tahoua. En faisant un détour pour voir les travaux du puits d'Achoual. Rien à faire, il n'y a pas d'eau. Au puits d'Agouzoum, il en est de même; le convoi n'a pu passer.

CHAPITRE VI

TAHOUA. DÉPART DU COLONEL PÉROZ.

L'AFFAIRE D'ARGOUNGOU.

PRISE DE COMMANDEMENT DU TERRITOIRE

SOUMISSION DES TOUAREG

Nous arrivons à Tahoua le 11, à la nuit tombante ; le ciel est tout obscurci de la poussière des troupeaux qui rentrent. Tahoua paraît avoir prospéré. Le colonel a fait établir un camp avec des cases doubles en banco, entourées d'une étroite véranda.

13 novembre. — A Kollama, en grande tenue coloniale blanche, nous attendons le colonel, quelques cavaliers de Tahoua derrière nous. Bonne causerie. Il est très content de la palabre de Tamaské avec les Touareg. Mais Mohamat n'est pas venu. On a pensé un moment à marcher sur lui, puis on est revenu aux idées pacifiques ; il est même question de ne pas exiger l'impôt de soumission. J'admets bien que Mohamat ne soit pas venu par crainte ou par orgueil ; mais on ne va pas lui faire cadeau de l'impôt, que les Kel Gheress ont payé.

Départ du colonel Péroz.

Tandis que rentré sous la tente, après un gai déjeuner, je devise avec le capitaine Moll, qui repart avec le colonel, le grand chef me rappelle. Sans un mot, il me tend une dépêche qu'il a déchiffrée lui-même (ces dépêches sont apportées par des courriers, le télégraphe n'existant pas). Le ministre désapprouve son initiative dans l'affaire d'Argoungou, le rappelle en France et lui prescrit de me passer immédiatement le commandement provisoire du territoire.

Nous rentrons le lendemain à Tahoua, où le colonel me passe le service, très galamment, sans récriminer. Après m'avoir remis les archives politiques sans commentaires, il m'expose l'isolement et le dénuement où se trouve le territoire à près de 3 000 kilomètres de Dakar par la route et le Niger : pas d'argent ; 100 000 francs ont été signalés partis de Tombouctou le 8 août ; à la date du 10 novembre, on n'en a pas de nouvelles. On en a encore moins, bien entendu, des 200 000 annoncés en octobre. D'autre part, pour administrer un territoire il faut du papier, des registres ; nous n'en avons pas reçu. Le colonel Péroz ne s'en est tiré que parce que M. Liotard, gouverneur général intérimaire était son ami d'enfance. C'est en évoquant ces souvenirs qu'il a pu obtenir de lui un envoi à titre de service personnel. Désagréables révélations ! Nos tirailleurs sont fidèles, mais pour maintenir cette fidélité nous devons tenir nos engagements. Le colonel me promet de s'occuper de cette grave question dans son voyage de retour.

L'affaire d'Argoungou.

L'événement qui avait déterminé ce dur télégramme remontait au mois de juillet. Un incident sérieux s'était produit : trois déserteurs des troupes du Dahomey, partis avec leurs fusils, avaient recruté des malandrins et commis une série de vols et de pillages dans la Nigéria anglaise. Un capitaine Keys, envoyé à leur recherche, les ayant rencontrés à Argoungou, fut tué dans des conditions qui n'ont jamais été éclaircies. Les déserteurs ne se sentant plus à l'aise dans la zone britannique passèrent en territoire français et furent arrêtés par le capitaine Cornu, commandant le cercle de Filingué. En transmettant le dossier de cette affaire au colonel Péroz, j'émis cet avis : « Je crois qu'il n'y a pas autre chose à faire que d'envoyer les trois prisonniers au gouverneur général de l'Afrique occidentale. Le lieutenant Figeac étant rapatrié, je lui fais donner l'ordre de ramener les prisonniers à Sorbo, où ils attendront là vos ordres définitifs. » Malheureusement, le colonel estimant que rien ne prouvait la nationalité de ces déserteurs, décida de les faire remettre aux autorités anglaises. En cours de route, les prisonniers trouvèrent moyen de faire parvenir un télégramme au gouverneur général. Le Gouvernement Français averti put intervenir à temps pour les sauver de la peine capitale.

Le colonel Péroz était brave, énergique, intelligent, instruit et cultivé — il avait écrit sur les premières campagnes au Soudan français un ouvrage couronné par l'Académie française — parfois brusque, un peu solennel, il était juste et très bienveillant au fond. Nous

étions partis de France au lendemain de l'affaire de Fachoda ; il en était resté impressionné, et m'avait dit son intention d'entretenir de bonnes relations avec les autorités anglaises. C'était une excellente idée, dont il tira finalement la conclusion inattendue, qui brisa sa belle carrière.

On prépare le départ du grand chef : il partira avec des chameaux, mais l'assèchement des puits continuant rapidement, on ne pourrait en route remplir les peaux de bouc. Je demande par dépêche que le colonel puisse prendre l'itinéraire écornant l'arc de cercle qu'il a suivi au mois de mars, en spécifiant que je ne demanderai rien aux villages traversés, que de l'eau. L'autorisation est donnée, mais à titre exceptionnel et à raison de l'état de santé du colonel. Il part le 19 novembre à 4 heures du matin. Tous les officiers l'accompagnent avec un peloton de spahis à quelques kilomètres. Puis c'est la séparation. Le temps est gris et brumeux. Nous rentrons attristés à Tahoua.

Les Anglais construisirent des campements pour le colonel et eurent pour lui toutes les attentions au cours de son passage. Quand il rencontra le capitaine Lenfant sur le fleuve, celui-ci lui dit que pendant son difficile voyage par la Bénoué, le Toubouri et le Chari, pour ravitailler les troupes du Tchad, lui aussi avait rencontré en Nigéria les mêmes amabilités et facilités.

Installation dans la grande case et je me mets à écrire, à écrire. La plume, le papier, l'encre sont des dieux exigeants et terribles !

Importance de Tahoua.

Le colonel m'avait prévenu que le Gouvernement général trouvant Zinder trop excentrique comme chef-lieu du Territoire, souhaitait placer celui-ci sur le fleuve. Tel n'est pas mon avis, au moins pendant la période de reconnaissance, d'organisation et tant que le Territoire n'aura pas pris son équilibre. Tahoua est le point central. Il faut s'y contenter, il est vrai, d'une petite installation, étant donnée la pauvreté du pays. J'y appelle le capitaine-major, le peloton des élèves-caporaux et je demande un trésorier et un conseil de guerre. Pour ces deux organes importants, nous dépendions jusqu'ici du 2^e Sénégalais à Kati, à 2 000 kilomètres et deux mois de voyage. Qu'on ne s'étonne pas, si après tout le bien que j'ai dit de nos tirailleurs, je réclame un conseil de guerre. Ce sont des soldats dévoués et disciplinés, mais ce sont des hommes faillibles comme tous les hommes, et les tentations sont plus grandes en pays lointain. Du maintien de la discipline dépend non seulement la garde du drapeau mais le bon renom de la France.

D'autre part la question du ravitaillement est arrivée au point critique. Laham sans eau a dû être évacué d'urgence pour sauver le personnel. En faisant la demande d'autorisation pour le colonel de traverser la zone anglaise, j'aurais voulu l'étendre à nos propres convois, la démonstration étant faite qu'ils ne pouvaient passer autrement. Mais Paris s'en tient à une dépêche impérative parvenue au colonel Péroz à Zinder, après les opérations des troupes du Chari dans le Bornou (1),

(1) En août 1901, les troupes du Chari avaient poursuivi dans le Bornou Fadel Allah, fils de Rabah, et l'avaient battu à Dikoa.

qui nous enjoint à nouveau de respecter la zone britannique. On ne peut cependant obliger les gens à faire 260 kilomètres sans eau. Je me trouve dans l'obligation d'arrêter tout mouvement de personnel et de matériel à Filingué, où attendent 3 officiers et 10 sous-officiers, destinés aux compagnies de Tahoua et de Zinder. De l'autre côté, les rapatriables, dont quelques-uns ont trois ans accomplis de séjour, devront rester à leur poste au détriment de leur santé. Pour la même raison les convois de ravitaillement sont arrêtés. Ils ne passeraient pas et s'ils s'y essayaient, il y aurait des malheurs !... Difficulté grave ! Comment faire ?

Enfin, comment quitter Tahoua avant d'avoir réglé la question Touareg ; elle traîne depuis des mois et certains indices donnent l'espoir d'aboutir.

Dans ces conditions et sachant Zinder en bonne main avec l'officier sûr par ses qualités d'intelligence, de travail, de calme et de jugement qu'est le capitaine-résident, Henri Gaden, je me décide à rester d'abord à Tahoua pour exercer mon commandement.

Pour reprendre la question Touareg, je retourne bientôt à Tamaské. L'hiver est venu. Nous trottons le matin, Chédeville et moi, contre le vent, les yeux remplis de larmes, tant le froid est vif. Le soleil est froid ; la lune est pâle ; le bruissement des herbes qui se courbent frileusement sous le vent n'est pas gai. Cette pauvre nature désertique en est encore plus froide. Le soleil ! Le soleil !

Ahmed Taza.

A Tamaské commande Ahmed Taza, le seul chef Touareg qui nous ait fait sa soumission sans combattre,

dès notre arrivée. Aussi lui a-t-on réservé une belle situation. Il en a naturellement profité pour piller largement les Aoulliminden plus ou moins dispersés. Dans les derniers temps, craignant que la soumission de ceux-ci ne fût la fin de ces exercices lucratifs, il s'est mis en travers des négociations. Mohamat et lui sont naturellement à couteaux tirés et chacun déclare qu'il aura la peau de l'autre, dès que les Français quitteront le pays. Il est à remarquer en effet que dans les pays nouvellement occupés, et parfois pendant de longues années, les habitants espèrent ou redoutent notre départ. Le lieutenant de vaisseau Hourst racontait qu'ayant dans sa cantine la photographie de Rose Caron, une des grandes et belles cantatrices de l'Opéra, un chef Targui, après avoir longuement considéré la photo, la lui avait rendue en disant : « Que venez-vous faire ici, vous les Français, qui avez des femmes si belles chez vous ! »

Il s'agit donc à Tamaské de ramener Ahmed Taza, de lui faire comprendre que l'heure des pillages est close et de régler un *modus vivendi* entre lui et Mohamat. Le dimanche, je me rends avec une escorte au marché, à midi, heure à laquelle il bat son plein. Je réunis les Touareg et bellas présents et leur déclare : « Si avant le dimanche suivant, jour de marché, les 40 chameaux, impôt de guerre et signe de soumission, ne sont pas livrés, les marchés de Tahoua et de Tamaské leur seront fermés, inutile de s'y présenter ! » Je compte ainsi les affamer, seul moyen d'agir sur eux, car dispersés comme ils le sont dans les immenses brousses du Nord, une colonne d'hommes à pied ne peut les maîtriser. La poursuite de mon ami le capitaine Moll, après le pillage de la caravane des Kel Oui, a prouvé que sans méharistes il est inutile de poursuivre les Touareg dans le désert.

Le samedi, je suis prévenu que les chameaux arriveront le lendemain avec les envoyés de Mohamat. En effet, à l'heure fixée, les 40 chameaux font leur entrée au marché.

La soirée et le lendemain se passent en longues palabres avec le représentant officiel de Mohamat auquel l'imagination ne manque pas. Enfin le 31 décembre au matin est signé au nom de Mohamat, avec les marabouts présents, l'acte de soumission écrit en arabe par Landeroïn. Les conditions sont : abstention complète d'actes de guerre et pillages, paiement annuel d'un impôt de 80 bœufs et 1 000 moutons, coopération au transport des caisses de ravitaillement de Filingué à Tahoua.

Négociations. Poésie du désert.

J'eus deux négociations avec les Touareg. Dans l'une, les conditions de soumission comportaient dix barres de sel ; le négociateur était un forgeron. Ceux-ci, comme je l'ai déjà dit, sont travailleurs, intelligents et souvent employés dans les négociations. Je reçus du chef Targui dix barres de sel (1), de la grandeur de deux mains.

C'était une mauvaise plaisanterie. Je lui écrivis, le menaçant de marcher contre lui, s'il ne donnait pas des barres de la dimension normale. Par retour du courrier, il me les envoya avec une lettre disant :

(1) Le sel se trouve en plusieurs points du Sahara, particulièrement à Taodénit et à Bilma. Il est extrait sous la forme de barres, c'est-à-dire de plateaux de 60 à 80 centimètres de long sur 23 à 30 de large et 8 à 10 d'épaisseur. C'est un grand produit d'échange dans toutes les régions qui touchent au désert.

« Excuse-moi, je ne connaissais pas les Français ; j'ai eu tort de m'en remettre à mon forgeron (1) ; c'est lui qui m'a dit que les Français n'aimaient que les petites barres. Maintenant que je suis fixé, je t'envoie ce que tu m'as demandé. »

Le chef des Aoulliminden, Mohamat, lui, fit une superbe réponse : « Ne me demande pas trop. Nous sommes pauvres ; nous sommes les hommes du Sahara, qui n'avons pour tout bien que l'air et l'espace ! »

Le courrier de France.

Nous sommes rentrés le 5 janvier 1902 à Tahoua. Peu d'événements en dehors de l'éternelle correspondance officielle jusqu'au 11 janvier où arrive le courrier de France. L'on dit qu'on se lasse de tout. J'affirme qu'on ne se blase pas en Afrique de l'arrivée du courrier. On l'attend toujours avec la même impatience. On se livre à des calculs interminables pour supputer le jour probable. Quand il arrive, on se précipite.

Il y a deux catégories de coloniaux : les uns se laissent bercer, engourdir parfois dans une sorte de négligence, ce que certains ont appelé la flemme coloniale, tel ce petit caporal-fourrier, qui l'autre jour m'apportait une lettre officielle à signer, alors que je venais d'en ouvrir une autre, dans laquelle sa mère se plaignait de son silence et en concluait qu'il devait être mort ; les autres qui tout en goûtant l'activité, l'attrait de l'inconnu, le danger, la responsabilité,

(1) Les forgerons forment une caste méprisée, comme ces sorciers que l'on appelle les *griots*. Mais ils sont néanmoins influents parce qu'ils sont souvent intelligents et généralement intrigants. Certains forgerons, comme certains griots, furent parmi les conseillers de Samory.

n'ont pas coupé le fil qui les relie à la famille, aux amis, à la France.

Lorsque approche la date habituelle de l'arrivée du courrier, on se sent pris d'une sorte d'énervement. Et si le courrier n'est pas arrivé à la date, l'énervement s'accroît, devient agressif. La moindre plaisanterie est prise en mauvaise part ; les grands chefs sont traités sans respect, les boys font bien de ne pas choisir malencontreusement cette période pour casser une assiette ou un verre. Devant les camarades, on affecte un air détaché. On dit : « Le courrier, je m'en fiche, je n'attends rien, moi... » Et chacun en dit autant. « Mais par une coïncidence surprenante, il se trouve qu'après être allé se promener, l'un au jardin, l'autre au village, l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest, on se retrouve en un même point, un petit coteau d'où l'on domine un long ruban, un long morceau de ruban gris qui est la route de France, la route par où doit venir le piéton ou le chameau chargé des sacs postaux (1). »

L'hiver à Tahoua.

Je ne passe pas une journée sans penser à nos raptiables, notre ravitaillement, notre relève arrêtés. Il y a, à Filingué, 2 capitaines, 3 lieutenants, 28 sous-officiers et hommes de troupe qui attendent.

Il faut nous autoriser à écorner légèrement « l'arc de cercle ». Quand j'ai dit au colonel Péroz que j'en avais demandé l'autorisation, il m'a affirmé qu'on ne me répondrait pas. Je compte cependant sur une réponse, parce que le propre de l'homme est d'espérer. Une

(1) *Broussard*, par Maurice DELAFOSSE.

dépêche, reçue le 2 février, du Gouvernement général ne donne pas l'autorisation demandée, mais dit qu'un rapport très complet a été envoyé au ministère ! De son côté, le général me demande des renseignements. L'affaire est donc emmanchée. Et puis je n'ai pas oublié le mot du grand-père : « Les choses ne vont jamais si bien, ni si mal que l'on croit. »

Début février. Ces pays sont des régions à climats extrêmes. Autant il fait chaud l'été, autant il fait froid l'hiver. Il est 9 heures du matin, j'écris avec un bonnet de police et un chaud paletot de cuir doublé de flanelle par-dessus ma veste. Il fait un froid noir et un vent tel que tous mes papiers sont couverts de cailloux, pour les empêcher de s'envoler. Je ne suis pas dehors. Je suis dans mon bureau, salle de palabres, mais en l'absence de porte, avec la solution de continuité entre le mur et le toit, destinée à nous assurer la fraîcheur pendant l'été, le vent règne en maître. C'est d'ailleurs extrêmement sain. Il n'y a pas de microbes qui puissent tenir à ce balayage. Il n'y a que des mouches hélas ! qui tiennent bon.

14 février. — Nous venons d'avoir un incendie, et comme les toits des cases sont en paille, cela n'a pas traîné. Toujours la même chose ! Un tirailleur fumant sa pipe l'a secouée sur le toit. Malheureusement il régnait un vent d'est violent qui a rabattu les flammes et en six à sept minutes tout le camp n'était qu'un brasier. Chédeville a perdu à peu près tous ses bagages ; le brigadier s'est sauvé en chemise avec de sérieuses brûlures au coude et aux jambes. L'adjutant et le brigadier ont été très chics ; ils n'ont pas pris le temps de déménager leur cantine ; ils se sont précipités chez Landeroin, plus menacé, puisque le feu avait pris chez lui. Les habitants de Tahoua ont montré beaucoup

d'empressement ; ils sont arrivés tout de suite avec de l'eau et les jours suivants ont reconstruit très rapidement les cases.

Une drôle d'histoire aux spahis. Il y avait dans l'écurie une bouteille de permanganate de potasse étendu d'eau, pour soigner les blessures des chevaux. L'adjudant ayant des crises hépatiques, le docteur lui avait prescrit de ne boire que du thé froid. Un matin, le brigadier s'occupant du pansage, s'écrie : « Qu'a-t-on fait de la bouteille de permanganate de potasse ; elle était là hier ! » Alors l'adjudant : « J'ai eu soif cette nuit ; j'ai voulu boire mon thé, je lui ai trouvé un sacré goût ! J'ai dû boire le permanganate ! » Le plus beau de l'affaire, c'est que son foie s'en trouva très bien.

Le courrier apporte un jour une lettre de mon vieil ami Tabouis, dans laquelle se trouve une photographie représentant sa femme avec un bébé dans les bras et un autre tenant de sa petite main la robe de sa mère. Je montre cette photographie à mon ordonnance Samba Diallo (1). Il la regarde en la plaçant horizontalement — tous les noirs de ce temps-là, non habitués aux images ou photographies, les regardaient de cette façon : on n'a jamais su pourquoi — et me dit : « Mais y a pas petits blancs, non ! les blancs y a toujours grands, forts avec la barbe. » En causant, je constate que ce jeune Soudanais n'ayant jamais vu que des officiers et sous-officiers français hommes faits, n'imaginait pas que les blancs pussent naître... petits, comme les noirs.

Le général Houry a remplacé le général Combes, le glorieux Combes des colonnes contre Samory, qui ne répondait guère. On a toujours besoin de l'arrière,

(1) Samba Diallo est devenu adjudant et est aujourd'hui commissaire de police au Cameroun — nouvelle preuve de l'aptitude des noirs à se former à notre contact.

surtout dans les conditions présentes. Aussi ai-je demandé au général de prolonger sur Niamey la ligne télégraphique qu'on est en train d'établir de Dori à Sorbo. Il m'a demandé un nouveau rapport, très détaillé, sur l'organisation militaire, politique et administrative du Territoire, demandes et desiderata de toute nature, projets budgétaires pour 1903, demandes de vivres, d'armement, de médicaments pour la campagne 1903-1904. Ouf!!! Chédeville et moi nous y sommes attelés, et ce n'est pas une petite affaire. On en a par-dessus la tête et je me rappelle ce mot que je recevais un jour à Montbéliard du commandant Billet : « Écœuré de papiers, saturé de mobilisation, j'éprouve un violent besoin de réagir. Voulez-vous monter à cheval avec moi à une heure? »

On chassait à Tahoua. Un jour, après la paix faite avec les Aoulliminden, mes officiers et moi à cheval, les Touareg à chameau, nous eûmes au tableau une biche, une petite panthère, une vingtaine de lièvres, dont quelques-uns forcés, et une trentaine de pintades. Du haut de son méhari lancé au grand trot, un Targui, de sa lance de fer jetée d'un bras vigoureux, cloua à terre une pintade filant à travers les herbes.

Dans ces régions, les vautours atteignent d'énormes dimensions. Chassant un jour près de Guidam Bado, ayant pénétré dans un ravin, je me trouvais en face de trois ou quatre vautours occupés à dépecer un animal et qui firent mine de s'élancer sur moi, serres et becs ouverts. J'en tuai un : il avait 2 m. 50 d'envergure. Ces oiseaux sont doués d'une vue perçante. Quand un homme ou un animal tombe dans le désert, au bout de quelques minutes on voit apparaître dans le ciel de grands cercles. Ce sont les oiseaux de proie qui s'abattent sur l'être tombé. Ils planent à une hauteur telle qu'on ne peut les apercevoir, mais ils voient la terre.

**Le combat de Mao (9 novembre 1901). Mort du capitaine
André Millot.**

Le 5 mars 1902, un courrier du Tchad par Zinder : « Millot, mon ami du Soudan et de Beauvais, mon cher André, est mort : il a été tué le 9 novembre 1901 au combat de Mao, au Kanem : une reconnaissance de 200 fusils, qu'il commandait, s'est heurtée près de Bir Alali à des forces considérables de Touareg, de Tebbou et d'Arabes Ouled Sliman disposant d'une cinquantaine de fusils. Le combat a été long, acharné ; Millot tué avec 7 tirailleurs, le docteur Morel, un sergent français, 28 tirailleurs et spahis blessés. Après la mort du capitaine, le lieutenant Bablon a pris le commandement. Du coup l'occupation du Kanem a été arrêtée et un poste a été seulement placé à N'Gouri, à l'entrée du pays. « J'espère, je crois que le bon Dieu, le Dieu des armées, a des miséricordes particulières pour ceux qui sont tombés sur le champ de bataille ! »

Le 20 janvier, une colonne de 500 hommes, sous les ordres du commandant Tétart vengeait cet échec. La Zaouïa des Senoussistes au Kanem était enlevée après un furieux combat corps à corps. Là se distingua le fameux Bablon que je devais retrouver.

Les cercles du Djerma et de Tahoua sont organisés, mieux administrés, les habitants paraissent contents et travaillent.

La question Touareg est réglée ; la preuve en est que leurs troupeaux se trouvent au sud de nos postes et non du côté du désert.

Je ne puis plus rien pour la ligne de ravitaillement, j'ai rendu compte plusieurs fois des efforts, poussés

jusqu'au sacrifice de quelques hommes, que nous avons faits pour passer en dehors de « l'arc de cercle » ; j'ai démontré qu'une légère modification de la frontière de 1898 était indispensable. Il n'y a plus qu'à attendre. Des instructions sont établies pour que le mouvement des passagers et du ravitaillement soit repris, dès que l'autorisation arrivera.

Le moment est venu de me rendre à Zinder.

CHAPITRE VII

ZINDER

Je pars le 15 mars 1902 avec une troupe assez nombreuse, comme il convient pour le commandant du Territoire aux yeux des populations : 6 officiers, le capitaine Joly, qui commande le cercle, m'accompagnera jusqu'à Guidam Bado, mon adjoint Chédeville, l'interprète Landeroin, le docteur Chapeyrou et de Franco avec son peloton, 70 tirailleurs, 35 spahis et 40 chameaux au convoi.

La chaleur est revenue. La lune nous éclaire et nous marchons souvent une partie de la nuit. D'ailleurs notre petit convoi est porté par des chameaux et ces « vaisseaux du désert » (1) avancent tout de même plus vite la nuit que le jour. Passé 10 heures du matin, avec la forte chaleur, leur allure se ralentit.

Le poste de Guidam Bado en mars 1902.

Bachellez a fait des merveilles ; nos cases de paille ont des toits neufs. Les hautes murailles sont percées

(1) Il s'agit des chameaux à demi-domestiques du pays de Zinder et non des méhara du Sahara.

de créneaux ; sur l'éperon s'allongent en file les cases des tirailleurs ; les habitants apportent du mil ; les Touareg du sel. Guidam Bado est devenu le poste le plus coté du cercle. Nous sommes loin des jours de disette et de guerre d'il y a un an. Je passe une petite revue qui me donne de douces satisfactions : les nominations de tirailleurs de 1^{re} classe, de caporaux, de sergents m'appartiennent maintenant, comme chef de corps. J'ai donc promu les tirailleurs que j'avais proposés à la suite des combats de Zanguébé et de Galma, propositions dont je n'avais jamais eu de nouvelles. Ce sont pour un chef de bons moments, qui compensent les longues heures de paperasses !

Nous traversons deux villages commandés par des femmes, ce qui ne se voit jamais en pays noir. C'est que les habitants ne sont pas des noirs, mais des Touareg sédentaires, d'ailleurs fortement métissés de sang noir. La femme Touareg a toujours une grande influence sur son campement. Chez certaines tribus même l'héritage provenant du butin de guerre, les chameaux que l'homme a pris par son courage, ne vont pas à son fils aîné, mais au fils aîné de sa sœur.

Tessaoua.

Étape à El Hassan le 27, où le résident de Tessaoua avec le sultan est venu au-devant de moi accompagné de 200 cavaliers.

Le 29, vers 9 heures, nous sommes devant Tessaoua. La ville est située dans un fond, cachée au milieu d'un bois de gommiers épineux. Le serky (1) nous attend

(1) Dans cette région le sultan porte le nom de serky.

à la tête de 3 à 400 cavaliers et de 200 archers à pied. Tam-tam, trompes, etc., suivis de gens de pied portant l'arc, la pique et une couverture rouge pliée sur l'épaule. Cette petite armée défile dans un désordre pittoresque. Il y a de fort beaux chevaux. Le sultan me fait cadeau de l'un d'eux, un beau gris de fer, ayant une fort jolie silhouette et mesurant 1 m. 50, grande taille pour le pays. C'est ma troisième monture ; la piste des puits sans eau ne vaut rien pour les chevaux. Tessaoua est une petite ville, agglomération de véritables maisons de paille, à l'exception des logements du chef de village, du sultan et de la résidence qui sont en terre. La résidence ! (Il n'y a que 28 hommes de garnison) est petite mais coquette, avec la teinte rose des murailles et des bastions. Elle est entourée d'un rempart.

Le soir, à 5 heures, grand mouvement ; les serkys du Gober et du Maradi entrent en ville. Prévenus trop tard de mon passage à Dangari et à El Hassan, ils sont venus jusqu'à Tessaoua. C'est un gros événement et un joli succès pour le lieutenant Marquis, car Tessaoua était en guerre avec le Gober et le Maradi depuis plus de soixante ans. Le vieil Oumaroun, serky du Gober, n'y était venu qu'une fois, à l'âge de huit ans et il en a bien soixante-dix. Aussi le Tout Tessaoua est en l'air : une foule compacte entoure les 6 à 700 cavaliers qui suivent les 3 serkys.

30 mars. — Pâques. Matinée de tranquillité, où l'on peut penser et prier. Le soir, à 4 heures, palabre avec les sultans sur le thème habituel : la paix ! pas de pillages ! La palabre est suivie d'un tam-tam aux lueurs des grands feux de paille. Les gens de Tessaoua ont une danse assez curieuse, avec de grands bâtons qu'ils entre-choquent en cadence.

Le kaki, comme le gris, se confond avec le terrain.

Le 4 avril, nous campons à 6 kilomètres de Zinder, près de la mare de Médik, grande mare avec des palmiers dont on m'avait dit des merveilles ; mais il n'y a plus d'eau et le soleil s'est caché. Gaden venant nous rejoindre et dîner avec nous, nous prouve ce soir-là l'invisibilité relative du kaki. Je voyais de loin arriver mon vieil ami, silhouette blanche qui gesticulait. Quelques minutes plus tard je constatai qu'il causait avec le lieutenant Cotten, en tenue kaki, qui se confondait parfaitement avec la teinte du sable environnant.

Arrivée à Zinder. Le sultan. Ce n'est pas un poste militaire, mais le palais du sultan aménagé.

Le 5, bien que le réveil soit fixé à 6 heures, on a tellement l'habitude de se lever de bonne heure qu'avant l'aube on est debout. Pour l'entrée à Zinder tout le monde en blanc. Derrière moi les spahis de Franco et les tirailleurs, moins une escouade laissée en convoi. A 3 kilomètres de la ville, le sultan attend au centre d'un demi-cercle d'un millier de cavaliers. En tenue de cérémonie, ce n'est pas un homme, c'est une momie, un ballot monstrueux d'étoffes qui lui enlèvent toute forme humaine. Il est abrité sous un vulgaire parapluie de coton. Il descend de cheval et vient me saluer, s'avançant péniblement dans le sable, tenant à la main une canne, un mouchoir brodé mauve et un morceau de bois de santal, bizarrement taillé en pied de

bœuf. Ce paquet humain est blanc, avec un bonnet et un litham blancs, qui ne laisse voir que deux yeux étroits et bridés. On échange quelques bonnes paroles et il retourne se mettre à la tête de ses gens.

Devant le poste est rangée la garnison : une forte compagnie de tirailleurs, un peloton d'auxiliaires, 2 pièces de canon et les spahis qui viennent d'arriver. En tout 380 hommes. Après le défilé assez correct, folles galopades de la cavalerie du sultan : on distingue au milieu de tourbillons de poussière des cavaliers portant la cotte de mailles et la carapace en coton piqué de leurs chevaux, des archers et des musiciens à cheval, ces derniers munis de grosses clochettes et de longues trompettes. L'ensemble, couleurs vives, armes scintillantes, donne sous le grand soleil un pittoresque tableau.

Le poste est immense, trop grand. Ma maison, que le colonel comparait élégamment à la casbah d'un bey maugrébin du xve siècle, est un dédale de salles, de cours, de corridors, de réduits, où depuis trois jours je n'arrive pas à me retrouver. Il y a deux pièces meublées richement, tentures de velours, de soie, d'or, etc... Je n'en ai jamais tant vu... Cette maison est la propriété de Mallem Yaro.

**Le drame du capitaine Cazemajou. Héroïsme
du caporal Koubi Kéita.**

L'infortuné capitaine Cazemajou l'habita pendant son séjour à Zinder. Il avait été chargé de reconnaître à nouveau la route du Niger au Tchad, le Kanem, le Ouadaï et de se renseigner sur le conquérant noir, Rabah, qui venu du Nil ravageait l'Afrique centrale.

Accompagné de l'interprète Olive et de quelques tirailleurs, Cazemajou arriva à Zinder et reçut d'abord bon accueil du sultan. Mais le jour où les deux Français furent reçus en audience de départ, ils furent assommés à coups de bâton, les corps précipités dans un puits. En même temps quelques tirailleurs venus faire des achats en ville étaient arrêtés et mis aux fers.

Seuls étaient restés au campement de la mission, à quelque cent mètres, le caporal Koubi Kéita et le reste de l'escorte. Dans cette même journée du 5 mai 1898, Koubi Kéita repoussa plusieurs attaques, qui lui coûtèrent 3 tués et 5 blessés. Il envoya audacieusement dire au sultan que, si les prisonniers mis aux fers n'étaient pas immédiatement libérés, « il prendrait et brûlerait la ville ! » (Zinder, entouré d'un rempart compte 8 à 9 000 habitants et il restait au brave Koubi Kéita... 8 tirailleurs !) La nuit venue, pour montrer au sultan qu'il était décidé à tenir, il fit incendier des cases, sans que l'ennemi bougeât. Il recommença les jours suivants. Effrayé, le sultan fit rendre les prisonniers et proposa vainement aux tirailleurs de les prendre à son service. Le 10 mai, en occupant les puits extérieurs, où les habitants prenaient l'eau, ils les obligèrent à se contenter du liquide nauséabond des puits de l'intérieur de la ville. Les 12 et 13 mai se passèrent sans combat ; les tirailleurs gardant toujours les puits. Dans la soirée du 13, le sultan les fit prévenir que s'ils ne se retiraient pas, il les ferait attaquer le lendemain par 600 hommes. Le caporal ne se laissa pas effrayer : « Rendez-nous d'abord les corps de nos chefs et ce que vous nous avez volé, répondit-il, et nous verrons ensuite. »

Le 14 au matin, une nuée de guerriers se précipita sur les tirailleurs et s'empara des puits. Koubi Kéita se replia en combattant avec ses hommes sur le cam-

pement. Mais blessé dès le début de l'action d'une flèche empoisonnée, il tomba mort en y arrivant. Le combat continua, acharné, jusqu'au soir. L'ennemi dut renoncer à vaincre cette poignée de braves. Avec le caporal, deux autres tirailleurs avaient été tués, quatre autres blessés, ; les munitions s'épuisaient ; les survivants décidèrent alors de profiter de la nuit pour reprendre la direction de l'Ouest. Ils emportèrent les archives et le sac d'or du capitaine et se mirent en route montés sur les chevaux de la mission. Dès l'aube, des bandes de cavaliers et de fantassins furent sur leurs talons, les harcelant constamment pendant les trois premiers jours. Les tirailleurs tenaient l'ennemi à distance avec leurs fusils. Mourant de faim et de soif, ils durent abattre deux de leurs chevaux, pour boire leur sang et manger leur chair crue. Enfin, arrivés à la limite du territoire de Zinder, l'ennemi cessa sa poursuite. Les braves Soudanais purent ainsi atteindre le Niger au poste d'Ilo, ayant parcouru plus de 800 kilomètres, et faire remise au capitaine d'infanterie de marine Chambert, commandant le poste, des papiers et de l'or de la mission.

En date du 15 octobre 1898, le colonel Audéoud, lieutenant-gouverneur du Soudan Français, porta à l'ordre des troupes d'occupation la conduite héroïque du caporal Koubi Kéita et de ses tirailleurs.

Le temps des missions est passé.

On s'est demandé pourquoi Cazemajou avait échoué dans ces mêmes régions, où Monteil avait réussi quelques années auparavant. D'après l'opinion de Zinder, des gens de l'entourage de Cazemajou se

seraient vantés d'aller chez Rabah, qui était un ennemi redoutable pour tous les sultans de l'Afrique centrale. Le capitaine d'autre part avait des bagages importants.

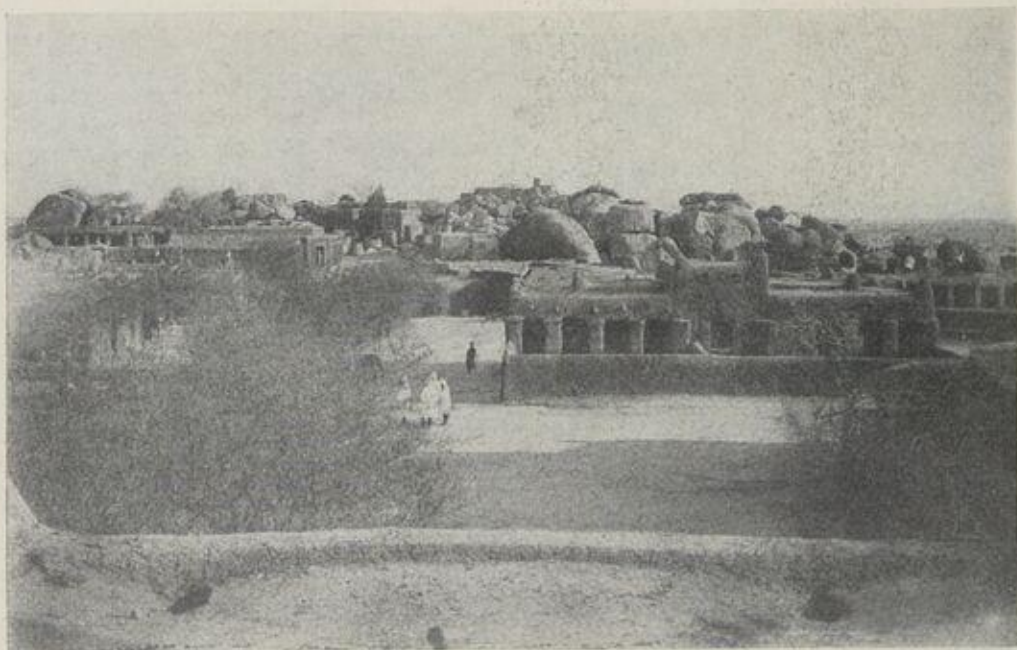
Il me semble plus vraisemblable d'admettre que le temps des missions était passé. Lorsque Binger et Monteil traversèrent ce pays, ils ne disposaient que d'une modeste pacotille pour vivre et ne portaient pas ombrage. La France alors touchait à peine la branche occidentale du Niger. Au temps de Cazemajou, au contraire, nos postes bordaient la branche orientale; la France s'était rapprochée d'un bond de 1 100 kilomètres; il y avait de quoi rendre le sultan méfiant. Si le colonel Péroz et moi étions arrivés avec une douzaine de tirailleurs au lieu d'un bataillon sénégalais, nous aurions très probablement rejoint Cazemajou et Olive au fonds du puits de Zinder.

Zinder. — Zengou, ville commerciale. — Mallem Yaro. — Le Damerghou.

La ville est entourée d'un fort rempart à dents de scie en bon état, rappelant celui de Sikasso, il a une dizaine de mètres de largeur à la base, 6 à 8 mètres de hauteur et va en s'amincissant, les parois extérieures à peu près verticales, tandis qu'à l'intérieur le dépôt des immondices et de la poussière durci par le temps sert de banquette de tir aux archers. Le rempart a un développement d'une dizaine de kilomètres; les rues de la ville sont étroites, comme dans toutes les villes soudanaises. Peu de maisons en terre, beaucoup de cases en paille, d'immenses trous, là où l'on a pris la terre, des amas de blocs de grès arrondi et lavé par



UN "SERKY"



ZINDER

les pluies, une des caractéristiques du pays. La ville est sale, les vautours et les chiens étant seuls chargés de la voirie. Beaucoup de beaux arbres dans la ville et aux environs.

Au Nord, à 1 500 mètres, se trouve la ville Targuie de Zengou. Ce ne sont que des paillotes ; mais c'est la ville des commerçants. On y rencontre des Tripolitains, quelques Touareg. Elle compte 4 à 5 000 habitants. Son chef Mallem Yaro est la personnalité la plus intelligente de la région. Il rendit les plus grands services à la mission Saharienne. C'est grâce à lui et au sergent Bouthel, resté seul à Zinder pendant neuf mois, que la mission après sa rude traversée du Sahara put se refaire et continuer sa route jusqu'au Tchad.

Le marché de Zengou est animé. On y trouve en particulier de beaux cuirs, les bottes en filali de toute l'Afrique centrale et que nous portons nous-mêmes, des brides brodées ; les bijoux ne valent pas les délicats filigranes des bijoux soudanais et sénégalais ; il y a de joliesalebasses ouvragées de toutes dimensions, laalebasse pouvant servir d'écuelle aussi bien que de malle aux femmes du pays, qui y empilent leurs étoffes et leurs ustensiles et la portent sur la tête. On y voit des musiciens, des danseuses, aux cadences lentes et balancées, un homme-orchestre.

Il y a encore sur le marché de Zengou du sel de Bilma, comme à Tombouctou du sel de Taodénit. La légende dit que, lorsqu'un Madougou — tel est le nom des chefs de caravane de sel — jette son bonnet en l'air en montant à Bilma, il le retrouve en descendant, tant il reprend exactement la même route. Et cependant il n'y a pas de routes au Sahara, mais des pistes, sans cesse effacées par le vent. Gâtés que nous sommes par la boussole, les cartes, les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone, toutes les facilités du voyage et de la vie,

nous n'avons plus idée du sens de l'orientation des populations primitives.

Nous sommes couverts du côté du Nord par le poste de Djadjidouna, au milieu de la vaste plaine du Damergou, qui a de nombreux puits où l'eau est à 5 mètres. Aussi est-ce pour le mil et les légumes indigènes le grenier de Zinder, d'Agadès et de l'Aïr. Il y pousse même du coton.

Mais nous n'avons aucun poste vers l'Est, du côté du Tchad, alors que c'est pour relier l'Afrique occidentale au Grand Lac, qu'a été créé le III^e Territoire.

Organisation d'un peloton de méharistes.

Lorsque le capitaine Moll était venu l'année précédente au-devant du colonel Péroz, il s'était présenté à la tête d'une section de méharistes. Mais cet essai n'avait pas eu de suite. Or la reconnaissance du Djerma Ganda avait montré qu'on ne pouvait parcourir les pistes du désert qu'avec des hommes montés à chameau ; l'affaire de la caravane des Kel Oui enlevée l'été dernier, sans qu'on pût poursuivre les pillards, l'avait prouvé une fois de plus. Aussi, dès ma prise de commandement avais-je prescrit d'organiser à Zinder un peloton de méharistes. Avant de l'envoyer dans le désert, je voulus le voir à la manœuvre sur le terrain.

Les spahis vont dès le matin s'embusquer derrière une dune, pour surprendre les méharistes en marche. La première manche est pour ceux-ci qui, les spahis les ayant attaqués de trop loin, ont eu le temps de mettre pied à terre et d'exécuter un feu rapide. Au retour, la manœuvre est plus difficile pour les méharistes, à qui j'ai interdit d'envoyer leurs éclaireurs à

plus de 50 mètres et imposé la marche en deux colonnes, (et non en quatre), ce qui ne permet pas de former rapidement le carré. Les spahis sont embusqués dans un bouquet de palmiers assez touffu et partent à la charge dans le flanc des méharistes. Ils les auraient certainement abordés en mauvaise posture, si 15 spahis, sabre au clair, le lieutenant en tête, n'avaient culbuté dans des trous évasés d'anciens puits. On se précipite : que va-t-on retirer de ces trous ? Aucun blessé sérieux, pas une patte cassée, quelques écorchures. La leçon est bonne ; elle a démontré aux officiers de méharistes la nécessité de se garder sévèrement. Elle eût été encore plus complète, si le lieutenant des spahis n'avait pas commis la faute de ne pas reconnaître son terrain. Dressant une embuscade, il avait le temps de le faire.

L'escorte des caravanes. Arrivée de la relève et de l'argent.

Dans ce mois d'avril, précisément, on attend une grande caravane du Nord et un courrier urgent de Djadjidouna, notre poste du Damergou, qui annonce comme imminent un fort rezzou venant de l'Est. Les méharistes ont été créés pour la protection des caravanes, Zinder est le grand centre de transit de cette partie de l'Afrique centrale ; nous y sommes ; les habitants nous paient l'impôt, ils ont donc droit à notre protection. Si nous ne l'étendons pas aux caravanes, s'il vient à se reproduire un désastreux pillage comme celui de Farak l'année dernière, le commerce prendra une autre route, le marché de Zinder tombera et nous aurons perdu la face.

Je mets donc en route sur Djadjidouna notre nouveau peloton, avec le capitaine Cauvin ; il a l'ordre de

se mettre à la poursuite des pillards et de pousser jusqu'à 250 kilomètres dans l'est, jusqu'au pays de Koutouss, d'où partent les rezzous. Par prudence, je lui adjoints 8 cavaliers comme éclaireurs, le chameau étant un animal peu maniable et susceptible de lubies. Les chevaux, avec leur ration de mil et d'eau seront une surcharge pour les méharistes, mais ils sont nécessaires pour une première expérience.

Nos méharistes n'ont pas rattrapé les rezzous, mais leur présence dans le désert a permis à la caravane de Tripoli de passer avec un millier de chameaux, sans avoir été attaquée. Elle continue son chemin vers le Sud, sur le gros marché de Kano, en zone anglaise.

Nous avons perdu un certain nombre de chameaux faute de les avoir suffisamment nourris. Le chameau en effet, contrairement à la légende, est un animal assez délicat, qui a besoin de vastes espaces pour pâturer, parce que l'herbe ou les épineux sont rares. S'il peut rester plusieurs jours sans manger, il tombe d'un coup lorsqu'il a dépassé ses forces, et ne se relève pas. Nous faisons notre école de méharistes. Elle devait m'être fort utile plus tard en Mauritanie.

Au mois de mai, la relève arrive. Le ministre a autorisé le passage d'un convoi d'argent et la relève a servi d'escorte. La solde de nos hommes va pouvoir être payée de justesse.

Nouvelles du Chari.

Une lettre du Chari (1) signale que les Allemands du Cameroun sont arrivés à Dikoa, capitale du Bornou,

(1) Le nom du fleuve « Chari » avait d'abord dénommé le territoire qui porta ensuite le nom du lac « Tchad ».

le 21 avril et ajoute que le Chari, depuis le temps du commandant Lamy, vainqueur de Rabah à Kousseri, vivait des ressources du Bornou. Curieuse situation !

Le III^e Territoire est étroitement tenu en lisière. Il nous est interdit de dépasser Zinder et nous nous éreintons depuis un an à essayer de contourner le fatal « arc-de-cercle ». Du côté du Tchad au contraire, les troupes du Chari ont la bride sur le cou et viennent de faire colonne au Bornou, levant des impôts et maintenant un résident à Dikoa jusqu'à l'arrivée des Allemands.

Les faits, comme toujours, expliquent les situations. Les colonels Péroz et Destenave sont partis à un mois de distance, l'un pour Zinder, l'autre pour le Tchad, avec mission de se donner la main. Destenave remontant le Congo, l'Oubangui et descendant le Chari est arrivé à son poste sans difficultés particulières. Pour nous, le fatal « arc-de-cercle » nous a arrêtés, si l'on peut dire sur les jarrets.

La route est ouverte.

Enfin ! la nouvelle depuis longtemps attendue ! La route de ravitaillement est ouverte. Le Gouvernement britannique autorise le passage à travers « l'arc-de-cercle » du ravitaillement de Zinder, sous réserves que les autorités de la Nigéria seront prévenues à temps du passage des convois et qu'il ne sera pas fait de réquisition en territoire anglais. Le premier convoi prend cette nouvelle route. L'autorisation n'est donnée, il est vrai, que jusqu'au 1^{er} novembre, mais je compte bien qu'on ne refermera pas la porte, après l'avoir entr'ouverte.

Demande de marcher adressée au Commandant supérieur.

Les relations vers l'arrière, le ravitaillement assurés, un bond en avant est possible et je demande d'une part d'escorter les caravanes, de l'autre de faire une reconnaissance jusqu'au Tchad. Jusqu'ici nos courriers ont toujours suivi la belle vallée boisée de la Komadougou. Les nouvelles instructions nous rejettent dans le désert et la frontière coupe en deux les sultanats de Tessaoua et de Zinder. Cette demande n'obtiendra pour le moment d'autre réponse que : « N'effectuez pas reconnaissance projetée avant nouveaux ordres. »

Ahmidou, sultan de Zinder. Le Galadima. Administration du sultan. Exécution du serky N'Shannon. Une ère nouvelle; les réformes. Fin du sultan.

Ahmidou, le sultan de Zinder, est un jeune homme, frère cadet de celui qui a fait ou laissé assassiner Caze-majou. Il est sous l'influence, probablement mauvaise, du premier ministre, qui porte le titre de Bellama. Il est beaucoup plus question dans Zinder de ce dernier que du sultan, qui fait cependant ce qu'il peut pour établir son prestige. Samory lui, n'hésitait pas : il coupait des têtes. Au Mossi, nous avons vu les gens se jeter à terre et rester accroupis devant le Naba. A Zinder, les habitants, en guise d'hommage et de remerciement, se mettent à genoux et se versent sur la tête des poignées de terre et de poussière. Seules les femmes sont dispensées de cette coutume. Fort heureusement, car si les femmes du peuple sont ébouriffées,

au point de ressembler à des têtes de loup, les femmes aisées portent leurs cheveux enduits de beurre et d'indigo, relevés en manière de casque; elles ont dans la narine droite un petit bâton de corail; les autres se contentent d'une petite cheville de bois taillée. Elles seraient assez jolies si elles n'avaient pas les dents et les gencives couleur rouge brique.

La cour est importante; elle se compose, après le Bellama, de plusieurs ministres; l'un d'eux, le serky N'Touraoua est chargé des intérêts des blancs, c'est-à-dire des Arabes, jusqu'à notre arrivée (1). Les envoyés du sultan portent le titre de *Galadima*. Tout ce personnel, comme le sultan lui-même est revêtu de plusieurs vêtements superposés qui leur donnent l'air d'épais mannequins, coiffés d'un énorme turban. Aussi dit-on d'un prétentieux: il fait son gros turban. Cette mascarade eût été sans inconvénient, si son entretien n'eût lourdement pesé sur le pays.

Les plaintes étaient fréquentes. Un matin, un des principaux Touareg Kel Oûi de Zengou s'enfuit à Kano, en territoire anglais. Grâce au nouvel interprète que j'ai amené et à Landeroïn, on apprend que, volé dans une affaire d'héritage, il n'a osé porter plainte à cause de l'interprète du poste, inféodé au sultan. L'interprète est mis en prison — car il n'a pu ignorer l'affaire et n'en a soufflé mot — et j'envoie Chédeville en tournée, Landeroïn étant assiégé de récits de pillages des plus variés. Chédeville les confirme et revient avec une ample moisson de faits et la certitude qu'un des chefs de l'entourage du sultan, le serky N'Shannon, envoyé quelques semaines auparavant en mission poli-

(1) La rencontre la plus curieuse que je fis à Zinder fut celle d'un tirailleur algérien fort vieux, qui avait fait la guerre de Crimée. Libéré, il était venu du Nord avec une caravane, s'était marié à Zinder et y vivait en famille.

tique, a mis le pays en coupe réglée, brûlé des villages et tué des gens. Un exemple est nécessaire. Le sultan veut d'abord défendre son serviteur ; mais il n'est pas difficile de lui faire comprendre qu'il aurait personnellement grand tort de soutenir un homme, dont les pillages sont prouvés. Il comprend et n'insiste pas ; le serky N'Shannon passe devant la justice indigène, est condamné et exécuté en présence de son maître et de tous les notables de Zinder (1).

De cette exécution date une ère nouvelle. Les réclamations pleuvent ; elles sont déférées au cadi, chef de la justice, et le résident français veille à l'exécution des sentences. Pour sa part, le sultan restitue 400 vaches et bœufs volés, sous les prétextes les plus futiles. Un exemple : un chef de village, sur la route du Damergou avait donné l'hospitalité à un agent du sultan, qui le paya en lui volant deux bœufs. Notre homme étant venu réclamer au sultan fut dépouillé de tous ses biens pour... avoir reçu dans sa maison un voleur ! Une autre coutume consistait en ceci : quand un homme par sa richesse, avait attiré l'attention des agents du sultan, quelques affidés se rendaient chez lui, lui remettaient au besoin de force un boubou dit de commandement, puis il était dépouillé de ses biens pour avoir usurpé le pouvoir !

Les chefs indigènes ont toujours vécu sur le pays qu'ils commandent et leurs exactions ne sont limitées que par la crainte de la révolte. Aussi faut-il avoir toujours l'œil ouvert, car ils peuvent se servir de notre force comme d'un épouvantail pour des populations primitives et leurs exactions redoublent.

Le résultat du bon ordre va être le développement

(1) En 1906, le sultan de Zinder ayant tramé un complot contre l'autorité française fut arrêté et ne fut pas remplacé.

des cultures. Les habitants, sachant pouvoir bénéficier de leur travail, ont largement ensemencé et l'on attend les pluies avec impatience.

Ce pays de Zinder est sévère, pour les troupes comme pour nous. A vrai dire, en marche, en colonne, on ne s'en aperçoit pas : les Sénégalais, aussi bien que les Français, ne demandent rien, quand il n'y a rien. Mais en station, on devient plus exigeant. Or la viande est de médiocre qualité et l'eau n'est pas bonne. Les tirailleurs disent : « L'eau propre y a pas bon ; l'eau sale y a bon ! » En effet, celle-ci est l'eau du ciel qui remplit les mares, où les troupeaux pataugent ; en la laissant déposer, elle devient excellente à boire ; l'eau propre vient des nappes souterraines, qui traversent des couches de magnésie, aussi donne-t-elle souvent la diarrhée.

On s'attache à ces pays.

Il est pourtant des hommes qui s'attachent à ces pays déshérités, parce qu'ils voient la grandeur de leur tâche aussi bien et même mieux que sa sévérité. Tel ce Père Abiven, un Breton que j'avais connu à Kita, couchant par terre, mangeant la grossière bouillie de mil des noirs, qui m'écrit de la mission des Pères du Saint-Esprit à Paris et signe : « Votre tant pauvre vieux ex-Soudanais attaqué par la nostalgie. » Et mon vieil oncle l'abbé Perdrau m'écrivait : « Tes lettres de Zinder où il n'est question que de puits, me font mieux comprendre l'Évangile. »

Les eunuques. Une vieille connaissance du Soudan.

La fin de mon séjour à Zinder est occupée par l'établissement de nombreux rapports politiques, militaires, travail d'avancement, etc... Pour le rapport politique, qui pouvait présenter un intérêt particulier — puisque nous étions les premiers dans la région, — je voulus traiter un peu toutes les questions. La cour présentait cette particularité que le premier ministre, le Bellama est en même temps le grand eunuque. Le jeune sultan m'expliqua un jour que « c'était plus facile pour travailler ». Le capitaine Gaden (1) fut chargé de rédiger ce chapitre. On sait qu'il est des opérations mortelles ; mais d'autre part l'exemple du riche et puissant Bellama, était assez encourageant. Le rapport de Gaden se terminait ainsi : « Malgré les dangers que présente l'incorporation dans ce corps d'élite, on rencontre, dit-on, quelques volontaires !... »

On met la dernière main à la carte du territoire, qui aura son importance, puisqu'elle servira sans doute à la rectification de frontière inévitable.

A la fin d'août, une lettre du commandant du Chari m'expose en quelles conditions je pourrai aller lui tendre la main en septembre. Je classe ce papier avec

(1) Le capitaine Gaden, qui avait par son calme le don d'inspirer confiance, fut longtemps résident près des sultans de Zinder et du Baghirmi, plus tard en Mauritanie, près du grand marabout Cheikh Sidia. Il devint gouverneur des colonies et fut blessé pendant la Grande guerre. Dans sa retraite, à Saint-Louis-du-Sénégal, il se consacra à l'étude de la langue peuhle, et se fit un nom parmi les savants : il a laissé notamment un recueil curieux de proverbes et une « qaçida », chanson héroïque sur le conquérant El Hadj Omar.

mélancolie : il faut faire notre deuil du Tchad pour cette fois.

Un incident assez curieux vient rompre ce lourd travail de bureau : arrive un envoyé des derniers Toucouleurs d'Ahmadou Chékhou, l'ancien *fama* de Ségou, chassé il y a dix ans par Archinard de Nioro, de Ségou et de Bandiagara. Le lieutenant de vaisseau Hourst l'avait retrouvé près de Say en 1896, puis il s'était réfugié au Sokoto et y était mort en 1898. Ces 4 à 500 Toucouleurs continuant leur exode vers l'Est se trouvaient depuis trois ans au Bornou, mais les Anglais ayant installé un poste à deux jours de leur village, cet envoyé vient nous demander une route pour aller à La Mecque. Il finit par avouer qu'ils cherchent un pays où il n'y ait pas de blancs, afin de ne pas payer l'impôt. Cela devient difficile !

Le colonel Noël est arrivé à Niamey.

Enfin une lettre du colonel Noël m'apprend son arrivée à Niamey, sa prise de commandement et me demande de continuer à expédier les questions en cours. Ce n'est pas gai de quitter Zinder, au moment où cesse la situation critique, à laquelle nous avait condamnés l'impossibilité des communications avec la base du Niger.



CHAPITRE VIII

RETOUR AU NIGER

Je pars le 9 septembre 1902, ayant 900 kilomètres à faire et de nombreux rapports à achever. J'emmène mon fidèle Chédeville et trois secrétaires. C'est un plaisir de se retrouver à cheval après les longues heures de bureau.

Postes anglais de la Nigéria.

Le trajet le plus intéressant du retour est la traversée du fameux « arc de cercle ». Au premier poste anglais, à Illéla, le lieutenant Gosling et un docteur nous reçoivent aimablement à leur table et je les invite le lendemain : sardines, couscous au poulet fait par la femme d'un de nos tirailleurs, une bouteille de bordeaux. Nos convives ont paru surpris d'apprendre qu'ils avaient consommé ce même mil qu'ils voient manger par leurs tirailleurs. Dîner cordial. Il me reste une bouteille de champagne ; on la débouche. Je me lève et porte la santé du roi Édouard ; le lieutenant se lève et porte la santé du président de la République.

Le lendemain, les officiers britanniques ont pris leur revanche en nous offrant un thé exquis. Le chef

de poste fait manœuvrer son peloton : bonne manœuvre, habillement correct en kaki à lisérés rouges, la chéchia repliée sur elle-même, comme une toque portée sur l'oreille, à l'anglaise.

Plus loin, à Gougouféma, nous rencontrons un capitaine commandant les provinces nord-est de la Nigéria, avec une lettre relative au convoi. Cette missive est adressée au « colonel Gouraud ». Comme je lui fais observer que je suis chef de bataillon, il me dit qu'aux colonies, les Anglais prennent tout de suite le grade supérieur : un lieutenant est appelé capitaine. C'est là une coutume qui serait adoptée avec plaisir dans l'armée française, d'autant plus qu'elle entraîne la solde afférente au grade. Il s'ensuit que dans la Nigéria britannique, il n'y a que des capitaines, ce qui impressionne les indigènes.

Nous marchons la nuit, profitant de la pleine lune ; les animaux fatiguent moins ; ils ont ensuite toute la journée pour manger et nous pour écrire.

Niamey. Passage de commandement au colonel Noël.

Arrivés le 3 novembre à Niamey. Le colonel Noël est un homme de quarante-quatre ans, qui en paraît à peine quarante, très jeune et plein d'allant. Nous avons des conférences ; nous travaillons en commun. Notre ravitaillement sera assuré par la flottille du Bas-Niger ; l'organisation du Territoire progresse. La justice militaire fonctionne : les tirailleurs déferés au conseil de guerre de Kati n'auront plus deux mois de voyage à faire avec des chances d'évasion. Il est question de nous donner un trésorier dépendant du Dahomey. J'insiste sur la nécessité de la jonction avec le

Territoire du Tchad et sur celle d'une route de ravitaillement à travers « l'arc de cercle ».

Avant de nous quitter, le colonel me donne cette belle récompense :

ORDRE GÉNÉRAL

Au moment où le commandant Gouraud va quitter le Territoire qu'il a si brillamment commandé pendant un intérim de près d'une année, le lieutenant-colonel commandant tient à exprimer combien il apprécie les services qu'il a rendus dans ces régions où tant de difficultés se trouvent accumulées.

Les faits d'armes de Zanguébé et de Galma ont brisé la résistance des Touareg Kel Gheress et semé l'effroi dans les tribus hésitant à se soumettre, et l'éclat de ces succès s'est répandu du Niger jusqu'au delà du Tchad.

Puis, poursuivant l'œuvre commencée par le lieutenant-colonel Péroz, le commandant Gouraud a su pacifier sans user de la force, tout l'immense territoire.

Grâce à son énergie, les habitants acquittent sans hésitation les contributions qui leur sont imposées. C'est là le sûr garant d'une administration sage et habile, et je remercie le commandant Gouraud d'avoir simplifié et facilité ma tâche, la voie m'ayant été frayée par la fermeté, la bienveillance et l'esprit de justice.

Niamey, le 17 novembre 1902.

Le lieutenant-colonel commandant le III^e territoire militaire

Signé : NOEL.

**La question des Aoulliminden m'amène à rentrer
par Tombouctou en pirogue.**

La frontière à tracer dans les régions désertiques qui s'étendent entre le I^{er} et le III^e Territoire était restée indécise. La question était cependant importante pour nous, puisque là se trouvent les terrains de parcours des tribus touareg, dont les chameaux nous étaient nécessaires pour notre ravitaillement, particulièrement des Aoulliminden de Laouéï. Lorsque ce dernier avait fait sa soumission, il s'était engagé à s'abstenir de tout rezzou, à payer un impôt et, chose plus importante encore, à porter avec ses chameaux 4 000 caisses de notre ravitaillement tous les ans. Une entente était donc indispensable entre Tombouctou et Zinder, pour arrêter en ce qui concerne ce chef l'unité de vues et de politique, faute de quoi il saurait tirer parti d'une situation fausse, au risque d'en être finalement victime.

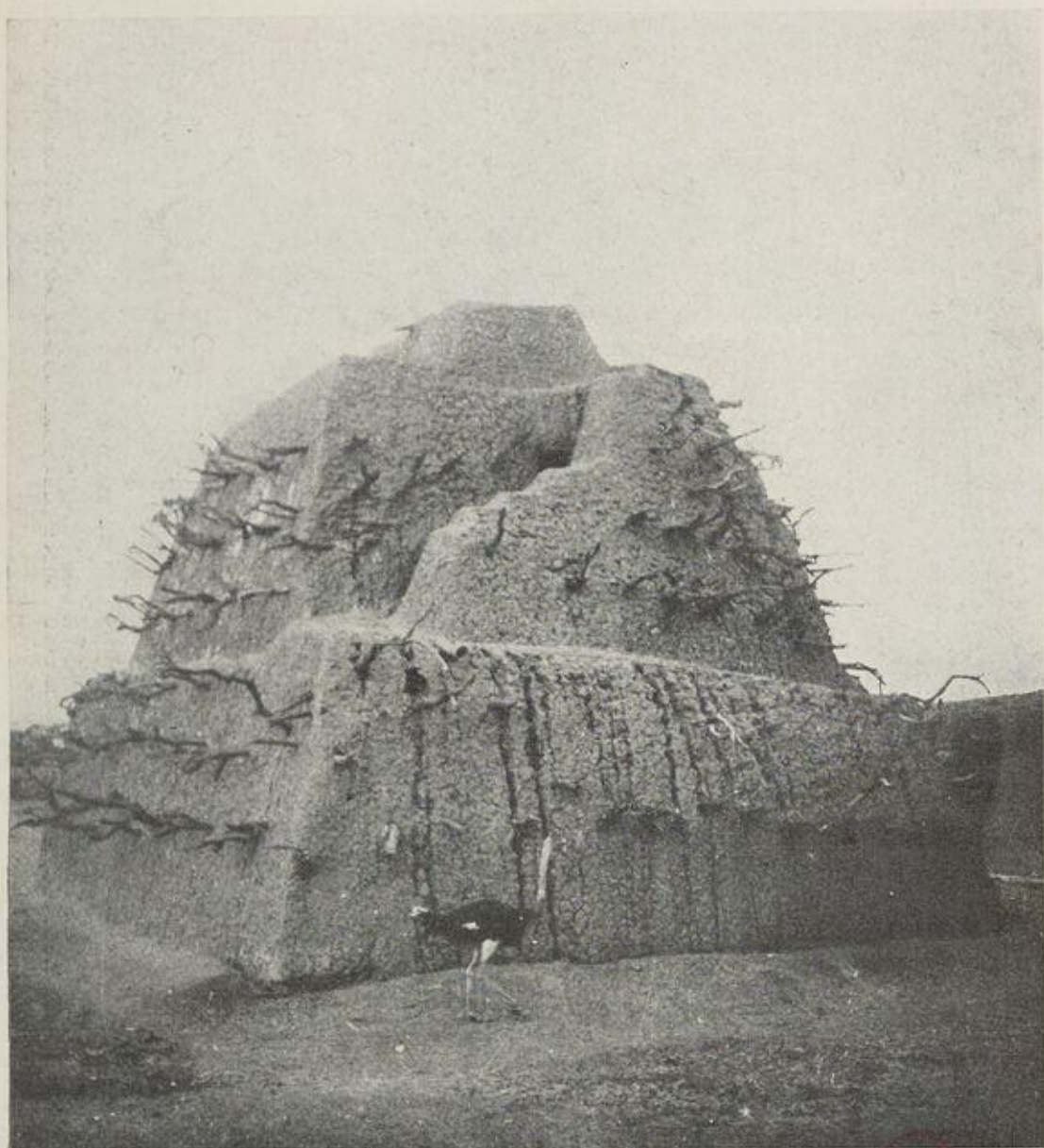
Le colonel Ecorse, commandant le Territoire de Tombouctou, m'avait écrit qu'il savait la soumission des Aoulliminden de Laouéï, mais qu'il y avait dans le Nord d'autres groupes d'Aoulliminden qui ne relevaient peut-être pas de Laouéï et contre lesquels les Kountas de Tombouctou voulaient faire un rezzou. Le colonel me proposait de rentrer par Tombouctou pour régler ensemble la question. Ma santé étant restée excellente, je demandai et obtins l'autorisation de passer par Tombouctou.

Le colonel Noël quitte Niamey pour l'intérieur le 20 au matin et une heure plus tard je file sur Sorbo avec le commandant Desbuissons, auquel je dois passer

le bataillon. Mauvaise nuit à Karma, nous sommes dévorés par les moustiques ; mais le lendemain gai déjeuner à Sorbo : une table de 10 officiers ne se rencontre pas souvent dans ces parages. Les journées sont consacrées aux affaires administratives. Je fais mes adieux aux officiers et tirailleurs de la 1^{re} compagnie du bataillon de Zinder.

Le goudron de chameaux guérisseur.

Pendant ce temps on organise mon voyage un peu aventureux par le Niger jusqu'à Tombouctou. Mon cher adjoint Chédeville ayant dû rester à Tahoua par suite d'une crise de rhumatismes, j'emmène avec moi le lieutenant de Franco. Nous aurons 3 pirogues, une petite pour les bagages, 2 grandes de 15 mètres de long, 1 m. 10 de large et 0 m. 80 de hauteur de bordage. Là-dessus, un berceau de paille sur lequel est étendue la tente. Je serai là dedans comme un roi, un pauvre roi ! Quelques jours auparavant en effet, m'étant assis sur une natte dans un village pour boire une tasse de lait, j'avais contracté la gale, mal placée, si bien que j'avais dû faire le travail d'avancement des officiers, à genoux devant mes dossiers. Or, le lendemain du départ, j'aperçois sur la rive un jeune Targui gardant quelques chameaux et moutons. Comme tous les gardiens de troupeaux, il porte à la ceinture une gourde contenant le goudron avec lequel on guérit ici la gale des chameaux. Un moment de réflexion me fait comprendre que le goudron qui guérit la peau d'un chameau, doit aussi bien guérir celle d'un chrétien. Je descends donc en petite tenue, large pantalon et en manches de chemise. Je montre au jeune



TOMBEAU DE MOHAMED ASKIA A GAO





SUR LES BORDS DU NIGER

RESERVE
MUSEE
D'ART ET D'HISTOIRE
NATURALISTE
DE L'AFRIQUE
FRANCAISE

Targui une pièce de cent sous, qu'il regarde avec la plus complète indifférence. Il a compris toutefois l'idée d'échange et touche du doigt mon pantalon. Je l'enlève séance tenante et rentre à la pirogue en bannière. Mon ordonnance me frictionne vigoureusement avec ce goudron noirâtre. Trois jours plus tard, j'étais guéri.

Après l'eau saumâtre et les privations de Zinder, c'est l'abondance du poisson, du lait, des œufs et toujours la belle eau d'un bleu profond, mais si claire dans nos verres. Le grand fleuve, l'eau qui coule, quelle beauté !

Les rapides du Niger. Dountzou. Le chef Targui Fikhoun.

Les récits des voyageurs avaient fait un tableau effrayant des rapides du Niger : Mungo Park y avait succombé ! Nous attendions donc les fameux rapides. Il y a des rochers, de gros blocs de granit dans le fleuve, certes, mais la place ne manque pas à côté.

Nous naviguons à travers de petites îles boisées, pour arriver le 1^{er} décembre à Dountzou, où commande le lieutenant Philippot (1), intelligent et plein d'allant. Je règle avec lui l'affaire des habitants des îles du Niger, que les deux Territoires se disputent. Philippot pense que je pourrais voir à Gao Fikhoun, qui a remplacé Laouéï à la tête des Aoulliminden. Or ce Fikhoun est le fils de Madidou, qui reçut très bien mon ami, le lieutenant de vaisseau Hourst, quand il descendit le Niger avec sa flottille. Il s'agit de savoir si la soumission des Aoulliminden faite à Sorbo est sérieuse. Aussi ai-je

(1) Qui commanda plus tard l'École spéciale militaire de Saint-Cyr et termina sa carrière comme commandant de la division Annam-Tonkin.

écrit au capitaine de Gao pour lui annoncer mon arrivée vers le 9 décembre et le prier de prévenir Fikhoun. Mais le capitaine est-il en relations avec lui? « Ce dernier, dit Philippot, a bien écrit qu'il viendrait à Gao, mais d'une promesse à l'exécution de ladite promesse, quand il s'agit de se présenter aux Français conquérants, il y a loin pour un Targui, » Philippot est en très bons termes avec El Mekki, le chef religieux des Kel es Souk-Kel Eguédech. J'en profite pour donner rendez-vous à ce saint homme au village de Fafa, et Philippot m'y accompagnera. Nous partons le lendemain, mais El Mekki viendra-t-il? Il faut avoir beaucoup de patience avec les Touareg et je n'ai guère le temps d'en avoir.

2 décembre. — Une pirogue paraît avec un spahi à veste rouge. Pas d'erreur possible, c'est notre courrier du 5 et peut-être celui du 15 octobre qui nous court après. Je hèle le spahi : « As-tu beaucoup de papiers? — Non, y a quoi manger, rek ! » Quelle déception ! ce n'est pas le courrier, mais seulement du pain et des légumes. Jamais je n'ai mieux compris la parole de l'Évangile : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole tombée de la bouche de Dieu... » et de la plume des siens.

Les rapides de Labezenga. La beauté du Niger.

Nous devons passer les fameux rapides de Labezenga. Peut-être avec de gros bateaux, des guides douteux, l'anxiété de l'inconnu, le passage a pu jadis être impressionnant. Aujourd'hui, en pirogue, avec des payeurs du pays, ce n'est rien. Le fleuve moutonne

légèrement avec un fort courant, sur une longueur de 500 mètres ; la pirogue suit la rive et les piroguiers se mettent à l'eau deux fois pour contourner de grandes dalles sur lesquelles les perches ont peu de prise.

Déjeuner sous un petit arbre grêle et unique, et l'après-midi, après deux passages réputés difficiles, — dont on s'aperçoit à peine, — nous arrivons vers 6 heures au village de Karou : dans le calme tiède d'un jour finissant, nous traversons le fleuve. Devant nous s'allonge l'île avec sa ceinture verte de jones, les cases du village revêtues d'or et de lumière par les rayons du soleil couchant, encadrées par deux bosquets de gros palmiers doum, touffus et vigoureux ; au Nord, le Niger s'étend à l'infini, comme un miroir d'argent, sans une ride et les palmiers verts et les cases d'or s'y reflètent.

4 décembre. — En plein Niger un gros îlot rocheux s'érige ; de la base au sommet il est entièrement couvert des greniers à mil du pays construits en terre, qui ont l'air d'énormes obus trapus et bas. Sur ce rocher les greniers des sédentaires sont à l'abri des pillages des Touareg. Plus loin de gros blocs de schiste noir, qui plongent dans le fleuve en arêtes brusques ; des criques imprévues et mystérieuses s'y abritent ; 3 biches viennent boire. Puis c'est le Niger immense comme la mer, flamboyant sous le soleil de 2 heures. De nouveau le fleuve s'encombre d'îles. Il semble que nos Bozos nous promènent au hasard dans le dédale des petits bras. A 5 heures, Fafa, sur un bras très étroit barré par un petit rapide, paysage aride, sable et rochers vers l'Ouest ; assez vert au contraire vers l'Est, grâce aux îles. Du haut des rochers on distingue tout un archipel d'îlots, entre lesquels les bras du fleuve brillent çà et là comme des lames d'acier.

C'est ici que j'ai donné rendez-vous à el Mekki,

le saint marabout. Il se présente : c'est un homme de taille moyenne, assez gros, aux yeux fins. Philippot cause le soir avec lui et je le reçois le lendemain. Après de longues hésitations, el Mekki consent à envoyer son fils porter une lettre à Fikhoun, l'invitant à venir me trouver à Gao. Il espère qu'il sera écouté. Son fils demande dix jours pour être de retour à Gao avec Fikhoun. Je l'attendrai jusque-là, car de cette entrevue peut dépendre l'accord avec les Aoulliminden. Comme toute bonne palabre targuie, celle-ci se termine par la demande d'un boubou. (1)

6 décembre. — Nous commençons à naviguer dans les inondations, c'est-à-dire dans le borgou (2) et les nénuphars ; la fleur est jolie : une grande collerette blanche avec des calices d'or. Dieu merci, nous ne sommes pas réduits à nous nourrir de ses racines, comme Barattier, Largeau et Landeroin, dans leur périlleuse reconnaissance du Bahr el Ghazal, pendant la mission Marchand !

Ansongo.

Nous sommes le soir du 7 à Ansongo, près de l'arbre où le colonel Klobb et le capitaine Voulet déjeunèrent ensemble pour la dernière fois en décembre 1898. « Je ne vous vois pas partir, mon cher Voulet, sans une certaine appréhension, » lui dit Klobb au moment de l'adieu.

Le poste est construit sur une éminence d'où l'on

(1) Vêtement.

(2) Buissons immergés.

découvrir une vue très étendue, immense plaine, d'où surgissent des blocs de rochers. Je ne reviens pas des facilités de la vie dans ces postes du fleuve, bœufs et moutons gras, le mil à 8 centimes le kilog, le riz à 9 centimes.

En quittant Ansongo, on passe près d'une roche gigantesque, en forme d'M, qui marque la fin du bief des rapides, et nous voilà au milieu des inondations et des roseaux. Nos pirogues dérangent les moustiques et les mille petites bêtes microscopiques vivant sur les herbes, qui nous envahissent. Les villages ne sont plus que des campements provisoires installés sur les renflements de terrain, au milieu de l'eau.

Reçu en route une lettre du commandant Benoît, commandant par intérim le Territoire de Tombouctou, qui se trouve à Bourem. Il m'annonce que Fikhoun a refusé les conditions de soumission, que par conséquent il ne viendra pas à Gao et propose de lancer sur ses campements un rezzou de 600 Kountas, qu'il a sous la main. Voilà bien ce que je craignais. Zinder, qui a besoin des chameaux des Aoulliminden, recherche un accord avec eux ; Tombouctou de son côté a sans doute de bonnes raisons de soutenir les Kountas. Je réponds que, sans discuter le motif du rezzou Kounta, je demande cependant qu'il soit différé, puisque j'ai donné rendez-vous à Gao à mon envoyé près de Fikhoun et que d'ailleurs, les instructions que j'ai reçues du colonel Noël ne prévoient pas pareille solution.

9 décembre. — Marche pénible dans le borgou, au pied de la falaise rocheuse. Rencontré un chaland battant pavillon tricolore. Je le hèle, croyant à un officier. Pas du tout : c'est un simple *dioula* (1) dé-

(1) *Dioula* : marchand ambulant.

brouillard, qui descend à Sorbo avec 30 000 francs de marchandises. Il a avec lui l'ancien boy de Demars à Kong.

10 décembre. — Nous arrivons à Gao. Le poste est bien situé, à 30 mètres du fleuve, qu'il domine. C'est une belle maison à fenêtres et portes en ogives, surmontée d'une terrasse. L'île est cultivée en rizières. On me donne la case du chef de poste absent, où je serai fort bien pour attendre Fikhoun.

Promenade le matin au jardin où l'on a réussi à faire pousser des papayes et des bananiers, des arbres du Sud ! Mais il y a l'eau du fleuve ! Aussi dans un joli coin vert, à l'ombre d'un arbre touffu à branches retombantes, on a des cressonnières. Quand on arrive de Zinder, on est stupéfait !

Gao. Le tombeau de Mohamed Askia.

Nous allons voir le village indigène. Gao qui était la capitale des Askia, le vaste empire Songhaï du ^x^e au ^{xvi}^e siècles, n'est plus qu'un tas de huttes misérables avec 300 habitants au plus (1) ! Le tombeau de Mohamed Askia est un gigantesque tronc de pyramide quadrangulaire, hérissé de forts morceaux de bois, qui servent aux ouvriers pour les réparations. Les pierres tombales s'étendent fort loin dans la brousse ; elles sont la preuve de l'importance de l'ancienne agglomération, que le vent du désert a dispersée.

Le 12 arrive le commandant Benoît avec plusieurs

(1) Cela est écrit à la fin de 1902. Gao, tête de ligne aérienne, est maintenant une jolie ville, très fréquentée.

officiers. Nous voilà 8 à table. Benoît insiste pour lancer le rezzou. Il peut avoir raison, Fikhoun ne viendra pas ; mais j'estime que nous devons d'autant plus tenir à la parole donnée, que la duplicité et le mensonge sont de règle dans le pays.

Une chasse.

Le 14, les dix jours de délai que j'ai donnés à Fikhoun sont écoulés, d'après les officiers, ce délai est un peu court. J'attendrai encore quarante-huit heures. D'ailleurs l'attente n'a pas été désagréable ; la table est abondante et le pays très giboyeux. Il n'est pas rare de voir dans une matinée une centaine d'antilopes de toutes tailles et de tout poil. Un jour, avec le docteur, nous avons fait une hécatombe : 7 antilopes, 6 biches, une outarde. On réunit le gibier et l'on rentre rapidement au poste chercher des hommes pour l'enlever. En revenant sur place, quelques heures après, nous voyons s'envoler de gros oiseaux de proie : ils n'ont laissé que les os.

Le 17, Benoît repart rapidement sur Tombouctou, pour recevoir le nouveau commandant du Territoire. Je le suis dès le lendemain : Fikhoun ne vient pas et je suis sans nouvelles du fils d'el Mekki. Mais les conversations de Gao ont peut-être évité que, tandis qu'un officier français était en relations avec les Aoulliminden, un rezzou de nomades d'une autre obédience ne tombât sur leurs campements.

Nous quittons Gao le 18 au soir. On avance lentement, avec de mauvais piroguiers, au milieu des rizières et du borgou : échouages fréquents sur les petites digues recouvertes en ce moment par les eaux. Le vent

est violent : il ne faut pas se risquer sur le grand fleuve, où s'est élevé un fort clapotis ; ce pourrait être malsain pour nos pirogues en deux morceaux cousus.

La nuit vient avec la brume. La pirogue s'arrête dans un étroit canal, d'où l'on ne peut la dégager, lorsque enfin mon petit ordonnance, Samba Diallo, tombe à coups de poing sur les piroguiers : résultat surprenant, en quelques instants nous décollons de la boue, où nous étions enlisés depuis trois quarts d'heure. Finalement, je ne rejoins la pirogue de Franco qu'à 9 heures du soir. On dîne à 10 heures de grand appétit, par un froid noir, près d'un grand feu qui nous grille d'un côté pendant qu'on gèle de l'autre.

Une nuit difficile et un dîner de décembre sur le Niger.

19 décembre. — Il fait encore plus brumeux que la veille, avec un diable de vent d'est qui me rappelle la bise de Montbéliard et de Belfort. Le soleil n'est plus qu'un pâle pain à cacheter, qui ne chauffe pas. Nos piroguiers sont au-dessous de tout ; tantôt on s'échoue, tantôt une bordée nous entraîne dans le fleuve qui dans la brume donne l'impression de la mer. Nous passons même une nuit tous dans l'eau, pour peser sur la pirogue, afin de la maintenir collée à la rive contre le vent, qui la chasse dans le fleuve.

Le lendemain, les piroguiers se sont perdus. Personne ne sait où peut se trouver le village de Ha, que nous devons atteindre ce soir, car il n'est guère possible de s'arrêter au milieu des inondations. On se dirige sur de vagues reflets de feu, qui disparaissent au fur et à mesure qu'on avance. La nuit est devenue tout à fait noire — pas d'étoiles, à cause de la brume — lorsque nous tombons littéralement sur une petite

pirogue. Elle porte un brave homme de chef de village qui prévenu de notre passage est à notre recherche et m'apporte un mouton. Comment nous a-t-il trouvés au milieu de ce labyrinthe? Mystère. La nuit est si noire que, pour ne pas nous perdre, les pirogues se suivent à se toucher, un de mes hommes tenant le chef par son boubou. On se hèle constamment. Enfin, on touche à une grève plate : c'est Ha. Et nous poussons aussi un ah ! de satisfaction. Dîner près du feu. Le froid est tel, qu'on peut d'un plat en faire deux ; le gigot chaud qu'on nous apporte devient vite un gigot froid.

20 décembre. — Le vent est tombé pendant la nuit et nous marchons mieux. Nous doublons à 3 heures un cap rocheux qui nous cachait le coude de Bourem, le fameux coude où le Niger venant de l'ouest fait un brusque crochet vers le sud.

Bourem. Le bon lit de sable.

Bourem est un agréable poste, construction en terrasse, peinte à la chaux, toute blanche, dominant le Niger. Le lieutenant Perrin nous reçoit à merveille. Nous ne sommes plus très éloignés de Tombouctou, c'est-à-dire des ravitaillements, et le menu du déjeuner s'en ressent.

21 décembre. — Il est difficile de recruter des piroguiers en pays targui. Plus de borgou ; nous longeons une haute rive de sable ; trois méhara nous suivent quelque temps, puis nous dépassent de leur grand trot déhanché. Les pirogues, le fleuve, la dune, les méhara, le soleil couchant, joli tableau.

Nuit désagréable. Depuis quelques jours, je couchais dans la pirogue à cause du froid. Je me réveille à une heure du matin, dans l'eau qui a envahi la pirogue. On écope et l'on se rendort. Demain je coucherai à terre ; nous abandonnerons nos petits lits de fer où nous gelons. On est bien mieux en se moulant dans le sable, abrité du vent par un gros buisson.

Pas mal de gibier sur la rive : de gros sangliers phacochères, de grandes biches tachetées. Vu de loin le premier hippopotame. La nuit, on entend le rugissement puissant du lion.

24 décembre. — Visité un curieux atelier de réparations de pirogues. Il y a si peu de bois dans le pays que les embarcations sont faites de morceaux de planches cousues les unes aux autres ; certaines pourraient presque être qualifiées de pirogue en dentelle. Cela flotte quand même ! Nous sommes arrivés ce matin à Bamba, joli poste à étages, magnifique jardin, une véritable oasis de palmiers. Cela manque un peu de mobilier ; il paraît que le précédent chef de poste, furieux de céder sa place, a tout déménagé, jusqu'au pavillon national ! Soudanite !

26 décembre. — Départ de Bamba à midi. Toujours le vent froid et temps gris ; on accoste pour la nuit dans des dunes basses couvertes d'arbres épineux qui nous donneront du bois pour le feu de bivouac. Nous venons de voir en quelques instants un gros caïman, un sanglier, une panthère et quatre cobas, ces antilopes grandes comme des chevaux. Nous essayons de poursuivre les cobas, mais la nuit vient trop vite.

Khergo. Les champs de borgou.

27 décembre. — Nous chassons le matin dans les dunes qui longent le fleuve ; les biches jouent à cache-cache derrière les gros buissons. Coucher à Khergo. Les gens mettent peu de bonne volonté à nous apporter du lait, bien que je les paie largement avec du sel acheté à Gao.

28 décembre. — Le fleuve s'étend sur des kilomètres de largeur, pénétrant dans les terres par des criques mystérieuses. Nous naviguons longtemps à travers le borgou, l'eau n'apparaît nulle part : les pirogues semblent des traîneaux au milieu d'une vaste prairie ; des troupeaux de bœufs dont on n'aperçoit que les longues oreilles, paissent dans ce borgou, herbe légèrement sucrée dont les animaux sont très friands. Bivouac au bord d'une petite crique mal abritée du vent d'est.

29 décembre. — Déjeuner d'une chèvre achetée à des bergers Touareg, dans des conditions particulières. Ces gens ne veulent ni argent, ni sel. Ils veulent de la guinée — je n'en ai pas. Mais j'ai encore un de mes larges pantalons, que j'échange contre la chèvre. Les Touareg paraissent enchantés et me remercient. Ils s'éloignent en se disputant sur la manière de le partager car ils sont quatre.

Je passe toutes ces journées à lire la magnifique étude d'Henry Houssaye sur Waterloo, qu'on m'a prêtée à Bourem. Poignant récit, étude serrée, documentée, qui dépasse le récit de Thiers.

Le combat de juin 1897.

30 décembre. — Passé à 7 heures devant la simple croix de bois plantée sur une petite dune qui porte l'inscription suivante : *A la mémoire des officiers, sous-officiers et des spahis indigènes tués à l'ennemi le 19 juin 1897, lieutenants de Chevigné et de la Tour, maréchaux des logis Salles et Maressal.* Et je songe que dans la brousse de Bir Alali, il y a sans doute maintenant une croix de bois identique : *A la mémoire du capitaine André Millot.*

La carte indique, qu'en forçant la marche nous pouvons arriver le soir à Kabara. Cela n'a pas été sans peine : ma pirogue plus lourde est restée à la traîne et vers le soir, je suis complètement perdu au milieu des prairies de borgou qui s'étendent à perte de vue. Je me fie à l'instinct des Bozos et, comme il fait froid et faim, je m'endors à tout hasard. On me réveille à 11 heures du soir : c'est Kabara, et nous faisons honneur au souper du lieutenant Ferrières. Il m'offre même sa chambre : un lit de fer, un matelas, un traversin, une descente de lit, une cuvette à fleurs ! Quel luxe !

**Tombouctou. Sainte-Marie de Tombouctou. La chapelle
des Pères. 1^{er} janvier 1903.**

Le lendemain matin arrivent successivement le commandant Benoît, qui vient m'inviter de la part du colonel Dagnaud à partager sa table. Au moment où nous montons à cheval pour gagner Tombouctou arrive

un Turc, turban et burnous blancs, culotte d'officier de cavalerie légère ; c'est le Père Dupuy, la figure un peu émaciée et ridée par sept ans et demi de séjour à Tombouctou. Je reconnais la bonne figure du second du Père Hacquart. Après les effusions, tout le monde part au galop. Voici la dune d'Almadia, près de laquelle j'eus ma première affaire avec les pillards Touareg. On s'arrête toujours, quand on aperçoit Tombouctou : à gauche la masse du Fort-Bonnier, le minaret de Djin Guiriber ; à droite celui de Sankoré. Mais qu'est-ce que ce minaret au centre de la ville, juste en face la route de Kabara ? Je ne me le rappelle pas. Le Père Dupuy sourit : « C'est le clocher de Sainte-Marie de Tombouctou ! » Habitué aux pauvres chapelles du Soudan, je n'avais pas prévu un clocher, un vrai clocher, une tour carrée supportant une autre tour plus petite et un petit toit en pyramide que surmonte la Croix.

Après le déjeuner chez le colonel, nous traitons la question des Aoulliminden. Elle est réglée tout de suite, car lui aussi cherche à nouer un accord avec la grande tribu (1).

Je vais faire le soir une longue visite aux Pères. Ils ne sont plus dans la maison où je les ai connus en 1895, mais sur la grande place du marché, qui a été bien dégagée. L'église est belle : 18 mètres de long sur 6 de large, 4 piliers de chaque côté reliés par des cintres. Aux murs un Chemin de Croix et des cartouches portant les armes des évêques du Soudan, la devise

(1) Il y parviendra : un an plus tard, Fikhoun que j'ai attendu en vain à Gao, viendra faire sa soumission à Tombouctou. Le commandement pourra alors porter vers le Nord son attention et ses moyens. En 1904, un peloton de tirailleurs méharistes formera le noyau de l'escorte du capitaine Théveniaut, qui fera la première jonction du Soudan avec le colonel Laperrine en plein Sahara.

du Père Hacquart : *Caritas nunquam excidit*. Une grande plaque de marbre porte en lettres d'or les noms des officiers et sous-officiers de spahis tombés à Khergo.

1^{er} janvier 1903. — Si je n'ai pu avoir la messe de Noël, j'ai du moins la consolation de commencer l'année en priant, en union avec les miens dans l'église des Pères de Tombouctou.

Puis je vais au Grand Salam. La fin du Rahmadan annoncée par l'apparition de la lune a été saluée, comme toujours, de clameurs et de coups de fusil. Le spectacle du Grand Salam est fort beau : à l'appel de l'iman, les longs boubous blancs comme fauchés se prosternent le front dans le sable, tournés vers l'Orient.

Nous quittons Kabara le 3 janvier au matin. Le quai est fort animé ; une dizaine de chalands, deux énormes chalands de commerce, une vingtaine de grosses pirogues indigènes. Le Père Thuillier et des commerçants venus reconnaître du matériel sont là au milieu de la foule, qui embarque et débarque caisses, sacs et madriers. On a planté parallèlement à la berge une allée de ces arbres à ombre épaisse qu'on appelle doubalels. Derrière les maisons en terre se pressent les constructions blanches du poste. Nous partons avec 6 chalands du ravitaillement qui mettent aussitôt à la voile pour profiter du vent favorable, une vraie flottille !

4 janvier. — Nous sommes enfin sortis du borgou et nous longeons une rive couverte de beaux arbres dont les branches plongent dans l'eau. A 30 ou 40 kilomètres au sud de Tombouctou les grands arbres sont nombreux. Quelle différence avec le Niger oriental !

El Oualedji.

5 *janvier*. — Aujourd'hui, ce sont les berges hautes, abruptes, couronnées d'arbres comme au Sénégal. Déjeuner au poste abandonné d'El Oualedji où je passai en 1895 un après-midi avec mon pauvre Sagols, mort depuis à Saint-Louis.

6 *janvier*. — Nos Bozos, pris d'un beau zèle, ont démarré à une heure du matin. Comme nous couchons maintenant dans les chalands, ce démarrage matinal nous laisse indifférents. Coucher à Niafunké, gros village peuhl, où le colonel Joffre eut en janvier 1894 un vif engagement en marchant sur Tombouctou. Soirée agréable pour de vieux Soudanais à écouter la guitare monotone et berçante d'un griot.

7 *janvier*. — Nous commençons à voir des villages de constructions bambaras, cases en terre à toit en terrasse. Nous passons le soir à Sébi, petit poste de 4 hommes qui a la correspondance avec Sumpi, à quelques kilomètres sur un marigot. Pour ne pas retarder le convoi, je renonce non sans regret, à m'y rendre : un de mes officiers m'avait conté que lorsqu'on arrivait à Sumpi, le commandant de poste vous demandait ce que vous désiriez pour déjeuner et suivant le choix fait, de sa terrasse il abattait le gibier désigné. Ce jour-là, disait-il, ce fut une biche (1).

(1) D'ailleurs on a été obligé de réglementer la chasse, malheureusement trop tard ; les éléphants ont à peu près disparu ; les chasseurs ont surtout détruit des milliers d'oiseaux et le commerce s'en mêlant, il a fallu que le gouvernement prenne des dispositions restrictives pour les

Soirée mouvementée. A peine suis-je couché que des clameurs s'élèvent, grandissent. Tout le village est en rumeur. J'envoie Samba Diallo aux informations : c'est une énorme hyène qui est tombée dans un piège. On lui coupe de suite le nez et la queue, médicaments précieux pour toutes sortes de maladies !

Les Bozos ont employé leurs loisirs à pêcher à la ligne. En moins de deux heures, l'un d'eux a pris une trentaine de poissons, dont le plus petit dépasse le kilo.

Un tableau à la Gustave Doré.

Nous quittons Sébi à midi avec du pain frais et quelques légumes. Vers 5 heures on aperçoit sur la rive gauche, au delà d'une vaste prairie d'inondation, de superbes masses de verdure, à la manière de Gustave Doré. A la jumelle, c'est une vraie forêt de palmiers doum, une futaie serrée comme je n'en ai pas encore vu au Soudan. Sous ces palmiers, un village peuhl ; de grands troupeaux rentrent dans ce coin de mystère et de paix.

Dîner à Bia, devant la mosquée, sous la lune, le muezzin vient psalmodier la prière d'une voix épuisée. Toute cette région est peuplée de musulmans fervents ; les villages ont une ou deux mosquées.

9 janvier. — On commence à revoir les coiffures du Macina : de petites tresses courtes, collées à la tête

protéger, notamment les autruches, car les indigènes recherchaient les couvées pour les manger ou vendre les œufs. J'en ai rencontré un qui s'affublait d'une dépouille d'autruche pour se glisser dans le troupeau et choisir ses victimes.

et sur la nuque des cheveux hérissés comme une sorte de diadème.

On devine l'approche du lac Débo ; les rives sont profondément labourées par les hippopotames, dont c'est le royaume. On défile devant une série de villages rive droite, tandis qu'au sud-est on a une échappée sur le Débo ; l'eau et le ciel se confondent en un fond de ouate uniforme.

Gourao et le lac Debo. Le mauvais arbre. Les Somonos.

Le 10 janvier, nous sommes devant Gourao, le Gourao de Hourst, de Méchet, de Taburet. Il ne reste plus que des pans de mur de l'ancien poste de la flottille. En face, le mont Saint-Charles, nom donné par René Caillié, dresse toujours ses blocs de pierre d'où jaillissent les herbes brûlées par le soleil. Quelles durent être les réflexions du hardi voyageur quand, parti de la côte de Guinée, ayant traversé tout le Soudan, ayant failli mourir du scorbut en route, il arriva sur les bords du grand lac !

Après le Débo, on rentre dans le borgou, couloir vert dont on ne sortira pas pendant 70 kilomètres. Tout le pays, au sud, est une sorte de delta plus ou moins inondé, complètement inhabité. Navigation monotone ; mais on m'a prêté à Tombouctou trois volumes de Thiers : *Iéna*, *Austerlitz*, *Wagram*. Je passe mes après-midi avec la Grande Armée.

Dimanche 11. — Ce n'est qu'à Kobi, le soir, que nous rentrons dans la région habitée. Maintenant les villages seront nombreux jusqu'à Mopti. Coucher à Gottara, gros village construit comme tous les villages

du Maçina, sur un renflement de terrain. Les habitants renforcent encore la raideur de la pente en plantant au pied une ligne de pieux derrière lesquels ils jettent leurs détritrus. Avec le temps, cela forme talus, de sorte que ces villages isolés par les inondations aux hautes eaux, dominant la plaine de plusieurs mètres avec leurs cases carrées à toit plat, ont l'air de petites forteresses, sous de beaux ombrages. Un peu plus loin un arbre assez curieux, qui ne pousse jamais isolé, mais toujours au pied d'un autre arbre ; ses racines en tous sens l'enveloppent et l'étouffent. Aussi les Bambara l'appellent-ils *diatigui fara* : le mauvais hôte.

Repartis le 14 au matin. Navigation plus intéressante à travers les beaux villages Somonos du Diénnéri (pays de Djenné). Ces Somonos, pêcheurs piroguiers, devenus avec la paix cultivateurs, éleveurs, tisserands, forgerons, sont une des races les plus intéressantes du Soudan. Leurs mosquées sont bien construites, propres et fraîches. Le fleuve est encombré de bancs de sable d'un jaune éclatant, sur lequel les marabouts se promènent gravement. Nous avons maintenant un temps d'or, des matinées de France, avec un vent léger, la belle nappe d'eau frissonnante. Le soir, le fleuve bleu pâle à l'Occident garde encore dans son miroir les reflets du soleil couchant, tandis qu'à l'est des fumées montent lentement tout droit. Puis tout cela s'assombrit et un ciel d'étoiles immense, scintillant, se déploie. Les heures passent, la lune monte à son tour, la pleine lune éclatante d'Afrique. Ah ! les belles nuits !

Nous arrivons le 19 à Sansanding, pour retrouver chez le fama Mademba son aimable hospitalité à l'européenne, si piquante dans ce palais de chef noir. Mais je ne veux pas m'y attarder, désireux d'avoir un peu de temps à Ségou. Franco qui a des affaires à régler avec son capitaine — car les rapports de service

n'ont pas dû être faciles entre Ségou et Zinder — part à cheval à minuit. Je le suis, le lendemain, avec les chalands.

Ségou. La mission de Banankourou. Mgr Hacquart.

Le 21, Ségou (1), à 3 heures du matin. Comme convenu, Franco m'attend avec deux chevaux et un spahi. En selle ! En route pour Banankourou où se trouve la mission des Pères Blancs. La nuit est fraîche ; après l'inertie du chaland, il fait bon trotter. A 5 heures, à la petite aube, nous sommes devant la mission qui semble encore endormie et pourtant nous n'arrivons que pour la fin de la seconde messe. Nous sommes accueillis comme reçoivent les Pères Blancs. Quelle bonne heure que celle passée à Banankourou, dans la chapelle à peine éclairée par la petite lampe du sanctuaire ! Puis, autour du café au lait, longue causerie, mélancolique et poignant plaisir à parler du grand disparu entre gens qui l'ont aimé. Sauvan me montre l'ostensoir orné des pierres d'une croix normande, que ma mère avait longtemps portée, et nous allons au petit cimetière prier sur la tombe du Père Hacquart, un petit tertre et une croix de bois. Le Père dira la messe pour lui, pour le capitaine Millot et le colonel Billet. Mon cher commandant aux chasseurs à pied de Montbéliard, vient hélas ! de mourir.

Déjeuner avec les spahis. Dîner chez l'administrateur et Mme Carrier. C'est une note nouvelle à Ségou, que de dîner chez une Européenne, autour d'une table

(1) Ségou est devenue un gros centre indigène, qui compte 10 000 habitants. On y voit la statue du général Archinard, qui donna Ségou à la France.

bien servie; jolie nappe à fleurs, cristaux, porcelaine, etc... Je suis très reconnaissant de l'aimable accueil, mais ce n'est pas mon Soudan, celui-là! Je préfère tout de même l'humble table de campagne avec les assiettes en fer, entre l'étape du jour et celle du lendemain.

Bamako.

Nous voilà repartis en chaland. Le 24, à Nyamina. Le 29, Bamako (1) qui a doublé, triplé. Il y a une quinzaine de maisons de commerce qui font leurs affaires, un marché ouvert grouillant de monde, les rues sont alignées, les arbres ont poussé.

Déjeuner au Point F, le point culminant des collines qui dominent Bamako. Le général de Trentinian voulait en faire sa résidence; mais quand il quitta le gouvernement du Soudan, une seule maison était construite. C'est aujourd'hui en 1903 la maison de campagne du commandant de Cercle de Bamako. Vue immense s'étendant sur toute la vallée, vent continuel, jolie maison à grandes pièces et véranda circulaire (2).

Visite à la tombe de mon pauvre Vandeul, mon premier deuil soudanais! Une voiture légère attelée de mules nous emmène rapidement le lendemain à Kati, à travers un joli paysage, un peu bouleversé, cependant point trop gâté par les tranchées et déblais du chemin

(1) Bamako, grand centre de transit du Soudan avec la côte, compte aujourd'hui 15 000 habitants environ, dont un millier d'Européens, une gare et un terrain d'atterrissage. Sur la grande place, la statue du général Borgnis-Desbordes, qui fonda Bamako.

(2) C'est en ce Point F, maintenant Koulouba, que s'élève aujourd'hui le palais du lieutenant-gouverneur du Soudan français.

de fer. Kati est devenu un gros centre militaire, administratif et médical. Nous sommes les hôtes du colonel Ebener, commandant le 2^e sénégalais. C'est avec lui que j'étais monté à Kayes en 1894 ; je l'avais retrouvé à Ségou. On a longuement rappelé les vieux souvenirs.

1^{er} février. — Nous sommes sur la route de Kita. Au Baoulé nous recevons avis de doubler les étapes pour prendre le train qui doit quitter Kita le 6. Il faut lâcher les mulets et nous hisser dans des voitures peu suspendues (à recommander aux gens qui ont mal aux reins). Enfin, le 5 à Badinko nous trouvons le chemin de fer. L'administrateur de Kita et deux capitaines arrivent par le premier train et à 3 heures du soir, empilés avec nos caisses sur une plate-forme, poussée par une locomotive, nous dévalons sur Kita. Le rail fuit, l'air fouette la figure, sensations oubliées ! Et voici Kita qui se cache maintenant dans la verdure, car les arbres ont grandi depuis mon départ, au pied du triple escarpement de la montagne. Mais que de changements : le vieux poste est démoli ; les tombes pieusement respectées depuis 1881 ont disparu ; l'oubli va vite !

Nous partons le 10 par le chemin de fer, occupant le dernier wagon, avec une sorte de balcon d'où je peux retrouver tous les souvenirs épars dans ce paysage : c'est la neuvième fois que je fais cette route.

Kayes.

Enfin Kayes. Le gouverneur, M. Merlaud-Ponty n'est pas là, mais en tournée. Je regrette de ne pas le voir, car il est très populaire au Soudan. Il y reçut

jadis une balle à côté d'Archinard, dont il était le secrétaire particulier (1). J'ai le plaisir de retrouver le commandant Bernardy. Malgré sa lourde besogne de chef d'état-major, il a une mine de France et m'apprend que je vais croiser, sur le fleuve, le général commandant supérieur, qui m'invite à prendre mes dispositions pour ne pas le manquer en route, parce qu'il veut conférer avec moi. Cela s'arrange fort bien, car je viens de recevoir une lettre du commandant Desbuissons m'envoyant copie d'un télégramme du gouverneur général au III^e Territoire, disant au colonel Noël : « Vous recevrez instructions au sujet programme expansion vers est et escorte caravanes vers Aïr préconisées par le ministre à la suite rapport d'ensemble Gouraud. Vous procéderez vous-même à l'exécution de ce programme. » Ainsi les points sur lesquels j'ai dû insister sont acquis.

En revanche, pas de nouvelles au sujet de la route de ravitaillement nécessaire. Là se trouve cependant la question vitale ; mais cette route comporte une modification de la frontière de 1898 ; donc question internationale, toujours plus difficile et plus longue à régler.

Fort heureusement, le colonel Noël n'a pas attendu pour s'occuper de la route. L'expérience avait prouvé la précarité des petits puits ; il a fait entreprendre des puits profonds : on vient de trouver de l'eau à Farkass à 62 mètres de profondeur.

(1) M. Merlaud-Ponty fut gouverneur général de l'Afrique Occidentale française en 1908.

La délimitation du Sokoto et du Zinder.

Au moment où je rentre en France, une Commission mixte de délimitation a commencé ses travaux. La section française a pour chef le capitaine Moll et près de lui le capitaine Tilho, tous deux remarquables officiers. Mais elle n'atteignit les bords du lac qu'en janvier 1904. On ignorait ses travaux, en négociant la convention franco-anglaise du 8 avril, qui nous donna encore une frontière inacceptable. Il fallut engager de nouveaux pourparlers. La première conférence eut lieu en octobre 1905 et six mois après seulement fut déterminée la frontière actuelle. Elle nous donne enfin une route praticable pour gagner Zinder; elle rend leur territoire aux sultans de Tessaoua et de Zinder, enfin en suivant la Komadougou Yobé, elle permet d'atteindre le Tchad.

« Tout vient à point à qui sait attendre, » dit la sagesse des nations.

En descendant le Sénégal, de Kayes à Saint-Louis, nous apercevons perché sur la berge, un cargo de bonnes dimensions; pendant la dernière crue du fleuve, qui couvrait les prairies environnantes, entraîné par le courant, il s'est échoué sur la rive et y est resté. Les gens de la Compagnie l'ont étayé pour lui permettre d'attendre les prochaines pluies. Ce fait donne une idée de la hauteur et de la force des crues du Sénégal.

M. Ernest Roume, Gouverneur général.

A Dakar, je me présente au gouverneur général et au commandant supérieur des troupes. Je suis heu-

reux de remercier le général Houry de l'appui qu'il a donné au Territoire. Depuis sa prise de commandement, tout a mieux marché. Le gouverneur général, M. Ernest Roume est un des plus grands coloniaux contemporains, véritable créateur du gouvernement général de l'Afrique occidentale. Alors qu'il était directeur au ministère des Colonies, il avait étudié l'organisation administrative de l'Indochine; il veut avoir à Dakar l'instrument puissant que possède le gouverneur général d'Hanoï : un budget du gouvernement général, c'est-à-dire le moyen d'effectuer les grands travaux nécessaires au développement des colonies.

Mes sentiments sont doubles en m'embarquant : satisfaction d'avoir fait lever les interdictions qui ne permettaient pas au Territoire de vivre, d'avoir obtenu les autorisations nécessaires pour rendre son action utile; d'autre part, une certaine amertume de ne pas cueillir les fruits que j'ai fait mûrir. N'importe! Seul compte le service de la France!

DEUXIÈME PARTIE

TCHAD

CHAPITRE PREMIER

DE PARIS A BRAZZAVILLE

La grande forêt équatoriale incommensurable, muette et triste.

Pierre MILLE.

Au retour de Zinder, au mois d'avril 1903, la France est dans toute la beauté du printemps. Un de mes amis, cavalier, me propose une promenade au bois ; avec des chevaux qui demandent à galoper : c'est merveilleux.

Un grand souvenir : le général de Lacroix était commandant de l'École de guerre ; son officier d'ordonnance, des Vallières (1), mon camarade de promotion. La bienveillance du général me permit de suivre les voyages de l'École, qui furent d'autant plus instructifs que ceux d'infanterie et d'artillerie étaient

(1) Qui fut tué à l'ennemi en mai 1917, comme général de division.

dirigés par des professeurs, qui sont devenus les maréchaux Pétain et Fayolle.

Affecté au 7^e colonial à Rochefort, commandant un bataillon aux manœuvres de Saintonge, je retrouvai mon ancien chef, l'organisateur du Soudan, le général de Trentinian. Les manœuvres ressemblèrent aux autres par le mépris de la réalité ; mais le général sautant d'un bond en selle sur un grand cheval, frappa d'étonnement les cavaliers présents.

Gaston Doumergue, ministre des Colonies. 1903.

Rentré à Paris le 30 octobre. Mon ami Terrier m'emmène le lendemain au dîner de l'Association cotonnière coloniale, qui lançait l'idée du « Niger, Nil français ». M. Eugène Étienne l'ami des coloniaux, Marchand, Baratier, Mangin, etc., y étaient. « Vous voilà, me dit-il, je vous croyais à Rochefort. Je viens de dîner à côté du ministre des Colonies. M. Gaston Doumergue est préoccupé du Territoire du Tchad : le commandant Largeau a terminé son séjour et demande son successeur. Il manque de tout : vivres, munitions, argent. J'ai dit au ministre que vous me paraissiez indiqué pour le remplacer... D'ailleurs, allons le voir. »

Nous passons dans un salon et le ministre me dit tranquillement : « Êtes-vous disposé, comme le dit M. Étienne, à partir pour le Tchad ? » Bien qu'un peu surpris, je réponds : « Oui. — Eh bien, venez me voir demain, je vous ferai donner un bureau au ministère pour préparer votre mission, parce que la situation n'est pas très bonne, il y a beaucoup à faire. »

**Le « dossier du Tchad ». Le thaler autrichien de Marie-Thérèse.
L'oiseau-mouche du maire de Dakar. Alfred Fourneau
gouverneur et Gentil gouverneur intérimaire du Congo,
à Paris. Mariage de mon frère Xavier.**

Le directeur des Services militaires au ministère des Colonies — qui était alors installé au Pavillon de Flore — était le colonel Barrand, officier du génie, silencieux, travailleur et bienveillant, dont le souvenir se lie un peu dans ma mémoire à celui du maréchal Joffre. Il me donna à étudier les dossiers de mes prédécesseurs : commandants Destenave et Largeau.

C'est sous les ordres de Destenave — dont les Sénégalais prononçait le nom : commandant 19 — que mon ami Millot avait été tué au premier combat de Bir Alali, le 9 novembre 1901. A lire le rapport, on voit qu'on a été surpris par la première rencontre avec l'armement à tir rapide des Senoussistes du Nord. Le petit détachement de Millot est arrêté par leur feu ; Millot tombe mortellement blessé et la troupe ne peut se replier qu'avec peine.

Quelques semaines après, le commandant Tétard reprend l'affaire, avec des forces plus importantes. Mais les Senoussistes bien armés tiennent dans leurs tranchées de façon telle, que le capitaine Bablon, désarmé par un premier coup, se bat à coups de poing avec un Touareg emmitouflé à cause du froid : il est dégagé par son lieutenant Pradier, qui est tué immédiatement après.

Le dossier du Tchad était rempli d'intérêt.

Le transit du Territoire atteignait 300 tonnes par an. Il fallait les répartir en charges de 25 à 30 kilos, c'est-à-dire 9 000 charges, qui représentaient environ

12 000 porteurs, soit 100 000 journées de portage. Aussi les populations fuyaient-elles la piste de ravitaillement. De Bordeaux, les marchandises mettaient parfois dix-huit mois pour parvenir à Fort-Lamy, d'autant plus que les pertes, occasionnées par les difficultés de transit et multiples transbordement, allaient jusqu'à 90 pour 100 (1).

Largeau se plaignait d'être laissé sans moyens au bout de cette longue ligne de communication de 14 000 kilomètres : encore ne faut-il pas compter ces distances d'après le nombre de kilomètres, mais d'après le temps nécessaire pour les parcourir. Nommé commandant de Territoire, j'allais mettre quatre mois pour atteindre mon poste à Fort-Lamy.

Sur l'un de ces rapports, M. Gaston Doumergue avait écrit en marge : « Travail intéressant, très bien fait. Il faut donner au commandant Largeau ce qu'il demande, dans la limite des crédits. Un échec dans ces régions aurait une portée incalculable. » J'en pris une copie, qui me fut fort utile deux ans après.

J'établis une note exposant que, si l'on pouvait à la rigueur se priver de vivres européens pendant quelques semaines, quelques mois même, en se contentant de la nourriture indigène, on ne pouvait se passer ni de l'argent nécessaire pour assurer la solde et payer les achats, ni de l'armement et des munitions, garantie de la sécurité du Territoire et de l'honneur national, et je conclusais en demandant que le premier convoi de munitions envoyé au Tchad fût confié à un officier qui le convoierait de bout en bout, comme ses propres bagages. Ce qui fut fait et réussit.

(1) C'est seulement en 1919 que le portage a disparu par la construction d'une route de 380 kilomètres, allant de Bangui à Batangafo, sur le Bahr Sara, qui a été prolongée sur Fort-Archambault et Fort-Lamy.

A côté de ces travaux, nous avions à faire des achats. Le Tchad en effet ne ressemble pas au Soudan ni même au Zinder. Cette région, qui doit son nom au grand lac de l'Afrique centrale, est un pays singulier, domaine de tribus anthropophages, campées au cœur de forêts gigantesques ou sur les rives de fleuves immenses.

La monnaie en cours est le thaler autrichien de Marie-Thérèse qui s'achète au poids à Paris (1). La petite monnaie se compose de perles d'échange : grosses perles bleues Bapteros dont les femmes se font des colliers et des ceintures, et petites perles Bayakas, dans lesquelles elles enfilent leurs cheveux. Certaines ont aussi la tête couverte de ces petites perles multicolores.

Mon ami Gaden, l'un de mes officiers lors de la capture de Samory (2), m'avait rejoint de Bordeaux pour travailler. Quand on se retrouvait le soir, après avoir fait des démarches, remué des dossiers ou acheté des perles, on aspirait à la libération, au départ.

Nous n'eûmes pas à regretter cette période d'attente et de préparatifs. Le grand Binger qui, seul avec un sergent, traversa le Soudan de part en part et en rapporta deux volumes de notes et la première carte de la région, a dit : « Le succès d'une mission dépend pour beaucoup de sa préparation. » Ce qui a été prévu en effet ne manque pas après.

Il y eut aussi des rencontres amusantes. Nous étions allés chez Binger, alors chef du cabinet du ministre des Colonies. Nous avons été accueillis par

(1) Le thaler, d'un module un peu plus grand que notre ancienne pièce de 5 francs en argent et d'un titre inférieur, vaut 2 fr. 50 en Europe. Son cours officiel en Afrique équatoriale est de 3 francs, mais les noirs lui donnent une valeur supérieure ou du moins égale à notre pièce de cent sous.

(2) *Au Soudan*, Éditions Pierre TISNÉ.

la phrase habituelle : le ministre me priait d'attendre cinq minutes (minutes indéfiniment extensibles de cinq à cinquante). Lorsque entre impétueusement un monsieur qui se présente d'une voix forte : « Marsat, maire de Dakar. » Il avait sous le bras un journal roulé en cornet, d'où il tira un oiseau-mouche. « Pour madame... » dit-il. Il entra immédiatement. « Je n'attends jamais, » ajouta-t-il en riant.

A Zinder, la région était semi-désertique, les routes n'étaient que de mauvaises pistes, souvent effacées par le vent de sable du désert, des tirailleurs étaient morts de soif. Au Congo, nous allions trouver l'immense forêt équatoriale envahie par les eaux.

Nous rencontrâmes un soir un de nos bons camarades, qui avait été au Tonkin et qui, ayant entendu parler de notre départ pour le Tchad, nous dit : « Mais quelle idée d'aller là-bas ? Qu'est-ce que c'est... le Tchad ? — Un grand lac mystérieux au cœur de l'Afrique. — Mais alors, c'est un pays de nègres ? — Non, de noirs. — Si tu veux. Et bien, j'aurais compris que vous alliez au Tonkin, il y a à Hanoï des cafés aussi beaux qu'à Paris. — Mais, mon cher, si c'était une question de café, nous resterions en France. »

Au mois de janvier 1904, le départ semble prochain, lorsque le ministre décide que j'attendrai le retour en France de M. Alfred Fourneau, gouverneur du Congo français, qui le fixera sur la situation. Il arrive en effet avec un projet de réorganisation de la colonie. Le courrier suivant annonce le retour de M. Gentil, gouverneur intérimaire, qui demande à être entendu.

Le temps passe ; les concessions entre lesquelles ont été découpés les territoires du Congo n'ont pas donné satisfaction, de nombreuses critiques se sont élevées dans le Parlement et dans la presse. Il est un moment question de faire entrer le Tchad dans le

Congo civil et l'on me fait miroiter le titre de gouverneur. Enfin, avec l'appui de M. Gentil, les choses s'arrangent et finalement, je pars avec lui le 15 mars 1904.

Ce retard m'a valu un grand bonheur de famille : celui d'assister à Rouen au mariage de mon frère Xavier avec Mlle Hélène Desbuissons, alors que mon frère Pierre s'était marié à Nancy avec Mlle Madeleine Cartier-Bresson, pendant que j'étais à Zinder.

De Bordeaux à Matadi. Mes officiers.

Le voyage à bord de la *Ville de Macéio* fut pittoresque. C'était un vieux paquebot caboteur, qui faisait escale à tous les petits ports de la Côte d'Ivoire. Nous étions assez nombreux, et la gaieté remplaçait avantageusement le confort : avec M. Gentil qui avait avec lui son secrétaire général M. Telle, avec sa femme et ses charmantes filles, quelques commerçants et mes officiers.

Du temps que j'étais l'adjoint du colonel Péroz à Zinder, je l'avais entendu se plaindre de certains officiers et sous-officiers qui, bons en eux-mêmes, n'étaient pas du tout qualifiés pour de pareils pays. Aussi avais-je profité de la bienveillance de M. Gaston Doumergue pour lui demander de bons collaborateurs. Grâce au général Famin, ce grand directeur des troupes coloniales, qui nous fit tant de bien à tous, je pus avoir mon vieil ami Gaden, le capitaine Bablon, qui s'était distingué au deuxième combat de Bir Alali, un autre officier d'élite, le capitaine Rivière, les lieutenants Freydenberg et Georges Mangin (1), et l'un des officiers

(1) Le frère du général Charles Mangin, le vainqueur de Villers-Cotterets et autres lieux.

les meilleurs que j'aie rencontrés : le lieutenant Gerhardt. Très bien doué, jeune breveté, il me fut dans les moments difficiles du Tchad et plus tard dans l'Adrar, le plus intelligent, dévoué et brave des collaborateurs.

Nous revoyons la barre du golfe de Guinée : les gros rouleaux formés par la mer, qui rendent les transports à terre si périlleux. La côte est très différente de celle du Sahara. De nombreuses rivières y débouchent la terre et l'eau s'entre-pénètrent (1).

La barre faillit nous coûter la vie à Konakry. Nous étions descendus à terre pour visiter les travaux du chemin de fer actuel de la Guinée, ligne pittoresque tracée dans la montagne. Le médecin du chemin de fer, qui me reçut dans la charmante petite ville de Konakry, était Boyé, notre docteur de la colonne contre Samory.

Nous étions revenus à la tombée de la nuit : la *Ville de Macéio* était sortie du port pour être prête à partir. Nous voici embarqués, M. Gentil et moi avec deux ou trois officiers, dans une petite chaloupe menée par deux rameurs et un timonier noirs. Lorsque nous eûmes dépassé le môle, nous trouvons une mer assez forte. Une première vague nous aborde par le travers et remplit la barque. Le timonier crie à M. Gentil : « As pas peur, commandant, as pas peur... » Heureusement le commissaire général du Congo était un ancien officier de marine. Il envoie promener le timonier, saisit la barre et redresse l'esquif, au moment où survenait une nouvelle lame. Nous remontons à bord, copieusement trempés.

(1) Sur cette côte inhospitalière de Grand-Bassam, nous avons créé dans la lagune intérieure d'Ébrié, un port où aboutit le chemin de fer qui réunit la Côte d'Ivoire à Bobo-Dioulasso, au centre du vieux Soudan.

Le commissaire général débarque à Libreville, capitale du Gabon. Cette vieille colonie est française depuis 1839. Le lieutenant de vaisseau Bouët-Willau-
mez, commandant la *Malouine* y avait débarqué et fait un traité avec le roi Denis. Ce fut au début, sur l'embouchure du fleuve, un poste au milieu des bois impénétrables. C'est aujourd'hui Libreville. En 1842, les premiers missionnaires du Saint-Esprit arrivent sur la côte, suivis par des religieuses de l'Immaculée Conception, les « sœurs bleues » de Castres ; leur mission s'installe dans le voisinage du poste.

Je continue à bord du stationnaire, qui portait le gracieux nom d'*Alcyon*. Il était commandé par le joyeux lieutenant de vaisseau Cuxac, qui se présentait : « le premier canonnier de la marine. » Ce fut pour le commandant en second, l'enseigne de vaisseau de Parseval, le futur amiral, l'occasion de demander et d'obtenir de m'accompagner. Ce fut lui qui, plus tard, démontra, remonta et conduisit jusqu'au Tchad, le petit vapeur *Jacques d'Uzès*.

Avant d'arriver à Matadi, où débouche le Congo, la mer change de teinte ; elle est jaune et même brune, tant est puissant l'afflux des eaux roulant une boue d'alluvions et de branches d'arbres. Le ciel se remplit d'oiseaux. Or, nous avons parmi les jeunes officiers du bataillon, un gentil garçon qui venait de permuter et avait été victime des marchands. On lui avait vendu une arbalète qui, lui avait-on dit, lançait une petite flèche, déroulant un fil de platine. L'on n'avait qu'à enrouler le fil en sens inverse pour rattraper la flèche. On lui conseille d'essayer son arme en abattant l'un des oiseaux voletant autour de nous. Notre chasseur vise une mouette, le fil se déroule, casse... Le tireur se retourne vers nous, le visage déçu : « Et je n'ai pas de flèche de rechange ! » Les fameux achats attribués

par Alphonse Daudet à Tartarin de Tarascon ne sont pas tous dus à l'imagination du romancier.

Matadi, au pied d'une colline rocheuse, est remarquable par la chaleur de son climat. Le port fut créé par Stanley à coups de mélinite, ce qui lui valut le surnom de Boula Matari. Un petit chemin de fer belge audacieux accroché à la montagne, franchit des ravins, traverse des tunnels et arrive en deux jours à Léopoldville, capitale du Congo belge, sur les bords du Stanley Pool.

En face, à quelques heures de bateau, la capitale du Congo français : Brazzaville, car la rive française du Congo, le Mayombé, région de collines boisées n'offrant aucune route, les difficultés de portage y retinrent la mission Marchand près d'un an.

Tout cela est changé : de Pointe-Noire, nouveau port sur l'Océan, un chemin de fer français relie la France au Congo et à Brazzaville.

Brazzaville en 1904 et en 1932.

Brazzaville a poussé au petit bonheur, comme le Congo français ; sans argent on ne construit ni quais ni bâtiments. Accostage en pleine brousse ; au bout de sentiers serpentant entre les cailloux, les buissons et les arbres, la ville n'est qu'une agglomération de maisons coloniales isolées du sol par des pilotis, entourées de vérandas et couvertes de toits plats, semées au hasard au milieu des grands arbres. La maison la plus importante est celle de M. Greshof, représentant d'une société hollandaise, qui nous rendit de grands ser-

vices dans les débuts difficiles de la colonie (1).

Il y régnait une chaleur tropicale, chaude et humide. Mais le vieux Congo était très accueillant. M. Iack, qui faisait l'intérim, était un des premiers compagnons de Brazza. Homme du Nord, il ne se rappelait plus pourquoi il avait suivi le grand explorateur, mais il n'avait plus quitté le Congo.

Il nous invite fraternellement à déjeuner. Le plat national : bifteck aux frites. Si le tubercule frit n'imité que d'assez loin la pomme de terre, la viande est excellente. « Je vois que vous appréciez mon biftecks, me dit M. Iack. — Mais, certainement, vous avez d'excellent bœuf au Congo. — Pas du tout, c'est de l'hippopotame... » C'est en effet un bœuf de rivière qui mange des herbes aquatiques.

Les environs de Brazzaville sont pittoresques. Une visite s'impose aux chutes de Dioué, sur plusieurs kilomètres le Congo précipite la masse de ses eaux dans des tourbillons mugissants, pour finir par une cataracte gigantesque dans un chaos de rochers.

Les Pères du Saint-Esprit, ces mêmes admirables missionnaires que j'avais connus au Soudan, ont créé une florissante mission. L'évêque est Mgr Augouard, un contemporain de Brazza, qui ne s'est jamais laissé décourager. Il savait qu'il ne faut jamais se rebuter,

(1) Vingt-huit ans après, le médecin-général Fulconis m'écrira :

« Le Brazzaville de 1932 diffère de celui de 1904, c'est un fait qui ne supporte pas d'être mis en doute. M. Antonetti est passé par là. Le sol s'est nivelé, les marais ont disparu, des avenues et des plans sont tracés, des édifices publics siègent en des lieux d'élection. L'hippopotame viande de boucherie ! Personne ne croit plus qu'il fut un temps où il n'y avait pas autre chose à se mettre sous la dent ! Le Portugais marchand de soupe de jadis est oublié : hôtels, restaurants, cinémas se sont substitués à la mesure dudit Portugais. La route des caravanes s'efface sur le terrain. Une voie ferrée, trachée-artère de Brazzaville, permet à l'Afrique équatoriale française d'aller respirer l'air de l'Océan. C'est magnifique. »

C'est l'œuvre de la France.

jamais renoncer, et que parmi les cannibales comme chez les autres, il y a de braves gens, qui peuvent devenir de bons chrétiens.

Les archives du vieux Congo.

M. Gentil ayant été retenu à Libreville, la colonie semblait désorganisée. Les projets de colonie civile s'étendant jusqu'au Tchad avaient été connus, un chef de bataillon avait même été désigné pour prendre le commandement du Tchad et j'arrivais comme commandant du Territoire militaire et du bataillon.

Je ne pus obtenir grands renseignements, mais trouvais vif intérêt et grands enseignements à feuilleter les archives du vieux Congo. Elles renferment des trésors. Ces liasses de feuillets jaunies, écornés, c'est l'effort héroïque de Brazza et de ses compagnons depuis les années 1870. Que de dangers, que de pertes !

En juillet 1887, un excellent officier, le capitaine Pleigneur, qui avait entrepris la carte du pays, se noie dans les rapides de l'Ogooué, avec tout son personnel et son matériel. Huit jours après, Albert Dolisie, un des premiers compagnons de Brazza est attaqué en pirogue, poursuivi par les indigènes à coups de lances et de flèches, sa pirogue culbutée, lui-même est frappé d'une flèche en nageant ; il est finalement sauvé par miracle.

Dans la même année, Alfred Fourneau, l'un des meilleurs du vieux Congo, chargé de mission dans la Sangha, est attaqué la nuit dans un village ; plusieurs centaines de forcenés se jettent sur son petit campement, l'accablant de lances et de flèches. Le compagnon de Fourneau, atteint à la tempe droite, est tué ;

lui-même est blessé à l'arcade sourcilière et à la cheville. Il est poursuivi, emportant un de ses hommes, laissant sur le terrain 7 camarades et 28 porteurs. Mais l'explorateur avait gardé l'instrument de salut, dans la forêt comme sur mer : la boussole. Le revolver dans une main, la boussole dans l'autre, il oriente sa retraite vers une rivière où il espère trouver des pirogues. Les rescapés s'embarquent, mais le jour commence à pointer. Les sauvages courent sur la rive et criblent de flèches la pirogue. Un feu nourri les écarte et la vitesse accélérée des pirogues — on pagaie fort, quand on veut sauver sa peau... — sauve la situation. La mission a perdu 35 hommes et n'a dû son salut qu'à l'intrépidité et au sang-froid de son chef.

« En novembre 1894, Brazza lui-même l'a échappé belle sur le Congo. Le *Courbet* descendait le fleuve à toute vitesse, passant, à 300 mètres de la rive, près d'un banc de roches découvert aux eaux basses. L'homme de barre voit quelque chose à la surface de l'eau, met toute la barre d'un bord au lieu de la mettre du bord opposé, pour éviter l'obstacle et — pan — ça y est. Brazza et Blöm mettent les tonnelets contenant les papiers dans la pirogue qui est en couple; Pottier (du journal *l'Illustration*) y met ses clichés. Les gens qui ne savent pas nager se précipitent vers cette pirogue et les autres s'y accrochent de chaque bord. On pouvait encore sauver pas mal de choses ainsi. Le *Courbet*, en s'enfonçant, fait un mouvement de bascule et la cornière de sa toiture vient s'abattre sur la pirogue qui sombre avec la vedette. Total : tous les papiers sont perdus, tous les clichés de Pottier également perdus, 6 000 francs en or appartenant à M. de Brazza sont noyés. Latreille noyé; un instituteur Arabe et son enfant, noyés; trois Sénégalais et trois Loangos noyés. Brazza et Blöm, nageant, sont arrivés

à la rive à bout de forces ; Decaux et Pottier se sont sauvés sur des tonnelets qui flottaient. » Moralité : ceux qui sont à la barre doivent faire attention.

D'autres rapports prouvent que ces braves gens n'étaient même pas ravitaillés. Le chemin de fer belge n'étant pas encore construit, les caisses viennent par la voie de l'Ogooué, apportant de la farine, du vin, des conserves et des vivres pour les malades, sous les intempéries, et soumises à des immersions fréquentes dans les rapides. A l'arrivée, quelques colis ouverts révèlent un contenu complètement avarié et définitivement perdu. Les vivres de conserves pour malades sont endommagés par la rouille. Les chargements inscrits sont souvent faux. On reçoit sous la désignation de verroterie, des caisses contenant des pioches ; d'autres, annoncées pour contenir des paumelles, renferment des cadenas ; de ballots marqués « bonnets de coton », on sort des pavillons ; tout le reste à l'avenant : « C'est à devenir fou, » écrit de Brazza, et l'on est dans la nécessité de tout déballer pour savoir exactement ce qu'on doit expédier aux postes et stations du Haut-Fleuve.

Mais les broussards d'autrefois, Soudanais et Congolais, trouvaient leur plaisir dans les difficultés, la rudesse, le pittoresque aventureux de leur tâche, les Congolais avec encore plus d'originalité et d'indépendance. M. de Brazza en effet — l'explorateur, le créateur du Congo, l'avait donné à la France, au cours d'expéditions héroïques. Sans escorte, livré à quelques noirs que son cœur d'apôtre avait conquis, il avait découvert le grand fleuve et tenu tête à Stanley. Son personnel avait été recruté au hasard des rencontres. Rien de plus curieux à cet égard que le livre de son secrétaire, M. de Chavannes.

M. de Chavannes qui fait ce récit, retrouve ses

déceptions de 1884-85, quand il procédait à la première installation de Brazzaville. Comme toujours on fait face à la mauvaise fortune avec un mot d'esprit. Et Dolisie déclare simplement : « On consommera les marchandises et les vivres en écritures (1)... »

Le vieux Congo n'avait pas eu plus de chance au point de vue militaire. Le mot détonne peut-être un peu.

M. de Brazza avait conquis tout l'Ouest africain sans un sou (sauf sa fortune personnelle) et il avait réussi à atteindre le Congo. Mais quand plus tard l'organisation s'étendit, qu'elle exigea un personnel toujours insuffisant mais qui n'en avait pas moins besoin de manger, les nécessités de ravitaillement, le passage d'Européens inconnus, qui n'avaient pas le prestige très personnel de Brazza, amenèrent les incidents que nous venons de raconter. Chaque fois que Brazza était dans la brousse, tout le monde était à ses pieds. Lui disparu, ses collaborateurs retrouvaient les mêmes difficultés. Une fois, après les premiers troubles et les difficultés de l'Ogooué, M. de Brazza avait obtenu deux compagnies de tirailleurs sénégalais. Avant d'atteindre le Congo, elles furent déroutées sur le Dahomey, où les crimes de Béhanzin avaient déterminé l'expédition de 1892, qui nous donna le pays. Les compagnies furent remplacées par des miliciens, sans crédits pour les payer.

Le Gouverneur général Victor Liotard.

Plus tard, deux compagnies de Sénégalais détachées de la mission Monteil débarquèrent au Congo. Le com-

(1) *Le Congo français*, par Ch. DE CHAVANNES.

mandement en fut donné à un vieux Congolais, qui ne doit pas être oublié : Victor Liotard était un ancien pharmacien de deuxième classe des colonies, passé dans le cadre des administrateurs du Congo. Cet homme simple avait une âme de soldat et de patriote. On lui confia le commandement des deux compagnies. A travers toutes les difficultés du pays, il parvint à les pousser jusque dans le Haut-Oubangui, tint tête avec un calme résolu aux empiètements continuels de l'État Indépendant, traita avec les roitelets du pays, installa sur le Haut-Soueh le poste de Dem Ziber. Quand arriva la mission Marchand, Liotard mit toute son autorité et toute son influence à sa disposition. C'est le général Mangin lui-même, le second de Marchand, qui me l'a dit. Il lui passa même son vapeur le *Faidherbe*, si utile qu'il lui fût dans ce pays de rivières, mais pour ce grand patriote, l'intérêt national passait avant tout. Il devint gouverneur général des colonies.

La superficie du Congo — aujourd'hui l'Afrique équatoriale — est près de quatre fois supérieure à celle de la France. Elle s'étend entre le 14° de latitude nord et le 6° de latitude sud, soit 3 160 kilomètres et 2 100 de l'Est à l'Ouest, sous des climats très différents par conséquent.

Les difficultés résultant de cette immense étendue, et le fait qu'on ne lui a pas consenti les mêmes sacrifices qu'aux autres colonies, ont retardé son développement.

Comme conclusion, on vous montre le rapport d'un administrateur commandant le cercle de Loukolela en août 1892. C'est plutôt un croquis : le grand fleuve, la forêt impénétrable dominant un petit poste. Au bord de l'eau, un palmier auquel s'appuie du coude un homme, coiffé du grand chapeau de feutre à la mode au Congo, qui, penché sur le fleuve, voit mélancolique-

ment passer les troncs d'arbres emportés. Le texte se compose d'une seule ligne : « Gérardin s'emm...bête. »

Mais il y a aussi l'épisode inoubliable du sergent Malamine.

Le sergent Malamine et Stanley.

« Le 10 septembre 1880, le lieutenant de vaisseau Savorgnan de Brazza signait avec le roi Makoko un traité qui donnait à la France 10 milles de terrain sur la rive droite du N'Tamo, en amont des premiers rapides du Congo, (le Stanley Pool) à l'endroit où se trouve maintenant Brazzaville (1).

« Il y laissait à la garde du pavillon français le sergent Malamine avec 3 laptots (marins sénégalais) et continuait ses explorations pour relier la nouvelle station à la côte.

(1) Le texte de ce traité était d'une très grande simplicité. Il devait par sa forme étonner les chancelleries. Quand il parut au *Journal officiel*, l'ambassadeur d'Angleterre devait demander « s'il était vraiment authentique ».

« Le roi Makoko, qui a la souveraineté du pays situé entre l'embouchure de la Léfèni et Ncouna, ayant ratifié la cession de territoire faite par Ngampey pour l'établissement d'une station française et fait de plus, cession de son territoire à la France, à laquelle il fait cession de ses droits héréditaires de suprématie ; désirant, en signe de cette cession, arborer les couleurs de la France, je lui ai remis un pavillon français et par le présent document fait en double et revêtu de son signe et de ma signature, donné acte des mesures qu'il a prises à mon égard, en me considérant comme le représentant du gouvernement français.

« Fait à Nduo, au village de Makoko, le 10 septembre 1880

Signé : l'enseigne de vaisseau
chef de la Mission de l'Ogoué
et du Congo intérieur,

P. SAVORGNAN DE BRAZZA.

Makoko a fait ci-contre son signe.

« Brazza avait une confiance absolue en la droiture du sergent Malamine. Il savait qu'il ne céderait jamais le terrain confié à sa garde. A son départ, il lui remit un drapeau et quelques caisses de cartouches en lui recommandant « de veiller au maintien de la paix entre « les villages sous l'autorité de Makoko, de prendre « toute l'influence possible sur les natifs et de tenir « ferme le pavillon en toutes circonstances. » Brazza lui avait laissé entre les mains un duplicata de l'acte de cession qu'il avait ordre d'exhiber à tout Européen de passage (1).

« D'abord tout alla bien. Le sergent Malamine n'avait pas tardé à entrer dans les bonnes grâces des chefs des environs. Ceux-ci appréciaient fort les défenses d'éléphants et le gibier que leur apportait souvent le sergent Malamine.

« Quelques mois passèrent. Un jour Malamine entendit dans le lointain des détonations. Il comprit que « Boula Matari », nom donné à Stanley (2) et qui veut dire « briseur de roches », était au travail dans les montagnes qui séparent le Pool de la mer. Les fourneaux de mines explosaient de plus en plus près et Malamine comprit que le conquérant rival de Brazza s'approchait. Très crânement il décida sur-le-champ de précipiter la rencontre.

« En une tenue qu'il s'efforça de rendre aussi réglementaire que possible, précédé d'un des laptots qui faisait flotter au bout d'une longue perche le petit pavillon tricolore, il se présenta, traité en mains, au terrible Boula Matari, faisant simplement remarquer que l'agent du roi Léopold s'était aventuré

(1) D'après Charles DE CHAVANNES et l'ouvrage du général DE CHAMBRUN : *les Grandes Figures coloniales : Brazza*.

(2) Stanley agissait pour le compte de l'association internationale chargée de constituer un État indépendant du Congo.

sur un terrain concédé régulièrement à la France.

« Ce jour-là Stanley fut obligé de battre en retraite et dut avouer que le sergent noir « exécutait avec un « tact et une habileté consommés, les instructions « reçues de son maître ».

« Six mois plus tard Stanley revenait. « Il fit quelques remarques sarcastiques sur la faiblesse du poste, la misère dans laquelle tout paraissait tomber, puis, haussant le ton, déclara qu'avec les hommes à son service il pourrait « ne faire qu'une bouchée de la « station, du pavillon et des trois défenseurs ».

Malamine fut aussi heureusement inspiré au cours de cette rencontre qu'il l'avait été lors de la première entrevue et répondit avec fierté à l'insolente menace.

« Lui et ses deux laptots n'étaient évidemment pas de taille à lutter contre l'équipage et le vapeur de Stanley, mais si petit que fût son poste, il représentait une grande force lointaine; plus puissante que les hommes et les machines, avec laquelle M. Stanley hésiterait sans doute à se mesurer, » et il ajouta que « son devoir étant d'exécuter à la lettre la consigne « qu'il avait reçue, il n'y faillirait point. »

« Des mois encore passeront. En vain le chef noir Mpoutaba, hostile à la France intriguera-t-il pour détrôner Makoko. Malgré les difficultés incessantes, le sergent Malamine toujours fidèle à la consigne reçue maintiendra bien haut nos couleurs pendant près de dix-huit mois.

« Ce geste d'un modeste sous-officier indigène est à la base de l'occupation et de la pacification de territoires cinq fois grands comme la France elle-même » écrit le colonel Charbonneau, de l'infanterie coloniale, dans son ouvrage *On se bat sur l'Equateur*. « Ce geste « ne doit-il pas être connu de tous nos sous-officiers? » (1)

(1) D'après le capitaine Ingold de l'infanterie coloniale.

M. Gentil nous rejoint et nous pouvons partir, car un des bateaux de rivière est arrivé. Je vais saluer le commissaire général. Émile Gentil ne peut cacher son émotion. Il y a six ans seulement, c'était lui qui avait planté le drapeau tricolore sur les bords du Tchad. Il y était retourné deux ans après, avec les troupes du Congo, pour le combat de Kousséri qui, en avril 1900, marqua après des années de longs et rudes efforts, la réunion du Soudan au Congo aux bords du grand lac mystérieux et des Français venus du Nord, de l'Ouest et du Sud. Et maintenant il restait attelé à une grande tâche, hérissée des pires difficultés, parce que inhérentes à la nature elle-même.

Dernière visite au bon Iack, à Mgr Augouard et à la mission. Pour combien de temps?

Zinga-Mongoumba.

En sortant du Stanley Pool, on remonte le Congo pendant 200 kilomètres, un couloir d'un kilomètre de large environ, entre de hautes collines couvertes du mur compact qui constitue l'imposante forêt équatoriale : journée de navigation monotone dans ce décor grandiose et triste. Puis on débouche dans un dédale de grandes et petites îles qu'enserrent mille bras. On n'aperçoit la terre que de bien loin, et ce ne sont que des îles.

Les vapeurs sont chauffés au bois. On s'arrête à la tombée de la nuit à un poste à bois, où un malheureux blanc — il y en avait de toutes les nationalités dans le vieux Congo — commande à quelques bûcherons noirs. Les gens que nous voyons le soir, dans ces postes à bois, ne sont pas beaux; les femmes ayant un

pagne court fait avec des herbes tressées, portent la lourde collerette de cuivre et des sortes de bottes, faites de fil de laiton enroulé autour des jambes.

Nous laissons sur notre droite un grand établissement en briques, hélas ! entièrement vide : c'est la grande mission belge des Bergues Sainte-Marie, qui a été décimée par la terrible maladie du sommeil. Au bout d'une semaine de navigation, nous quittons le Congo pour remonter son affluent de droite, aussi puissant que lui : l'Oubangui. On ne sait exactement, où l'Oubangui se jette dans le Congo. Ce fleuve a d'ailleurs été découvert par hasard par un missionnaire belge qui, remontant la rive gauche du Congo, ne s'est aperçu qu'au bout de plusieurs semaines — en ne trouvant pas le point qu'il cherchait — qu'il suivait un nouveau fleuve, auquel on donna le nom d'Oubangui.

Nous sommes arrêtés par le haut seuil de Zinga, qui marque le terme de la navigation à vapeur, près duquel s'est établi le petit village de Mongoumba.

CHAPITRE II

DE BRAZZAVILLE A FORT-LAMY. LA GRANDE FORÊT

Les tonnelets Conza.

A ce terminus de la navigation à vapeur, nous devons trouver des baleinières : il n'y en a pas. Habitué depuis le Soudan à des incidents de ce genre, nous dressons nos tentes sur un banc de sable. La cuisine s'établit avec trois pierres et une marmite, quelques-uns vont chasser sans s'éloigner. La petite table est dressée : on peut écrire et travailler.

Quelques jours après arrivent des officiers et sous-officiers rapatriables du bataillon de l'Oubangui. Ils campent à nos côtés. On partage nos petits moyens de fortune, en attendant qu'un vapeur vienne nous chercher. Notre petit camp a un aspect particulier, parce qu'il est entouré de tonnelets métalliques, dits : Conza. C'est une des caractéristiques du Congo, une conséquence des rapides fréquents dans tous les fleuves. Les voyageurs alors descendent à terre, mais, au lieu d'avoir les cantines que tout le monde connaît, on a des tonnelets Conza métalliques, avec un couvercle fermant hermétiquement ; la pirogue chavire-t-elle, les bagages sont jetés à l'eau, mais alors que les cantines sont noyées, le tonnelet Conza flotte insubmersible (1).

(1) Le tonnelet Conza ferme hermétiquement. En voici la preuve

Bangui. La grande forêt équatoriale.

Enfin des baleinières arrivent et nous atteignons Bangui, autre seuil. L'administrateur du poste se présente : « Je suis le quatrième commandant de Bangui, le seul qui n'ait pas encore été mangé. » Il est dans le Haut-Congo depuis longtemps. Tous ses administrés sont en effet anthropophages, mais il sait, comme Mgr Augouard, qu'il y a chez eux des braves gens et des gens malhonnêtes, des gens braves et d'autres qui le sont moins, des francs et des menteurs, etc... Il est vrai qu'ils mangent de l'homme.

La forêt équatoriale est un des grands phénomènes de la nature. Elle s'étend en Afrique sur des milliers de kilomètres carrés et couvre toute la région de l'Équateur, à plusieurs degrés au Nord et au Sud. Nos grandes forêts d'Europe ne peuvent en donner aucune idée. M. Augustin Bernard, membre de l'Institut, la décrit ainsi (1) :

« Les troncs des grands arbres, unis et lisses, à base écartée et rayonnante, montent presque sans branches jusqu'à 20 et 30 mètres de hauteur, puis s'épanouissent en une large couronne au-dessus de laquelle des plantes parasites forment comme une forêt sur la forêt. La hauteur totale des grands arbres peut atteindre 40 à 50 mètres.

J'étais descendu du Tchad avec mes bagages. J'avais quatre peaux de panthères ; l'une me garantissant du sable dans ma tente et les trois autres étaient dans un tonnelet Conza. Trente ans plus tard, en novembre 1937, je quitte le gouvernement militaire de Paris et on retrouve dans des bagages inutilisés au fond d'un garage des Invalides, un tonnelet Conza. On l'ouvre et je retrouve les peaux de panthères intactes.

(1) Extrait du tome XI de *Géographie universelle Afrique occidentale*, par Augustin BERNARD, membre de l'Institut.

« Sous leur couvert croissent des arbres de moindre taille, des fougères, des bananiers, des lianes à tigne ligneuse. Quatre ou cinq étages de végétation sont ainsi superposés, donnant une impression de confusion et d'exubérance. Arbres et lianes luttent entre eux, non pour l'humidité qui est plus que suffisante, mais pour la lumière. La forêt est triste, monotone, sans air ; le vent et le soleil n'y pénètrent pas. Il y règne une demi-obscurité. Les troncs des grands arbres se détachent mal du fond de la végétation basse, l'abondance des lianes, des palmes, les épineux, des petits arbres à branches basses rendent en général la marche pénible. Il est souvent nécessaire de se frayer un chemin à la hache. Il n'y a pas de repos apparent dans la végétation. La plupart des espèces perdent leurs feuilles, mais à des époques variables, de sorte que la forêt est constamment verte.

« Une des caractéristiques de la forêt équatoriale, c'est l'immense variété de plantes qui la composent. On y a catalogué plus de 3 000 espèces. Presque chaque arbre diffère de ses voisins, mais comme la couronne de feuillage est à une hauteur inaccessible, que les troncs se ressemblent beaucoup, on reconnaît surtout les arbres à l'odeur du bois fraîchement coupé. »

Les anthropophages. Les Bondjos. Mgr Augouard.

Depuis des siècles les arbres, branches, feuilles tombent et pourrissent. Le sol n'est pas de la terre, mais un magma spongieux et humide, qui cède sous le pied. Il n'y vit que des serpents, crapauds et mille bestioles, dont les plus redoutables sont la mouche tsé-tsé et les fourmis-magnans, qui en une heure net-

toient un cadavre, ne laissant que des os blanchis. Elles marchent en colonne de 20 à 30 centimètres de largeur et de hauteur, se chevauchant les unes les autres. L'on n'a pas envie de mettre le pied dedans. Donc point d'herbe, point de pâturages. Ni bœufs, ni moutons. Et c'est — il faut le reconnaître — le besoin de viande (car nous avons des dents de carnivore) qui, dans toute l'étendue de la forêt vierge équatoriale — et là seulement — a rendu les populations anthropophages. Pour elles, la chair humaine morte est de la viande. Aussi les tribus étaient-elles constamment en guerre entre elles. Le combat terminé, les deux partis mangeaient les morts sans se préoccuper du reste.

Nombreuses étaient ces tribus. L'une des plus importantes habite les environs de Bangui. Son nom a disparu et a été remplacé par celui de Bondjo, corruption de notre mot familier : bonjour. Ces Bondjo sont de grands gaillards, qui s'enlèvent les cils pour que l'œil soit plus saisissant dans leur face noire. La coutume de leur tribu est que seuls ont le droit de manger de la chair humaine, ceux qui peuvent prendre femme et combattre. Quant aux femmes elles ne peuvent manger de l'homme, car elles mourraient dans la même année : il en est de même des enfants.

Le « commandant » de Bangui, celui « qui n'a pas été mangé », émaille ses théories d'anecdotes.

Un commandant militaire arrive au Congo. Le gouverneur lui demande s'il peut compter sur ses officiers. « C'est que j'ai vu monter récemment un officier qui, dans son premier rapport, déclare l'intention de punir de mort tout fait d'anthropophagie dans son cercle. » Et le gouverneur d'ajouter : « C'est effrayant, ils sont tous anthropophages, cela va être l'extermination.

« On apporte un jour à l'hôpital de Brazzaville un

noir qui, attaqué par un caïman, a eu l'heureuse chance d'échapper, mais qui a la jambe déchirée par les dents de la bête. Le chirurgien décide de l'amputer. On endort le patient. Quand il se réveille du sommeil du chloroforme, il aperçoit sa jambe coupée et la demande immédiatement pour la manger. Mais il fut impossible de la lui donner, parce que l'infirmier indigène, qui lui avait donné le chloroforme, l'avait déjà dévorée...

— Mgr Augouard, ajoute-t-il, aurait pu vous raconter qu'un chef très assidu à la messe, et désirant se faire chrétien, l'évêque lui avait exposé qu'un chrétien ne pouvait avoir qu'une femme... et il en avait quatre. Mgr Augouard étant ensuite parti en France voir sa famille, à son retour le chef lui demande de nouveau le baptême. L'évêque lui ayant rappelé les conditions imposées, le chef répondit qu'il n'avait plus qu'une femme. « Qu'as-tu fait des trois autres? — Mais je les ai mangées... »

Mgr Augouard était un ancien zouave pontifical du colonel de Charette, à Loigny, janvier 1871. Il accompagnait M. de Chavannes dans le premier voyage sur le Congo en vapeur, *l'Alima*, qui remonta jusqu'à Bangui. Les navigateurs furent alimentés par la chasse : un éléphant le premier jour, un bœuf sauvage le second. M. de Chavannes, dans ses Souvenirs, se déclare partisan des missions, surtout quand les missionnaires ajoutent à l'évangélisation chrétienne, l'enseignement d'un travail manuel, agricole ou industriel.

L'un des anciens marins de M. de Brazza commandait un petit poste ; il avait installé sur son casque une forte baguette avec une drisse et un petit pavillon tricolore. Chaque fois que M. de Brazza venait dans son poste, il hissait trois fois les couleurs, comme sur les bâtiments de guerre.

On voit que la rude existence de Bangui n'avait

pas éteint la gaîté de l'administrateur. Il est à remarquer d'ailleurs que les caractères enjoués supportent mieux les difficultés que les mélancoliques et les ténébreux.

Le bataillon de l'Oubangui-Chari-Tchad et ses officiers comptables.

Le bataillon de l'Oubangui-Chari-Tchad a 4 compagnies tenant la région du grand lac; la 5^e occupe les postes du Haut-Oubangui. Bangui a été choisi au ministère comme résidence des comptables du bataillon. Le poste se trouve en effet à l'angle des deux directions. Combinaison administrative qu'on peut trouver discutable dans un pays, où des centaines et des milliers de kilomètres séparent certains postes et qui est alors entièrement dépourvu, non seulement de téléphone, mais de télégraphe. Après avoir reconnu pour y établir le poste une colline boisée dominant le confluent, et mieux éventée, je laisse mes comptables avec beaucoup de papiers et peu de moyens, ne pouvant guère que leur souhaiter bonne chance.

Et nous continuons à remonter vers le Nord en petites pirogues, au milieu des rapides. Nous apprécions tous les jours les avantages du tonnelet Conza.

Nous quittons l'Oubangui pour remonter le Kemo jusqu'en un point nommé Fort de Possel, d'où part la piste de ravitaillement.

Le portage, fléau de la population. Le Chari, le Gribingui. Fort-Crampel.

A travers une région peu difficile, mais dépeuplée — car le portage à tête d'homme dans un pays, où il n'y

a aucun animal transporteur du fait de la mouche tsé-sé, était un fléau pour la population — nous passons à Krebedje, aujourd'hui Fort-Sibut (1).

Nous atteignons le bassin du Chari, le grand affluent du Tchad, en arrivant au point où le Gribingui, affluent du Chari devient navigable : Fort Crampel, du nom du voyageur qui voulut atteindre le Tchad après Gentil et fut tué par les musulmans de N'Délé, capitale du Dar el Kouti, à 250 kilomètres dans l'Est, ville de 7 à 8 000 habitants où, comme dans toutes les capitales de ces États barbares, fusionnent les races par l'afflux des esclaves razziés.

Dès lors, la route ne présente plus grandes difficultés. On descend d'abord le Gribingui en pirogues. Le campement du soir est d'autant plus agréable, qu'on sort peu à peu de la forêt pour rentrer dans la région soudanaise, c'est-à-dire des grandes savanes, avec quelques beaux arbres. Nous laissons dans l'Est N'Délé et l'embouchure de l'Aouk, un des grands affluents de droite, voguant vers Fort-Archambault.

Premiers combats avec Rabah : Togbao, Kouno.

Gentil, en 1897, y était passé, montant « à la conquête du Tchad », où il fit flotter les couleurs le 30 août. Il échappa à Rabah, grâce à son audace et à sa bonne chance. Il avait eu le temps de traiter avec Gaourang, le sultan du Baghirmi, et même avec le sultan de Kouti, Mohammed El Snoussi. Ces deux chefs ne son-

(1) Ces appellations, ainsi que plus au nord Fort-Archambault, ont été données dans les débuts de l'occupation, du temps de la mission Marchand, du nom des officiers ou sous-officiers victimes du climat dans cette dure période.

geaient qu'à se soustraire à l'omnipotence et aux razzias de Rabah.

Rentré en France, Gentil avait fait envoyer un de ses anciens camarades de la marine devenu administrateur des colonies : Bretonnet qui, accompagné du lieutenant Durand-Autier et de 40 miliciens, poussa audacieusement jusqu'à Niellim, à 100 kilomètres plus loin que Fort-Archambault, et installa un poste sur le rocher de Togbao. Rabah qui venait d'envahir le Baghirmi, entendant parler des Français, envoya une partie de son armée qui, le 17 juillet, détruisit le poste de Bretonnet. Les deux officiers et les 40 miliciens furent tués. Seul le sergent sénégalais Samba Sall qui, blessé et prisonnier, put s'enfuir rapporta l'affreuse nouvelle aux postes de l'arrière.

Un brave, un peu tête brûlée, de Béhagle, s'était flatté d'acquiescer à la France la bonne volonté de Rabah. Il était près de lui. A la nouvelle des grosses pertes d'hommes que lui avait coûté le combat de Togbao, Rabah le fit pendre.

En 1899, M. Gentil était reparti, commissaire du gouvernement et, très sagement, avait emmené des renforts importants. Il se porta immédiatement sur les lieux et ce n'est qu'en arrivant sur place qu'il connut l'importance du désastre. C'est alors qu'il fit établir ce poste de Fort-Archambault, comme base d'opérations contre Rabah.

Gentil avait d'excellents officiers — les futurs généraux Robillot et de Lamothe — et 350 Sénégalais. Le 23 octobre, il quitta Fort-Archambault avec 300 fusils et 2 canons de campagne et une flottille, pour aller attaquer Rabah campé à Kouno. Le 28, le combat engagé dès le matin dura avec acharnement jusqu'au soir. Nos pertes furent sévères : 46 tués, dont le maréchal des logis de Possel, et 106 blessés. L'ef-

fectif diminué de 50 pour 100 et l'épuisement des munitions ne permirent pas de continuer l'expédition et Gentil dut revenir sur Fort-Archambault préparer une nouvelle campagne.

Combat de Kousseri (22 avril 1900).

En janvier 1900, le lieutenant Meynier, de l'ancienne mission de l'Afrique centrale, vint apporter la nouvelle que son ancienne mission, reprise en main par le lieutenant Joalland, était arrivée sur le Tchad, ainsi que la mission Foureau-Lamy venant de l'Algérie à travers le Sahara. Gentil fixa un point de rendez-vous général à Kousseri pour le 21 avril, près du confluent du Chari et du Logone, à proximité de l'emplacement futur de « Fort-Lamy ». Là le commandement militaire passait au commandant Lamy, qui, sans perdre une minute, décide l'attaque pour le lendemain, dans la crainte que Rabah, sous l'impression de la grosse réunion des forces, ne s'enfuie plus loin. Non ! le chef noir, qui n'a jamais connu d'échec et est décidé à la résistance, s'est retranché derrière une palissade de 800 mètres de côté. Le 22 avril au matin, l'artillerie fait brèche dans la palissade ; la compagnie de Lamothe y pénètre la première ; le tata est enlevé.

Au moment où le commandant Lamy se porte en avant avec son état-major, un retour offensif des gens de Rabah coûte la vie au commandant, mortellement blessé ; le capitaine de Cointet est tué, le lieutenant de Chambrun grièvement blessé, Galland et Meynier blessés. Mais Rabah a été tué, et sa mort anéantit sa puissance, comme la capture de Samory libéra et pacifia le Soudan.

Fort-Archambault. Le trésorier apporte des thalers pour la solde des tirailleurs.

Nous arrivons en pays Sara, superbe race, de haute taille.

Fort-Archambault (1), le premier poste du Territoire militaire du Tchad est modeste d'aspect, mais les hauts toits de paille des bureaux et des magasins descendent jusqu'à terre, pour protéger les caisses et les sacs contre l'abondance des pluies. J'y place un officier débrouillard : le capitaine Brunet. C'est la tête de ligne de notre ravitaillement.

Prévenu, comme je l'étais, du dénuement du chef-lieu, j'eus l'agréable surprise de trouver à Fort-Archambault les 200 000 francs de thalers que venait d'apporter le trésorier. Je les fis transférer dans la caisse de Fort-Lamy, où ils étaient absolument nécessaires pour assurer les soldes des troupes et payer nos achats.

Le ravitaillement n'est pas brillant, les troupes mal vêtues, avec demi-ration de vin, après en avoir manqué complètement. Pour la route : on a eu l'idée d'y faire un Decauville ; mais il fallait deux millions. On en est resté là. Peut-être sera-t-il possible d'employer des ânes et des chevaux saras, qui sont forts. On essaiera. Seulement, il faudrait l'esprit d'organi-

(1) Un journal parisien annonça quelques mois plus tard que j'y avais été assassiné. Pure invention... Il n'y avait eu aucun incident à Fort-Archambault. Un de mes frères se rendit au ministère de la Guerre, demander des nouvelles. L'officier de la section d'Afrique lui dit : « Soyez rassuré, votre frère est parti là-bas comme commandant de Territoire ; si c'était vrai, ça se saurait. »

sation pour mettre et maintenir tout cela sur pied. Mais les administrateurs les meilleurs ne peuvent pas grand'chose, parce que mal secondés. Ils n'ont pas la moitié du personnel qu'il leur faudrait.

Je crois que ma période de commandement sera surtout d'administration. Il y a de l'ordre à mettre dans la flottille, dans les transports ; il faut organiser les transports par terre, avec des dépenses suivies de près et des remboursements de vivres et de transport réalisés. Et s'il est tiré un peu d'ivoire et de caoutchouc des deux cercles du Sud, on doit pouvoir bâtir un budget local qui puisse se tenir. Il y a là une œuvre intéressante.

Le cercle de Fort-Archambault et la vallée du Bahr Salamat viennent d'être troublés par des incursions Ouaddaïennes. Fort-Archambault a été mis en état de défense avec les caisses de vin et de farine. L'administrateur Bruel, inquiet, a donné l'ordre à Senoussi de marcher avec 1 000 hommes. Le sultan n'a rien voulu savoir, je ne le regrette pas autrement, car de ce fait le sultan de N'Délé a déchiré le traité Fourneau par lequel il s'engageait à marcher. Nous avons les mains libres pour... quand nous aurons les moyens de mettre à la raison l'assassin de Paul Crampel.

De Fort-Archambault à Fort-Lamy, le Chari coule dans une vaste plaine, navigation monotone, rompue par les rochers de Togbao, où succombèrent Bretonnet, Durand-Autier et leurs Sénégalais, dans une lutte sanglante avec les bandes de Rabah, à 50 contre 3 000.

Plus loin Kouno, le dur combat de Gentil avec ses braves officiers contre le gros des forces des Madhistes.

Enfin, le 17 juillet, je débarque à Fort-Lamy. J'avais quitté Bordeaux le 20 mars...

Fort-Lamy. Juillet 1904. Le commandant Largeau.
Ses idées sur la situation.

Largeau (1) — qui est fatigué par le climat, est content de me voir arriver, mais il passe quinze bonnes journées avec moi pour me mettre au courant de la situation présente.

« Vous avez, me dit-il, une grosse correspondance : 8 cercles et résidences : Kanem, Fort-Lamy, Moïto, Melfi, Fort-Archambault, Laï, Baghirmi. N'Délé. La 5^e compagnie est à 1 500 kilomètres, le capitaine-major à 1 000 ; l'escadron, la batterie, le service de santé, les services administratifs, ravitaillement, le commissaire général et le général commandant supérieur, tout ce monde fait des rapports, demande des crédits, envoie des circulaires d'ensemble et quelquefois de grands rapports.

« Le Kanem paraît maintenant tranquille. Plus de nouvelles des Senoussistes. Gaourang, le sultan du Baghirmi est un homme faible. S'il ne fait pas grand bien il ne fait pas de mal, ce qui est déjà beaucoup dans un pareil pays. Il ne peut d'ailleurs que s'appuyer sur nous contre son puissant voisin, le Ouaddaï, dont la capitale, Abéché, est à 650 kilomètres nord-est de Fort-Lamy, un grand pays musulman, tirant sa richesse des razzias d'esclaves. Il est de notre devoir de protéger les pays, qui se sont soumis à nous, contre les sanglantes entreprises de leurs voisins.

« Les pays de la rive droite du Chari, avec les

(1) Largeau fut un de nos grands coloniaux. Général, il fut tué à son poste de combat dès le début de la Grande guerre, en 1915.

cercles de Moïto et de Melfi, ne font pas parler d'eux.

« Le point noir est le ravitaillement qui n'arrive pas ou arrive avec des pertes énormes. Il faut trouver une autre route. Le commandant Lenfant vient de reconnaître une réunion entre le Toubouri et le Logone. Que vaut-elle? »

L'intérieur du Territoire est peuplé de tribus noires vivant de leurs fleuves et de leurs champs. Par rapport à la forêt vierge, le pays du Tchad apparaît comme favorisé. La région est moins pauvre, la vie plus facile qu'à Zinder. Assez travailleuses, les populations ont été relativement civilisées par les influences Haoussa et Foulbé. Celles du Nord ont été décimées pendant des siècles par les esclavagistes, mais ils n'ont guère pénétré jusque dans le pays Sara, qui forme un groupe assez homogène. Les Saras, de très grande taille, contrairement à leurs chevaux, sont des agriculteurs remarquables. Ils constituent au Tchad le réservoir d'hommes, qu'est le Mossi dans l'Afrique occidentale.

La population du Territoire peut être évaluée à 1 500 000. Peu combattive de tempérament, elle comprend confusément que notre présence la garantit contre les esclavagistes. Elle ne donne donc pas d'inquiétude et mérite d'être traitée avec douceur.

L'impôt est calculé ainsi :

Trente kilos de mil par case.

Un bœuf sur 30.

Un mouton sur 20.

Un thaler par cheval.

Devant cet ensemble, on se sent un peu sur la corde raide. Cependant il faut remarquer que le centre le plus important de tout le Territoire est Fort Lamy ; le point a été bien choisi en face de Goulfeï, ville Bornouane et poste allemand ; le chef-lieu du Territoire se trouve au centre de directions intéressantes ou dan-

gereuses, à l'Ouest Zinder et l'Afrique occidentale, au Nord le danger Senoussiste, à l'Est le puissant Ouadaï, au Sud le Congo d'où vient notre grand agent de ravitaillement, le Chari, qui alimente le lac Tchad de sa masse d'eau.

Ressources de Fort-Lamy.

Le marché est fort achalandé. On y trouve du grain, car les basses vallées du Chari sont des terres d'alluvions donnant de belles moissons; de la viande, car le pays a bœufs, moutons, chevaux; le mouton vaut 10 thalers et le poulet 10 sous; du poisson, le Chari en abonde. On y voit encore du natron (1) et du sel.

Au Kanem se trouvent de nombreuses mares à natron. Sur toutes les routes qui divergent du Tchad, on en voit des blocs accrochés aux flancs des chameaux; les Touareg les convoient jusque dans l'Aïr et le Niger. Les Haoussas descendent par les routes de la Nigéria anglaise, traversent le Dahomey pour aller le troquer contre les noix de kola. L'extraction annuelle peut varier entre 100 et 200 tonnes.

(1) Le natron est un dérivé de la soude. Il se présente en masse compacte de grosses plaques de 5 à 10 mètres d'épaisseur. Sa couleur est d'un gris jaunâtre, un peu brillante par place. Il se trouve à l'état naturel dans le nord du territoire du Tchad, dans les mares que l'on exploite au moment où elles sont à sec. Ces mares s'étalent au fond de dépressions bordées de dunes de sable roux, sur lesquelles croît une maigre végétation herbacée. Il s'en dégage l'odeur de lessive caractérisée. Parfois la surface de la mare prend l'aspect d'un sol durci par le gel et couvert de givre. Mais il ne faut pas s'y aventurer, on risquerait de s'enliser. Les indigènes découpent des plaques, les font sécher dans le sable; après quoi elles sont transportées sur des bœufs et vendues au marché. Ils emploient le natron à des usages multiples, le consommant eux-mêmes et le faisant consommer aux animaux. Dans cette région, le natron remplace le sel, qui est rare.

Situation militaire.

Au Nord, le danger Senoussiste peut renaître à la voix d'un marabout; au Nord-Ouest, le Ouaddaï est un empire puissant. Si le combat de Kousseri et la mort de Rabah, qui pendant des années avait fait la loi en Afrique centrale, l'ont intimidé, il serait téméraire d'affirmer qu'il renoncera pour toujours à ses fructueuses razzias d'esclaves. Enfin, sur nos communications, à 1000 kilomètres de Fort-Lamy, dans une région où il n'y a pas une escouade de tirailleurs, le sultan de N'Délé, l'assassin de Paul Crampel, peut être tenté d'enlever nos convois.

Pour garantir la tranquillité nécessaire au développement du pays, et le défendre le cas échéant, je dispose du bataillon de l'Afrique occidentale-Tchad qui comprend bien 5 compagnies, mais la cinquième étant tout entière employée à garder les postes de l'Oubangui-Chari : Zémio, Rafaï, Bangassou, le Soueh, Dem Ziber, à plus de 1 000 kilomètres, il ne reste que 4 compagnies réparties au Kanem, Fort-Lamy, Moïto, Melfi, Laï, dans un territoire plus grand que la France. Les difficultés de commandement et de toute l'administration, qui exigent correspondance aussi bien que voyages, dépendent beaucoup moins de la distance que du temps nécessaire pour la parcourir. Mille kilomètres ne sont plus rien aujourd'hui; mais à cette époque pour un détachement à pied ou en pirogue, c'était une affaire de plusieurs semaines, suivant les saisons et les difficultés de la route. La grosse difficulté du Tchad était précisément qu'avec ces distances anormales il n'y avait pas moyen de corres-

pondre au sens vrai du mot. On peut régler en une heure de conversation bien des questions. L'on n'y arrive pas, quand il faut des mois pour avoir une réponse.

Départ de Largeau.

La veille de son départ, Largeau vient me dire : « Le chérif Adjali que je vous ai présenté hier est désolé. Vous savez qu'il a rendu les plus grands services à Gentil lors de l'arrivée des trois missions ; c'est un brave homme ; il pleure, il se lamente. Venez dans ma case le rassurer. »

J'y vais, le chérif se calme ; nous embarquons l'ami Largeau, et je prends possession de la case du commandant. Elle est construite en banco, comme toutes celles du pays, mais plus vaste, avec un toit descendu jusqu'à terre pour abriter du soleil : deux pièces assez grandes, chambre et bureau prolongés par deux grandes vérandas, l'une est salle à manger ; dans l'autre se tiennent les palabres. Dans la chambre, un tara avec des lattes de bois et une pailleasse, une petite table-toilette avec un trou pour la cuvette, les pieds en bois sont enveloppés avec du métal pour les protéger des termites qui dévorent tout : le bois, le cuir, le papier. Si bien qu'à Ségou, ayant laissé mes chaussures par terre j'en retrouvai une le lendemain avec un morceau de la dimension d'une pièce de cinq francs disparue découpé comme à l'emporte-pièce. Il règne une demi-obscureté dans cette case. Quand on eut élagué les arbres, coupé les buissons, pour jouir de la lumière et de la vue du fleuve, je m'en accommodai parfaitement.

Mais dans un poste permanent et qui devait grandir, on ne pouvait se contenter indéfiniment des cases indigènes, on commença autour du poste quatre pavillons avec des briques de terre séchées au soleil, avec un toit à l'européenne, une charpente de bois, comme sur nos maisons, mais recouvert de paille comme nos anciennes chaumières. Ce fut d'abord un bureau assez vaste pour y mettre nos archives.

On imagine aisément que le courrier d'un mois était une date importante et qu'on travaillait tard la veille de son départ. Une nuit, nous trouvons le courrier percé de part en part. Un essaim de termites est tombé par le plus imprévu des hasards sur nos papiers et en a mangé la moitié.

La quinine.

La quinine dans ces pays est aussi nécessaire qu'au Soudan. On la trouve sur toutes les tables. Il n'y a pas encore de comprimés. On prend dans un petit flacon quelques parcelles de poudre avec son couteau ; on les roule dans une feuille de papier à cigarette Job et l'on avale le tout.

Mais tous ne croient pas à la quinine. Un brave officier, Devedeix, refusait d'en prendre. Un jour de fièvre, courant après un de ses camarades, il lui crie furieux : « Prenez votre sabre... » Et l'autre de lui répondre froidement : « Prenez de la quinine... »

La grosse question du ravitaillement.

Nous avons atteint le Tchad par le Sud, en empruntant les grands fleuves : Congo, Oubangui, Chari. La distance à parcourir sur terre n'est que de 240 kilomètres, mais dans un pays où les animaux domestiques ne peuvent vivre, de par la mouche tsé-tsé, le portage à tête d'homme de notre ravitaillement est une plaie.

Les routes transsahariennes suivies par le commandant Monteil et la mission saharienne ne sont pas exploitables. Ces deux missions ont été des tours de force.

La route qui nous relie à l'Afrique occidentale par Zinder sera toujours utile pour la relève des troupes noires ; mais si elle permet, arrivé au Niger, d'atteindre rapidement la côte par le Dahomey, elle n'en comporte pas moins un trajet de 1 500 kilomètres de terre, du Tchad au Niger.

Il reste donc la route empruntant des cours d'eau, par le Logone, le lac Toubouri, le Mayo-Kebbi, route qui vient d'être reconnue par la mission Lenfant qui, à travers la Nigéria anglaise, gagne la côte rapidement.

Aussi, mon premier soin à mon arrivée est de mettre en route un excellent camarade, le capitaine d'Adhémar, et le lieutenant de vaisseau Audouin, en fin de séjour, pour les faire rentrer par la Bénoué.

Le lieutenant Lancrenon a reconnu une route pouvant, du Bas-Congo, rejoindre le Tchad en remontant la vallée de la Sangha et celle du Logone.

Les officiers du Tchad : le lieutenant Gerhardt.

Les nouvelles générations ne valent pas ici leurs aînées : un des lieutenants biffe les jours sur son calendrier, comme les troupiers de la classe. Il faut vivre, c'est-à-dire : penser, travailler, où l'on est. D'ailleurs, c'est une exception. Il y en a d'autres, des hommes : Julien, Gaden, Brunet, Bablon, Rivière, Repoux, Couvy, pour ne citer que ceux qui m'ont été confiés par le général Famin.

J'ai un très bon adjoint, Gerhardt, intelligent, travailleur, bon sens, breveté, caractère heureux et sympathique. Son père est d'origine alsacienne et sa mère Écossaise. Il a fort heureusement l'habitude du bureau, la besogne est lourde. Avec lui un excellent secrétaire : le sergent Jules Chesnel, actif, intelligent, infatigable (1).

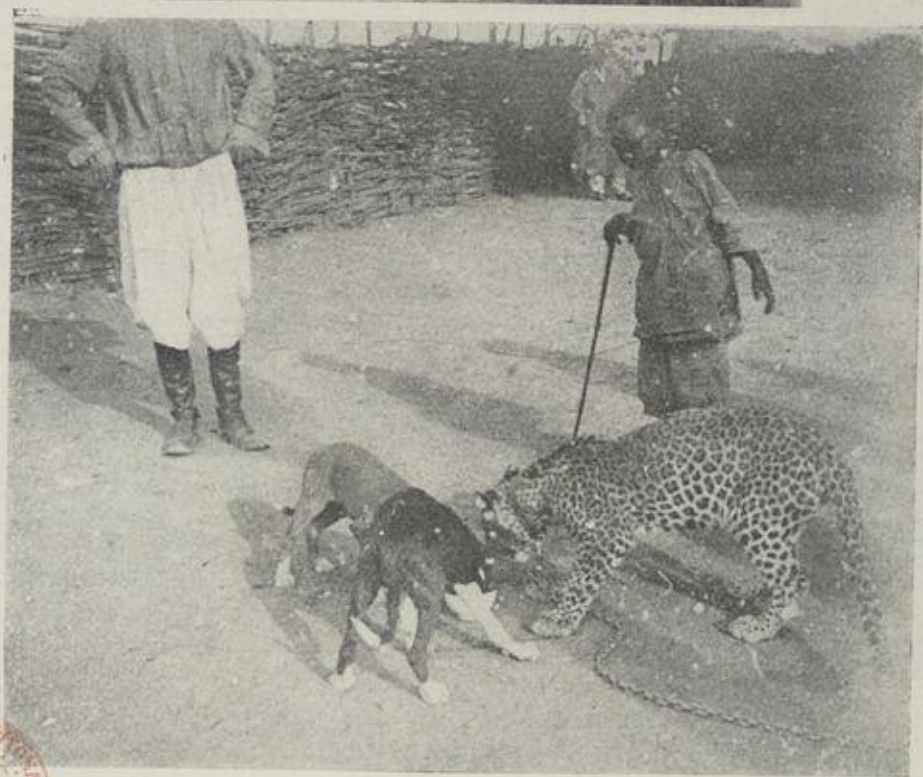
Les courriers sont rares : les lettres datent de quatre mois environ ; cependant, comme elles arrivent tous les mois, il nous semble être à un mois de France, et le temps passe tout de même vite, avec des occupations de toutes sortes.

Un commandement de Territoire très étendu, correspondance militaire et administrative avec l'arrière, le courrier personnel, cela fait beaucoup d'heures de bureau. Aussi après la chaude journée passée devant les papiers, dans une atmosphère souvent étouffante, c'est un sentiment de délivrance que d'aller galoper sans casque sur les rives du Chari.

(1) Chesnel me fut fidèle. Il m'accompagna en Mauritanie, dans l'Adrar, au Maroc, d'où nous revînmes ensemble pour la Grande guerre de 1914-18, enfin en Syrie. Il prit sa retraite, capitaine et officier de la Légion d'honneur.



FEMME PUISANT DE L'EAU



LE COMMANDANT GOURAUD AU ZINDER

LA MÉNAGERIE

Les pirogues du fleuve, faites de planches cousues les unes aux autres, mal calfatées avec des écorces, ce qui les rend peu confortables, ont cependant une certaine élégance avec leurs extrémités relevées et les deux grandes perches debout à l'avant supportant un filet triangulaire pour la pêche. Quand on les voit de loin, par les beaux couchers de soleil rouge, elles font songer aux dahabiehs du Nil.

Le « courrier ».

Un jour, trois courriers en même temps. Ils ne ressemblent pas à ceux de France. Si les lettres parviennent d'Europe généralement, le « courrier » prend lettres ou rapports en cours de route, à Dakar, Brazzaville, dans les cercles. Les lettres de France s'échelonnent sur un mois et demi. Parmi celles-ci, une du colonel Billet et du Père Hacquart. Depuis, j'ai fait souvent allusion à ces grands cœurs ! Partir si vite. Il semble qu'ils n'aient pas rempli toute leur tâche. Pourquoi ? C'est un des mystères qui demandent le plus de foi et d'humilité.

Quelle rude journée ! Nous avons compté 300 et quelques pièces. En prenant ce tas de dossiers, on a l'impression de plonger dans l'océan et du coup l'on travaille jour et nuit pour répondre par le courrier descendant aux questions urgentes. Aussi la veille du départ du bateau n'eus-je le temps d'écrire à mes parents qu'à 9 heures du soir : « Je vous réponds à la hâte, car le *Blot* repart demain matin et il y a vraiment trop de moustiques la nuit au bureau. Je me suis fait manger en rédigeant mon courrier officiel. Comptant sur votre indulgence, je me suis couché sur mon petit

lit Picot et je vous écris sous ma moustiquaire, narguant les musiciens avides. Vous voyez que j'ai surnagé. »

Mon secrétaire est rapatrié. C'est lui qui enregistre et qui tapait à la machine à écrire. Gerhardt s'y est bien mis, mais ce n'est pas son affaire. Quand il enregistre, il ne fait pas autre chose et ce qu'il ne fait pas me revient. Et j'en avais déjà assez. Le soir, je regrette parfois le temps, où je n'étais qu'un petit lieutenant de chasseurs à pied, si fier de son bataillon, aimant mes chasseurs et les yeux fixés sur mon commandant. Et voici qu'un excellent camarade, un peu en retard, m'écrit à Montbéliard ! Les chasseurs, le commandant Billet, c'est bien loin ! mais quels bons et réconfortants souvenirs ! Quelle force pour toute ma carrière d'avoir débuté sous le plus admirable des chefs ! J'en ai bien vu depuis, mais peu rencontré, réunissant autant que lui l'esprit du devoir, l'esprit militaire, la science du métier, la vigueur physique, l'amour du soldat, l'amour des siens, la cordialité, l'entrain, la franchise. Quel beau type d'officier français ! Que Dieu ait son âme !

La panthère apprivoisée.

C'est l'hivernage, donc peu d'événements extérieurs (1). Je suis à mon bureau toute la journée, donc je vis peu dehors. Quant à raconter ma besogne administrative, je ne me sens pas le courage de vous l'imposer plus qu'à moi.

(1) L'hivernage correspond à la saison d'été d'Europe. Ce nom provient sans doute des pluies qui marquent cette saison entre les deux tropiques. Si les pluies sont exceptionnelles au Sahara, elles inondent les régions équatoriales.

Les seules distractions sont dues à la ménagerie : une jeune panthère de trois mois peut-être, grosse comme un chien de chasse (c'est très difficile de reconnaître l'âge des panthères, c'est comme pour les jeunes taupes de cinq à six mois), un chien, gros comme un chat, et deux chats, noirs comme la nuit. Rien d'amusant comme de voir jouer le chien et la panthère. Avec l'ignorance du jeune âge, le chien est allé dès le premier jour mordiller la queue de sa redoutable amie, et ce sont de grands camarades. Les chats — bien que de la même race — ne veulent rien savoir. Cette ménagerie ne va pas sans inconvénients. Comme les tables, dressoirs, étagères, etc., sont plutôt rares en ces pays, les ordonnances mettent les plats par terre. Résultat : il y a quelques jours le chien a lappé la soupe, le chat a filé avec un morceau de bœuf rôti, et enfin ô désespoir ! la panthère a été surprise le nez dans le lait. Dîner joyeux, mais léger.

Un autre jour, la panthère est attachée par une chaîne à un arbre, dont on a coupé les branches, et pour la nourrir on déposait au pied les viscères et poumons des animaux abattus. Les distractions ne sont pas abondantes dans ce pays et il m'est arrivé, assis à l'ombre de ma case, ayant devant moi l'immense Chari, de voir cette scène : la panthère, sur son arbre semble endormie, allongée sur la branche, les pattes de chaque côté, la chaîne et la queue du même côté, la bouche bâillante, les yeux clos ; en l'air tournoient en grands cercles des oiseaux de proie, tentés par la viande rouge. L'un d'eux passe comme un trait, pour en saisir un morceau. Rapide comme la foudre, tant son réflexe est instantané, la panthère tombe sur l'oiseau.

Dans ma case sans porte, un matin, je me réveille brusquement et vois la tête de la panthère, tout près

de la mienne ; elle semble surprise, ne m'ayant jamais vu que debout. Je lui passe la main sur le cou, la caresse en l'appelant Nemikh (nom arabe de la panthère). Elle se frotte contre moi et passe. Quand elle fut sortie, j'appelai quelqu'un qui mit le pied sur le bout de la chaîne ; elle se laissa reprendre sans résistance dans la cour du poste. Un petit chat s'y trouvait. En dépit de la théorie d'après laquelle les félins sont tous cousins, la panthère arrêtée, le petit chat n'hésita pas : il traversa la cour en quatre bonds.

J'y ai passé une nuit dans cette cour. Dans les régions équatoriales les phénomènes physiques sont portés à l'extrême. Dieu sait si le soleil est lumineux, les nuits parfois splendides. Mais d'autres fois... Ce soir-là, venant de conduire un camarade, au bateau, je me suis perdu dans la cour du poste, dans l'impossibilité de retrouver ma case, je cherchais dans l'encre ; j'ai dû dormir une fois de plus par terre.

Grosse déception. Le courrier que nous attendions depuis vingt-deux jours (16 août) vient d'arriver : rien !

L'hivernage tire évidemment à sa fin. Voilà bien dix jours sans pluie et nous venons d'avoir une petite tornade sèche (1). Enfin, comme tout le monde par ici se félicite de la récolte, on peut voir les pluies se tarir sans regrets. Cette fin d'hivernage a déchaîné les moustiques avec une rage féroce. On s'endort le soir sous la moustiquaire avec un véritable concert aux oreilles. Malheureusement les plus vaillants de ces insectes vous attaquent aussi le jour au bureau.

(1) Vent très violent.

**Arrivée de la 1^{re} Compagnie soudanaise par le nord du Lac.
Une bonne dépêche : ma promotion de lieutenant-colonel
et officier de la Légion d'honneur.**

Le 23 septembre 1904 arrive à Fort-Lamy venant du Soudan une belle compagnie soudanaise, commandée par le capitaine Cotten, mon bon compagnon du combat de Galma, il y a trois ans, du temps de Zinder. Il y mit sur pied les spahis sénégalais, avec Georges Mangin. Cotten arrive avec des Haoussas qui ont connu Gaden à Zinder et voudraient le revoir.

Une dépêche : je suis promu lieutenant-colonel. Je fais coudre mes nouveaux galons en utilisant ceux du commissaire qui sont blancs.

Cotten apporte également des croix pour Mangin, Brunet, Bablon, tous ceux que m'a donnés, comme je l'ai dit, le général Famin, directeur des troupes coloniales au ministère.

Un vieux proverbe dit que les bonnes choses n'arrivent jamais seules : le courrier suivant (voie du Congo) m'apporte la croix d'officier de la Légion d'honneur, que j'attendais, au tableau depuis deux ans.

Le « Poste-Dakar ».

Ce fut pour l'ancien commandant du Territoire de Zinder une vive satisfaction que de voir ouvrir cette route par le nord du lac qu'il avait réclamée. C'était, réalisée, la jonction du Soudan et du Congo : des deux grandes colonies africaines équatoriale et occidentale.

D'autre part, elle assurait notre liaison avec le Soudan, base de notre recrutement.

Enfin, du temps de Zinder déjà, nous avions employé cette voie pour correspondre avec nos camarades du Tchad, dont certains nous demandaient de faire passer des « Poste-Dakar (1). C'est ainsi qu'un de mes officiers envoyait tous les mois une dépêche : « Bonne santé, t'aime toujours. — ALCIDE. » Coupé des communications, il avait remis à son camarade de Zinder une certaine provision pour envoyer cette dépêche mensuelle à sa femme. Ainsi Mme Alcide ne connut pas d'inquiétude et remercia-t-elle son mari de sa prévoyance.

Le 29 septembre, anniversaire de la capture de Samory, fête pour les tirailleurs et la population. Le matin, revue, remise de la croix à Cotten devant sa troupe ; le soir : jeux variés, courses, etc... Beaucoup d'entrain, jusqu'à des tourbillons de poussière qui dispersent tout le monde.

En arrivant, j'avais fait comme il est de bonne règle, une visite officielle au résident allemand de Kousseri, le capitaine Stieber. Il vint me rendre cette visite, très correct. Je l'invite à dîner à notre frugale popote. Puis il m'envoie un sergent pour demander la recette pour cuire nos briques et notre chaux avec des coquillages du Chari.

(1) Disposition bien pratique des postes de l'Afrique occidentale. Un télégramme déposé dans un « bureau » empruntait la ligne télégraphique jusqu'à Dakar et de là le paquebot l'emportait en Europe.

Visite au champ de bataille de Kousseri.

Le 20 novembre 1904, nous avions rendez-vous avec le capitaine Stieber pour visiter le champ de bataille du 22 avril 1900, où tomba le commandant Lamy et où disparut la puissance de Rabah.

A 3 heures, le *Blot* nous dépose au pied du rempart de Kousseri. Après le café au lait de rigueur, nous montons à cheval et sortons. Plus de 2 000 cavaliers et fantassins Bornouans sont là, rangés sur deux haies, depuis la porte du poste jusqu'à la porte de la ville : troupes du sultan de Kousseri, de Goulfeï, de Karnak-Logone, ambassade de Mandara, troupes du sultan de Dikoa. Nous nous en allons, au pas, entre ces deux haies qui nous saluent de coups de fusil, de clameurs, de lances brandies, de tam-tam, de trompes. Vacarme assourdissant et pour compléter les grosses détonations des fusils nègres, l'odeur de la poudre, les trompes. Tout cela me rappelle les combats du Sud sur la route de Kong !

Les sultans et la moitié des cavaliers ont vraiment grand air, couverts de soie ou de moire blanche, rose, verte, précédés de grandes bannières rouges à inscriptions arabes ; bien montés, ils forment des groupes de belle allure, scintillante et bruyante.

Au delà de la porte taillée sous le rempart, nous prenons le chemin du camp de Rabah. Là sont rangées sur deux lignes dans ce sentier étroit les troupes de Diagara, des géants Kolokos ; les coups de fusil nous sonnent dans les oreilles, les chevaux se cabrent. En Europe le fâcheux accident serait inévitable : il y a une Providence spéciale pour les bousculades d'Afrique.

Et nous nous en allons à travers cette même brousse épineuse, que traversaient le 22 avril au matin les troupes du commandant Lamy, ces trois missions, venues : l'une de l'Afrique du Nord en traversant le Sahara, l'autre du Soudan, à travers le plus sombre drame, la troisième du Congo. Les deux premières, la Saharienne et la colonne de Joalland étaient déjà à Kousseri depuis un mois, lorsque la mission du Chari y arriva le 21 avril, et le 22 au matin les trois missions marchaient à l'ennemi.

Ce que je trouve de plus remarquable dans ce fait d'armes de Kousseri, c'est cette décision du commandant Lamy au lendemain même de l'arrivée de la mission du Chari, quand tant d'autres auraient perdu du temps en des soins utiles à coup sûr, mais n'étant pas le décisif.

Le camp de Rabah — enclos entouré d'un parapet et d'une palissade est enlevé d'assaut et en pleine victoire, le commandant Lamy et le capitaine de Cointet frappés au milieu du camp par la dernière décharge des fuyards. Rabah est tué dans la poursuite par un tirailleur de Joalland.

Aujourd'hui le temps a fait son œuvre ; la palissade a à moitié disparu, le parapet s'effrite, le camp engraisé par tant de cadavres n'est plus qu'un champ de mil, au milieu duquel se dresse l'arbre, sous lequel était la case de Rabah. Nous faisons le tour du parapet, qui pouvait avoir 8 à 900 mètres de développement. Le sultan de Kousseri, qui était là avec Gentil, et mon interprète Abd er Rhaman, qui était là avec Rabah, nous donnent quelques explications confuses, comme toujours. Et nous reprenons le chemin de Kousseri.

Nous allons nous placer devant la porte du poste et les guerriers Bornouans défilent. Tandis que passent cavaliers et fantassins, bannières, tam-tam, étoffes

brillantes, cottes de maille, la poussière monte, poussière d'or au soleil couchant. Le soleil décline toujours derrière le rempart de Kousseri ; la nuit vient. On distingue de plus en plus confusément les masses de fantassins et de cavaliers, les couleurs s'éteignent, la poussière tombe, des mares luisent au pied du rempart, où se reflètent le ciel et des feux lointains. La majesté triste des soirs d'Afrique plane sur cette scène et est telle que nous sommes tous muets. Dans mon cœur monte le souvenir des morts héroïques, dont les yeux se sont fermés sur ce même soleil !

Nous rentrons au poste. Dîner sur la terrasse du résident, dominant le fleuve, sous la lune éclatante ; dîner coupé par des palabres avec les sultans, qui viennent à tour de rôle présenter leurs devoirs.

Le résident Stieber prononce un toast à la mémoire des officiers français tués glorieusement à Kousseri. La pensée est belle.

Enfin, le *Blot* apparaît, remontant à belle vitesse le cours du Logone, évoluant sous les yeux du Tout Kousseri se pressant sur le rempart.

A 10 heures, nous sommes à Fort-Lamy. Belle journée, qui m'a fait voir le plus beau spectacle africain que j'aie encore vu comme couleur locale. Bonne journée aussi, car il n'était pas mauvais de rappeler à tous ces gens du Bornou, Allemands aujourd'hui, ce que la France a fait sur ce coin de terre.

L'unité de politique.

Au lendemain de cette visite au camp de Rabah, on a repris la tâche, l'éternelle correspondance, rocher de Sisyphe !

J'attends d'ici quelques jours un administrateur avec lequel j'espère mettre au point bien des choses, et ne pense pas pouvoir aller avant janvier au Kanem. Cependant une tournée jusqu'à N'Guigmi aurait été intéressante en ce moment, car le III^e Territoire va occuper ce point et peut-être marcher sur Bilma. La frontière est rectifiée, les postes de N'Guigmi et d'Agadès (Aïr) sont créés. Le commandant du III^e Territoire me demande le concours de mes méharistes. Bien entendu, il lui est acquis ; mais il eût été préférable de lier nos efforts. La nécessité d'une politique saharienne est de nouveau démontrée.

Gaden m'écrit que M. Gentil, comme le colonel Archinard au Soudan, désire que le fils aîné de Gaourang, le Tchiroma, fasse ses études à Brazzaville. Le sultan vient conduire son fils à Fort-Lamy. Tous deux montent sur le *Blot*. Le jeune Tchiroma est enchanté de cette navigation, qu'il connaît pour la première fois.

Nécessité des inspections.

Les inspections sont indispensables dans un pays avec des distances si considérables, où nul moyen de transmissions moderne n'existait. Elles demandaient du temps : on les faisait à cheval, le plus souvent au pas avec l'escorte de tirailleurs et de porteurs marchant à pied. C'était une belle école de patience. Dans ces inspections, comme dans toutes les sorties, un officier faisait la carte de l'itinéraire avec la boussole alidade Peigné, et en comptant ses pas. C'est avec ce système primitif qu'ont été faites les premières cartes de la vieille Afrique.

Mais le pays semble assez tranquille et le ravitail-

lement nous presse. Le ravitaillement, c'est la vie et la puissance, c'est-à-dire les vivres, les munitions, l'argent pour la solde de nos troupes et nos achats afin de ne pas piller le pays. On ne peut pas exister avec un cordon ombilical de 2 000 kilomètres

Par conséquent, avant d'aller au Kanem, il faut mettre le cap sur Laiï, en remontant le Logone, avec le *Blot*, soit vingt jours de promenade, avec une halte très intéressante, à la communication Logone-Toubouri que je tiens à voir de mes yeux.

CHAPITRE III

LAÏ NOVEMBRE 1904

LE RAVITAILLEMENT PAR LE LOGONE, LE TOUBOURI, LA BÉNOUÉ

Le « Blot » sur le Logone. Traversée du territoire allemand. Le capitaine Stieber, résident impérial.
Karnak-Logone.

Pour nous rendre à Laï, le plus court est de remonter le Logone. Mais il faut traverser le territoire allemand. D'accord avec les autorités du Bornou, le *Blot* part le 25 octobre à 2 h. 30, accolé de deux baleinières remplies de bois de chauffe, car les rives étant généralement déboisées, d'aucuns pensaient que le vapeur ne pourrait pas remonter jusqu'à Laï. Aussi quand le *Blot* arrive près des villages produit-il un effet de stupeur et d'admiration. Le premier, avec Gentil, il a fait flotter nos couleurs sur le Tchad. Ce petit vapeur, d'un mètre de tirant d'eau, a une quinzaine de mètres de long, trois de large, mais la machine occupe presque toute la place. Il n'y a que quelques pieds carrés libres à l'avant et à l'arrière. Encore une partie de cet espace est-il pris par la douzaine de gosses et de femmes, dont les maris, tirailleurs que j'emmène à Laï, sont juchés sur les tas de bois dans les baleinières. Un vrai village flottant. Mais le petit vapeur démarre facilement

et remontant les eaux du Logone, nous met à 3 h. 30 au pied du rempart de Kousseri, que j'aperçois tous les jours de ma case de Fort-Lamy. Le capitaine Stieber, résident Impérial des Pays allemands du Tchad est là pour nous recevoir. J'ai eu avec lui et jusqu'à son départ de très bonnes relations.

Le poste de Kousseri est beaucoup plus petit, mais beaucoup plus coquet que celui de Fort-Lamy, qui a été construit sans plan aucun. Le poste allemand ne comprend que deux belles cases, des magasins, un mur d'enceinte, avec une porte entre deux hautes tours rondes, d'allure très moyen âge, et surtout une terrasse élevée de quelques pieds, d'où l'on a une vue superbe sur le Logone. Voilà ce qui nous manque à Fort-Lamy, on a peu de vue. Au lieu d'installer le poste sur une légère éminence, à 1 000 ou 1 200 mètres plus bas, on s'est fixé sous le premier bel arbre venu.

Stieber nous offre le café au lait de rigueur, et nous donne pour nous piloter, nous procurer du bois et des vivres, le Maï Logone (le vizir) du sultan.

Le 26, nous arrivons à 2 heures de l'après-midi à Karnak-Logone, une grande ville à rempart et à maisons de terre, comme Kousseri. Réception originale. Le sultan est entouré de sa cour et de son armée, composée d'une centaine d'hommes armés de tous les modèles de fusils connus et même inconnus, de quelques sabres de cavalerie habilement utilisés, car un homme porte le sabre et l'autre le fourreau : cela fait nombre. Le cortège, précédé de trois grandes bannières rouges bordées de blanc, couvertes de caractères arabes, la hampe surmontée d'un bouquet de plumes d'autruches noires, tourne autour de la place au son du tam-tam. Le sultan, habillé du boubou blanc de rigueur et d'un pantalon en châle d'Inde, mène le défilé.

Nous sommes très sensibles à cet honneur, plus

encore à son cadeau : deux paniers de pommes de terre du Logone, tubercule qui rappelle vraiment le plat national, et qui le long du voyage nous empêchera presque de regretter les frites !

La première promenade. Le sucre, aliment d'épargne.

Il nous reste, en descendant, une distance d'une trentaine de kilomètres à faire à pied. Mais ils me parurent bien longs. Pour ne pas avoir d'ennuis de porteurs en territoire allemand, les bagages ont été réduits au strict nécessaire. Je pars avec de fortes chaussures de marche, mais dans tous ces pays soudanais, Zinder, Tchad, Soudan égyptien, on fabrique des bottes de filali, cuir rouge, véritables gants pour le pied, et l'on chausse par-dessus une sandale. Aussi, toujours botté de filali, j'avais eu l'imprudence de ne pas briser mes souliers. Nous faisons donc dans cette journée d'octobre vingt à vingt-cinq kilomètres dans les hautes herbes, sans air. Et nous arrivons pour les heures chaudes, sous un arbre unique. Je souffrais beaucoup, je me déchausse et mes pieds à l'air deviennent moins douloureux. On s'endort, le soleil tourne et quand nous reprenons notre marche, j'ai un fort coup de soleil sur les deux pieds. Il faut tout de même se rechausser ! La fin de la journée fut vraiment pénible, chaque pas me causait la douleur d'un fer chaud. Nous arrivons ainsi à une petite rivière d'eau noire. J'enlève mes maudits souliers rapidement et entre dans l'eau glacée, une sensation délicieuse m'envahit. J'étais au milieu de l'eau, quand Gerhardt, monté sur les épaules d'un tirailleur, me dit tranquillement : « Mon commandant, ce que vous faites est très imprudent ; on peut attraper le tétanos ! »

Mon compagnon de route ne prenait jamais de sucre dans son café ni dans son thé. Aussi, dans nos provisions de route le sucre avait-il été réduit comme le reste. Le soir de l'étape nous arrivons très fatigués. Et comme toujours alors, on ne peut manger ; nous faisons du thé. Quel n'est pas mon étonnement en voyant Gerhardt mettre trois morceaux de sucre dans son thé : le sucre est un aliment d'épargne.

Dans la journée du 27 octobre, nous faisons une rencontre assez curieuse. Nous apercevons de loin des noirs qui paraissent à cheval au milieu du fleuve. On aperçoit l'encolure et la croupe du cheval. Ils sont en effet à cheval sur des fagots de bois excessivement légers, et descendent ainsi le fil de l'eau, en ramant avec leurs mains. Ce sont les Boudoumas du lac Tchad ; le royaume des eaux est à eux.

Les Massa.

Le 29, nous entrons dans le pays Massa ; le Logone sinue dans une plaine basse inondable à perte de vue, aussi, faute de bois, les habitants de cette région construisent-ils des cases tout en terre, qui affectent la forme d'une tiare gigantesque posée sur le sol. Les Massa sont de beaux hommes, craintifs, mais la présence du Maï Logone les rassure ; les femmes se défigurent en s'introduisant dans les lèvres des rondelles d'un métal blanc, léger comme l'aluminium. C'est moins horrible que les assiettes de bois des femmes Sara-Ngaké, mais ce n'est pas beau tout de même, et cependant le Maï Logone m'assure qu'une fille qui ne se conformerait pas à cette coutume ne saurait trouver un mari. Jamais la mode n'a été aussi tyrannique.

Les Massa ne sont pas groupés en villages, mais s'étendent à perte de vue dans la campagne. Mouskoun pourtant a une enceinte en terre. Ce gros village marqua la limite des pillages de Rabah vers le Sud.

Abd er Rhaman, mon interprète indigène, est un ancien Rabiste. Il me parle de ses razzias, avec la même fierté qu'un soldat de la Grande Armée pouvait parler de Iéna ou de Wagram.

La communication entre le Logone, le Toubouri et la Bénoué.

Campé le 29, près de Mbala. Un petit bosquet près du village est tellement couvert de fausses aigrettes, qu'on dirait des pommiers en fleur en avril. Les arbres sont tout blancs.

Le 31 octobre, à 2 heures, nous sommes au petit poste allemand de Bougor, commandé par le lieutenant Kundt, tout jeune homme fort aimable, mais qui ne paraît pas avoir une grande expérience coloniale. Il est là depuis sept mois et il a du mal à nourrir ses hommes dans ce pays très peuplé. Les gens du village de Bougor se sauvent, quand il va s'y promener.

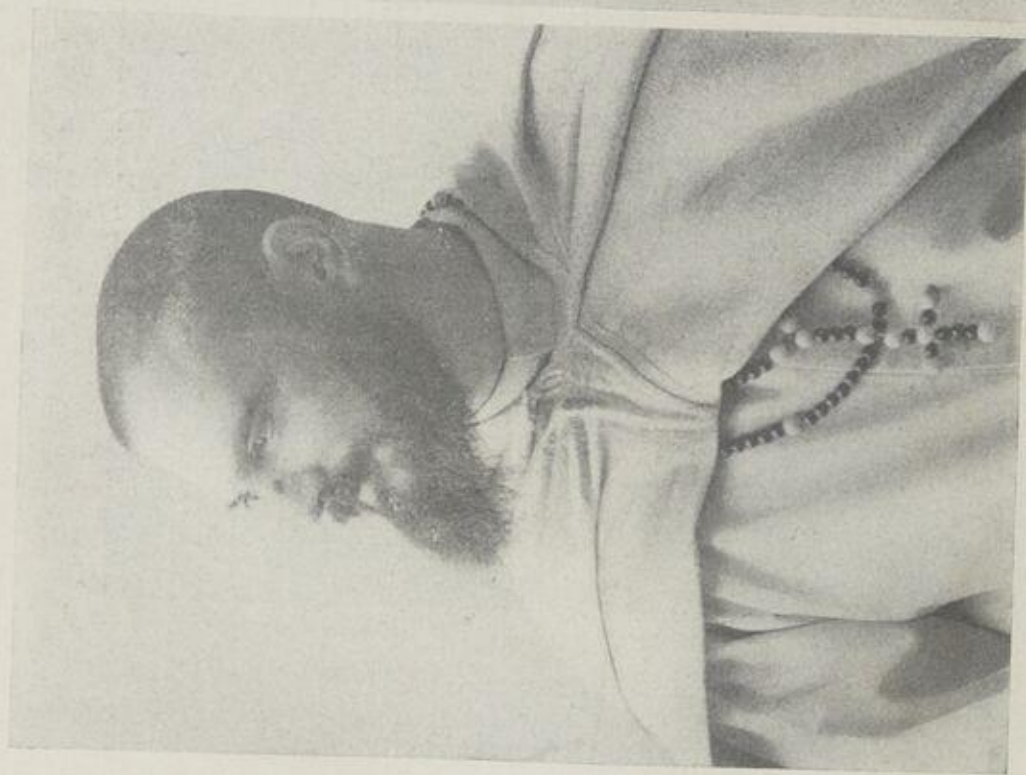
Je laisse filer le vapeur sur Laï avec le gros des tirailleurs, et je remonte avec une baleinière au débouché de la fameuse communication de Lenfant. Mon voyage à Laï a en effet non seulement pour objet de visiter ce poste, mais aussi de voir par mes yeux la communication Toubouri-Logone.

L'enseigne de vaisseau Audoin et le capitaine d'Adhémar y ont observé la crue en août et septembre. Il est question de soumettre à mon examen le rapport Lenfant, concluant au ravitaillement par cette voie. La question est d'une telle importance pour nous, qu'il



LE COMMANDANT GOURAUD

TONNELETS CONZA



MONSEIGNEUR HACQUART

Photo Berthaud.



LE CAPITAINE ANDRÉ MILLOT

était très intéressant de me faire une opinion *de visu*.

La communication signalée par Lenfant se présente ainsi : cette année de faible hivernage, elle ne s'est pas établie entre le Logone et le Toubouri. On ne peut donc pas compter sur elle, puisqu'elle ne s'établit que dans les années de pluies exceptionnelles. Elle ne peut donc constituer une véritable route fluviale. On voit très bien en effet, entre Diokoïdi et Dorno, la trace des chenaux creusée pour traîner le *Benoit-Garnier* de mare en mare.

D'après Jordàn, même quand la communication ne s'établit pas, cette route est bien préférable à celle du Congo. Il n'y a en effet que 30 kilomètres de trajet à terre dans un pays peuplé, où les petits chevaux Sara sont propres au portage, qui séparent la tête du Toubouri navigable du Logone.

Je vois donc l'utilisation pratique de la voie de la Bénoué de la façon suivante : les vapeurs déposent le ravitaillement à Léré en deçà de la cataracte, où un poste va être créé, qui aura en outre l'avantage d'exploiter les ressources de ce pays riche en bœufs, en chevaux, peut-être en ivoire. Le ravitaillement déposé à Léré est dans nos mains. Des porteurs ou des chevaux l'emportent sur le Toubouri. Il descendra en baleinières si la communication s'est établie. Si non, un nouveau relais de chevaux sera nécessaire en pays Massa : 30 kilomètres ne sont pas un obstacle.

Cette route sera plus courte, plus économique. Voilà pour l'intérêt général. Elle mettra le ravitaillement dans nos mains, à l'abri des aléas de toute sorte de l'interminable Congo-Chari, où nous sommes à la merci d'une nouvelle crise de porteurs, crise que je considère comme inévitable, après les efforts qu'aura exigés le transport du *d'Uzès*. Voilà pour l'intérêt du Tchad. En outre, elle soulagera les populations de Possel à

Fort-Crampel du fardeau du portage, sous lequel elles succombent ; elle rendra par conséquent cette région à l'exploitation économique, aux concessionnaires. Voilà pour l'intérêt du Congo.

Je ne regrette pas les fatigues de notre expédition à pied.

Le poste de Laï et le capitaine Julien.

Le 4 novembre, nous retrouvons avec plaisir la baleinière au rendez-vous indiqué à Massa. Le 5, le *Blot* descendu au-devant de nous, nous met le 7 à midi à Laï, poste d'aspect plaisant au bord du Logone, dans un pays découvert, avec deux beaux arbres. Paysage soudanais.

Le 9, au moment où nous commençons à déjeuner, arrive le capitaine Jordan. Vite, il s'installe avec nous. Je vais le laisser ici, adjoint au capitaine Julien, et c'est lui qui commandera le futur poste de Léré et organisera la nouvelle ligne de ravitaillement. Car elle présente trop d'avantages pour qu'elle ne soit pas adoptée, et il ne faut pas être pris au dépourvu.

Le capitaine Julien, commandant du poste de Laï, est une figure originale. D'une famille égyptienne, il avait été à Khartoum et était arrivé au Congo comme second de la mission du duc d'Uzès. En plein accord avec le jeune duc, il en devint rapidement le chef, étant données son expérience du pays et sa valeur personnelle. C'était en 1896, grâce à M. Étienne, que l'on retrouve toujours à la défense des intérêts de la France en Afrique, que, par l'arrivée du colonel Monteil désigné pour pousser une expédition jusqu'au Nil, le Congo commença à sortir de l'ornière, où le mainte-

nait son manque d'argent et de troupes. La mission Monteil était en route vers Loango quand un télégramme du ministère des Colonies la détourna de sa route l'envoyant débarquer à Grand Lahou, pour faire tête au fameux Almamy Samory qui menaçait Kong (1).

Julien se plaint, non sans raison, de manquer d'hommes ; aussi lui donné-je les 30 hommes qui arrivent avec Jordan. Nous ne sommes pas riches !

Je repars pour Fort-Lamy, très satisfait de ma visite à Laï, emmenant avec moi Jordan jusqu'à la frontière pour qu'avec ses observations astronomiques il précise le point où le 10° coupe le Logone. Il est arrivé muni d'un théodolithe et d'une énorme lunette astronomique, que les indigènes vont sûrement prendre pour un canon, et qui ne va pas médiocrement augmenter son prestige. Devant les observations faites avec un instrument de ce calibre, je suppose que les Allemands n'auront qu'à s'incliner.

L'administrateur des Colonies Emmanuel Merlet.

Au commencement de décembre est arrivé un administrateur, chargé de faire une enquête sur les causes du déficit de l'ancien Tchad — c'est-à-dire la période des combats et de l'occupation avant Largeau — qui s'élève à 400 000 francs. Il est clair qu'il doit en même temps voir ce qui se passe dans le nouveau Tchad. J'accueille M. Merlet avec plaisir. Il est sympathique, doué d'esprit pratique, et puis je pense que nous n'avons rien à cacher ; au contraire. Il est

(1) J'ai raconté dans *Au Soudan* comment les troupes soudanaises ayant été maintenues loin de Kong, Samory réussit à arrêter les courageux efforts de Monteil.

excellent en effet qu'à défaut du commissaire général quelqu'un de son entourage puisse se documenter, toucher du doigt les difficultés, discuter avec moi. Ce qui est fâcheux, c'est l'éloignement. Quand on veut se mettre d'accord, on cause. Or ici l'on ne peut pas causer. A Brazzaville, on prend une décision; elle arrive ici trois mois après et elle se trouve inexécutable sur place. Rapport pour le démontrer : rapport qui doit porter la conviction, qui ne doit soulever aucune objection, car il faudrait encore six mois pour y répondre !

Tandis qu'avec M. Merlet, on pourra causer, s'expliquer. Il ne peut trancher au lieu et place du commissaire général, mais il me signale les objections de Brazzaville et je peux lui répondre. C'est un grand avantage, et il emportera toujours l'impression qu'on ne chôme pas ici. Mes deux caisses de bougies sont presque finies ; je viens d'en commander deux autres à Brazzaville. Et l'on peut croire que ce n'est pas pour lire des romans qu'elles ont été consumées !

Nous invitons donc M. Merlet à notre popote, comme on fait toujours dans ces pays dépourvus d'hôtels. Nous lui ouvrons nos livres. Il se met au travail. Et bientôt nous avons la satisfaction de voir cet homme se détendre. S'il est arrivé un peu prévenu, il repartira converti et nous n'aurons pas dans la suite de meilleur défenseur à Brazzaville.

CHAPITRE IV

LE KANEM ET LE LAC TCHAD

**Le Tchad et ses moustiques. Le capitaine Bablon.
Le lieutenant Freydenberg.**

La question primordiale du ravitaillement mise en train, je pouvais entreprendre mon inspection des cercles et postes-frontières. Je commençai par le Kanem, plus spécial, parce que faisant face au danger du Nord. Avec mon second, Gaden, nous partons par le *Blot*, pour traverser le lac et aller débarquer sur la rive nord, à Bol, rive accore, la seule peut-être du lac, où le capitaine Bablon avait établi un débarcadère malgré les kram-kram (1) et les moustiques.

C'est le lieutenant Freydenberg qui commande le poste. Après une campagne hardie, acharnée, infatigable, qui lui fait grand honneur, il a déterminé la

(1) Dans ce « doux pays », le moustique n'est pas le seul ennemi de l'homme : il y a encore le kram-kram. C'est un arbrisseau qui porte en guise de fleurs, de petites boules armées de dards imperceptibles, qui se détachent avec une extrême facilité. En passant, les vêtements accrochent quelques boules, et lorsqu'on monte à cheval ou que l'on s'assoit, le dard pénètre dans la peau. Il faut aller le rechercher avec une pince, parfois longuement, et c'est toujours désagréable. Dans un pays où il y a du kram-kram, on peut passer une nuit couché par terre avec la tête protégée, on a un bon sommeil ; mais le réveil par vent de sable charriant les petites boules épineuses de kram-kram est détestable.

soumission. des « insaisissables » Boudoumas du lac Tchad.

Au sortir du Chari, c'est la pleine mer immense jusqu'à l'horizon ; puis on entre dans la zone des bancs de vase couverte de bouquets de papyrus et surtout d'ambatch, bois aussi léger que le liège et pourtant résistant. Il croît dans la vase du Tchad et forme des bouquets excessivement serrés, tous de la même hauteur, de sorte qu'on croirait naviguer au milieu de gigantesques haies d'aubépines parfaitement taillées. Ce sont des bûches de ce bois léger qui permettent aux Boudoumas, habitant les îles du lac, de circuler d'île en île. Quand on les rencontre à cheval, la monture a toujours une de ces bûches attachée à la selle, sautillant derrière lui. Arrivé au lac, le Boudouma met sa selle sur sa bûche qui lui sert de radeau et traverse à la nage avec sa bête.

Plus loin, ce sont les îles de sable couvertes d'une végétation maigre de palmiers nains et d'épineux. Le contraste de ces sables blancs avec les eaux vert émeraude du lac est saisissant.

Matinée de palabre sur la dune, où par un ciel clair balayé d'un grand vent froid, j'admire émerveillé la beauté du lac.

Mais toute médaille a son revers. Surpris par la nuit, en plein lac, nous cherchons une île pour passer la nuit et nous heurtons un îlot-banc (1). Du feuillage froissé par le petit bateau sort un véritable nuage de moustiques affamés qui s'abattent sur le vapeur : la plus mauvaise nuit que j'aie jamais passée ; les îlots-bancs sont nombreux et les moustiques innombrables.

(1) Le lac est rempli d'îlots couverts d'ambatch noyés, dont le feuillage seul émerge : on les a baptisés îlots-bancs.

Et le lendemain, avec Gerhardt, pour manger, nous devons nous étendre à plat ventre, la tête près du foyer, dont la chaleur et la fumée écartent un peu les moustiques voraces.

De Bol, à cheval, à Mao, chef-lieu du Kanem, poste entouré d'une muraille crénelée flanquée de deux petites tours : à l'intérieur, les cases de nos braves Sénégalais. Bablon fait très bien au Kanem ; il a du sang-froid, du jugement, de l'esprit de discipline. En même temps ce broussard sait se plier aux exigences paperassières de l'administration. Enfin sur tous ces nomades indépendants, il a le prestige du vainqueur de Bir Alali. Il dispose de sa compagnie et d'un escadron de spahis noirs commandé par le capitaine Duper-tuis qui, du temps de Destenave, s'était distingué dans un corps à corps avec un colosse noir ; pendant que l'autre le serrait à l'étouffer, il l'avait assommé à coups de pommeau de sabre.

Kouka, le jeune Bondjo.

En sortant de déjeuner avec les officiers du poste à Mao, un petit bonhomme d'une dizaine d'années, à moitié nu, court après moi et selon la coutume, me saisit les genoux en criant que « je suis son père et sa mère ». Il demande justice : il a reçu un coup de cravache en peau d'hippopotame, qui lui a fendu la peau du bas-ventre ; la blessure n'a pas été soignée et est pleine de pus et de poussière ; ce n'est pas beau. J'inflige une punition sévère à l'auteur du malheureux coup de cravache. Comme le lieutenant Gerhardt me propose depuis longtemps de prendre un négriillon pour laver la vaisselle, je l'engage. Il nous accompagne

donc à Fort-Lamy. Soigné, il guérit très rapidement, comme tous les noirs, des blessures extérieures. On l'avait revêtu d'un boubou blanc et un jour, je le vois les bras croisés, comme on lui avait appris, et me regardant fixement, avec ses yeux dépourvus de cils. « Qu'est-ce que tu as, Kouba, à me regarder ainsi? Tu veux me manger? » Le jeune Bondjo de répondre en riant : « Mon commandant! moi y a pas moyen, moi y a trop petit. » Il n'avait pas l'âge...

**Combat de Bir Alali (9 novembre 1901). La tombe
du capitaine André Millot à N'Gouri (Fort Millot).
Remise de la croix au capitaine Bablon.**

Bablon et moi quittons Mao à 4 heures du soir, avec un interprète, un ancien Rabiste, qui était au grand combat du 9 novembre 1901.

Le lendemain matin nous sommes sur le champ de bataille : une pente nue semée de quelques très rares broussailles descendant dans un thalweg peu profond, mais se relevant en un mouvement de terrain, qui cache la vue de la zaouia, encore à 5 ou 6 kilomètres. C'est de là-haut que la charge dévala sur le carré et fut arrêtée à 80 pas ; mais alors les Mahdistes se dispersèrent en tirailleurs sur les faces avant et droite du carré. On a peine aujourd'hui à comprendre cette tactique, car le terrain est absolument nu et uni. Il n'y a peut-être pas dix bouquets de broussailles pour se dissimuler. Mais, le 9 novembre, l'herbe était haute dans ce pays, où les pluies sont capricieuses. L'herbe avait poussé sur ce coin de terre où il n'a pas plu cette année, et dissimulait les hommes couchés ; cachés à 80 pas à peine d'un carré compact ils ne devaient pas eux-mêmes voir très bien, car il est inexplicable

qu'en trois heures de combat il n'y ait pas eu plus de pertes. Beaucoup d'ossements là où les Mahdistes maintinrent leur Bireck pendant toute l'action. C'est au moment où la retraite paraissait nécessaire que le capitaine Millot tomba. On a fixé sur une croix, au lieu même où il a été tué :

ICI FUT TUÉ GLORIEUSEMENT
FACE A L'ENNEMI
ANDRÉ MILLOT
CAPITAINE D'INFANTERIE DE MARINE
QUI PENDANT SA CARRIÈRE
FUT LE MODÈLE DES OFFICIERS FRANÇAIS
SES AMIS LUI ÉLEVÈRENT CETTE CROIX.

Le chef-lieu du Cercle s'était d'abord trouvé fixé à N'Gouri, où le capitaine André Millot avait trouvé la mort (1). Mais Mao, au centre du pays Kanembou, est plus judicieusement placé. Le nord du Cercle est protégé par le blockhaus de Fort-Pradier établi à Bir Alali, où nous avons triomphé des Senoussistes. Dans ces pays lointains en particulier, il ne faut jamais évacuer un point où l'on a été victorieux ; le drapeau français ne doit pas rétrograder.

Malgré l'effort considérable fait à Bir Alali, le bordj de 80 mètres de côté n'est pas très fort, parce que mal compris. Nous manquons assez des notions élémentaires de fortifications. A vrai dire, la fortification d'ailleurs n'est ici qu'affaire de bon sens ; mais on ne réfléchit pas assez. Avec peu de travail, de bons flanquements renforceront singulièrement Bir Alali qui, avec son profil de créneaux sur le ciel, en haut de là

(1) André Millot, né en novembre 1867, était le deuxième des quatre fils du général Millot. Pour perpétuer le souvenir de ce bon serviteur de la France, son nom fut donné à N'Gouri, qui devint Fort-Millot.

dune, sa zériba et ses fils de fer barbelés, doit présenter aux nomades un aspect peu engageant. Là règne Mangin Junior. Il a des défauts comme tout le monde, mais de magnifiques qualités, et pour commander un peloton de méharistes, pour transformer nos bons et lourds Bambaras en nomades, vivant au pâturage avec leurs bêtes, pour mener avec bonheur des raids, sans être bien sûr de trouver de l'eau au bout de 200 kilomètres, il n'a pas son pareil. Son arrivée à notre bivouac de Korofou à minuit, par pleine lune et tempête de sable, les bêtes géantes au grand trot, les tirailleurs le fusil haut sur la selle, en ordre et tout le monde à terre en bataille, a été très impressionnante.

Nous allons ensuite au village de Légra, où l'on a trouvé, desséchés par le soleil, des ossements d'un cheval et d'un homme. On a reconnu les restes de mon ami, grâce à des dents aurifiées. Hélas ! pendant la retraite, le corps de mon cher Millot avait été arrimé sur un cheval. Le cheval ayant soif s'échappa de nuit et mon pauvre André a été mangé par les fauves, comme les premiers chrétiens.

Le jour de l'arrivée à N'Gouri (Fort-Millot), j'ai remis au capitaine Bablon sa croix devant la troupe et nous sommes allés tous deux sur la tombe de notre ami. Un cimetière nu mais propre sur la dune. Une grande croix en bois au centre et deux tombes : Millot et Bellion. La tombe de Millot est un peu délabrée par les pluies ; Bablon va la refaire en briques cuites. La croix que son frère m'a donnée s'y dresse avec les souvenirs de sa famille : de Mme Schneider, une petite croix en feuilles de lierre, et de Mme Chauvin, une petite couronne portant cette inscription :

*Dieu compte comme fait pour lui
Ce que l'on fait pour sa patrie.*

Que le Bon Dieu ratifie cette parole de miséricorde !

Les Kanembous. Un chamelier économe.

Les habitants du Kanem, les Kanembous, sont des noirs islamisés depuis longtemps ; ils font les prières rituelles et jeûnent, mais ne sont pas fanatiques. Ce sont surtout des agriculteurs, qui nous sont maintenant attachés, parce qu'ils se sentent protégés. Aussi trouve-t-on au Kanem du maïs, des patates, du tabac et même du blé. On en fait quarante tonnes par an. Il ne vaut pas le nôtre, mais on peut mélanger sa farine à la nôtre. Précieuse ressource à pareille distance de la France.

Le nord du Kanem est un pays sablonneux coupé de dunes, où se trouvent de petites palmeraies. Mais tirailleurs et spahis ne peuvent marcher longtemps dans le sable, où les pieds des hommes et des chevaux enfoncent. Seul le pied mou du chameau s'étale et permet les longues étapes qui, au désert, séparent toujours les rares points d'eau. (Ces chameaux sont à la vérité des dromadaires, puisqu'ils n'ont qu'une bosse. Mais conformons-nous à l'usage.)

Aussi le capitaine Bablon avait-il commencé l'organisation d'une section de méharistes, comme nous avions fait au Zinder.

Nous campions un soir près du lac, quand Bablon se plaint d'avoir perdu son chameau (1). Son chef-chamelier lui propose d'aller à sa recherche et demande au capitaine, grand fumeur, sa boîte d'allumettes. Les

(1) On s'attache à son chameau comme à son cheval.

marchands de boîtes d'allumettes manquent dans le pays : Bablon fait des difficultés et lui recommande l'économie. L'homme rentre au petit matin avec l'animal, ayant brûlé trois allumettes seulement. Si l'on veut bien songer que la boue des rives du lac présente mille empreintes de tous les animaux sauvages et domestiques qui viennent s'y abreuver... Et cependant, le nomade avait reconnu le pied du chameau ...

Nos scouts sont-ils aussi forts?

**Le lac Tchad. Le Kanem. Les Boudoumas, Foulbés,
Têda.**

La superficie du lac Tchad est de 24 000 kilomètres carrés. Sa cuvette est donc trente-deux fois plus grande que celle du lac de Genève. Mais le Tchad ayant des rives très basses et un creux très faible, la variation de son niveau fait beaucoup varier sa superficie.

Le vent a des rafales assez violentes pour draguer la vase et le sable et déplacer une masse d'eau considérable. C'est ce qui a fait croire au début de notre occupation que le lac avait des marées.

L'évaporation est très intense. On peut l'évaluer annuellement à 1 m. 80. Les légendes et l'histoire prouvent que le Tchad subit des variations de niveau de périodicités inconnues et d'intensité variable. Comme il est le déversoir de grands fleuves, il semble devoir subsister longtemps.

Le Chari qui l'alimente a 1 100 kilomètres; son débit double le lac aux hautes eaux, du fait des pluies diluviennes de la zone congolaise qu'apportent les gros affluents qui sont de vrais fleuves : l'Aouk et le Bahr Salamat à droite, à gauche le Gribingui qui est

la voie d'accès de l'expansion française, le Bahr Sara (800 kilomètres) et le Logone (900 kilomètres).

Cependant en 1854, le grand voyageur Barth n'avait pas vu l'eau; toute la cuvette était couverte de végétation. Combattu par la sécheresse du Nord, le lac paraît devoir un jour disparaître. Par suite de l'évaporation intense des zones inondées et comme son bassin est fermé, les alluvions apportés par le Chari, le Logone, restent sur place et surélèvent le niveau de base. Les sables apportés par le vent contribuent à diminuer sa surface; les résidus de décomposition des végétaux viennent s'y joindre. Dès aujourd'hui il se divise en deux grandes poches. Aussi Barth a-t-il conclu que le grand lac disparaîtrait un jour.

Au sud-est du Tchad, un sillon, le *Bahr el Ghazal* ou Sara s'allonge sur 500 kilomètres jusqu'au Djourab dans la région du Borkou. D'après les indigènes, on circulait en pirogue dans le Sara, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. D'après les altitudes altimétriques de la mission Tilho, la pente générale est dirigée du Tchad vers le Borkou et non du Borkou vers le Tchad. Quant à la question de savoir si le Sara a pu être autrefois en communication avec le Nil, le capitaine Tilho ne le pense pas, mais reconnaît que le doute reste permis, car il n'y a qu'une différence de 30 mètres entre les deux nappes d'eau, alors que la distance qui les sépare est supérieure à 1 500 kilomètres.

Le bassin du Tchad est très encombré de dunes longitudinales, orientées est-nord-est; les dunes sont fixées par la végétation. Les régions au nord du lac sont parmi les plus désertiques de l'Afrique, à cause de la grande distance de la mer, donc des pluies.

Le pays du Kanem, au nord-est du lac, très différent des plaines basses du Delta, est une vaste plaine avec dépressions à fonds argileux d'anciens queds. Il

est possible que le Kanem soit un ancien archipel d'un plus grand Tchad. D'après les conclusions du capitaine Tilho, sur la cuvette du Kanem et du Tchad au Borkou, le sol s'affaisse sensiblement. Il tombe très peu de pluie dans la région, mais la grande rivière est le Chari, qui vient des régions équatoriales aux grandes pluies. Les pluies sont rares au contraire dans la région du lac, aussi bien qu'à Fort-Lamy.

Les nombreuses îles du lac sont habitées par les Boudouma. Ils ont des troupeaux de bœufs considérables; ils font aussi le commerce du natron qu'ils échangent au Bornou contre du mil, qui là comme dans toute l'Afrique est le fond de la nourriture. Les pirogues Boudouma sont curieuses. Elles sont faites de joncs liés en faisceau et auxquelles ils savent donner la forme d'un cigare, à pointe relevée à l'aide d'un piquet. Elles sont longues de 6 à 10 mètres et larges de 50 centimètres. Elles durent environ six mois.

On trouve encore au Kanem des Foulbés. Ils semblent être venus au début de l'ère chrétienne de la Cyrénaïque. Ils ont traversé l'Afrique pour arriver au Fouta Sénégalais où ils ont été refoulés par les Arabes dans toute l'Afrique occidentale et même au Tchad. Ce sont des pasteurs.

On y trouve aussi des Têda, grands, secs, noirs au type sémitique, aux lèvres minces et aux cheveux lisses. Ils sont très sobres, comme tous les nomades du désert, ils portent le litham comme les Touareg et sont comme eux éleveurs de chameaux. Ils ont pour armes une lance et un couteau de jet.

CHAPITRE V

SUR LA FRONTIÈRE DU OUADDAÏ : YAO — MOITO — BOKORO

Le poste de Yao attaqué par les Ouaddaïens. Le combat de Séita.

A peine rentré et replongé dans les paperasses, qui s'accumulent pendant les tournées, ont éclaté les événements du lac Fitri. J'ai bien fait de renoncer au tour du lac en rentrant par N'Guigmi et la Komadougou (1) : Yao a été attaqué par les Ouaddaïens.

L'escadron était venu autrefois au Fitri, il y laissa un peloton et en mai 1904 Largeau y installait une section d'infanterie. En septembre le Djerma Othman, le plus haut dignitaire du Ouaddaï m'envoyait une lettre de sommations polie mais nette d'évacuer le Fitri, si nous voulions vivre en paix avec le Ouaddaï. Pourquoi le Ouaddaï, qui s'était désintéressé pendant trois ans du Fitri, le réclamait-il brusquement? C'est que sous notre occupation le pays se relevait de ses ruines, que la récolte était belle, enfin que plusieurs milliers d'Arabes nomades, riches en troupeaux, étaient passés chez nous pour échapper aux exactions des aguid ouaddaïens; enfin Hassan, le sultan du Fitri est la bête noire du Ouaddaï. J'étais tranquille, ayant à Yao

(1) Affluent du Tchad venant de l'ouest.

un excellent lieutenant, Repoux avec 40 tirailleurs dans un réduit et pour commander le cercle, face au Ouaddaï, un de mes meilleurs capitaines, Rivière, qui mérite 20 sur toute la ligne. En décembre, je l'avais porté de Moïto à Bokoro, le rapprochant ainsi à 80 kilomètres de Yao. Depuis que je suis ici, il n'était pas de semaine que les rumeurs les plus alarmistes concernant le Fitri courussent sur l'attaque imminente du Ouaddaï. Il a fallu aux deux officiers un rare sang-froid, pour rester calmes et travailler au milieu de toutes ces fausses nouvelles.

Le 31 janvier, à 10 heures du matin, 3 000 Ouaddaïens, dont un millier de cavaliers, attaquaient le poste de Yao à l'improviste. Leur marche bien masquée s'était terminée par un raid de 80 kilomètres à travers la brousse, comme ils excellent à le faire. Repoux était sur l'œil; il a défendu son poste, que l'ennemi n'a d'ailleurs pas osé aborder de près, et quand il a vu celui-ci impressionné par des salves à longue portée il a contre-attaqué sur le village où l'ennemi était entré. Rivière, aussitôt prévenu s'y porte rapidement pendant la nuit et arrive à l'aurore à Séïta. Il ouvre immédiatement le feu sur le camp ennemi : les Ouaddaïens surpris dans le sommeil se lèvent en criant, s'enfuient, abandonnant leurs chevaux sellés. Rivière nous racontant la chose quelques jours plus tard, nous dit : « Le plus extraordinaire, c'est que pendant ce feu rapide, j'ai vu devant moi, à une centaine de mètres une femme affolée, poussant des cris en agitant les bras, et que nous trouvâmes sans une blessure, au moment de l'occupation. » La colonne a perdu plus de cent tués, beaucoup de chevaux tués au piquet, des fusils, tout son matériel et notamment les 800 selles de sa cavalerie. Moralement elle est détruite. De notre côté, un blessé.

Le Ouaddaï, après cette première expérience de nos

fusils, rentrera-t-il dans son isolement hargneux ou bien le sentiment national surexcité par le fanatisme le jettera-t-il vers la revanche? Il est prudent de prévoir la seconde hypothèse. J'ai donc fait exécuter la réunion de la colonne mobile prévue : 350 tirailleurs, 80 spahis, 2 petites pièces avec leurs canonniers, en un point central : Bokoro. La concentration effectuée, je m'y rends en trois étapes de nuit, pour ménager nos bœufs porteurs, car il n'y a plus de chameaux, dès qu'on descend au sud du lac. La marche de nuit, sans lune, à travers les épineux, n'est pas sans inconvénient pour les épidermes. Nous aurons le temps de guérir nos écorchures, avant d'aller dans le monde.

Les troupes ainsi rassemblées sur la frontière ouad-daïenne à Yao, Bokoro, Bédanga, interdisent l'arrière-pays aux rezzous, elles occupent des points situés à deux jours de marche les uns des autres et peuvent par conséquent, en cas de nouvelle offensive ennemie, se concentrer rapidement.

Dès aujourd'hui, d'ailleurs, cette offensive apparaît peu probable. Rien n'indique que le Djerma ait reçu les renforts, qu'il a demandés à Abéché au lendemain de son échec. C'est le plus puissant dignitaire du Ouaddaï, mais il a des envieux à la cour, qui ne sont pas fâchés de sa mésaventure. Comment recommencer l'attaque, tout seul, avec ce qui lui reste des troupes qui ont fait si terrible connaissance avec le fusil 1886? Je pense donc que cette crise ne se renouvellera pas, au moins pendant un certain temps. Les Ouaddaiens n'ont été poussés à cette folle attaque que par leur vanité et notre inaction qu'ils devaient prendre pour de la faiblesse. Ils savent maintenant à quoi s'en tenir.

Néanmoins il faut renforcer le dispositif sur la frontière ; je laisse ici un peloton de cavalerie, et la section d'artillerie viendra de Tchekna à Moïto.

La Reine Mère du Baghirmi.

Gaden est ici avec le sultan Gaourang qui, pour marcher, a consenti à mes conditions, c'est-à-dire qu'il est venu en chef de guerre, avec sa garde ; 50 hommes armés de fusils à tir rapide et 30 cavaliers, laissant à Tchekna les hordes de femmes et de serviteurs, sans lesquels il ne se déplace jamais. Ses 50 fusils, encadrés par des sous-officiers, ne sont pas une force négligeable, ses cavaliers portent les courriers.

Sa présence est importante du point de vue politique : le Baghirmi prend nettement parti pour la France protectrice. En outre, le sultan présent coupe court aux potins des envieux, qui le représentaient comme secrètement allié du Ouaddaï.

Ses adieux à Tchekna ont été émouvants, me dit Gaden, surtout sa séparation avec sa mère ! A vrai dire la reine mère est un vieux monsieur. Expliquons-nous : quand Gaden est arrivé comme résident, on lui a dit un matin que la mère du sultan demandait à le saluer. Ahurissement de Gaden, quand on lui a présenté un vieux monsieur respectable, à barbe blanche. La mère du sultan est morte depuis des années, mais l'emploi de reine mère est tenu depuis par un vieux noir. Entrant dans son rôle, il s'est séparé de son fils avec un débordement de larmes vraiment maternelles.

Nous prenons le soir le thé chez le sultan : on met dans une théière trois ou quatre poignées de thé, de quoi la remplir au tiers, on y met une demi-livre de sucre, et l'on verse l'eau bouillante. C'est rapidement écœurant. Aussi n'ai-je pu dîner au sortir de ce five o'clock.

Partis le 3 mars au soir de Bokoro, nous sommes le 5 à 10 heures à Yao, après nous être un peu égarés au milieu de l'immense lagune du Fitri. Les eaux de la lagune en cette saison n'occupent plus que le fond de cette vaste dépression plate, et l'on marche pendant des heures sur un sol d'humus, d'herbes desséchées et de bois spongieux, analogue à l'ambatch du Tchad.

Yao, résidence du sultan du Fitri, est un village de 300 ou 400 cases ; ce sultan serait qualifié au Soudan de simple chef de village, mais ici tous les chefs se gratifient du nom de sultan, cela ne leur donne ni énergie, ni intelligence, à en juger par Hassen, brute épaisse, à peau d'hippopotame, qui a une vraie chance d'être la bête noire du Ouaddaï, car celui-ci nous ayant d'abord proposé de supprimer Hassen, puis ayant tenté de l'enlever le 31 janvier, il s'ensuit que nous ne pouvons que le maintenir, par souci de notre prestige.

Le poste de Yao se compose d'un grand camp rectangulaire, sans aucune valeur défensive, occupé en 1902 par l'escadron, et d'un solide réduit en maçonnerie. Un rocher allongé d'une dizaine de mètres de hauteur le domine ; on construit un blockhaus pour 10 hommes, où l'on placera la petite pièce de 42 que nous a laissée la mission saharienne. Avec le blockhaus et sa pièce qui domine la plaine, et les 50 hommes que j'y laisserai, Yao défiera une nouvelle attaque, s'il prenait fantaisie aux Ouaddaïens de s'y frotter de nouveau.

A Aouni, à Moïto, j'ai eu plaisir à retrouver le sable et les blocs de pierre arrondis de Zinder. A l'issue de la concentration j'amènerai la batterie de Tchekna à Moïto ; elle sera beaucoup mieux placée au point de vue militaire, plus à portée des points dangereux : le Kanem et le Fitri. Enfin Moïto est plus sain que Tchekna, où mon pauvre Gaden va rester un peu seul.

Ces promenades à la saison chaude, dans des régions de puits douteux, ne peuvent passer pour des promenades d'agrément, mais quoi ! c'est la vie que j'aime, et depuis que je roule sur les sentiers d'Afrique, le soleil me connaît.

« Depuis que les Français sont ici, nous sommes toujours à l'ombre. ».

Un jour que je recevais la soumission d'un chef de tribu, le soleil de midi du mois de mai tapait dur sur la grande place. Le chef me demanda de me placer à l'ombre du seul arbre du village, mais c'était un épineux (1). Devant moi, le chef et les habitants du village, accroupis sur leurs talons, les genoux hauts — l'attitude leur est familière et les repose aussi bien qu'un fauteuil. Je dis quelques mots encourageants, le chef se lève et déclare sous un soleil brûlant : « Depuis que les Français sont ici, nous sommes toujours à l'ombre... » Eh ! oui, dans ces pays brûlés, le bonheur, c'est d'être à l'ombre !

Une nouvelle offensive ouaddaïenne étant tous les jours plus improbable, il était nécessaire de ramener progressivement la garnison à son effectif normal, en commençant par se débarrasser de la bande de Gaourang, qui mangeait 300 kilos de mil par jour. Gaden rentre avec le sultan à Tchekna.

Je vais poursuivre ma tournée de la frontière par les postes de Bédanga et de Melfi, remonterai encore une fois à Yao, pour voir les travaux du blockhaus, et ne pas donner trop vite aux Ouaddaïens l'impres-

(1) On appelle ainsi les arbres où les feuilles sont remplacées par des épines ; l'ombre en est légère ; cependant ces épines conservent un peu de sève, puisque les chameaux du désert en sont friands.

sion que la menace s'éloigne, et rentrerai par Tchekna, pour y passer quelques jours.

D'ailleurs, j'ai reçu un envoyé du Djerma Othman, qui désavoue le chef qui a conduit l'attaque de Yao. Ces démêlés entre chefs Ouaddaïens prouvent que les combats de Yao et de Séita ont eu une grosse répercussion : notre prestige est rétabli.

Je propose Repoux et Cornet pour la Légion d'honneur, et je pense bien qu'on ne leur marchandera pas une récompense si bien gagnée.

Je quitte Bokoro le 25 mars pour Bédanga et Melfi.

Bédanga et Melfi. Le capitaine Ruef.

Bedanga, 30 mars. — Des montagnes, quelle belle chose que les montagnes, quand on n'a vu pendant des mois et des mois que des plaines grises ! Je voulus un jour, avec Gerhardt, entreprendre l'ascension du haut sommet qui domine Bédanga. Mais assez vite Gerhardt dut abandonner, pris de vertiges. Je continue seul. Arrivé au sommet, vue très étendue. Je commence à redescendre et me trouve devant un à pic profond. La nuit vient ; je vais me rompre le cou dans l'obscurité. Je prends mon parti de coucher sur un rocher moelleux, lorsque vers 10 heures du soir j'entends des cris venant d'en bas. J'appelle de mon côté : au bout d'une heure je distingue vaguement deux hommes au pied de mon rocher. Je descends de mon observatoire en me glissant le long d'eux, l'un étant debout sur les épaules de l'autre. Nous descendons le terrain qui devient moins difficile. On pénètre dans une grotte, qui s'illumine tout à coup. Le village est venu avec des torches, et je fais une rentrée triomphale.

J'ai été très content de Melfi. D'abord c'est un pays situé plus au sud, donc plus fertile et les populations étant occupées dans leurs champs sont moins pillardes.

D'autre part, le capitaine Ruef, mon camarade de promotion, fait très bien tout ce qu'il fait. Melfi est donc plaisant et c'est ce qu'il y a de mieux dans le territoire, bien qu'il n'ait pas le caractère grandiose et sévère du Kanem. Un horizon de collines rocheuses assez hautes, des arbres verts dans le lointain, des collines qui rappellent la ligne bleue des Vosges ! « d'où monte aux cœurs fidèles la plainte touchante des vaincus. »

Et je remonte sur Bokoro inspecter les travaux, et règle en avril les questions locales.

Après l'attaque des Ouaddaïens où Gaourang était venu à nos côtés, je voulais voir Tchekna et parler avec le sultan.

Le courrier en route.

Repartis de Bokoro fin avril, nous arrivons d'abord à 11 heures du soir à un petit village, où nous nous arrêtons pour sommeiller pendant trois ou quatre heures, après une journée de marche. C'est à recommander aux gens qui sont sujets aux insomnies.

Le lendemain, à 4 heures du matin, le soleil vient de se lever. Il fait frais ; il y a eu une petite tornade quelque part. Je chevauche en tête du détachement. Que vois-je ? Deux tirailleurs, deux bœufs chargés chacun de deux tonnelets : aucun doute, c'est le courrier du lieutenant-colonel ! Distribution rapide à tout mon monde qui rallie au galop. On achève allégrement l'étape en lisant et relisant ses lettres.

Dans ce courrier, venu par la voie de Niamey et de Zinder, câblogramme ministériel du 26 mars me prescrivant de me rendre à Bangui d'urgence à la disposition de M. de Brazza, chargé de mission, pour m'entretenir avec lui de la situation politique et économique. Et M. Gentil, commissaire général, m'écrit dans le même sens. C'est de prime abord assez surprenant : je commence à connaître le Tchad, mais n'ai fait que traverser le Congo. Quelles lumières pourrais-je apporter ? tandis que je suis attaché à l'œuvre entreprise. Avec les distances de ces pays je m'en vais me promener là-bas et si pendant ce temps les Ouaddaïens attaquent de nouveau, on ne comprendra pas qu'un commandant de Territoire ait quitté son poste pendant trois mois.

L'oasis de Kinji-Sail.

Un voyage si bien commencé ne pouvait que continuer de même. Nous atteignons Kinji-Sail, ce joli nom composé de deux mots, l'un arabe, l'autre baghir-mien, signifie : « La source qui coule. » Ce sont, au pied d'une petite dune, des trous, où l'on voit l'eau sourdre mystérieusement. Elle épanche la vie, au milieu de ce désert, et c'est tout à coup un rideau de beaux arbres et un gazon vert et épais qui réjouit nos yeux et nos chevaux. Les Kinjis s'étendent sur une soixantaine de kilomètres et nous les retrouvons le lendemain aussi verts, aussi frais à Al Mouraya. Après les plaines brûlées et grises du Debaba, cette petite oasis est délicieuse. Elle était autrefois très peuplée, mais c'était la voie directe d'invasion du Ouaddaï au Baghirmi, et c'est aujourd'hui le désert. Le souvenir des dévastations

ouaddaïennes est resté tel, que les Baghirmiens ne veulent à aucun prix, par crainte superstitieuse, s'y réinstaller, bien que ce soit le coin le plus favorisé de tout le Baghirmi. Après les Ouaddaïens, les fauves y règnent en maîtres, et à la halte de nuit, après Al Mouraya, le lion a grondé tout le temps.

On a essayé de repeupler ce coin de terre avec les Arabes du Ouaddaï réfugiés au Fitri. J'ai amené quatre de leurs chefs avec moi, d'assez mauvais gré, tant il est difficile d'arracher tous ces gens à leurs habitudes. Et cependant, si saisissant est l'aspect de ce coin de terre avec ses gazons verts et son eau à fleur de terre, que mes Arabes en ont été frappés et déclarent qu'ils viendront s'installer après l'hivernage. *Inch' Allah* (1) !

En quittant ce paradis, nous revenons dans la région de Moïto. Ce pays est plutôt ingrat. Le Bahr el Ghazal ou Sara, qui y débouche, n'est qu'un fleuve de sable. Si nos adversaires, en dehors des Ouaddaïens ou des Senoussistes, ne sont pas des guerriers redoutables, ils sont nombreux. Nous avons contre nous notre petit nombre, les distances et le soleil.

Le 4 mai 1905 au matin, je faisais mon entrée dans notre bonne ville de Tchekna. C'est un grand village en paille de 6 000 habitants étalé sur la rive nord du Bahr Erguig, un bras du Chari.

Le Baghirmi. Tchekna.

Gaourang nous reçoit à la tête de sa cavalerie formée de cavaliers caparaçonnés en coton piqué : le sultan

(1) Signifie en arabe : s'il plaît à Dieu !

ne pouvait manquer d'imiter ses redoutables rivaux. Il est précédé d'une escorte d'apparat, de longues trompettes d'un mètre, tam-tam, grelots, flabellis à long manche orné de plumes d'autruche. Le protocole veut que le sultan se déplace à cheval. Aussi ne se déplace-t-il dans l'enclos de son palais que monté sur un petit cheval, et suivi d'une escorte. Le spectacle est comique au milieu de ces cases à toit de paille et le souverain donne l'impression qu'il serait mieux à pied, tandis que son fils, le dauphin Tchiroma, qui suit en courant dans la poussière, préférerait certainement être à la place de son père.

Nous sommes reçus dans une grande salle, où la cour — une centaine de noirs assis par terre — entoure Gaourang. Le sultan prend le premier la parole et m'accable de compliments, comme il est de bonne règle. Mon interprète, qui est fort bon, est un Maltais original, M. Grech. « Voulez-vous dire au sultan qu'Allah a protégé le Baghirmi et son sultan, en lui donnant l'appui et l'aide des Français. Rabah a voulu résister : il a été tué et sa puissance détruite. Le Baghirmi possède une terre fertile ; les habitants sont bons cultivateurs. Vos greniers en pisé en forme de hautes bouteilles coiffées d'un chapeau de paille sont célèbres dans la région. Votre pays est bordé d'un fleuve poissonneux. Enfin beaucoup de vos hommes sont industriels, savent tisser et teindre en indigo. Le pays commence à se relever des ruines causées par les razzias des esclavagistes. Pour vous aider l'appui des Français ne vous manquera pas plus demain qu'hier. La meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est que je désigne comme résident près de toi, sultan, le premier de mes officiers, le capitaine Gaden, homme déjà connu pour sa sagesse. Tes conseillers, dis-je en les regardant dans les yeux, peuvent avoir confiance

en lui : Dieu lui a fait don de lire dans les cœurs.
« Qu'Allah vous protège ! »

Gaden est chargé de faire comprendre au sultan et à son monde qu'en guidant les agriculteurs, en améliorant l'outillage, on accroît les cultures et le travail des ouvriers, on donnera à tous la force et la prospérité. Gaden est satisfait de ses Haoussas et ils le sont de lui, parce qu'il baragouine quelques mots depuis Zinder. Leurs marabouts se sont réunis et ont griffonné sur une vingtaine de feuilles de papier, très consciencieusement, des caractères arabes avec de beaux dessins. Tous ces papiers vont être mis dans un canari (courgette) avec les plumes de la queue de deux coqs rouges, la barbe d'un cabri, des poils pris à un jeune taureau, un peu de mil, de maïs, de blé, de riz, de coton. Le canari sera ensuite enterré sur la place du marché. C'est là la formule d'inauguration du marché et cela va, paraît-il, attirer beaucoup de Haoussas. Pour débiter, les marchands haoussas ont engagé de jeunes Baghirmiens. C'est un événement dans cette modeste capitale.

C'était aussi le rêve de Brazza, qui écrivit un jour à Chavannes : « Tâchez de trouver dans le haut de quelque affluent un pays sain, peuplé, fertile, près d'une chute d'eau, pour en faire un centre de culture. N'oubliez pas notre fondation de Lékéti et le bon au porteur donné à nos travailleurs : là est le nœud de la question. Organisez le travail, préparez les indigènes à faire un travail de longue haleine. C'est l'avenir. »

Le succès du résident est d'autant plus grand qu'il succède à un officier, qui n'était pas fait pour la politique indigène, car il faisait le vide autour du poste.

Il faut maintenant rentrer à fortes marches à Fort-Lamy où nous arrivons le 14 mai. C'était opportun, car

le soir même, première et forte tornade (1). Depuis, c'est le désespoir. Nous avons rapporté quatre malles et tonnelets de papiers, tant documents et registres, que pièces reçues pendant ces trois mois de route. Ajoutons à cela que pendant mon absence il a fallu refaire en vue de l'hivernage, la toiture des bureaux, et qu'en cette prévision, il a fallu tout empiler dans des caisses... Il faut reclasser tout cela. On ne retrouve plus rien. Et pendant ce temps la correspondance marche, le départ du courrier talonne. J'invoque la vieille philosophie : ça se tassera. Évidemment, c'est bien embêtant !

Mais que le Chari nous a semblé beau : le 16 au soir, sous un ciel lavé, l'eau, les arbres verts, les bancs de sable jaune vif avaient des teintes jeunes de printemps de France.

L'enseigne de vaisseau de Parseval a pratiqué avant les Scouts la devise :
« Toujours prêt. »

J'ai trouvé ici Parseval un peu maigri, un peu tiré : on n'engraisse pas à la besogne qu'il a menée, mais solide et vaillant. Oh ! oui, vaillant, un de ces hommes qu'on met à toutes les tâches, et qui se donnent tout entiers ! Déjà à peine avait-il fini de remonter le *d'Uzès*, que je lui avais demandé de refaire encore une fois la route de Krébedjé pour aller chercher et monter les baleinières. Sans lui, Dieu sait quand nous les aurions eues ! Puis sur ma demande il se met à diriger les travaux. Métier ingrat et très rude. Grâce à lui,

(1) Vent et orage violents qui font sauter les toits et soulèvent des tourbillons de poussière ou de pluie.

personnel et matériel seront à l'abri pendant l'hivernage.

Enfin, je vais pouvoir lui confier avant son départ une mission plus intéressante au Toubouri. Jordan et Julien m'ont envoyé des rapports, tels que je les attendais, à savoir que le Toubouri est navigable, mais encore cela est-il contraire non au rapport, mais aux conclusions inattendues de l'enseigne Audoin que j'avais chargé d'étudier le Toubouri pendant l'hivernage dernier. Il est bon de confronter le rapport d'un autre officier de marine à celui d'un officier de marine.

Parseval ne restera que trois semaines dans le Toubouri. Il ira ensuite chercher son *d'Uzès* à Fort-Crampel, pour lui faire descendre avec la crue les rapides du Gribingui. Je le retrouverai par là sans doute en avril, en revenant de Bangui.

Si l'on adopte la voie de Lenfant pour le ravitaillement, quand les vapeurs de la Bénoué apporteront les caisses, il faudra une route pour tourner les chutes : Jordan va la construire. Les caisses réembarqueront sur le Toubouri pour arriver au Logone où nos vapeurs les enlèveront. Si la communication n'existe pas cette année, il ne restera qu'un transport de 25 kilomètres du Toubouri au Logone. C'est la seule solution du problème du ravitaillement. Je ne vois pas d'autre moyen de le résoudre, à moins de dépenses considérables, telle que la construction d'un Decauville entre Krébédjé et Fort-Crampel. Mais où trouver pour cela les deux millions nécessaires?

L'explorateur anglais Savage Landor.

Au cours de ce même mois de mai nous est arrivé l'explorateur et chasseur Savage Landor, le premier Anglais rencontré en ces parages. Nous lui avons ouvert notre table et il nous fut très sympathique par son courage, son originalité et son humeur. Il avait dans ses modestes bagages un smoking et une chemise blanche glacée, le tout maintenu entre deux planchettes. Je ne pus que lui dire : « Vous n'aurez guère l'occasion de mettre votre smoking à Fort-Lamy. » Il me répondit : « C'est bien ce que je souhaite... »

M. de Brazza chargé d'une Commission d'Enquête au Congo.

Une lettre de M. Gentil me confirme une nouvelle connue : M. de Brazza chargé de mission vient inspecter le Congo ; il ne peut venir jusqu'à Fort-Lamy et le commissaire général me demande d'aller le voir à Fort-Crampel ou peut-être même à Bangui. J'ai ici une charge assez lourde et l'histoire des Ouaddaïens prouve que le chef responsable doit être à son poste.

D'autant qu'au moment même où j'allais partir, nouvelle menace d'alerte du côté du Ouaddaï, causée par le retour inopiné du Djerma Othman. Je demande à voir clair avant de partir pour Brazzaville et je retourne à Bokoro.

En arrivant au centre de notre dispositif défensif, j'apprends que le Djerma n'a pas bougé depuis son retour de l'Abou Telfane, région montagneuse à

150 kilomètres environ. Il paraît avoir toujours avec lui la même bande qui a reçu la pile de Yao et semble ne pas avoir eu de renforts. Alors, arrive par courrier extra rapide une nouvelle lettre de M. Gentil, disant que le ministre lui-même lui a demandé de m'écrire personnellement de me rendre à Bangui pour recevoir la mission de Brazza; tout bien pesé, je pars le 5 juin, forçant la marche à cheval, en doublant les étapes. Ce sera plus rapide que de remonter le Gribingui.

CHAPITRE VI

COMMISSION D'ENQUÊTE. LES POPULATIONS CONGOLAISES

**La nuit d'Afrique. Le « Benoit-Garnier » chaland, arche de Noé.
Un courrier arrivé la nuit nous sauve du naufrage.**

Nous remontons le Chari avec le *Benoit-Garnier*, le chaland du capitaine Lenfant. Ça n'a pas été sans peine que nous avons décollé de Fort-Lamy. Il s'agit d'emporter toutes les archives nécessaires et en même temps de laisser ce qu'il faut à Gaden, chargé de la suppléance de commandement pendant mon absence. Ces quinze jours de voyage passent vite dans notre arche de Noé, derrière nos petites tables pliantes. Le *Benoit-Garnier* est confortable : un chaland en fer long d'une quinzaine de mètres, large de trois. L'avant et l'arrière sont pontés : dessus, les pagayeurs — je devrais dire les percheurs, puisque en réalité le chaland est poussé à la perche — et, dessous, les caisses. Au centre, un espace libre de 6 mètres sur 2 m. 50, planchéié et recouvert d'une bâche qui abrite tant bien que mal du soleil et de la pluie. C'est là que nous dormons, mangeons, travaillons.

En dehors de Gerhard et moi, il y a sur le bateau : un interprète, 4 boys ordonnances-cuisiniers, 3 femmes et 32 pagayeurs pour former double équipe. Et un

poulailler ! Il n'y a pas de quoi danser en rond, mais il n'y a pas de place perdue.

Avec cette double équipe et grâce à la lune, je marche dix-huit à vingt heures sur vingt-quatre. La moitié dort pendant que l'autre travaille. Seulement, il faut que tout le monde mange. Aussi, tandis que notre cuisine est à l'avant, celle des payeurs est à l'arrière, donc fumées, quel que soit le vent. Mais la fumée n'est rien, quand on tue des antilopes ou qu'on prend du poisson, il n'y a pas moyen d'empêcher les payeurs d'en cacher partout en réserve, et ce sont des odeurs effroyables.

L'heure délicieuse est le soir. A partir de Bousso, nous avons eu la pleine lune. Les clairs de lune d'Afrique sont féériques. Le Chari coule sans une ride dans la nuit bleue, un silence solennel plane, à peine troublé par le bruit des perches, et la lune d'une blancheur éclatante règne au milieu d'étoiles d'un éclat inconnu. La Croix du Sud se lève presque aussitôt le coucher du soleil. Heures de solitude parfaite, de recueillement. Nous la regardons sans nous lasser, pensant à nos parents, à la famille, à la Patrie, et notre prière monte vers le ciel.

Un de ces soirs, un sous-officier qui avait un violon — que la chaleur et l'humidité ne l'aient pas fait éclater, c'est un miracle, mais c'est un fait — jouait longtemps des mélodies berceuses, mélancoliques, qui se fondaient si bien dans le silence des nuits d'Afrique.

Point d'incidents jusqu'au 19 juin. A 10 heures du matin on signale la pirogue du courrier. Un tirailleur, des tonnelets qui brillent au soleil, pas de doute : ce sont les bonnes lettres de France. On lit, on savoure ; la journée passe, on se couche.

Une autre nuit, je suis réveillé par le mot : courrier. Je me lève, j'allume le photophore, quand tout à coup

je vois surgir le patron qui jette dehors à coups de pied les laptots endormis, en criant que le chaland coule. En effet, nous avons touché légèrement sur un banc de roches ; l'eau a pénétré, le plancher est déjà tout mouillé et le chaland s'enfonce lentement. Vite tout le monde à l'eau pour pousser le chaland à la rive. Nous accostons dans une espèce de marais. C'est là vers minuit au milieu des clameurs métalliques assourdissantes des crapauds, entourés de nos caisses pêle-mêle, comme de pauvres naufragés, que, tandis qu'on remédiait à la voie d'eau j'ai lu mon courrier de mars. Il m'apporte une grande joie : le tableau ! le tableau qui me donne plus que je n'avais osé espérer, 2 capitaines, Gaden et Julien, 3 lieutenants, dont Gerhardt et Mangin, et un docteur, c'est-à-dire toutes les propositions que j'avais fortement appuyées. Je ne puis exprimer ma joie : on a beaucoup peiné ici, j'ai beaucoup demandé et voici la récompense.

J'ai peu dormi cette nuit-là, ayant voulu jeter un coup d'œil sur *le Temps* qui donne des articles remarquables sur la guerre de Mandchourie, je tombe sur la bataille de Moukden ; l'aurore m'a surpris lisant encore.

Nous avons quitté le chaland le 20 à deux heures d'Archambault, pour y arriver plus vite, en coupant les coudes du fleuve, mais nous avons été pris par la tornade à 500 mètres du poste et obligés de nous réfugier dans des cases indigènes, où l'on ne peut pénétrer qu'en se glissant à quatre pattes. A midi nous étions au poste, fort joliment décoré avec des branches vertes. Le 21, après la pluie, la campagne embaume les bois de France au printemps.

Nous repartons le soir après le dîner, en baleinière cette fois. Je pense être en dix jours à Fort-Grampel, admirant de nouveau les rapides du Gribingui et la

magnifique végétation, qui pare d'un manteau vert les deux rives au fond desquelles coule la rivière. Mais il s'agit bien de la végétation ! Les courriers pleuvent !

Le 24 juin, au poste de l'Iréna, deux sous-officiers qui montent me remettent les lettres confiées par mes parents à Lancrenon, qui monte par la Sangha à Laiï, pour ouvrir des débouchés entre la Haute-Sangha et le Cercle de Laiï. Il a une vraie chance. Il débute par un voyage d'exploration en pays inconnu. Si j'avais trouvé un ordre pareil en arrivant à Kayes en 1894 !

Le 30, la nomination de Gerhardt comme capitaine a été fêtée gaiement dans la brousse.

Enfin le 1^{er} juillet nous débarquons à 2 heures à Fort-Crampel. La première chose qu'on me dit : il y a un courrier qui vient d'arriver !

Je vais stopper ici.

J'ai reçu une lettre de M. de Brazza, qui sera ici avec Mme de Brazza après-demain. Je suis heureux d'arriver le premier pour le recevoir dans le Territoire. Il faut un vrai courage à Mme de Brazza pour faire en cette saison cette route avec des étapes de plus de 30 kilomètres.

Arrivée de M. de Brazza à Fort-Crampel.

M. de Brazza arrive le 3 juillet 1905. J'étais allé coucher la veille aux chutes de la Nana, à 12 kilomètres de Fort-Crampel, pour recevoir le célèbre explorateur et sa vaillante compagne. « La caravane est arrivée vers 9 heures, Mme de Brazza la première, qui, avant même je crois de descendre de cheval, me donne la petite lettre de maman du 27 mars, écrite sur mon petit papier d'enfant H. G. » Mme de Brazza a tenu à accom-

pagner son mari; elle n'a peur de rien, ni hommes, ni bêtes, ni climat, ni rapides.

M. de Brazza frappe au premier abord par son regard perçant et doux tout ensemble. Ce grand homme est d'une extrême simplicité. Il est enchanté de retrouver son vieux Congo et ses noirs, au milieu desquels il jouit d'un prestige incontesté.

Le déjeuner est préparé par mon cuisinier Barka et servi sous une sorte de hangar en ruines, sous lequel j'avais dressé ma tente. Neuf personnes : M. et Mme de Brazza, le capitaine Georges Mangin, le philosophe Challaye, l'inspecteur colonial Saurin, les deux administrateurs de la région, Gerhardt et moi.

Visite aux chutes et à cheval pour Fort-Crampel. Bien que n'étant jamais venu dans cette région, M. de Brazza reconnaît ou devine par les similitudes de races, de productions, de climat, etc. Vues étendues, élevées, justes. S'il ne connaît pas cette région, il connaît par contre admirablement la Haute-Sangha et il se découvre qu'il y a des points communs curieux entre les populations, très éloignées les unes des autres, mais vivant sous la même latitude.

Les Sénégalais.

Dîné le soir chez Mme de Brazza. La conversation tombe sur les Sénégalais. C'est avec eux que M. de Brazza a découvert et conquis pacifiquement le Congo. C'est dire en quelle estime il les tient. Or, les administrateurs n'aiment pas beaucoup les Sénégalais parce que, il faut le reconnaître, ceux-ci ne sont vraiment disciplinés qu'avec leurs officiers qui ne les méprisent pas. C'est un plaisir d'entendre faire leur éloge par M. de Brazza.

Nous avions une étape de 70 kilomètres pour gagner le Baghirmi, avec des bœufs-porteurs. Le sol d'argile était fendu par la chaleur du soleil, c'est ce qu'on appelle la terre cassée ; il faut faire attention, car les fentes sont larges et profondes et, si l'on n'y prend garde, on peut risquer une entorse. Il est assez pittoresque de voir les hommes défiler sur un sentier en zigzag dans un pareil pays. Les bœufs-porteurs au contraire, en équilibre sur leurs quatre pattes, marchent avec aisance.

Mais dès le départ, le bœuf qui portait les archives était resté à la traîne avec ses conducteurs, deux hommes assez craintifs. Aussi je confiai ce bœuf à Samba Sissokho, et la marche continua. Samba ne nous rejoignit que le lendemain et vint se plaindre amèrement de son bœuf :

— Lui, y a pas bon, tout le temps y a coucher...

Je le remerciai et l'envoyai se reposer...

Le soir Samba recommence ses plaintes sur son bœuf.

— Tu es un bon garçon, va manger avec tes camarades...

— Mais, me dit-il, y a des lions?

— Comment? Où as-tu vu des lions?

— Oui, y a deux lions dans la forêt, un homme et une femme...

— Bon, qu'as-tu fait?

— Lions, y a pleurer (rugir), parce que y a contents manger bœuf, alors, moi y a mettre cartouche dans fusil pour tirer, mais les hommes du Baghirmi y a crier : « Attention, toi y a pas tirer, parce que toi tuer un et l'autre y a manger nous. — Alors? — Puisque moi y a pas moyen tirer, moi y a mettre baïonnette au canon, y a gueuler : En aouant... En aouant... et les lions y a fout le camp ! »

Je ne fus pas surpris de la réponse de cet homme : seul avec un bœuf, apercevant deux lions la nuit en pleine forêt, il ne pensa qu'à une chose : son service, qui était de sauver les papiers confiés par son chef. Service ! Mot magique pour les Sénégalais ; il représente pour eux le devoir.

Le général Aubert m'a raconté qu'étant chef de bataillon, il se trouva un jour près d'un vieux fort qui fit explosion. Quand il se releva couvert de poussière, il vit à côté de lui la sentinelle sénégalaise, le front fendu, le visage couvert de sang et qui lui rendait les honneurs.

On sait qu'au moment des opérations de Salonique, en 1916, un transport rempli de blessés fut torpillé par un sous-marin. Les Sénégalais de la section de garde, à qui l'on avait fait prendre les armes, sans faire le moindre effort pour se sauver, coulèrent à fond les armes à la main.

Un autre trait curieux de la mentalité de ces braves gens.

Le capitaine Bablon m'avait parlé d'un vieux sergent : Moussa Sankaré qui, dans une attaque de nuit, avait accompli une action d'éclat, et de son intention de le proposer pour la médaille militaire. J'étais à peine rentré à Fort-Lamy qu'une lettre de Bablon m'annonce que le sergent vient de lui voler 300 francs. Moussa Sankaré passa en conseil de guerre, et dans sa défense dit : « Moi y a fait grand bêtise (il employa un mot plus expressif en terme militaire) ; mais peut-être c'est faute du capitaine. » Étonnement des juges. Moussa Sankaré s'adressant au président du tribunal : « Toi y a pas fâcher, mon capitaine, voilà : moi y a homme trop pauvre ; moi y a jamais argent ; capitaine y a laissé sur son table 3 colonnes argent (3 piles de 20 pièces de 5 francs). Quand moi y a vu tout ça, mon

tête y a tourné... » Un vol aussi considérable — pour l'époque — dans un pays, où le bœuf vaut 20 francs, entraîna sa condamnation. Mais après la séance, le président fit appeler Moussa : « Tu es un brave, mais tu es condamné pour ne pas donner le mauvais exemple aux autres. » Moussa répondit : « Merci mon capitaine, Moussa y a trop bête ; mais y a pas mauvais. »

Quelques mois après, nous avions une quinzaine de tirailleurs condamnés à des peines de prison, et il n'y avait pas de local approprié à Fort-Lamy. Je décidai de les envoyer à Brazzaville. Moussa Sankaré prit le commandement et le pays n'étant pas sûr, les tirailleurs partirent avec armes et bagages. Jamais Moussa ne parut si fier que de présenter les armes avec son détachement de prisonniers.

Je sus plus tard que le détachement arrivant dans la région civile, où il n'y avait pas un tirailleur, fit étape dans un poste, dont le chef était fort embarrassé par l'attitude hostile d'un village voisin. Il proposa aux Sénégalais dont il connaissait la réputation, d'aller prendre le village, accompagnés de miliciens, qui n'osaient pas y aller seuls. Les braves Sénégalais n'hésitèrent pas et se sentant toujours bons soldats comme avant leur faute, ils partirent et enlevèrent le village dans la journée, avec un tué et deux blessés. Puis ils reprirent sagement le chemin de la prison de Brazzaville, contents d'avoir prouvé une fois de plus leur courage et leur mépris de la mort.

Mais le lendemain de cette bonne soirée, un courrier de France nous ramenait à la question, à l'enquête dont était chargé M. de Brazza.

Les journaux donnent les instructions du ministre à M. de Brazza. On songe à réunir l'Oubangui-Chari et le Tchad avec un lieutenant-gouverneur résidant à Bangui, et à réduire les effectifs.

A mon avis, il faut avant tout au Congo, de l'argent, un budget moins pauvre. On peut espérer qu'avec son nom, M. de Brazza pourra obtenir ces crédits, faute de quoi, il n'y aurait rien de fait. C'est assez curieux de voir remettre en question une réorganisation nouvelle du Congo, alors que l'actuelle est en vigueur depuis le 1^{er} juillet 1904. C'était évidemment trop vieux !

Quant à la diminution des effectifs, c'est une autre affaire. Les effectifs du Tchad ont été constitués pour parer au danger senoussiste et au danger ouaddaïen. Les Senoussistes, après le coup dur du 9 novembre 1901, paraissent entrés pour le moment dans une période de recueillement, mais l'attaque de Yao a affirmé le péril ouaddaïen. Comment réduire les effectifs jugés nécessaires en vue d'un danger déterminé, alors que ce danger subsiste toujours et vient de se démontrer ?

**Le Tchad en danger. Le rapport Largeau annoté
par Gaston Doumergue.**

Le séjour à Fort-Crampel fut fort agréable, en causeries avec Mme de Brazza et les compagnons de son mari. Un jour pourtant il me fut dit que le parti alors au pouvoir, avait décidé de faire des économies et notamment d'évacuer le Tchad. Je répondis : « Allons-nous abandonner nos morts, tous ceux qui sont tombés « sur les routes du Tchad », pour réunir dans un dernier effort les Français de Dakar et ceux de Brazzaville ? On aurait pu ne pas venir au Tchad, mais nous y sommes, c'est un fait. Allons-nous par l'évacuation donner à nos adversaires senoussistes et ouaddaïens l'encouragement dangereux d'une reculade de la France, démenti à toute notre histoire africaine, c'est « perdre

la face » ! On ne peut méconnaître l'utilité d'avoir ce que l'on appelait au moyen âge une marche, c'est-à-dire un pays où des postes avancés arrêtent les pillards et garantissent ainsi la paix aux pays plus riches de l'arrière.

Mon interlocuteur reste insensible à mes raisons et me laisse entendre que Paris m'espère assez raisonnable pour me rallier à une nécessité.

Je demande le temps de la réflexion et rentre fouiller mes cantines. Ai-je bien emporté la copie prise au ministère des Colonies du rapport Largeau annoté par M. Gaston Doumergue : la voici. Le lendemain, la conversation est reprise. Je place la note sous les yeux de mon interlocuteur : « Un échec dans ces régions aurait une portée incalculable. »

La suite a prouvé que le Tchad fut sauvé. Nous y sommes encore.

La mission n'ayant pas le temps de se rendre à Fort-Lamy et désireuse de se mettre au courant, il fut entendu que je l'accompagnerai jusqu'à Bangui.

Un coup de pied de cheval.

Pour regagner l'Oubangui nous avons quelques étapes, qu'on faisait montés sur des chevaux de médiocre aspect mais vigoureux. J'étais abonné au *Temps*. Dans ces pays lointains en particulier, ce journal avec ses articles de fond, ses résumés de revues, ses renseignements et nouvelles plus précis que les autres, est le seul qui puisse supporter un pareil éloignement. J'aimais faire une heure de marche le matin avant de monter à cheval. J'ouvre donc un numéro du *Temps*, le petit cheval peu habitué au

bruit d'un journal déployé lève la croupe, me repousse, pour me mettre à bonne portée et me décoche un coup de pied, qui m'atteint au-dessus de l'œil gauche. Douleur vive ; je m'étends par terre, assommé. Arrive mon ordonnance Samba qui suivait à quelques pas, se met à crier ; je le fais taire. Gerhardt arrive à son tour, me relève, mes yeux clos par la force du coup. « Est-ce que vous y voyez de l'œil gauche ? » Je n'y voyais pas. Anxiété. Ai-je l'œil crevé ? Enfin il écarte non sans peine les deux paupières gonflées et j'aperçois avec joie, comme par une petite fente, le bout de mon pied et l'herbe verte brillant au soleil du matin. Merci, mon Dieu ! Il est fort heureux que dans cette vieille Afrique primitive les chevaux ne soient pas ferrés ! L'enflure disparaît rapidement et je suis d'aplomb en arrivant à Bangui, où je vais me loger là-haut, au poste militaire construit par les comptables, et dresser mon petit lit sous une véranda.

Panorama de Bangui.

Le soleil levant nous a donné un panorama magnifique. Les immenses forêts qui enserrent le Congo et l'Oubangui sont un sombre écrin pour les deux grands fleuves brillant au soleil ; au confluent même une grande pirogue file, enlevée par ses quarante pagayeurs, faisant jaillir l'écume. Je ne me lasse pas de contempler le spectacle : Bangui est un rocher qui s'allonge dans le fleuve et impose même aux plus hautes eaux le terminus de la navigation à vapeur. L'Oubangui arrive du nord-est en décrivant entre les collines couvertes de forêts une immense courbe à court rayon ; il passe devant la mission de Saint-Paul des Rapides, dont la

chapelle se reflète dans l'eau au milieu de la forêt. Il vient se briser et mugir sur les roches à mes pieds, puis s'enfuit dans la grande forêt. Cette case, où se sont installés à force de travail et d'industrie les officiers comptables du bataillon, est juchée dans la forêt, sur un petit plateau à cinquante mètres de hauteur. On domine le fleuve, les rapides, les cases de Bangui accrochées au rocher. C'est un site qui serait réputé en Europe, même en Suisse, mais il faudrait y installer un petit restaurant.

Les comptables ont vraiment bien travaillé. Tout en assurant leur lourd service, ils ont débroussaillé, aplani le sommet du mamelon et construit plusieurs pavillons.

Les populations au Congo.

La mission est intéressée par les populations et les ressources du Centre Africain, leurs caractéristiques et leurs modes.

Le noir du Congo, dans son enfance, comprend et s'assimile facilement et sa mémoire est bonne. Certains paraissent plus précoces, plus adroits, plus débrouillards que la majorité des enfants européens. Un de mes amis vit un jour arriver à Fort-Crampel, avec un courrier, un petit Sango de sept à huit ans. Il venait, dit-il, voir sa sœur mariée à un milicien. Seul il avait quitté Mongué, son village, situé en aval de Mobaye, s'était embarqué dans une pirogue d'un convoi qui descendait à Bangui, s'était arrêté à Fort-de-Possel, en était reparti par terre avec le premier courrier montant à Fort-Crampel. Il avait fait 600 kilomètres, dont 300 à pied. Quel est l'enfant de chez nous qui, à

son âge, oserait entreprendre seul un pareil voyage?

Mais dès que le noir a atteint l'âge de la puberté, il se produit une sorte d'arrêt. Sa curiosité, son désir d'apprendre s'affaiblissent; il ne songe plus qu'à se laisser vivre et à faire travailler ses femmes. Les noirs disent eux-mêmes préférer la faim à la fatigue d'une tâche journalière quelconque, dit M. de Chavannes, le meilleur ami de Brazza.

Si le Sénégalais n'est pas un noir comme les autres, c'est qu'il a été façonné par nous. Il est brave et discipliné; il éprouve pour ses chefs, officiers et sous-officiers, une fidélité affectueuse. On peut espérer qu'avec le temps les noirs du Congo évolueront comme ceux du Soudan.

Dans la région de Krébedjé, on trouve les femmes à plateau. Elles logent dans la lèvre inférieure des disques de bois léger appelés *soundou*, qui peuvent atteindre 15 à 20 centimètres de diamètre. Le *soundou* de la lèvre supérieure ne dépasse pas 8 à 10 centimètres. On arrive à ce résultat en introduisant dans la lèvre percée un petit morceau de bois conique, que l'on enfonce progressivement et qu'on remplace par d'autres de plus en plus gros. Les filles, naturellement, naissent comme les autres, mais ce qui est curieux, c'est que lorsque des fillettes sont prises dans des razzias d'esclaves et qu'un renversement de situation se produit, elles rentrent dans leur pays, et elles n'ont qu'une idée, c'est de se défigurer comme leurs aînées : puissance de la mode!

Pour manger, les femmes sont obligées d'écarter le *soundou* d'une main et de se lancer dans la bouche des boulettes faites avec la nourriture. Pour boire, elles font couler le liquide sur le *soundou* inférieur.

Il est beaucoup plus commun de porter dans les lèvres des disques ne dépassant pas 3 centimètres,

disques en étain, avec une aiguille conique de cristal de roche carré appelé Baguéré ou Nzara.

Les Baghirmiennes et les Ouaddaïennes portent dans le nez un morceau cylindrique de corail qu'on appelle Gass.

Les Yakoma se distendent le lobe de l'oreille, pour y introduire un morceau d'ivoire de 7 à 8 centimètres ou même une glace de deux sous. D'autres ont la cloison du nez perforée, pour laisser passer plusieurs colliers de petites perles qui vont d'une narine à l'autre, avec un petit cornet d'ivoire.

Une mode aussi extraordinaire que les plateaux est celle des colliers de cuivre : un énorme faux col en cuivre rouge, haut de 10 centimètres et dont la coupe est celle d'un fer à T, le bord du T étant contre le cou. La lame plate perpendiculaire au collier proprement dit a 4 à 5 centimètres de large. Ces colliers pèsent parfois 8 à 10 kilos. Ils n'ont pas de charnières et pour les enlever, on emploie le procédé suivant : la patiente se couche par terre ; on passe des cordes aux deux extrémités d'un même diamètre du collier et on les amarre rapidement à des piquets enfoncés dans le sol. Puis on mouille les cordes. Sous l'effort de la traction, le collier s'ouvre un peu ; en renouvelant l'opération plusieurs fois, on arrive à pouvoir enlever le collier du cou de la femme. Il ne faut pas être pressé. Autrefois le procédé était plus rapide : on coupait le cou de la femme.

Les dents — surtout celles des anthropophages — sont souvent taillées en pointe.

Les tatouages sont extrêmement répandus, parfois sur tout le corps. Ce serait un supplice, si les noirs étaient aussi sensibles à la douleur que nous. Pour que le tatouage ressorte, on met sur la plaie des substances irritantes, soit de l'étaupe, soit des éclats de

bois. Ils sont souvent l'indication d'une tribu; au Ouaddaï, chez Senoussi, chez Rabah, le tatouage était réglementaire.

Les femmes de certaines tribus portent de faux cheveux. On voit des jeunes filles porter une chevelure de plus d'un mètre cinquante, pesant 10 à 12 kilos. Ces fillettes pour se déplacer se roulent les cheveux en boule qu'elles enferment dans un filet et qu'elles portent sous le bras.

Certaines tribus fabriquent du sel avec les cendres de plantes poussant dans les marais, des troncs de bananiers, des peaux de bananes et de papayes. On lessive les cendres dans de grands entonnoirs faits avec des feuilles soutenues par un carquois de lianes et l'on fait évaporer le liquide contenu. Le sel vaut de 50 centimes à un franc le kilo. Il est précieux, car il en arrive au Kanem fort peu de Bilma.

Au Ouaddaï, au Zinder, au Baghirmi, les indigènes chiquent un mélange de tabac et de natron. On le fait dissoudre dans l'eau que boivent les chevaux; il a des propriétés laxatives. On le considère en même temps comme un tonique et les chevaux affaiblis et soumis au régime du natron reprennent une nouvelle vigueur. Les nomades ne manquent jamais d'emmener leurs chevaux aux mares et pâturages natronnés. Le pain de natron de 10 kilos vendu 3 francs à Fort-Lamy vaut 15 francs dans le Sud.

La faune au Congo.

Au nord de la forêt les animaux sont nombreux.

D'abord des bœufs ordinaires et des bœufs à bosse qu'on appelle zébus, qui portent de très grandes cornes,

en forme de lyre. On estimait les bœufs du Kanem, du Tchad, du Bahr el Ghazal à 100 000 environ et ceux du Baghirmi à une cinquantaine de mille.

Les chevaux sont de taille moyenne et même petite, mais vigoureux. Les plus grands sont de la race barbe d'importation ; ils ne vivent qu'au nord du Lac.

On estime les chevaux dans le Kanem et le Baghirmi à 5 à 6 000. Le Ouaddaï serait riche en chevaux, chameaux et bœufs.

J'ai donné le prix du bœuf, celui du cheval au Kanem est de 100 à 250 francs. Les chameaux (dromadaires de selle) valent 200 francs.

Les ânes vivent bien au nord du 9°. Malgré leur petite taille les marchands Bornouans et Congolais leur font porter 100 à 110 kilos, mais pour de petites courses.

Le Territoire compte un million de chèvres et de moutons. Mais les noirs ne savent pas utiliser la laine du mouton. Il y a 1 500 autruches domestiques.

Le chien est petit. Il n'aboie pas, il ne fait que hurler.

On trouve des cochons noirs dans le Bas-Congo. A la mission de la Sainte-Famille, les Pères du Saint-Esprit les ont acclimatés

Il y a partout des poules ; les indigènes n'en mangent pas les œufs.

On entend souvent rugir des animaux sauvages. Le lion dans la région du Tchad comme au Soudan n'est pas dangereux, quand il n'a pas faim.

Beaucoup d'antilopes, des espèces les plus variées, de toutes tailles ; il n'est pas rare de voir des hardes d'une centaine de têtes. Dans ma tournée de Moïto, du sommet d'une crête nous découvrîmes une large vallée à nos pieds, où paissaient des antilopes que nous évaluâmes à un millier.

Les girafes aux environs de Fort-Lamy et du Kanem étaient nombreuses. Je dus, un jour, réprimander

vertement un sous-officier de Fort-Lamy qui se vantait d'en avoir tué 7 dans une journée. Ces grandes bêtes inoffensives et sans méfiance ne s'écartaient pas en effet à l'approche du tueur.

Les éléphants ont disparu en grand nombre, car les troupes dans les premiers temps vivaient surtout de la viande de chasse (1).

Dans le Haut-Chari, mais hors de la forêt, il y a de grands troupeaux de buffles ou bœufs sauvages. La chasse au buffle est la plus dangereuse qu'on puisse faire en Afrique tropicale. L'éléphant en effet fonce droit devant lui et si l'on est en dehors de la trompe le danger est passé, le rhinocéros voit très mal et lui aussi fonce comme une locomotive et ne voit pas à côté de quoi il passe. Le buffle au contraire attaque, renverse et piétine. La victime est rapidement éventrée.

Les panthères, qui ne sont pas toutes apprivoisées, sont nombreuses. Comme au Soudan, certains sorciers se transforment en hommes-panthères pour commettre leurs crimes, avec des doigts armés de griffes.

Beaucoup de hyènes et de chacals. La hyène mange les morts, mais prend facilement les enfants et les femmes endormis pour des cadavres. Sa morsure est terrible ; elle emporte le morceau de chair et brise les os comme paille.

Les serpents sont de toutes les espèces : python, boa constrictor, serpent noir, serpent cracheur, vipère cornue ; ils ne cherchent pas l'homme et ne piquent que pour se défendre, mais dans les hautes herbes, on ne sait où l'on pose le pied.

Les caïmans sont aussi nombreux qu'au Soudan.

Les gorilles vivent dans la forêt. Dans la région

(1) Et surtout la plupart des chasseurs d'éléphants recherchaient l'ivoire. Il a fallu réglementer la chasse pour éviter la destruction des races.

du Tchad ce sont les cynocéphales, les singes à manteau-blanc.

Un animal précieux est la mangouste, qui attaque les serpents, mange les rats et les souris, mais aussi les volailles.

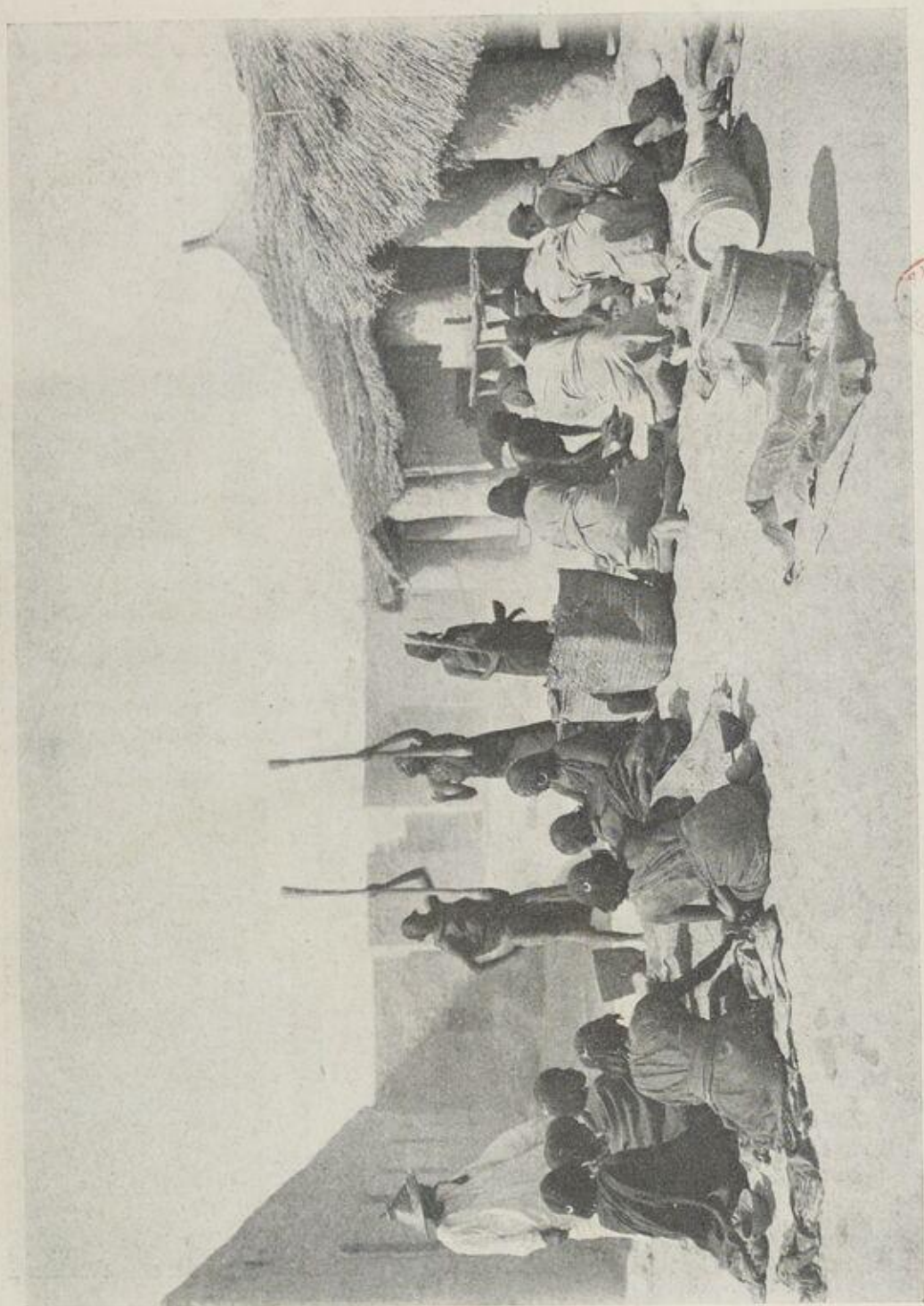
Le lézard gris est appelé vulgairement margouillat.

Les caméléons se nourrissent d'insectes, ils ont la faculté de changer de couleur pour se dissimuler, en s'adaptant au milieu dans lequel ils se trouvent.

Aux basses eaux, les bancs de sable de l'Oubangui sont couverts d'une foule d'oiseaux, canards de tous genres, outardes, canards armés, échassiers, grues-couronnées, oiseaux-trompette, hérons, ibis, aigrettes, pigeons, tourterelles. Un coup de fusil et ces oiseaux forment un véritable nuage et projettent de l'ombre sur le sol. Perroquets nombreux, perruches, mais aussi aigles, vautours, éperviers, charognards, hiboux, chouettes. Lorsqu'on brûle la brousse, tous ces rapaces tournoient au milieu de la fumée et de temps en temps on en voit un s'abattre brusquement, pour enlever dans ses serres un serpent ou un rongeur.

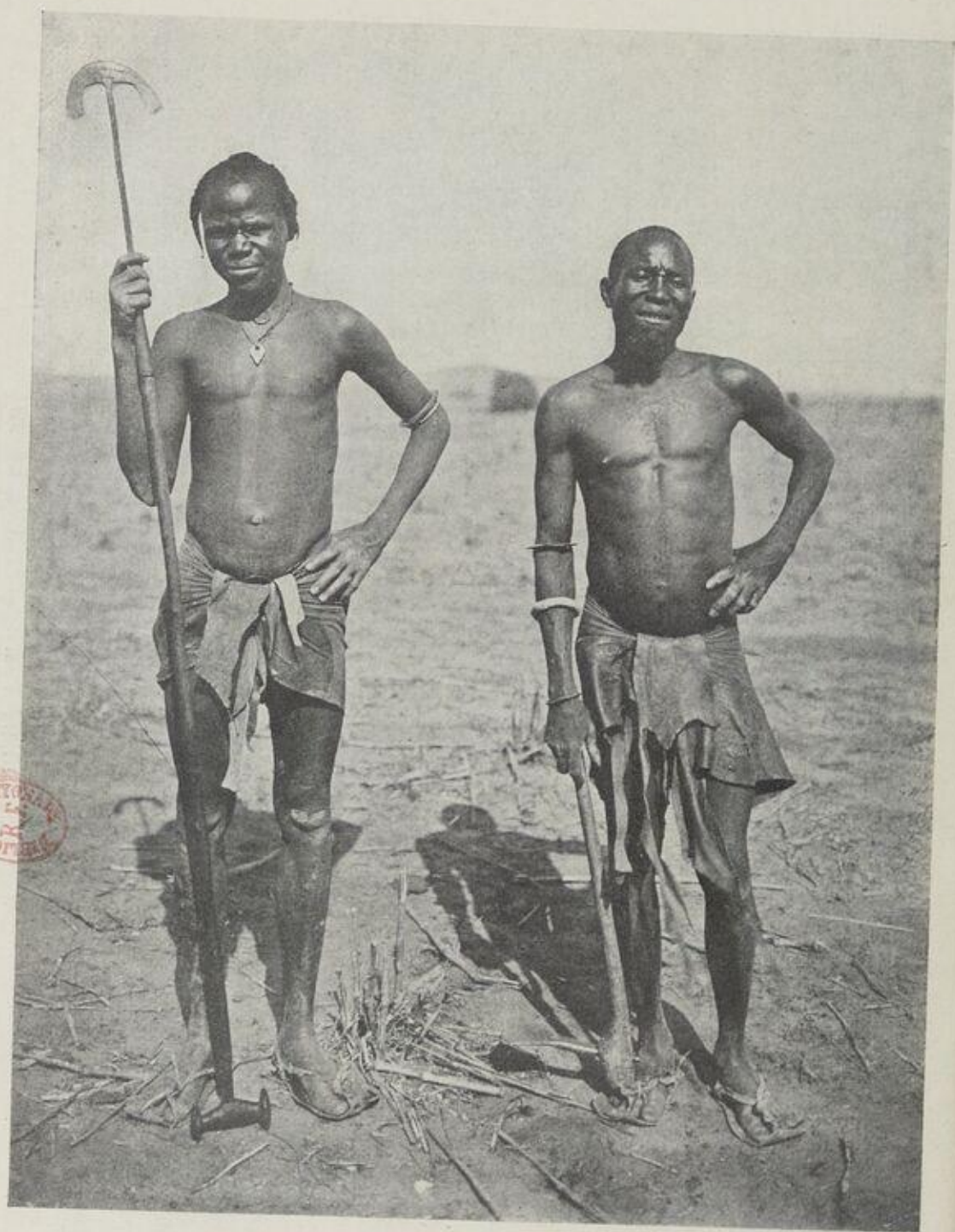
Les rivières congolaises et tchadiennes sont très poissonneuses. Dans les grands fleuves on pêche au filet, soit le filet écarté dans les pirogues, soit par de véritables barrages du fleuve. On plonge aussi le triangle supportant le filet à l'avant de la pirogue. Les pirogues du Chari sont conduites à la perche. La pagaie est peu utilisée dans la région du Tchad.

Dans la zone nord, dès la fin de la saison des pluies, c'est-à-dire dès la fin mars, on voit surgir des nuées de criquets. Ce sont les fameuses sauterelles des sept plaies d'Égypte. Tout le monde sait que ces insectes mangent tout ce qu'ils rencontrent, herbe, feuilles, écorces d'arbres, etc. Les indigènes en sont très friands et ceux de l'Oubangui, qui vivent de pêche et non de



A N'GUIGMI, FEMMES PILANT LE MIL





LES TOUBOUS DE LA RÉGION DU TCHAD

plan
pa
plein

Les te

V
trui
et la
dans
tières
la te
D
les fo
natu
sont
bules
adve
A
dies q
d'aut
sante
infant
depu
du so
du cé
L
some,

(1) L
Aochbâ
née 732
de Rama
cipal our

plantations, se réjouissent de leur venue, car ils n'ont pas à en souffrir et peuvent récolter des criquets à pleines poignées. Ils en font des conserves.

Les termites. La maladie du sommeil.

Un de nos adversaires est le termite, qui se construit des galeries et mange tout, sauf le métal, le verre et la pierre. Les termites vivent en grandes colonies dans les terrains d'argile plats et durs. Les termitières ont souvent 1 mètre 50 et 2 mètres de hauteur; la terre est fouillée en véritables chapiteaux.

D'après Pierre Ichac, les termites ont pour ennemies les fourmis, friandes de leur corps gras et mou. Mais la nature a bien armé les termites. Certains d'entre eux sont de vrais soldats défenseurs, armés de mandibules et pouvant projeter une goutte de glu sur leur adversaire.

Au Congo, avant notre arrivée, le nombre des maladies qui sévissaient cruellement chez les indigènes était d'autant plus grand que l'alimentation était insuffisante. Le fléau le plus redoutable était la mortalité infantile qui atteignait 45 pour 100, l'alcoolisme depuis notre arrivée, la variole et surtout la maladie du sommeil, dont il est déjà fait mention dans les œuvres du célèbre écrivain arabe Ibn Khaldoun (1).

L'agent pathogène de la maladie est le trypanosome, propagé par la mouche tsé-tsé. Elle était très

(1) Ibn Khaldoun, fils de Mohamed et surnommé Hadhrami el Aschbili, littérateur et philologue très célèbre, naquit à Tunis en l'année 732 de l'Hégire (1332 de J.-C.). Il mourut dans les derniers jours de Ramadhan de l'an 886 (1406), âgé de soixante-seize ans. Son principal ouvrage est une histoire des Arabes et des Berbères.

répandue au Congo, particulièrement dans le Delta du Chari et sur le Haut-Nil. Les remèdes dérivés de l'arsenic sont aujourd'hui connus; le traitement préventif et curatif, la destruction des parasites dans le sang des malades, la suppression de la mouche tsé-tsé à proximité des villages, permettront d'arrêter l'extension de la maladie, qui ne sévit d'ailleurs que dans les régions humides et boisées, asiles de la mouche (1).

La péripneumonie ravage souvent les troupeaux.

**La mission a l'occasion de descendre à Brazzaville
avec un rapport important.**

Un commandant de territoire éloigné a toujours intérêt à aller voir son chef. Les bureaux sont nécessaires, mais ralentissent fatalement les affaires. Que de questions qui n'avançaient pas ont été tranchées par le chef : Gallieni et Lyautey le savaient bien ! A l'heure où j'écris ces lignes, le maréchal Pétain le prouve à son tour et cette fois, c'est pour le salut de la patrie.

Or, la grosse difficulté du Tchad est précisément qu'avec ces distances anormales, il n'y a pas moyen de correspondre, au sens vrai du mot. J'étais certain de pouvoir régler en une heure de conversation bien des questions qui demanderaient autrement de longues correspondances où l'on peut n'avoir jamais gain de cause.

Descendu pour m'entretenir avec la mission, j'ai appris un jour que le *Dolisie*, le meilleur bateau de la

(1) La lutte menée deux ans au Cameroun par le docteur Jamot a fait tomber la mortalité de 25 pour 100 en 1916 à moins de un pour 100.

région, venait d'arriver pour la prendre. Les difficultés de navigation, sur lesquelles je ne reviens pas, l'ont arrêté au seuil de Zinga, au petit village de Mongoumba. La mission de Brazza quitte Bangui le lendemain. Puisque je me trouvais à mi-chemin de Brazzaville, l'occasion était belle d'y descendre rapidement et de pouvoir régler des questions importantes, que des correspondances interminables n'avaient pu résoudre.

Descente des rapides avec l'Inspecteur colonial Saurin.

Je passe la nuit à rédiger un rapport sur la situation politique, militaire et financière, en insistant sur trois points : d'abord, le ravitaillement par le Toubouri et la Bénoué (1) ; ensuite la nécessité d'un délégué du commissaire général à Bangui, pour être le chef du Moyen-Congo et de l'Oubangui : Il est évident que les administrateurs, sans moyens, s'ignorent les uns les autres. Il est impossible d'avoir de l'autorité, car il y a deux mois dans les deux sens entre l'Oubangui et Brazzaville. Enfin, je demande de pousser la ligne du télégraphe ; les poteaux ne manquent pas dans la forêt, et en commençant par secteur et par chaque bout.

Par deux fois Gerhardt est venu m'engager à aller dormir. Mais j'ai passé la nuit sur mon rapport. A l'aurore, il fallait partir. Je vois Gerhardt arriver avec une soupière contenant une soupe à l'oignon fumante et du pain. A recommander aux gens qui n'ont pas d'appétit.

(1) Je vais voir arriver dans quelques jours le premier convoi avec Jordan. Ce sera désormais la voie normale de transport pour le personnel comme pour le matériel, jusqu'au conflit actuel.

Parmi les membres de la mission, celui avec lequel j'ai le plus causé et qui m'a plu par sa franchise, son intelligence et son expérience, est M. Saurin.

Il y a entre Bangui et Mongoumba un fameux rapide : l'Éléphant. Le fleuve, aux basses eaux, y fait entre les rochers des cascades magnifiques. Nous sommes aux hautes eaux, les rapides sont noyés à moitié, et je propose à Saurin de prendre une baleinière. On m'affirme que le pilote est excellent. Nous embarquons. On ne voit au milieu de l'eau écumeuse que les points noirs des roches. A l'avant de la baleinière, un grand gaillard impassible : Matar Sow armé d'une gaffe les vise et ne les rate jamais. Quand je le remercie de cette traversée difficile, il me répond : « Moi y a Matar Sow... Moi y a bien connaître Congo... Y a pas ficile... (difficile). » Et il ajoute modestement : « Moi y a Matar Sow ! »

On ne trouve de belles pirogues que dans le Haut-Oubangui, creusées dans un seul tronc d'arbre, bois rouge en général. Elles sont plus lourdes que l'eau ; il y en avait autrefois de 22 mètres de long, 0 m. 90 de large et 7 centimètres d'épaisseur. Elles portaient 30 à 35 payeurs et 2 tonnes et demie de marchandises. Toutes ces pirogues se manœuvraient à la pagaie courte, d'un mètre environ. Les payeurs étaient à l'arrière, un tam-tam accompagnant les chants et donnant la cadence ; à l'avant 2 ou 4 hommes armés d'une grande perche qu'ils manœuvrent avec une dextérité remarquable. Ils trouvent moyen de courir sur l'étroit rebord de la pirogue, se croisant sans jamais se heurter. Ces grandes embarcations ont disparu depuis les vapeurs.

Le *Dolisie* est un beau vapeur d'une cinquantaine de mètres de longueur où, bien que nombreux, nous ne sommes pas mal. Gerhardt et moi avons préféré cou-

cher dans nos lits Picot sur le pont et installer nos papiers dans la couchette de cabine.

Brazzaville, où nous arrivons le 19 août, était surexcitée. Le bruit courait que M. Gentil était sacrifié et des malins se déclaraient souffrants pour partir par le bateau de M. de Brazza.

Le surlendemain, je déjeunai chez M. et Mme de Brazza, et je dînai à la popote des médecins. Nous attendîmes longtemps le médecin-chef. Avant même de se mettre à table, il nous raconta que M. Gentil avait eu une longue syncope, causée par le surmenage et l'épuisement nerveux, et dont il venait à peine de se remettre. Il était couché, fiévreux. Nous étions atterrés. L'administrateur Merlet, qui était venu en mission à Fort-Lamy était avec nous. Relevant d'un accès de bilieuse hématurique, il avait mauvaise mine et ne mangea pas. Il avait vu le commissaire général dans l'après-midi. M. Gentil lui avait demandé instamment d'aller à Bangui créer le poste nouveau de délégué de l'Oubangui-Chari, ajoutant : « Je sais que vous relevez de bilieuse. Que voulez-vous?... Un tel et un tel sur lesquels je comptais se trouvent brusquement très souffrants et doivent partir par le premier bateau... celui de M. de Brazza... » Et Merlet de dire : « J'ai accepté! — Ne faites pas cela, c'est de la dernière imprudence, dit le docteur, la troisième bilieuse ne pardonne pas. — A Dieu vat... Ces gens qui abandonnent brusquement le Congo, me font penser aux rats qui quittent un navire en perdition. Moi, je reste avec mon chef! » Nous l'embrassâmes (1).

(1) Merlet fut récompensé de son courage. Il fut le premier délégué du commissariat général à Bangui et prit sa retraite comme administrateur en chef des colonies et officier de la Légion d'honneur.

La lettre du Tchiroma.

M. Gentil rentre en France par le bateau du 25 août. M. de Brazza suivra quelques jours après.

Le lendemain du départ du commissaire général, un grand Baghirmien m'apporte une lettre du Tchiroma, ce fils du sultan du Baghirmi, qui l'a envoyé faire ses études chez les Français. « Mon colonel, je viens vous dire bien bonjour, car vous avez été très bon pour moi, comme mon père. Je vous aime bien. — *Signé : TCHIROMA.* » Je répondis au porteur que je serais heureux de ramener le Tchiroma à son père. Le grand Baghirmien sourit : le jeune homme, ayant appris le départ de son grand ami Gentil, ne demandait plus qu'à rentrer chez lui.

Les affaires de service terminées, je reprends la longue route devenue familière de Bangui-Fort-Crampe, heureux d'aller respirer l'air salubre des postes avancés. Les efforts des agents du Congo ne sont pas vains, car nous remontons en vapeur, Merlet ce noble cœur, Gerhardt et moi. Nous aurons le temps de causer de la délégation du commissariat général dans l'Oubangui-Chari, nouvel organe indispensable qu'il est chargé de mettre sur pied.

Après ces journées fiévreuses, il était salubre de retourner à la mission. Les braves Pères continuaient leur œuvre d'apostolat et de bienfaisance. On les sentait, au-dessus des contingences humaines, uniquement dévoués au devoir.

M. Savorgnan de Brazza.

J'appris plus tard que M. de Brazza, parti de Brazzaville malade avait dû s'arrêter à Dakar et y était mort le 14 septembre. Pendant ces enthousiastes années de jeunesse, Brazza poursuivant son rêve n'avait tenu compte ni des dangers, ni des fatigues, ni du climat. Puis étaient venus les lourds soucis, les difficultés qu'on ne peut vaincre. Plusieurs fois la maladie l'avait arrêté, mais quelques jours seulement, et il repartait infatigable. Il avait dit un jour à son grand ami de Chavannes : « L'Afrique finira par avoir ma vie. » La prédiction s'était accomplie. La lame avait usé le fourreau et il venait de mourir sur la terre d'Afrique, qui en a tant mangé, de bons et braves Français. Mme de Brazza avait eu la consolation douloureuse de lui fermer les yeux.

Énergie indomptable, simplicité charmante, générosité inépuisable, sacrifiant sa fortune à son œuvre, allant, au cours d'une exploration, jusqu'à simuler une indisposition, pour laisser manger à leur faim les matelots qui l'accompagnaient ; telles étaient les qualités innées de M. de Brazza. C'est par elles que, presque seul et sans moyens, il conquiert un immense territoire et en fit don à la France, sa patrie d'adoption.

L'œuvre de Brazza restera immortelle.

CHAPITRE VII

DEUXIÈME PÉRIODE DE COMMANDEMENT A FORT-LAMY

En arrivant à Bangui, trois courriers abondants de Fort-Lamy, Laï et Fort-Archambault, tous de juillet et août, plus le travail d'avancement, soit deux kilos de papier (1).

Jordan fait merveille à Léré, où l'on attend le ravitaillement de la Bénoué vers la fin septembre.

Si je n'avais pas fait ce voyage inattendu, et d'ailleurs très utile, Bangui et Brazzaville, je serais certainement allé au Toubouri au moment du passage du ravitaillement, mais ce sera probablement impossible. J'aurai trop à faire à Fort-Lamy, notamment le travail d'avancement. Notre armée est devenue sans doute la plus paperassière du monde (1). Le ministre demande maintenant le tableau des caporaux ! Ce travail a été particulièrement apprécié par les conditions où il faut le faire, en bateau et en route ! Nous n'en sortons pas, Gerhardt, le sergent Charrière et moi. Aussi, *pour le moment* sommes-nous, Gerhardt et moi, partisans convaincus de la suppression de l'avancement au choix, et par suite des tableaux d'avancement. Vive l'ancienneté ! Cette opinion sera sans doute passagère !

(1) Pour le travail d'avancement, le record sera battu plus tard, lorsque je serai à la tête du gouvernement militaire de Paris : 113 kilos de papier !

Le 22, en attendant que le *Dolisie* ait allumé ses feux, je griffonne encore un mot chez le délégué. Dès 5 heures et demie du matin, de furieux coups de sifflet nous ont chassés de nos lits, et l'on est descendu au galop, avec le fameux paquet du travail d'avancement. Tout compte fait, c'était un sale petit raffiot de factorerie qui avait fait ce vacarme, et l'on rentre à la délégation avec M. Merlet écrire encore quelques lignes.

Cette matinée du 22 septembre est belle. Il a plu toute la nuit. Quand je parais au pas de ma porte, la vue est superbe, les nuages se sont amoncelés en moutons blancs à toutes les sinuosités de la montagne, ouate floconnante d'où surgissent les sommets des grands arbres. A l'Orient un soleil rouge incendiant les nuages.

Ce sont nos consolations à Bangui, ces effets de lumière sur les forêts et sur le fleuve.

La Mission de la Sainte-Famille.

Laissant à Bangui M. le délégué Merlet organiser son nouveau service, aussi nécessaire que difficile, le 27 septembre au matin nous continuons Gerhardt et moi. Nous sommes à Fort-Possel le 3 octobre au soir : deux jours de plus que l'année dernière. C'est la période des hautes eaux, il y a un courant de foudre dans l'Oubangui. Je reprendrai la route et le cheval avec plaisir. Plus de vapeur, pas même de baleinière, un chaland comme du temps du Niger, Tombouctou.

Arrêt de deux jours à Fort-de-Possel, pour visiter l'intéressante mission de la Sainte-Famille, chez le Père Moreau. La ferme-école, au milieu de laquelle travaillent ménages et néophytes chrétiens, est encore

plus prospère que l'an dernier. Il me semble avoir vu la vraie solution du portage dans les attelages des chevaux et de bœufs du Père Moreau (1). Les résultats étonnants qu'il a obtenus dans l'élevage sont encourageants pour l'administration, mais peut-être celle-ci n'a-t-elle jamais eu l'esprit de suite et de travail des Pères. Et puis, il faut dire qu'il y a à la Sainte-Famille deux frères qui sont de robustes paysans. Ils sont là dans leur élément, ça ne s'improvise pas.

Meilleure impression à Fort-Crampel. Les populations sont soulagées du portage.

Le 16 octobre, nous sommes à Fort-Crampel. Encore une étape; nous y avons trouvé moins de difficultés que je ne m'y attendais. La route ou le sentier qu'on appelle ainsi, qui va de Fort-Possel à Krébedjé et de Krébedjé à Fort-Crampel, est coupée de nombreux marigots, dont plusieurs fort encaissés et de quelques marais. Me souvenant de mes étapes soudanaises en cette saison en 1898, je m'attendais à patauger beaucoup et à marcher sous la pluie. Nous n'avons guère passé dans l'eau que cinq ou six fois, et nous n'avons pas eu une goutte de pluie. Nous voici au port, puisque nous partirons demain à bord du *d'Uzès*, le vapeur de Parseval.

J'ai eu la satisfaction de constater que les porteurs ont bien meilleure mine que l'an dernier : mieux en chair, l'air moins craintif, ils sont même gais et bruyants et malgré de bonnes étapes nous ont gratifiés de tam-

(1) Le Révérend Père Joseph Moreau est mort deux mois après, à bord du *Paraguay*, qui l'avait emporté mourant. Comme tant d'autres missionnaires, il est mort victime du devoir.

tam, qui auraient empêché bien des gens de dormir,
Mais quand la lune est pleine, toute l'Afrique danse!

J'ai trouvé un courrier « du haut » à Fort-Crampel.
Gaden me réclame, le commandant du Cercle de Fort-Lamy est parti : il a dû prendre le Cercle et a fort à faire.

Le rapide de l'Erina.

La navigation du Gribingui a été intéressante. Le *d'Uzès* s'est bien comporté. Les deux premières journées sont assez difficiles par suite des sinuosités, du peu de largeur de la rivière et des branches géantes qui tendent leur écran au-dessus de l'eau. Il faut marcher avec prudence, faire machine arrière à chaque instant, parer les branches à coups de gaffes, etc. Au bout de deux jours le Gribingui s'élargit et le 20 octobre nous passons le fameux rapide de l'Erina. Avec ses deux hautes roches entre lesquelles l'eau se précipite en flot rapide, aux basses eaux il est impressionnant. La crue a noyé les rochers et l'on ne voit que quelques remous. Tout de même, quand on sait ce qu'il y a dessous, on suit la manœuvre avec intérêt. Mais nous avons encore pour pilote Matar Sow. Quand le vapeur a passé comme sur la Seine et qu'on le félicite, il a le sourire d'homme qui en a vu d'autres.

Le 21 nous sommes à Fort-Archambault.

Travaux sur la route Logone-Toubouri-Bénoué.

De Fort-Archambault, j'envoie d'après les instructions de M. Gentil, une mission intéressante. Le *d'Uzès*

remonte le Bahr Sara et son affluent la Fafa le plus loin possible. Par le Bahr Sara, la Fafa, la Koumi on arrive à un point qui n'est qu'à 90 kilomètres de Krébedjé, alors que Fort-Crampel en est à 170. En adoptant la voie du Bahr Sara, on réduirait donc de près de moitié les étapes de portage. Mais le Bahr Sara ne vaut pas la Bénoué. C'est le lieutenant d'artillerie Lancrenon (1) qui est chargé de cette mission pénible et périlleuse. Il est arrivé à Lai le 4 septembre, s'en étant admirablement tiré. Il a montré autant d'énergie que d'endurance, et est reparti reconduire sa troupe à Carnot dans la Haute-Sangha. Il va revenir par un troisième itinéraire. La jonction Sangha, Fafa, Logone aura fait, grâce à lui, un grand pas.

Jordan est à Léré, sur le Mayo-Kebbi, depuis le 1^{er} juin. Léré n'est pas un lieu de délice, mais il a là un poste d'une importance capitale, d'abord en raison de l'intérêt de cette région, et en ce moment à cause de l'expérience si intéressante de ravitaillement par la Bénoué.

Le transport par animaux porteurs est commencé et l'on peut bien augurer du résultat final, bien que l'occupation par les Allemands de Binder — point cependant français, d'après les observations astronomiques de Jordan, Parseval et Lenfant — nous crée les plus sérieuses difficultés.

Le convoi est arrivé, le vapeur anglais n'a pu remonter le Mayo-Kebbi jusqu'à Léré et a dû s'arrêter à 80 kilomètres en aval, mais les caisses ont été apportées à Léré sur des chalands que le vapeur avait pris en remorque. Presque tout était rendu à Léré le 30 septembre et 500 charges avaient déjà été transportées

(1) Chef d'escadrons tué en 1916, au milieu de ses batteries, au Mort-Homme, bataille de Verdun.

par ânes, chevaux,, etc par la route qui tourne les cataractes par le Sud.

Certes, ce ne sont pas les difficultés qui ont manqué, et si l'expérience réussit, elle fera le plus grand honneur aux officiers qui en sont chargés, les capitaines Julien, Faure et Jordan.

En effet, nous avons eu d'abord la défense formelle du ministre d'employer les porteurs. Cette défense n'a été connue que fin juillet. Puis l'occupation par les Allemands de Binder, nous enlevant ainsi la disposition des moyens de ce gros centre Foulbé, avec lesquels Lenfant avait fait passer son chaland et ses charges, et nous empêchant d'employer, pour tourner les chutes, la route du Nord, la meilleure, qui traverse des villages dépendant de Binder. Cette brusque occupation s'est produite le 15 août, au moment où le convoi allait arriver, nous obligeant à changer nos batteries. Jordan a montré dans ces circonstances difficiles infiniment de sang-froid, de sagesse politique et de jugement.

D'après les observations astronomiques de Lenfant, Jordan et Parseval, Binder se trouve au sud du 10°, Binder est français, puisque le protocole du 4 février 1894 a fixé le parallèle 10° comme frontière, et par suite l'action allemande à Binder est une violation dudit protocole. Mais ainsi posée la question nous dépasse. J'ai protesté près du résident allemand et je rends compte au commissaire général. Je demande que la commission de délimitation du Congo et du Cameroun vienne préciser la position de Binder et je ne doute pas que cette position constatée la commission ne réussisse à faire reconnaître le bon droit de la France.

Mais pour le moment, comme il ne saurait évidemment être question d'un conflit dans le Centre Africain, Binder nous échappe. En lisant Lenfant, on ne pouvait,

semble-t-il, faire passer les charges du Mayo-Kebbi dans le Toubouri qu'avec le concours des gens de Binder que nous n'avons pas; cela passera tout de même, mais Jordan n'est pas content. Je compte aller le voir prochainement à Léré, pendant que passera le ravitaillement. Ce sera peut-être pour fin novembre; mais il faut d'abord que je reprenne le contact et le commandement pendant quelques semaines et que je puisse travailler, sans plonger dans des tonnelets.

Décidément ce voyage de retour n'est pas favorable à la correspondance familiale. L'officielle l'écrase de son poids. La machine a écrire ronfle; car avec ce long déplacement à Brazzaville bien des questions sont restées en souffrance. Si les courriers de France ne m'arrivent plus, je cours au-devant des courriers « du haut », qui s'accumulent. Ainsi la durée de mon séjour ici a été fixée par le temps nécessaire à la correspondance à laisser ici. D'un autre côté, Gaden me réclame à Fort-Lamy. Aussi, le 27, ferme-t-on à minuit. Charrière copie la dernière lettre, Gerhardt classe des papiers, les tirailleurs embarquent les bagages et j'écris quelques mots à ma famille.

Rentrée à Fort-Lamy le 1^{er} novembre 1905. Bonnes nouvelles de Zinder.

Le 1^{er} novembre je retrouve tout en place à Fort-Lamy : mon vieux Gaden en bonne santé, heureux de me revoir, les notables, le poste, la case. Cinq mois ont passé et il semble qu'on est parti hier.

Court entretien avec le chérif et les chefs qui sont depuis trois jours plongés dans le jeûne rigoureux du Ramadan. Bonne causerie avec Gaden, qui a magis-

tralement mené la barque avec son sang-froid et sa sagesse habituelle. La situation générale est bonne. Une harka senoussiste est cependant venue rôder autour du Kanem, mais intimidée par le souvenir des contre-rezzous audacieux des méharistes de Mangin, elle a montré peu de mordant et n'a pas fait grand mal. Néanmoins, c'est une indication de plus qu'il faut toujours être sur ses gardes au Kanem.

A N'Guigmi, une entrevue a eu lieu entre le commandant de la région de Zinder et le capitaine commandant le cercle du Kanem. Cette entrevue était prévue depuis 1901. C'était alors le commandant Gouraud d'un côté et de l'autre le colonel Destenave et son adjoint le capitaine Millot, qui devaient en être ! Le commandant Gadel, qui commande à Zinder, a un beau commandement ; il est allé installer son poste d'Agadès, la rectification du 8 avril 1904 lui donne une route praticable vers le Niger, vers le Tchad. Le Démagherim va recouvrer ses limites naturelles. En un mot, tout ce que j'avais demandé en 1902 est fait maintenant, mais il faut de la patience ! Ce n'est que sur place qu'on peut voir ce qui est à la fois nécessaire et possible : on voit, on demande. Mais les lourdes machines gouvernementales et diplomatiques ne se mettent pas en mouvement aisément. Et si les séjours coloniaux sont longs quand on regarde la France et les siens, ils sont trop courts, pour faire tout ce qu'il y aurait à faire.

Le retour a été plus rapide que le premier voyage. Le lendemain de mon arrivée au travail dans ma vieille case de paille, il me semblait que j'avais fait un rêve. Et l'on s'est mis au travail : Gerhard et moi sommes attelés depuis cinq jours à un tas de paperasses que nous avons trouvé en arrivant et cela ne diminue pas. Il y en a bien pour tout le mois ! J'écris aux miens.

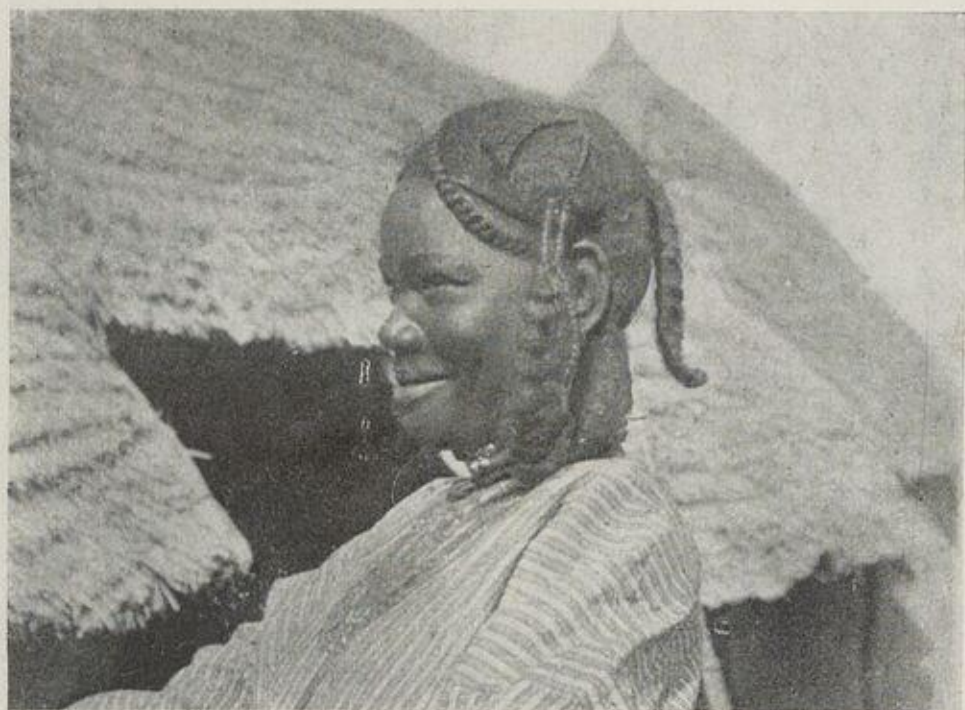
« Encore un courrier qui va partir, emportant

ma trente-huitième année. C'est à ne pas croire. Où est le temps du lieutenant de Montbéliard, le temps de ma jeunesse soudanaise, Kita, Bougouni, Tombouctou et les colonnes de 1898 ! Tout cela envolé. Mais je n'ai encore pas à me plaindre, puisque après tout j'ai le commandement le plus intéressant qu'on puisse avoir dans mon grade, que le coffre est toujours solide, le cœur pas racorni. D'ailleurs ce seraient des plaintes inutiles. Il vaut mieux remercier la Providence, qui m'a permis de réaliser les rêves de ma jeunesse, qui m'a donné de belles années d'action et qui, j'en ai la confiance, en cette année qui s'ouvre pour moi, me ramènera encore toujours le même, près de vous tous. »

Hier, est arrivé du Kanem un sous-officier rapatrié ; c'était un coup de feu de courrier. Comme nous manquions de monde, j'avais demandé au docteur si ce sous-officier, qui n'avait pas l'air bien malade, pouvait donner un coup de main. « Assurément, » a dit le docteur. Mais quand on appela le sous-officier au bureau, il commença par rechigner en arguant qu'on lui avait arraché une dent le matin. Cela ne convainquit pas le chef du bureau. Et le sous-officier, rouspéteur, mais bon cœur, comme beaucoup de Français, fut bien vite gagné par la fièvre du bureau les veilles de courrier. Je l'y ai trouvé, à minuit, qui ne voulait pas aller se coucher.

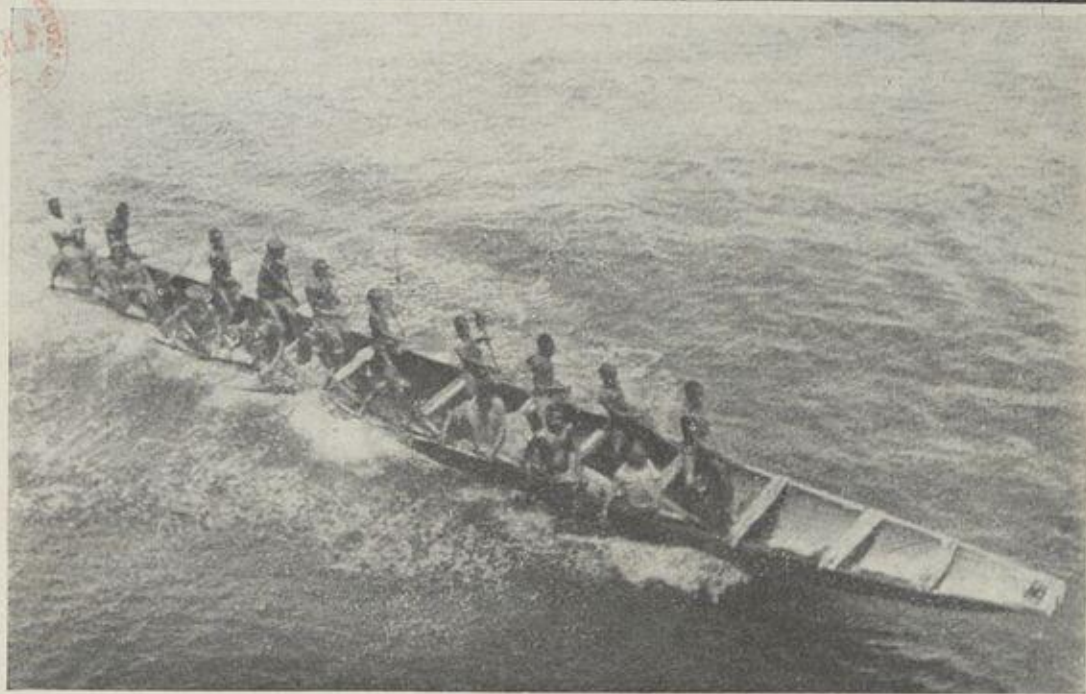
Le lionceau et la gazelle.

On a d'ailleurs des distractions. J'ai retrouvé ma ménagerie avec de nouveaux hôtes : lionceaux, gazelles. La panthère, comme le chat, est tout de suite très



COIFFURES





LE LIEUTENANT-COLONEL GOURAUD DEVANT UNE CHUTE
UNE PIROGUE INDIGÈNE

agile, et dégourdie. Le lionceau, au contraire est plutôt pataud. La cour du poste, pendant l'hivernage, est remplie d'herbes, que les premières pluies ont fait sortir de terre — tout pousse si vite avec la chaleur et l'eau — et les gazelles familières (elles adorent le tabac) mangent les jeunes pousses d'herbe. Quand un lionceau se rapproche lourdement, les gazelles s'éloignent d'un bond négligent. Un des lionceaux est tapi au coin de la case, tandis qu'un autre pousse les gazelles, qui se contentent, tout en broutant de se tenir à distance, des coups de patte. L'une d'elles arrive ainsi au coin de mur derrière lequel est le lionceau. Celui-ci lève sa forte patte, mais la gazelle s'enlève d'un bond, comme un ressort, retombe de l'autre côté et se remet à brouter, sans s'occuper davantage de son pauvre adversaire.

Mes premiers séjours africains m'avaient lassé des journaux du matin : l'actualité ayant peu de valeur pour un lecteur qui lit son journal trois ou quatre mois après les événements, et j'ai dit que j'étais abonné au *Temps*.

L'organisation du Territoire était assez singulière du point de vue administration militaire ; notre jeune commissaire à deux galons était sous les ordres d'un commissaire résidant à Brazzaville, à cinq ou six mois de distance aller et retour. Là-dessus, le *Temps* ayant annoncé que la solde des officiers coloniaux était légèrement augmentée, et n'ayant rien reçu dudit commissaire, mon jeune intendant demanda confirmation à son supérieure au chef-lieu de la colonie et commença ainsi sa lettre : « Le *Temps*, source habituelle de nos informations, annonce que... » Nous continuâmes à ne rien recevoir.

Le 28 novembre c'est la fin du Ramahdan, carême musulman ; grande fête dans ce pays arabe. Aussi après

les salutations des chefs, tout ce qui pouvait en tirer un thaler ou deux a-t-il défilé chez moi le matin. A 10 heures, je commençais à être tranquille lorsque j'aperçois, derrière la langue de sable qui s'étend sous mes fenêtres : deux têtes, deux perches ; je guette : la pirogue double la pointe ; une chéchia, des tonnelets qui brillent au soleil : c'est lui ! le courrier !

Jonction de l'Algérie et du Soudan.

Le courrier de Zinder m'apporte une lettre bien intéressante du lieutenant-colonel Laperrine, qui commande maintenant les oasis sahariennes, et qui commandait l'escadron de spahis à Tombouctou quand j'y étais lieutenant. Ce qui prouve, comme disait le pauvre colonel Billet, que ce sont toujours les mêmes qui se retrouvent en Afrique. La lettre de Laperrine est venue par le désert d'In Salah à Agadès, et de là à Zinder. Ce n'est pas une voie encore rapide ; elle est datée du 30 août. Elle m'est transmise par le commandant du Cercle de Zinder, qui se trouvait à Agadès, partant pour Ifrouane (Aïr Nord, là même où la Saharienne est restée si longtemps) où il devait retrouver le capitaine Dinaux de l'annexe d'In Salah. La liaison du Soudan et de l'Algérie est donc faite une fois de plus, et cette fois par les autorités locales, ce qui est durable. On a marché depuis le temps où l'on avait défense à Zinder d'escorter les caravanes de l'Aïr. Nos efforts n'auront pas été vains. Mais j'aurais bien voulu être à Ifrouane en octobre. Et ce pauvre Gaden aussi. Il m'a quitté hier soir pour rentrer à Tchekna. Il emporte mes galons de commandant, car je pense que nous ne tarderons pas à connaître

sa promotion. Il a dû être nommé en septembre.

Autre nouvelle importante par ce courrier de Zinder. Un ami du ministère des Colonies, Andlauer (1), nous envoie une trentaine de tonnes de vivres par cette voie. Double intérêt, d'une part 30 tonnes de vivres dans ce bled, où nous sommes resté onze mois à la demi-ration de vin, ce n'est pas négligeable, et puis ce ravitaillement du Kanem par Zinder, l'adoption de la voie de Zinder pour la relève des Sénégalais, n'indiquent pas que l'on songe à évacuer le territoire. J'espère bien que cette dangereuse utopie est enterrée.

L'hippopotame de Kousseri, invité au dîner du Centenaire d'Austerlitz.

Le capitaine Stieber, résident allemand de Kousseri, avait un hippopotame familier. Quand il rentra en Allemagne, il laissa ce bagage encombrant à son successeur. Celui-ci n'avait sans doute pas réussi à conquérir les bonnes grâces de l'animal.

On a beau être perdu au cœur de l'Afrique, on ne peut oublier les glorieux anniversaires. Aussi, pour le centenaire d'Austerlitz (2 décembre 1805), j'avais réuni les différents officiers, sous-officiers et canonniers du poste. Le soir venu, nous nous installions, par un magnifique clair de lune, au bord du Chari, nous mettant à table dans les conditions de ces pays, c'est-à-dire avec des tables de différentes tailles, des sièges allant de la cantine à la caisse de vin ou au tam-tam renversé ; lorsqu'on voit surgir de l'eau une forme grise, lourde.

(1) Andlauer terminera sa carrière comme général de division. C'est un de ceux qui connaissent le mieux notre Empire colonial : Soudan, Indo-Chine, Madagascar. Il a été plus tard commandant supérieur des troupes de l'Indo-Chine.

C'est l'hippopotame du poste allemand qui, attiré sans doute par la lumière des photophores, s'est invité. Nous le recevons bien... « Monsieur Potame, » comme disent les noirs, ouvre une gueule fendue jusqu'aux oreilles dans laquelle on logerait une valise. On avait du pain indigène, de la pâtée de mil : il fait un dîner magnifique et devient bientôt l'enfant chéri de la population de Fort-Lamy. Il est vrai que l'hippopotame, quand il se retourne, déplace facilement une case ; mais la case de paille se replace aussi facilement.

Au bout de quelques jours, son propriétaire m'envoie une lettre se plaignant qu'on lui ait « volé son hippopotame ». Je réponds qu'il est mal renseigné, que d'ailleurs l'animal est à sa disposition, s'il veut le faire prendre. Un sous-officier arrive avec une dizaine de tirailleurs noirs. Ils veulent emmener l'animal, qui ne veut rien savoir. On le ficelle avec du fil de fer, et le piquant par derrière avec des baïonnettes, on réussit à le mettre à l'eau. Il monte pesamment sur le banc de sable ; le sous-officier fait reculer son peloton d'une dizaine de pas et l'hippopotame est fusillé comme déserteur.

J'attends au début de janvier Gaden et son sultan : Gaourang vient ici pour signer avec moi une convention d'une certaine importance politique, et pour avoir des nouvelles du petit Tchiroma.

Nous avons toujours, Gerhardt et moi, plein les bras de la paperasse, et je prévois très prochainement que la situation va se compliquer par le départ d'un de mes secrétaires, qu'il va falloir rapatrier malade. C'est une grosse perte, et un gros souci, car je n'ai personne pour le remplacer et pas de nouvelles de la relève. Vraiment on nous oublie un peu, ou du moins

on ne peut pas se mettre dans la tête que le Tchad avec les quatre mois qui le séparent de France, est une colonie à part. On nous applique les règlements faits pour des colonies à télégraphe et communications rapides avec la Métropole. J'écris aux miens :

« Pour moi, je vais toujours aussi bien, et n'était le bonheur de vous revoir, je ne demanderais qu'à rester, car les difficultés mêmes rendent ce commandement empoignant. »

Le ravitaillement de la Bénoué commence à arriver. Le lieutenant-colonel Moll chef de la Commission de délimitation.

Fin décembre, gros événement : 2 baleinières nous apportent les 150 premières charges du ravitaillement de la Bénoué, expérience intéressante au premier chef, et à laquelle je tenais beaucoup. Malgré des difficultés toutes spéciales, sa réussite est complète.

J'ai par là des nouvelles de Moll (1), mon compagnon de table à Kayes en 1899, l'adjoint du colonel Péroz en 1901, aujourd'hui chef de la délimitation du Cameroun. Nos étapes prouvent que la France marche en Afrique. L'arrivée de Moll par ici sera la bienvenue, pour faire cesser une situation délicate et qui peut du jour au lendemain devenir dangereuse.

Mais Moll m'écrit qu'il ne peut pas être dans les parages de Binder avant la fin de l'année. Il espère cependant me rencontrer, attendu que le bruit court à Brazzaville, que je resterais encore un an (il écrit en

(1) Le lieutenant-colonel Moll fut un des plus remarquables officiers de l'armée coloniale. Il réussit dans sa délicate mission et commanda le Tchad deux ans après Largeau. Il fut tué le 9 novembre 1910 à l'est du Ouaddaï dans un combat inégal avec les Massalit.

novembre) à la tête du Territoire. C'est assez flatteur, mais assez étonnant. Après les lamentables polémiques et les calomnies lancées contre M. Gentil il n'y a peut-être pas beaucoup d'amateurs pour servir au Congo. Dans tous les cas, ma santé est bonne, elle me permettra donc de tenir ici jusqu'au bout : c'est mon simple devoir. Et il faut s'en remettre à la Providence de décider le moment encore inconnu, où je me mettrai en route vers la France.

Jordan est remplacé à Léré par le capitaine Faure, qui a conduit le convoi de la Bénoué, et je l'appelle ici pour la fin de son séjour, car sa tâche a été rude, avec des difficultés successives, dont il est venu à bout. Cela lui fera du bien de passer quelques mois dans le Bas-Chari.

Lancrenon, qui aura fait trois fois le voyage de la Sangha au Logone, va prendre le commandement de la section d'artillerie.

Toujours pas de nouvelles de la relève : il me manque 3 capitaines, 3 autres sont rapatriables ; 4 lieutenants, 3 autres sont rapatriables, et je sais seulement qu'il monte 1 capitaine et 3 lieutenants.

Le ravitaillement par la Bénoué a réussi : 636 caisses sont ici, le reste est au Logone, la passe difficile franchie. C'est un succès, il faut en remercier d'abord le commandant Lenfant.

Fort-Lamy, 18 janvier 1906 (huitième anniversaire de l'assaut de Bangassi) (1). — Imaginez-vous qu'il m'a fallu attendre une heure et demie pour lire le courrier du 12. Vous penserez qu'il faut un bien gros personnage pour m'empêcher d'ouvrir mes lettres. En effet c'était le sultan Gaourang en personne.

(1) Au Soudan.

Le sultan était là depuis le 7, venu pour signer une très importante convention. Les affaires réglées il était venu le 12 prendre congé et m'inviter à aller prendre le thé chez lui, à son camp, à deux ou trois kilomètres d'ici. Là, beaux cavaliers Baghirmiens, couleurs voyantes, chevaux piaffant; je n'ai pas voulu faire au sultan, qui venait de faire une grosse concession, une impolitesse et nous sommes partis au galop, tournant pour la première fois de ma vie, le dos au courrier de France!

Après avoir bu plusieurs tasses de thé, horriblement fort et sucré, au clou de girofle, drogue que je recommande à ma sœur Marie-Thérèse, quand elle voudra être bien sûre de ne pas dormir au sermon, je suis rentré et ai trouvé lettres et journaux à côté du dîner refroidissant. Le dîner a toujours tort ces soirs-là!

Injuste campagne de presse contre M. Gentil.

Hélas! avec les bonnes lettres, il y a les journaux, la campagne menée contre M. Gentil, les calomnies, les potins ramassés à Libreville sur ce qui se passait au Chari en 1900. Je souhaiterais à tous ces gens, qui clabaudent si fort au nom de l'humanité, d'en avoir fait autant que M. Gentil pour cette humanité. Qui donc a établi la paix française dans ce coin d'Afrique centrale, repaire séculaire de l'esclavagisme, sinon M. Gentil? Qui donc a sauvé des milliers de vies humaines, en détruisant Rabah, sinon M. Gentil?

Le gouvernement pourra-t-il tenir tête à cette opinion publique trompée? La Commission Lanessan, Roume, Gallieni, Binger, etc., lui sera certainement favorable. L'impartialité du ministre est évidente.

Mais le scandale n'aura-t-il pas été trop grand? Ces attaques frappent M. Gentil au moment où il paie de sa santé la dépense de travail et de volonté qu'il vient de donner pour sortir le Congo de l'ornière. Est-ce sa faute, si l'on n'a jamais voulu dépenser pour le Congo la vingtième partie de ce qu'on a dépensé à Madagascar, en Afrique Occidentale, en Indo-Chine? Tout est là. Si le budget de la France avait fait au Congo dans ses débuts les dépenses d'organisation qui, dans ce pays colossal et difficile, étaient plus nécessaires que partout ailleurs, la colonie eût prospéré comme sa voisine le Congo Belge. Prospère, elle eût pu se payer le nombre d'administrateurs suffisant, et les payer assez pour n'en être pas réduit à échelonner à des centaines de kilomètres de distance des jeunes gens inexpérimentés. Et c'est au moment où, avec cette insuffisance de moyens, il est arrivé tout de même, à force de volonté, d'ordre, d'économie, à faire un grand pas en avant, c'est à ce moment qu'on l'attaque!

Le relève arrive enfin le 18 janvier 1906.

La relève arrive enfin le 18 janvier. Nous sommes ce soir 35 blancs à Fort-Lamy. Depuis la concentration des trois missions contre Rabah cela ne s'est sans doute pas vu. Le surlendemain, tout ce monde s'évapore vers le Kanem ou Moïto. Voilà l'escadron et la batterie au complet comme Européens, tout au moins. Mais pour le bataillon, je ne vois toujours rien venir et c'est là le gros morceau. On appelle cela au ministère la relève automatique! Elle est bonne. Ils sont désignés automatiquement, mais ils arrivent quand ils peuvent : au bout de huit jours ou de trois mois.

Le dimanche 21, Gaden nous quitte pour rejoindre Tchekna, en passant par Mandjaffa. Il est enchanté de partir, car il a failli rester encore une fois à Fort-Lamy, comme en juin. J'étais en effet obligé de rapatrier un de mes capitaines malade et il n'y avait absolument que Gaden pour prendre le cercle, qui est important. Un capitaine d'artillerie est arrivé à point et Gaden a pu reprendre son vol vers Tchekna. Nous allons, Gerhardt et moi, le conduire jusqu'à Klessem, à 25 kilomètres d'ici, à travers une brousse épineuse terriblement serrée, mais n'importe : bonne journée de plein air et de soleil ; l'on n'en a pas si souvent des dimanches de congé !

Fort-Lamy se développe, les voleurs aussi.

Fort-Lamy se développe. A la suite de deux incendies (31 décembre 1905 et 4 janvier 1906) j'ai tenu des palabres, offert des secours en argent, et décidé ainsi pas mal de gens à remplacer leurs cases de paille par des constructions en terre : ces tatas s'élèvent à vue d'œil et vont modifier l'aspect de campement d'une partie de la ville. En même temps de nouveaux groupes de huttes s'établissent autour : faubourgs. On est en train de refaire le plan et le recensement qui donnera, je l'espère, des résultats intéressants.

La cause première de cette prospérité relative, c'est l'argent, ce sont les soldes que j'ai pu payer jusqu'ici avec une certaine régularité. Les démarches au ministère, les rapports n'ont pas été perdus.

Malheureusement les voleurs ne manquent pas d'audace, puisqu'ils ont osé s'aventurer une belle nuit dans ma propre case. Ma chienne et son fils couchent sur une natte, au pied de mon lit. Je les ai

bien entendus pousser des hurlements, mais comme ces charmantes bêtes ont cette déplorable habitude à propos de n'importe quoi, je n'ai pas bronché. Les voleurs surpris par les chiens n'ont pu pénétrer dans ma chambre, mais ont dérobé sous la véranda les couverts, qui venaient de nous servir à dîner. Ce n'était pas de la vieille argenterie ! Mon vieux planton Bala Diallo s'est lancé à leur poursuite, et en a rapporté un coup de couteau dans l'épaule. Ce qui est étonnant, c'est que Bala Diallo, qui est un vieux bonhomme que je garde par bonté d'âme, et qui ne tient pas sur ses jambes, les ait rattrapés. Mais n'ayant pas eu l'idée de crier, il a eu le dessous.

L'arrivée du courrier : demi-journée de congé.

S'il n'y a guère de dimanche, au point de vue repos à Fort-Lamy, il y a pourtant un jour, ou tout au moins une demi-journée de congé par mois : l'ancien premier mercredi du mois. C'est la matinée, ou l'après-midi du courrier. On apporte les tonnelets, on met une natte par terre, et paquets de lettres, journaux, plis officiels s'entassent. Et chacun emporte son butin J'écris :

« Aujourd'hui 16 mars, veille de départ, j'ai fini mon courrier officiel vers 5 heures ; l'usine ronfle là-bas : enregistrement, bordereaux, etc...

« Dîné seul, Gerhardt étant allé à Kousseri rendre au capitaine allemand sa visite d'avant-hier et ayant été retenu à dîner.

« La nuit est pure et belle : demi-lune d'argent, le Chari muet, des abois lointains de chiens au village. Je viens de relire tout doucement toutes mes lettres, et j'évoque vraiment votre souvenir, comme si vous

étiez là. Maman comprendra cela, qui m'écrit, qu'elle part souvent intérieurement pour de lointains voyages. »

Petit raid chez les Ouled Sliman.

Départ le 18 mars pour une tournée rapide au Kanem. En effet, le courrier d'hier a été plus qu'abondant, comme toujours ; on l'a fermé à 8 heures ; on a fait le choix des archives à emporter, mangé sur le pouce, confectionné deux ou trois baluchons à porter sur des chevaux, dormi de minuit à 3 heures et à cette heure nous étions à cheval, Gerhardt et moi avec une dizaine de cavaliers de Fort-Lamy, en route sur le Kanem.

Nous avons fait un petit raid amusant : nous sommes arrivés à Mao le 22 à 10 heures du matin. Il y a une bonne trotte. C'était parfait pour nous remettre en selle, après les mois de bureau de Fort-Lamy.

Au lieu de prendre la route normale de Massaguel et Massakory, nous avons pris une route plus à l'ouest, par Bout el Fil, les Assalés, Doaro, Douro, Ngouri. C'est à très peu de chose près la route que suivit, partant de Goulfeï, mon pauvre Millot dans sa marche au Kanem.

Il est très curieux de voir, en l'espace de deux journées que nous avons mises pour atteindre le lac, ou du moins ses environs immédiats, de voir le pays changer, passer de la brousse grise d'épineux de Fort-Lamy, aux bouquets d'hyphènes, puis aux palmeraies doum, enfin aux euphorbes et à la plaine rase du lac. Nous avons passé là le soir du 19, à la nuit tombée, un bahr marécageux peu banal. Ce qui a été amusant dans cette petite course, c'est que nous avons marché tout à

fait à l'indigène, sans bagages, et nous avons eu la satisfaction de laisser sur le flanc à Ngouri notre escorte d'hommes, d'un certain âge il est vrai.

De retour à Mao pour recevoir le premier détachement de la relève demandée en février 1905... Les deux autres suivaient à deux jours : 1 capitaine, 2 lieutenants, 3 sergents, 170 tirailleurs, canonniers et spahis, qui sont les bienvenus.

Je suis rentré à Fort-Lamy le 11 avril 1906, enchanté de ma tournée rapide, intéressante et chaude, dans le désert au nord du Kanem, pour y voir le peloton de méharistes de Mangin, au pâturage et qui continue à vivre comme un nomade, sous de petites cases de nattes. Il a dressé un peloton épatant, avec des chameaux colosses. De son camp de Manga appuyé aux Ouled Sliman qui lui fournissent des goums, il couvre si bien le Kanem que Tédas ou Sénoussistes n'ont rien osé y tenter pendant toute cette saison sèche.

Cette tournée au Manga et au Schittati a eu vraiment beaucoup de couleur. La fantasia des Ouled Sliman et les Miaïssas au puits, les longues files de chameaux et les groupes d'enfants joueurs et curieux, ce tableau eût tenté le pinceau d'un Fromentin. C'est déjà l'Afrique du Nord : d'ailleurs les Ouled Sliman sont des Arabes blancs, émigrés il y a quatre-vingts ans de Tripolitaine. Tout cela est payé de rudes coups de lune (1).

Au cours de la tournée, j'ai entretenu le capitaine Bablon. Mon intention est d'établir les communications avec le Territoire de Zinder. Il faut tout faire pour sortir de l'isolement, où nous place la longueur des communications avec la France par le Congo.

(1) En Afrique, on appelle coup de lune, un soleil ardent, qui peut donner un coup de soleil.

Dans une lettre au commissaire général je rends compte de la tournée que je viens de faire au Kanem du 18 mars au 11 avril 1906.

« Parti de Fort-Lamy le 18 mars, je suis arrivé à Mao le 22 pour y recevoir le premier échelon de la relève venant du Soudan.

« La relève comprenant 2 capitaines, 1 lieutenant, 3 sergents européens, 100 tirailleurs, 35 spahis, 34 canoniers, est arrivé en trois échelons se suivant à deux jours de distance, tout le monde en excellent état. Les chefs Ouled Sliman et Toubbous étaient présents et l'impression produite ne peut qu'être salubre. C'est une bonne réponse, aux bruits d'évacuation, qui venus du Congo, avaient couru jusqu'ici et qui auraient pu faire naître l'agitation.

« Les événements de janvier, dans le cercle de Niameï, chef-lieu du Territoire du Niger et dans le Sokoto, qui ont coûté la vie à deux lieutenants, à un adjudant français et à trois officiers ou fonctionnaires anglais, montrent assez qu'il ne faut, dans des pays si éloignés et d'occupation si récente, réduire les troupes d'occupation qu'avec une grande prudence — et que les menées des marabouts doivent être surveillées de près.

« Ces événements, qui ont eu une répercussion jusqu'à Zinder, n'en ont eu jusqu'ici aucune dans le Territoire. Le Kanem a fait de singuliers progrès depuis quarante-huit mois, sous le commandement du capitaine Bablon. Les cultures reprennent dans les oasis, les relations commerciales avec Zinder s'établissent de plus en plus, et la réoccupation de N'Guigmi, dont le principe vient d'être admis (d'après une lettre du commandant de la région de Zinder) va les favoriser.

« La meilleure preuve du progrès fait par le Kanem est que le rôle d'impôt de 1906 montant à 67 807 thalers

a été à peu près complètement perçu en deux mois, sans aucune difficulté.

« Les pillages que mes rapports politiques ont signalés l'année dernière, ne se sont pas renouvelés cette année. Aucune tentative n'a été dirigée contre le Kanem depuis la harka Senoussiste de septembre 1905. Nous devons cette sécurité au peloton de méharistes. Le peloton est installé au pâturage dans le Manga, à 80 kilomètres au nord du Kanem depuis quatre mois. Les Ouled Sliman sont installés à côté de lui. Outre que cette région est éminemment favorable aux chameaux, le peloton appuyé aux Sliman occupe ainsi une sorte de position de grand'garde, qui a couvert efficacement le Kanem contre tout rezzou, contre toute insulte depuis six mois.

« Je suis allé visiter le camp du peloton, et le campement des Ouled Sliman. Grâce à la vie des nomades que le capitaine Mangin mène avec ses tirailleurs, ses chameaux sont dans un état de prospérité étonnant et ses hommes ont acquis des qualités manœuvrières remarquables. Entraîné comme il l'est avec le chef qu'il a actuellement à sa tête, appuyé en cas d'opération d'un goum Ouled Sliman, qui a déjà rendu des services dans les contre-rezzous de Kamada et de Foukka, le peloton constitue une force redoutable, et parfaitement appropriée à la police du désert.

« Ces résultats font grand honneur au capitaine Mangin ; il est juste de signaler qu'ils sont le prix de l'existence très rude qu'il s'impose. Il est facile d'imaginer que la vie sous de petites cases de nattes sur les dunes brûlées de soleil, fouettées de vent chargé de sable du Manga, exige une endurance peu commune et le mépris de tout bien-être.

« Les Ouled Sliman, Djébaïr et Shéridad soumis avec le cheikh Ahmet en janvier, Miaïssas, soumis en sep-

tembre 1905, paraissent très en confiance. Le commandement de ces fiers nomades sera toujours très délicat. Il ne faudra donc pas s'endormir, mais garder toujours au moins un œil ouvert.

« La situation est calme dans le reste du Territoire. Les groupes mobiles constitués à Yao et à Bokoro ont tenu en respect les Ouaddaïens, qui ont borné leurs velléités d'offensive à quelques vols à main armée. Cependant, dans le cercle de Melfi, une bande, qui venait de détruire le village d'Aboutivir en pays ouaddaïen, a poussé jusqu'à Likkin, village du cercle de Melfi. Ses habitants prévenus avaient eu le temps de se sauver et le rezzou n'a pu faire de mal.

« Le ravitaillement venu par la Bénoué continue à descendre sur Fort-Lamy ; la baisse considérable des eaux dans le Logone comme dans le Chari a ralenti ce mouvement qui sera cependant terminé à la fin du mois. »

On retarde de vingt-quatre heures le départ de l'estafette sur Zinder pour attendre le courrier de France. Quarante-cinq jours sans courrier ! Il faut boucler en hâte pour ne pas rater la correspondance avec le courrier de Zinder. Rater la correspondance à N'Guigmi, c'est une autre affaire que de rater alors l'omnibus Panthéon-Courcelles.

Rien reçu encore au sujet de mon successeur. Je suppose qu'il aura attendu, comme moi en 1904, la réorganisation, que des Havas de février viennent de nous annoncer. Il a bien fait. Il est donc parti peut-être en mars ; il serait à Fort-Lamy en juillet et moi en France en octobre ou novembre ! Cette insistance à me maintenir ici est flatteuse. Espérons qu'on n'en abusera pas au delà de 1906.

Combat de Djingeboa. Le lieutenant Cornet et le docteur Couvy.

Le 13 mai, nous finissons de déjeuner, sous la véranda; Gerhardt et le commandant de Cercle regardaient vers l'avant du fleuve. « Que regardez-vous? — Un tirailleur de Fort-Archambault vient d'arriver; il dit que Cornet (le lieutenant commandant le cercle de Fort-Archambault) arrive en pirogue, blessé. »

Bokoro et Tchekna avaient signalé fin mars que l'aguid Salamat, fonctionnaire ouaddaïen chargé des provinces du Bahr Salamat, était parti dans cette direction. Point de doute il aura poussé sur Fort-Archambault comme en 1904, et il y a eu combat.

En effet le rapport qui m'était parvenu pouvait annoncer une telle éventualité. Le jour où j'avais reçu ledit rapport, notre médecin, le docteur Couvy (1) avait une grosse fièvre. Quand le lendemain matin j'allai chez lui demander de ses nouvelles : personne... Ayant appris le combat et la blessure du lieutenant, il s'était levé et était parti, malgré sa fièvre, avec un infirmier et un guide. Il nous revient donc aujourd'hui avec Cornet blessé d'une balle au-dessus de la cheville et lui-même guéri. Tous deux ont bonne mine et bon moral.

Voici sommairement ce qui s'est passé :

Le 3 mai, Cornet prévenu par son service de renseignements que l'aguid Salamat approchait, ne peut rassembler que ce qu'il a sous la main et se porte

(1) Cet excellent médecin militaire, sauva plus tard la jambe du colonel Girodon, grièvement blessé au Maroc, tué général de division à la bataille de la Somme 1916. Il réforma le Val-de-Grâce et en fit un hôpital militaire modèle. Il a terminé sa carrière comme médecin général inspecteur.

audacieusement à sa rencontre avec 44 hommes. Après une marche rapide de 75 kilomètres, le 4 au matin, il rencontre l'ennemi près de Djingeboa : 2 à 300 fusils, les hommes déployés en tirailleurs, derrière une mare boueuse. Cette première position enlevée, on retrouve les gens de l'aguid derrière une seconde mare. Feu violent à 75 mètres, Cornet est blessé, le péroné cassé au-dessus du pied. S'appuyant sur son tirailleur-ordonnance, qui a une balle dans la cuisse, il continue à diriger le combat. Les hommes hésitent à se porter en avant. Le clairon Famory Konaté est frappé d'une balle à la tempe, tombe et se relève pour sonner la charge. Cornet entraîne ses hommes à la baïonnette. L'ennemi rompt et se reforme derrière une troisième mare. On l'enlève du même élan ainsi que le village. Il est midi, l'ennemi a disparu, laissant 144 tués sur le terrain. Alors, Cornet s'assoit, vainqueur : il a 3 tués et 7 tirailleurs blessés.

Un fait d'armes comme Djingeboa n'est pas exceptionnel dans nos glorieuses annales. Il montre une bande nombreuse, excitée par l'espoir du pillage, et mise en déroute en trois heures de combat par une petite troupe hâtivement réunie et arrivant par une marche rapide de 75 kilomètres. Cela s'explique : la petite troupe française était disciplinée, bien armée et commandée par un jeune officier, modèle de courage et d'énergie. Comme toujours : tel chef, telle troupe.

C'est un plaisir de rédiger une proposition pour la Légion d'honneur avec un pareil motif. J'allai la faire lire à Cornet, dans son lit, ou mieux sur son lit. « Avez-vous encore votre père et votre mère, Cornet? — Oui, mon colonel. — Eh bien! envoyez-leur cela par le courrier de ce soir. Croyez-moi ces choses-là font encore plus de plaisir à nos parents qu'à nous-mêmes. »

J'espère qu'on ne lui marchandera pas cette croix. Et, ce qui vaut encore mieux, sa blessure va très bien,

la balle est extraite, le médecin est content. Je puis être fier de mes officiers et de mes hommes.

J'écris de mon côté aux miens : « N'allez pas croire, que tout soit à feu et à sang. Cette affaire de Djingeboa, au point de vue politique, n'a pas d'autre importance et même moins que les affaires de Yao-Séita l'an dernier. C'est une razzia ouaddaïenne qui est tombée sur un bec ! comme on dit. Il est probable qu'on ne les reverra pas de sitôt à 70 kilomètres de Fort-Archambault. »

Le reste du Territoire est calme, grâce aux détachements concentrés à Yao, Bokoro, qui tiennent en respect les Ouaddaïens du Ba Tha.

J'envoie à ma famille quelques photographies. L'une d'elles donne l'état-major du Territoire : « Gerhardt, nos deux secrétaires et moi. Sur les tableaux de Versailles, les guerriers de la République et de l'Empire ont le sabre à la main et sont environnés de boulets et de canons, c'est symbolique. L'officier moderne n'a plus de sabre, mais il a une machine à écrire et un stylo. »

La quinzaine suivante n'a pas été sensationnelle. Les Ouaddaïens ont quitté le Salamat après le combat du 4 : ils ont perdu tués, ou morts de leurs blessures, plus de 200 hommes. Tous nos blessés vont bien ; Cornet vient de déjeuner chez moi avec les officiers du poste ; il marchera dans quinze jours. Nous étions 10 à déjeuner. Gerhardt, le commandant du cercle, le docteur, le commissaire, le capitaine-major, le lieutenant comptable, puisque le Conseil d'administration est ici depuis le 4 mai, 2 lieutenants qui se passent la compagnie, Cornet et moi. Nous aurons dans un mois ou deux un autre commissaire, le préposé du Trésor, enfin l'officier interprète, qui est en ce moment à Tchekna, où il remplace Gaden, que j'ai chargé

d'une tournée d'inspection dans les cercles de Moito et de Melfi, tournée que je ne pouvais faire en ce moment sans graves inconvénients : travail d'avancement, budget, impôt, rapport annuel ; tout cela va être l'œuvre de juin et de juillet, et ne se fait pas en route. Quand je vous dis que la machine à écrire est l'arme moderne !

Et les jours se suivent et se ressemblent. Du matin au soir à ma table de travail, et la pile ne diminue pas sensiblement. Les courriers des cercles viennent accroître sournoisement ce tas de paperasses accumulées. Il y a surtout les gros rapports en retard, car je n'ai pu en faire, en dehors du rapport Brazza, pendant mon voyage. J'en expédie un qui embrasse les six mois des derniers trimestres et qui, avec les pièces annexes, n'est pas dans un sac, si j'ose dire.

Les renseignements au sujet du Ouaddaï n'avaient pas jusqu'alors paru inquiétants ; les agents de renseignements sont nécessaires, indispensables, mais ils peuvent être naturellement inquiets ou trop confiants, et surtout ils reflètent les passions des gens avec qui ils s'entretiennent. Le plus dangereux, c'est qu'ils ont une tendance bien naturelle à parler dans le sens qu'ils supposent devoir plaire à leur patron. Par là ils peuvent être dangereux. Les exemples ne manquent pas.

Nous avons eu une nouvelle affaire à la frontière du Ouaddaï. Les Ouaddaïens sont venus audacieusement nous razzier des bœufs et j'ai lancé Rivière en contre-rezzou. Il les a pincés par une marche aussi dure que les raids ouaddaïens. Vingt et une heures de marche sur vingt-six. Les pillards ont filé, puis, ont fait un retour offensif. Finalement : déroute, ils ont eu 50 tués comptés sur le carreau et on leur a repris la majeure partie des troupeaux enlevés. Mais

comme le combat se livrait de très près, parce qu'en pays très couvert, cela a coûté plus cher qu'à Yao. Nous avons eu 6 tués et 5 blessés. J'espère que cette douche calmera les pillards pour quelque temps. Tous les blessés vont bien.

Au printemps, une nouvelle attaque parut probable. Les dispositions à prendre étaient arrêtées d'avance. Dans la région centrale de Bokoro, un groupement, tiré des différents postes, fut constitué. Il n'était pas bien fort : 180 à 200 hommes, mais il comprenait notre artillerie!... deux petits canons de 80 millimètres. On les fit tirer à l'exercice. Ce ne fut pas de la poudre perdue, car le bruit s'amplifiant avec la distance, l'aguid (chef ouaddaïen) qui n'avait pas de canon, jugea plus prudent de ne pas attaquer.

Nouveau combat. Le chef Ouaddaïen « casse sa bobèche ».

Le 2 juin 1906 un nouveau combat avec les Ouaddaïens. Peu de chose : une petite colonne formée de détachements combinés de Melfi et de Fort-Archambault, a remonté le Salamat, pour le nettoyer des bandes qui pouvaient y rester après le beau combat de Cornet. Elle a rattrapé l'arrière-garde ouaddaïenne à Bobech, et du coup l'Aguid commandant la colonne en a « cassé sa bobèche », il est resté sur le carreau, avec une quinzaine des siens. Je crois qu'on y regardera maintenant à deux fois à Abéché, à venir razzier à 70 kilomètres de Fort-Archambault.

Gaden est à Melfi, d'où il remontera entamer son inspection par Bedanga, Bokoro, Yao. De ce côté on est toujours sur le qui-vive, mais l'ennemi intimidé par nos forces est hésitant.

Fort heureusement le calme règne au Kanem.

Georges Mangin a obtenu la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il a de superbes états de services, mais la croix d'officier est dure à décrocher pour un capitaine, et un jeune capitaine. J'ai été bien heureux. D'ailleurs on m'a comblé. C'est la onzième récompense que j'obtiens pour mes officiers depuis que je suis ici. J'en ai encore d'autres à demander.

Faut-il aller à Abéché?

Les échecs des razzias ouaddaïennes ont excité les imaginations. On entend dire : « Ce n'est rien le Ouaddaï, un bluff ! » On écrit : « Qu'attendez-vous pour aller à Abéché ? »

La réponse est bien simple :

Le Ouaddaï, pays féodal, est divisé entre deux grands partis, deux chefs : l'Aguid Mahamid et le Djerma Othman, qui se disputent le pouvoir effectif et les faveurs du sultan. Le Djerma est un politique ; c'est lui qui vient d'être battu à Yao et Séita. Au lendemain de ces échecs il a demandé des renforts ; mais son rival, l'Aguid s'est opposé à leur envoi et Othman est ainsi resté dans les transes, n'osant pas rentrer à Abéché. Il n'y est toujours pas rentré. Tous les Ouaddaïens qui sont chez nous depuis l'arrestation d'Acyl (qui est à Brazzaville) pensent que plus que jamais, maintenant qu'il connaît notre force et qu'il a sa situation à rétablir et une vengeance à tirer de son rival, si nous entrons au Ouaddaï avec un candidat au trône de race noble, le Djerma se rangerait de son côté avec son parti grossi, depuis Yao et Séita, de tous les gens qui n'aiment pas les mauvais coups. Ce serait alors la

moitié du Ouaddaï contre l'autre moitié, avec la colonne française jouant le rôle de la garde pour décider l'événement. Ce serait la marche sur Abéché en pays ami, vivres, eau, guides, car toutes les provinces de l'Ouest appartiennent au Djerma. Or le candidat de race noble nous l'avons : deux frères d'Acyl sont à Fort-Lamy dont l'un de race royale est apparenté au Djerma. Je conclus que la force des choses et l'histoire des vingt dernières années en Afrique démontrent que nous irons un jour à Abéché. Il vaut mieux y aller à notre heure, comme nous l'entendrons, que de subir encore une fois l'heure de l'ennemi. Et qui sait ! On peut ne pas être toujours aussi heureux qu'à Yao.

Mais ce qui domine aujourd'hui la question, c'est que nous n'avons pas les moyens. La petite concentration de Bokoro représente 3 à 400 hommes pris partout, en ne laissant que la garde des postes. Pendant que le Ouaddaï menaçait, si le Kanem avait réclamé des renforts pour faire face à un coup des Senoussistes, j'aurais été fort embarrassé.

Autre chose est de repousser une attaque, autre chose d'envahir un empire guerrier, peuplé et pouvant être appuyé par ses voisins (1).

Le courrier de Brazzaville daté du 24 février 1906 ne m'a pas apporté la moindre indication sur le départ de mon successeur, dont dépend mon retour, car on ne peut se dispenser de passer son commandement. Il faut s'armer de patience. Mais je regrette beaucoup que, pour des raisons qui m'échappent, mes parents aient été bercés de faux espoirs. L'incertitude est d'ailleurs le mal de ce pays : tout le monde préférerait faire deux ans, deux ans et demi même, et être sûr

(1) On l'a bien vu plus tard au Maroc : six mois après son arrivée, le maréchal Lyautey était maître des deux capitales, Fez et Marrakech : mais la pacification du Maroc ne faisait que commencer.

d'être rapatrié au bout, que de rester en suspens. On persiste à ne pas vouloir se servir de la voie de Niameï-câbles ou Poste-Dakar; nous sommes cependant à moins de deux mois de France par là. J'écris :

« Que dirais-je de Fort-Lamy : paperasses, paperasses, ça ne vous intéresse pas, n'est-ce pas? que je vous démontre les avantages du déplacement de Bangui à Fort-Lamy du Conseil d'administration, du bataillon... Et puis moi, ça m'ennuierait fort de le démontrer une fois de plus; j'ai assez pondu de rapports sur la question. Vous ne tenez pas non plus sans doute à savoir pourquoi il faut relever les taux des indemnités, etc., etc. Oh! sainte Paperasse, oh! Administration! Où est mon vieux Soudan, les routes, les étapes d'autrefois avec ma bande de tirailleurs, sans autres soucis que ceux de la vie de campagne. »

Gaden est en ce moment à Melfi. Il rentrera à Tchekna, vers la fin de juillet. Peut-être à cette époque sera-t-il question de nous relever. Car enfin on n'a pas l'intention de nous faire prendre notre retraite ici. Il est vrai qu'on a assez d'occupations pour prendre patience. Les semaines passent comme des flèches, et le courrier... 2 sur Brazzaville et France, 2 sur Tchekna, 2 sur Moito et Melfi, 2 sur le Kanem et Zinder, 2 sur Lai par le Logone. On n'en sort pas.

Un invité.

Le 7 juin, au milieu du dîner sur notre petite terrasse, je vois deux hommes qui montent la berge assez rapidement. A cette saison de basses eaux le fleuve est à 100 mètres de ma case, tandis qu'aux hautes

eaux il baigne le pied de la terrasse. Je me lève pour mieux voir : il fait clair de lune. Et Gerhardt me dit en riant : « Inutile, ce n'est pas le courrier de France ! »

Le dîner s'achève, un homme passe en courant, un remue-ménage derrière la berge. Décidément il y a quelque chose. Sur ce surgit un Européen, c'est le docteur Ruelle, attendu, qui vient d'arriver. Il était mon voisin à la gare de Kayes, dont nous fûmes les hôtes passagers il y a dix ans ! Effusions, lorsque tout à coup : « Je vous apporte le courrier de France... »

« Vous savez, si jamais vous voulez être bien reçus quelque part, apportez le courrier de France à des gens qui l'attendent depuis trente-cinq jours. »

Les sous-officiers ont fait l'autre jour un monôme en criant : « Le courrier !... » sur l'air des Lampions.

Les jours se suivent et se ressemblent, travail intensif de paperasse. Pleine lune ; les grenouilles dans les flaques du Chari qui monte ; c'est l'hivernage désormais établi ; tam-tam et you-you lointains au village. Il y a des gens heureux, qui ne savent pas écrire ! Il est minuit, j'écris à ma famille, pendant qu'on boucle au bureau un gros courrier : les deux budgets avec rapports, commandes, etc., à l'appui, sur lesquels nous pâlissons Gerhardt et moi depuis huit jours. Quel soulagement demain matin, quand le *d'Uzès* de Parseval emportera tout ça ! J'espère bien que c'est mon dernier budget du Tchad. Avec celui établi à Paris, cela fait le quatrième !

Le travail se compliquait cette fois du décret de février sur la réorganisation du Congo, qui a modifié pas mal de choses. Partout on défend soi-même son budget et en conseil de gouvernement c'est ce que j'ai pu faire l'an dernier à Brazzaville où cela a passé comme une lettre à la poste. Cette année, je ne serai pas là ; il faut donc écrire, donner ses raisons, tâcher

de prévoir les objections, y répondre d'avance, afin d'éviter les coupes sombres, qui parfois rognent les crédits les plus nécessaires.

J'attends sans impatience, parce que j'ai trop de travail et de soucis pour m'impatiser après le retour : l'heure n'en sera pas moins la bienvenue. Seulement M. Gentil aura-t-il pu s'en occuper, j'en doute, et quant aux bureaux... je sais aussi comment fonctionne la relève. C'est même là mon gros souci pour le moment avec le Ouaddaï, où la situation n'est pas claire, comme toujours pendant les mois de saison sèche. Déjà trois capitaines sont rapatriés, un seul a été remplacé ; un quatrième malade va les suivre. Et puis, il nous revient que l'on ne trouve personne pour venir ici. Voilà le résultat des polémiques et des mesures qui ont placé toutes les colonies sur le même pied. J'aurais cru l'esprit d'aventures, l'attrait de l'inconnu plus vivaces !

Je demande que les nouveaux commandants de cercles valent ceux qui me quittent, car « on sait ce que l'on perd, on ne sait pas ce qu'on trouve ». Et des hommes comme Bablon et Rivière sont difficiles à remplacer.

Un courrier reçu le 10 juillet m'apprend le retour en France de Gentil et le départ du colonel Largeau le 25 mai, pour revenir ici. Excellent choix. Voilà donc le Territoire assuré de quatre à cinq années d'unité de vues politiques ; c'est rare. Je ne quitterai pas Fort-Lamy sans regret. On s'attache là où l'on travaille et j'emporterai le souvenir de ce coin qui gardera deux ans de ma vie. Mais une fois en route, une fois le cap sur la France, alors vite le retour !

Nous aurons donné un gros effort ici. C'est plaisir de voir comment ça ronfle au bureau avec la bonne volonté de tous dans ces coups de feu. Mais l'œuvre n'est pas achevée et je ne me considère pas comme

délivré avant que j'aie passé le service convenablement à Largeau. Il y a encore ici un mois de paperasses à abattre.

14 juillet 1906. « Aman » des Ouled Sliman.

Nous préparons un 14 juillet sensationnel : revue, illuminations, pavoisement, tir au fusil, tir au canon, courses de toutes espèces, tam-tam, rien ne manquera. Le clou sera la présence du chef Ouled Sliman chef du désert, qui vient pour la première fois à Fort-Lamy, me rendre la visite que je lui ai faite dans son campement au Manga en mars. Cela aura une certaine portée politique.

Ces Ouled Sliman ont fait autrefois des razzias ; ils ont dû combattre à Bir Alali. Mais notre force, notre justice et notre richesse ! — tout est relatif — nos « thalers » et plus encore les trois pièces de cent sous, solde de nos tirailleurs que l'on voyait au marché, ont porté au désert notre réputation. Et les Ouled Sliman voulaient faire la paix. Mais on ne vient pas demander l'aman sans apporter un cadeau. Ils se renseignèrent en déclarant qu'ils étaient pauvres. On leur répondit que les Français aimaient les armes et ils m'apportèrent deux vieilles et belles espingoles que les joailliers de Tripolitaine avaient damasquinées d'or et d'argent et que les forgerons du désert n'avaient pu que grossièrement réparer. C'était mieux que le cadeau de soumission que m'avait offert au Soudan un pauvre chef de village. On lui avait dit que les Français aimaient les œufs... Et pendant un an il avait cherché une centaine d'œufs qu'il m'apportait précieusement enrobés de coton. Je le remerciai en

raison de l'intention, mais les cuisiniers étaient furieux.

Le *Léon Blot* était à Fort-Lamy. Je propose aux Ouled Sliman une promenade sur le fleuve. Hésitation manifeste : on se consulte. La satisfaction d'amour-propre est dominée par la peur de l'eau ; ils n'ont jamais vu la mer, ni un fleuve. Néanmoins ils s'embarquent ; mais à la condition que je les accompagne. Et le chef ne cesse de me tenir la main et de se cramponner au bateau.

Les derniers adversaires du colonel Archinard. Unité de l'Afrique.

La fin du mois nous ménage une surprise : l'arrivée des derniers Foulbés d'Ahmadou Cheikhou : vieille histoire. Quand le colonel Archinard entreprit la conquête et la pacification du Soudan, il avait devant lui deux empires noirs : Samory qui y tient jusqu'en 1898 et Ahmadou Cheikhou, fils d'El Hadjadj Omar, qui après trois années de lutte, Nioro, Ségou, Djenné, s'enfuit dans l'Est et se réfugie dans le Sokoto britannique. Sans doute ces derniers Foulbés avaient-ils eu des difficultés — les grands chefs indigènes et bien d'autres gens ne changent pas facilement leur caractère et leurs habitudes — et ils avaient repris l'exode vers l'Est. Et voici qu'ils retrouvent les Français sur les bords du Chari. Le grand chef est mort ; son successeur, plus sage, me dit : « J'ai compris la voix d'Allah. C'est fini. »

Au Baghirmi, les razzias d'esclaves n'avaient fait que trop d'espaces vides. Je demandai à Gaourang d'y établir les Foulbés pasteurs, en chargeant le résident Gaden de les surveiller.

Mon grand-oncle l'abbé Perdrau.

Hélas ! les lettres de famille devenaient plus inquiétantes sur la santé de mon père. L'une d'elles m'apprit la mort de mon grand-oncle, l'abbé Perdrau. C'était un vieux prêtre d'autrefois ; il était né en 1830. Grand et maigre, il imposait, il avait le mot vif, la tournure d'esprit française. Je l'aimais dès ma jeunesse parce que durant les bombardements de Paris et de sa banlieue en 1871 il était resté dans son presbytère et n'avait pas quitté son église. Ayant été aumônier des soldats, il racontait de leur courage, de leur simplicité et de leur foi, des histoires qui me charmaient. Aussi transcrirai-je ici une lettre, où j'ai fixé la mémoire de ce grand-oncle, dont l'influence me fut bienfaisante.

« Vous savez ma peine, j'avais pour mon oncle l'affection profonde, raisonnée qu'on peut avoir lorsqu'on a dépassé la jeunesse impulsive. Je l'aimais, le vénérais, l'admirais, car ce fut une rare intelligence, un cœur chaud, une grande âme, qui versait une lumière si claire. La vieillesse n'avait affaibli rien de ces rares qualités. Il continuait à aimer la jeunesse, en qui il voyait l'avenir. Il voyait juste en bien des choses, s'intéressait à tout, à l'histoire comme aux inventions modernes.

« J'ai souvent pensé que bien des gens auraient pu profiter de l'intelligence et du jugement de ce prêtre de quatre-vingts ans. »

Le lieutenant-colonel Largeau arrive à Fort-Lamy le 9 août, ayant marché avec une rapidité foudroyante : deux mois et quinze jours pour venir de France ! C'est

le record. Cela tient à ce que le vapeur a pu passer les rapides du Gribingui et aller le chercher jusqu'à Fort-Crampel.

Le vieux Soudan pour les « Soudanais ».

Il est enchanté. Binger, le grand explorateur l'avait dit : « Quand on rentre d'une première campagne au Soudan, la plupart en ont assez. Fini les boîtes de conserve, les biscuits, les marches de nuit interminables ! assez de ce pays, où il n'y a pas une boutique, où l'on ne peut acheter ni livre, ni lacet de soulier, ni bouteille... Ah ! on ne m'y reverra plus. Et tout paraît beau en rentrant en France... » Mais le temps passe, les bons camarades retrouvés s'égaillent, la vie paraît monotone. Et bientôt jaillit le cri du cœur : « On était bien plus heureux au Soudan... On trimait, mais l'horizon était large... » C'est ainsi que Largeau était reparti, heureux de retrouver son Tchad.

Je lui passe le commandement le 11 ; le passage de service que je tiens à faire complètement prendra une quinzaine de jours.

Le temps de séjour au Tchad était fixé à deux ans. Fin juillet j'appris que mon successeur allait arriver. J'attendais depuis plusieurs mois cette nouvelle. Son premier effet fut de me faire sentir combien l'on s'attache à son œuvre. Il fallait rentrer cependant ; mon père était malade depuis plusieurs mois et les nouvelles étaient d'autant plus inquiétantes qu'elles étaient toujours vieilles.

J'étais heureux que ce successeur fût ce même Largeau, que j'avais remplacé à Fort-Lamy. J'avais suivi dans les grandes lignes la même politique que lui ;

il fera de même. Les indigènes trouvent avantage à la continuité de politique. Rien ne déçoit plus les populations primitives qu'un changement brusque. Ils n'y comprennent rien et ils ont raison.

Dernière palabre.

J'annonçai la nouvelle à la palabre du dimanche, qui me permettait de garder le contact avec la population. A peine ai-je parlé que le chérif Adjali se jette à terre, se couvre la tête de poussière — grand signe de la désolation — et me dit : « Nous sommes perdus... Toi, toi, ô Gouraud ! Gouraud... Largeau était un bien brave homme, mais toi, toi, ô Gouraud ! — Chérif, calme-toi... Il y a deux ans tu m'as dit : « Largeau « est parti ; quel malheur, c'est affreux... » Et le lendemain tu disais à cette palabre : « Commandant Largeau, « brave homme évidemment, mais toi ! Gouraud ! « toi !... » Je pense donc qu'il est inutile de te mettre du sable dans les yeux. Demain Largeau sera là et tu parleras dans le sens que je viens de dire. » Le public éclata de rire, à la grande confusion du bon chérif.

CHAPITRE VIII

RETOUR SUR BRAZZAVILLE ET LA FRANCE

Je quitte Fort-Lamy le 30 août 1906 à 3 heures, non sans émotion, sans une pointe de regret pour ce poste, cette case où j'ai vécu et travaillé deux ans. « Mon cœur est assez grand pour contenir ces deux sentiments, le regret de partir, de m'arracher à tout ce qui a été ma vie pendant deux ans et la joie de m'en aller vers les miens. »

Et je suis heureux d'avoir passé le commandement à Largeau, avec qui je m'entends bien, nos idées étant communes sur la politique du Territoire.

Coup d'œil en arrière. Les résultats.

Après le coup de feu du départ, les premiers jours sont un repos bienfaisant ; mais on s'en lasse vite. L'esprit travaille, s'en va vers la France, la Patrie, la Famille, où un père bien-aimé souffre et m'appelle depuis des mois. Mais il se retourne aussi vers tout ce qu'on a quitté : les combats, le travail.

Nous avons peiné obstinément ici. Dieu a béni notre effort :

Le Territoire est resté inviolable.

Le budget du Tchad, jusqu'ici en déficit, va se solder par un excédent de recettes.

La jonction avec le Soudan est faite, l'Afrique occidentale est soudée.

Le ravitaillement arrive, par la Bénoué, le Toubouri, le Logone plus vite, avec moins de pertes : économie pour l'État et soulagement du portage pour les populations.

Ces résultats sont dus à tous, en particulier à nos braves Sénégalais et à leurs admirables officiers, braves, travailleurs, doués de l'esprit de discipline, ce qui, joignant l'intelligence à l'exécution, limite l'initiative au cadre prévu par le commandement responsable. Cette sagesse était indispensable dans une situation aventurée.

Plus tard on donnera à la région du Tchad un régiment de 3 bataillons à 4 compagnies, avec une batterie d'artillerie mixte et un escadron de spahis. Nous l'avions tenue avec un petit bataillon à 4 compagnies et 2 petites pièces de canon. C'était lourd, mais d'un intérêt passionnant.

Nous avons une baleinière métallique, dernier cri du confort au pays des troncs d'arbres flottants, décorés du nom de pirogues. Elle est recouverte d'un toit de paille sur lequel est étendue ma tente pour garantir du soleil ou de la pluie. Ainsi, bien abrité, ma petite table de campagne devant moi, je puis écrire, lire la *Revue des Deux Mondes*, et voir se dérouler le vaste paysage et la nuit s'écoule ainsi pendant que la pluie tombe à flots, tambourinant sur la tente bien fermée et que mon cuisinier et mon boy dorment en chien de fusil à mes pieds de chaque côté du petit lit de campagne.

Une nuit au bord de l'Aouk. Septembre 1906.

Un soir nous campons au bord de l'Aouk, cette grande rivière qui vient de la direction du Ouaddaï. On dresse la petite table pour dîner; j'ai à ma table mon secrétaire, le sergent Charrière, et je couche dans mon lit Picot. Au dîner, nous voyons dans l'immense vallée de l'Aouk d'énormes rochers noirs noyés dans le brouillard qui émergent à peine et une lune d'Afrique éclaire ce paysage nocturne. M'étant relevé la nuit, je vais à terre et je m'aperçois que ces rochers se mouvaient. « Les éléphants, » me dit le tirailleur de garde.

Chasse au bord du Chari. L'estomac des Yakomas.

J'avais peu chassé en montant, pressé d'arriver à mon poste. Au retour on a le temps de tirer un coup de fusil. Le gibier le plus tentant ce sont les aigrettes et les crocodiles sont nombreux. Rien ne ressemble plus à de vieux morceaux de bois échoués dans la vase ou les roseaux que ces caïmans. C'est là qu'ils guettent les imprudents venant à l'eau. Les hippopotames surtout fournissent la viande. Un des jours suivants j'eus l'occasion de tuer un hippopotame qui pesait bien plusieurs centaines de kilos. On dépèce rapidement l'animal dans la journée, de façon à avoir de la viande le soir. Des estomacs français ne peuvent manger beaucoup de viande et je songe à emporter le meilleur quartier pour avoir de la viande pendant au moins un jour ou deux, car la chaleur la fait vite tourner. Lorsque le

chef des payeurs (1) demande à me parler. « Cela fera beaucoup de viande perdue, dit-il. Si tu veux nous pouvons rester ici toute la nuit — nous marchions alors la nuit à cause de la lune — et ne partir que demain. » J'acceptai. Cette nuit-là, les Yakomas ne dormirent pas ; ils mangèrent de la viande toute la nuit, s'écartant de temps en temps dans la brousse. Il est juste de remarquer qu'ils payeront, s'il le faut deux ou trois jours sans manger, leur estomac leur permet tout. Ils ne l'ont pas fatigué, comme les civilisés.

Douze jours après mon départ, je suis sur la rive du Chari, entre Bousso et Damraou. Il fait un temps admirable, une fin de jour délicieuse. Installé avec une petite table de campagne au pied d'un arbre, sur une berge haute, je domine le Chari à perte de vue. Vers le couchant, le ciel et les bois s'y reflètent. Derrière moi, c'est une belle prairie verte semée d'arbres touffus ; ce n'est plus la triste brousse grise épineuse du Nord, ce pourrait être un parc de France à l'abandon. C'est l'heure brève et délicieuse où le soleil est descendu sur l'horizon, où la nuit n'est pas encore venue : une vraie soirée de septembre en France.

Le 13, nous sommes à Doumraou, le 19 à Fort-Archambault, le 4 octobre à Fort-Crampel, d'où nous partons le 5 ; le Gribingui coule à pleins bords jusqu'au niveau des grosses branches. On a l'impression de naviguer dans une avenue étroite et sinueuse inondée jusqu'aux masses de feuillage.

(1) Ma baleinière est conduite par des Yakomas, des gens du Haut-Oubangui.

Navigation sur les petits affluents du Chari.

Le 7, une journée de panne à Nana, à attendre des porteurs. Quelle joie de se dégourdir les jambes après trente-quatre jours de bateau ! La brousse est si belle en cette saison : c'est le sol rouge et ferme, les grands arbres, les herbes folles, toutes les gammes du vert, et les frais marigots. C'est le vieux Soudan ! le Soudan du sud d'Odienné, de Bissandougou, Kérouané, Beyla !

Mon secrétaire Charrière s'intéressait moins que moi à la belle nature. Pour l'encourager je lui fis remarquer qu'il faisait un voyage de millionnaire, non seulement à l'œil, mais avec la solde.

Déjeuner près des chutes de la Nana, plus belles, plus puissantes que jamais avec ce fort hivernage. La salle à manger, c'est-à-dire le hangar sous lequel j'eus l'honneur de recevoir M. et Mme de Brazza il y a quinze mois, est par terre. Ce fut la journée la plus joyeuse de la mission ; on n'en prévoyait pas les dessous, les suites ; on ne voyait pas l'avenir !

A 5 heures et demie, aux Trois-Marigots. C'est mon coin favori sur cette route. Les trois marigots qui lui donnent son nom développent une forêt épaisse, à laquelle le poste est collé, sous l'ombre d'arbres gigantesques. Il me semble être dans un de ces villages de la forêt du Sud, par lesquels nous ramenions les bandes de Samory il y a huit ans !

Il y a un progrès sur l'année dernière : les habitants paraissent plus en confiance. On en rencontre pas mal en route, hommes, femmes et enfants. En dehors du caoutchouc, avec lequel la société *La Ouham-Nana* fait une fortune, le pays est très fertile : mil, haricots,

patates, etc. Il ne manque que la viande. Si l'on avait pu, dès le début, assurer la ration aux porteurs, comme nous faisons au Soudan, il n'y aurait pas eu de Commission d'enquête, mais il n'y avait pas d'argent.

Aucune nouvelle de Brazzaville ni de France. Nous avons croisé aux chutes de la Nana, le courrier de juillet. Mais le nôtre doit nous attendre à Bangui.

Le 11 nous sommes à Krébedjé, après une bonne route : pas trop de pluie, la brousse dans sa folle parure d'hivernage, et je ne me plains pas des marigots débordés, où il faut patauger comme autrefois. Pas d'embarcations pour descendre la Tomi ; mais le 13 arrivent des pirogues d'une compagnie de commerce, avec lesquelles nous partirons le 15, après avoir fêté la veille le centenaire d'Iéna. Cette colonie est curieuse : sans ces pirogues de commerce, combien de temps serions-nous restés ici ? Au Soudan, le général de Trentinian mettait à la disposition des commerçants les convois de voitures Lefebvre, revenant à vide : ici, c'est le contraire.

La Tomi est une rivière large d'une vingtaine de mètres à Krébedjé, prodigieusement sinueuse. Aucune de nos rivières de France ne peut en donner une idée. En outre les rives sont couvertes d'arbres superbes, qui étendent par-dessus la rivière des branches énormes. Comme, à cette saison de hautes eaux, on navigue à hauteur des premières branches, cette navigation est assez pittoresque. Il est impossible, à cause des branches, d'avoir un chimbeck (1). On s'en va donc au fil de l'eau, en pleine nature.

Nous trouvons à Fort-de-Possel trois baleinières

(1) Sorte de guérite de toile ou de palmes qui abrite tant bien que mal du soleil et de la pluie.

et nous partirons demain matin pour Bangui. Je ne puis cette fois aller voir la Sainte-Famille, car perdre deux jours à Possel c'est courir le risque de manquer un bateau à Bangui.

Encore Bangui. Un des beaux panoramas du monde.

Partis de Possel le 19 à 7 heures du matin, nous sommes à Bangui le 20 à 8 heures et demie du matin, après avoir passé les rapides comme des flèches. Et nous voilà réinstallés sur notre « montagne », à 40 mètres au-dessus du fleuve, en face du magnifique panorama déjà décrit, le plus beau que j'aie vu en Afrique jusqu'à ce jour. A nos pieds, les rapides mugissent jour et nuit. Un groupe de cases s'accroche au rocher jusqu'au-dessus de la petite passe, où il y a une dénivellation de plus d'un mètre. Puis un autre îlot de rochers couverts d'arbres, la grande passe, où les pirogues n'osent plus se risquer en cette saison, une grande île boisée et enfin derrière le bras qu'elle nous cache, le poste belge de Zougo, dont on voit un superbe bouquet de bambous, à 1 000 mètres de nous. Vers l'ouest, la côte belge est couverte d'une forêt uniforme et sombre, que le couchant colore en mauve, tandis que dans notre forêt, on voit ce soir monter les fumées bleues du village, comme autrefois autour de la montagne de Kita.

A gauche, vers l'est, c'est la courbe grandiose de l'Oubangui, au milieu de laquelle sont jetés deux îles et des récifs. Au milieu de la courbe, les bâtiments de la mission, si bien nommée Saint-Paul-des-Rapides ! L'église s'élève en pleine forêt, mais d'un côté c'est la futaie, de gigantesques troncs tranchent avec la ver-

ture et par certains couchants deviennent tout couverts d'or. Par derrière, la mission et devant nous du haut de hautes collines, la forêt dévale jusqu'au fleuve, si belle en cette saison avec ses tons d'automne, verts, roux et rouges. Les courants, les contre-courants, les tourbillons, que forment les eaux se heurtant avec violence à l'obstacle, couvrent le fleuve de moires changeantes, grises au midi, or par les beaux couchants, argent éclatant sous la lune ! Il y a des soirs où l'on reste des heures sans parler, à regarder, à se fondre dans cet immense paysage. « Ah ! comme vous aimeriez Saint-Paul-des-Rapides ! Quelle belle aquarelle auriez-vous faite, chère maman et que je regrette votre pinceau ou votre crayon ! »

Trouvé à Bangui le courrier de juillet jusqu'au 7 août : j'espérais de meilleures nouvelles de mon père.

Le 1^{er} novembre, messe de la Toussaint à la mission ; je ne savais si je devais prier pour sa vie ou pour son âme.

Je m'embarque à Mongoumba, sur un vapeur de rivière, dont une tornade a rasé entièrement la superstructure. Toutes les constructions légères ont été emportées ; les cheminées avaient disparu. Sur la partie du pont encore à peu près intacte, on plante maintenant avec des clous au lieu de piquets, on installe le fameux demi-tonneau plein de sable avec trois pierres, et la marmite ronfle de nouveau.

Arrivée à Brazzaville.

Arrivé à Brazzaville, je vais me présenter au nouveau gouverneur du Congo, M. Gentil étant rentré en France. M. Alfred Fourneau me reçoit avec sa bonté

habituelle et me dit : « Mon pauvre colonel, où avez-vous été atteint par la triste nouvelle de votre deuil ? car je vous ai écrit. — Mais, Monsieur le Commissaire général, c'est vous qui venez de me l'annoncer. » Le pauvre Fourneau était navré : Je n'avais rien reçu. La chose s'explique facilement par les bras divers qui divisent le Congo. Le courrier du gouverneur avait pris d'un côté et mon bateau rasé de l'autre.

Je quitte M. Fourneau pour aller à la mission de Brazzaville. Je me trouve à genoux derrière une dame, dont la silhouette ressemble tellement à ma mère que je crois la voir. Je m'étais bien tenu devant le gouverneur, mais là le chagrin m'accable et je me sauve à la sacristie...

Je ne passai que deux jours à Brazzaville, le temps de voir Mgr Augouard et ses Pères, et le bon Iack... C'était fini... Il me tardait maintenant de rentrer, de rejoindre ma famille, de prier sur la tombe de mon père.

Un paquebot allait arriver à Matadi. Je refais avec plaisir le pittoresque trajet de montagnes du chemin de fer belge. Il fait très chaud sur le quai de Matadi, au fond de ce cirque de rochers brûlés par le soleil. Au milieu de la poussière, des colis et cantines voisinent ; l'une porte « Commandant Gouraud, Tchad » ; l'autre : « Major (Belge) Delhaize, Tanganyka. »

Les indemnités du Congo.

Il me reste le temps d'aborder une question administrative :

Il y avait au Congo deux indemnités : une indemnité numéro 1, celle des temps d'autrefois, où l'on montait

en pirogue ou à pied, et l'indemnité numéro 2 plus faible, pour ceux qui voyageaient logés, nourris à bord. On me conseilla d'aller voir le commissariat des services administratifs. J'expliquai mes aventures sur mon bateau rasé par la tornade et conclus qu'étant revenu par un vapeur, j'avais gagné du temps — ce qui était intéressant pour les Finances publiques — mais que par contre puisque sur le pont rasé, j'avais dormi sous la tente et m'étais nourri de chasse et de conserves, j'avais droit à l'indemnité numéro 1. Embarras du commissaire, lorsque surgit son secrétaire, qui prend la parole avec vigueur et déclare que je n'ai droit à autre chose que l'indemnité numéro 2. Je ne poursuis pas la discussion, mais je prévient le chef que j'adresserai au ministre une réclamation, étant données les conditions du voyage et les deux sortes d'indemnités prévues. « Vous ferez ce que vous voudrez, » termine le sous-ordre, devant le commissaire aphone.

Mais notre navire est prêt à lever l'ancre...

Ce n'était plus la *Ville de Macéio*, vieux caboteur, c'était un superbe steamer : *l'Europe*. J'embarque et me présente au commandant : « Lieutenant-colonel Gouraud, qui vient de commander le Territoire du Tchad... » Paroles aimables de bienvenue. On me montre une cabine de palace, et je me vois pour la première fois sans doute depuis longtemps dans une glace : le teint terreux, les yeux creusés, une grande barbe, un vieux kaki, qui en a vu de toutes les couleurs, des galons qui commencent à se détacher. Je n'ai pas l'air très rassurant. Une bonne séance chez le coiffeur

du bord me nettoie et me rajeunit, et je plonge dans une cantine, en sors une tenue blanche irréprochable, un képi, des décorations, gants blancs. Je me rends à l'invitation à dîner du commandant. En me voyant, il réunit les talons : « Monsieur le colonel, à qui ai-je l'honneur?... — Mais, colonel Gouraud, du Tchad ; je suis venu vous voir tout à l'heure... » Il me répond en riant : « Je vous avais pris pour un Frère de la Côte, déguisé en colonel... »

La traversée fut rapide : j'étais à Dakar le 3 décembre et le 11 à Bordeaux.

Retour à Paris. Le général Picquart ministre de la Guerre.

Le service funèbre de mon père fut célébré le surlendemain à la basilique Sainte-Clotilde, pleine de monde : mon père et mon grand-père avaient soigné, durant cinquante années, bien des personnes présentes. Le docteur Castaigne, un des élèves de mon père à l'hôpital de la Charité à Paris l'a défini « le modèle de toutes les vertus médicales, dans la plus haute acception du terme. »

Visite au ministère des Colonies. J'y remets une note sur l'indemnité du Congo déjà mentionnée. Je la percevrai trois ans après, en revenant de Mauritanie et de l'Adrar...

Au ministère de la Guerre, mon premier soin est de remercier le général Famin, qui m'avait donné des officiers dont le concours me fut si précieux dans ce séjour assez difficile.

Je voulais voir aussi le ministre, le général Picquart. Il me fut répondu que le ministre ne voulait pas mettre d'office au tableau d'avancement des officiers. « C'est

possible, mais il s'agit d'officiers remarquables, qui ont des titres de guerre... » Donc, je demande l'audience du ministre.

Montant à son cabinet, on me montre une pancarte disant que, le ministre étant très pris, il est instamment demandé aux visiteurs d'établir une note exposant l'objet de la visite. J'avais, bien entendu, les propositions et citations de Cornet et Freydeberg dans ma poche. Le général Picquart me reçoit, assis devant son bureau. Je les lis. « Quelles sont les anciennetés des deux officiers? » Je les donne au ministre. « Je vous remercie, colonel... » Et, le 25 mars, je recevais une lettre m'informant que Cornet et Freydenberg étaient inscrits au tableau (1).

Nous avons déménagé ; le vieux 40 de la rue du Bac, où j'ai habité depuis l'âge de dix ans, n'est plus qu'un vieux souvenir ; nous y étions restés vingt-cinq ans. Quel vide laissait la disparition de mon père ! Mais quelle douceur aussi de se retrouver à la table familiale et de sourire aux yeux lumineux de maman ! Sainte mère, courageuse mère ! qui avait compris tout de suite ma vocation militaire fanatique et qui, malgré sa tendresse, n'avait jamais cherché à me dissuader de partir en campagne ; elle m'avait donné à la France. Elle m'accompagnait à la gare, me faisait une petite croix au front en m'embrassant et, la portière fermée, elle me regardait de ses yeux ardents et confiants, ayant dans la main son éternel rosaire.

(1) Depuis, Cornet a été tué bravement et Freydenberg a terminé sa carrière comme commandant supérieur des troupes de l'Afrique occidentale française et commandant supérieur des troupes coloniales dans la Métropole. Pendant la guerre 1939-40 il a commandé le C. A. C., puis la 2^e armée.

Une visite au général Lyautey.

Paris était triste, les nuages sur les toits ; dans les rues, un peuple de parapluies. Un jour, je reçus une lettre du général Lyautey : « Vous savez combien j'aime les coloniaux. Venez donc me voir. » Le futur maréchal habitait alors à Paris, rue Paul-Louis-Courrier, voie tranquille du faubourg Saint-Germain. On entrait dans une cour emplie de pierres et de morceaux de sculpture. Le concierge vous indiquait à gauche un escalier étroit ; mais, au quatrième étage, la main volante était recouverte de velours rouge. Au cinquième, on pénétrait chez le général par un petit couloir, sur lequel donnaient deux chambres et l'on débouchait dans un vaste atelier, très clair, malgré cette fin de février. Sur la muraille, un escalier en bois coudé s'élevait, pavoisé de drapeaux, de sabres, de fanions. Dans un coin, une pagode incrustée d'or. Décor unique, bien digne de ce grand chef, et qu'on retrouva plus tard à Aïn Sefra, à Oran, rue Bonaparte, à Rabat et à Thorey.

Après avoir causé, le général brusquement : « Et maintenant, racontez-moi le Tchad. » Et je fis au général le récit que mes chers lecteurs viennent de lire.

Je leur livre encore ces quelques lignes, qui n'ont pu trouver place au cours de mon exposé, mais doivent le compléter.

Les Missions.

Ces souvenirs seraient, en effet, incomplets, si une page n'était pas consacrée à nos héroïques mission-

naires. Leurs débuts, à côté de nos officiers et de nos soldats en 1844, furent difficiles. Sans communications, bloqués étroitement par les cannibales et la forêt vierge, ils ne connaissaient pas les langues et les idiomes.

La première station fut fondée au Gabon : c'était Sainte-Marie de Libreville. Trente ans plus tard, deux stations secondaires étaient créées. Leur évêque était Jean-Rémy Bessieux.

Enfin l'élan fut donné par un grand missionnaire, un homme de premier ordre, le Père Augouard, qui arriva puis revint en même temps que Brazza. Il a souvent été cité dans ce qui précède. En 1883, le Père Augouard crée le premier poste à Linzolo, à cinq heures de marche des rapides du Congo. En 1887, il obtient de M. de Chavannes une concession de 200 hectares à Brazzaville et vient s'y installer avec son personnel et son matériel.

C'était un chef audacieux, qui voyait loin. En 1889, il s'établit sur la ligne Congo-Oubangui à Liranga ; puis, en 1894, à Bangui, qui fut appelé Saint-Paul des Rapides ; la même année, il fonde à 400 kilomètres plus haut, la Sainte-Famille, où le Père Moreau fut longtemps supérieur et mourut.

Après l'artère principale, il en vint aux artères secondaires, en premier lieu à l'Alima. Mais les distances au Congo sont immenses : 3 000 kilomètres de Brazzaville à Bangui. En 1909, l'immense vicariat de l'Oubangui forma les deux juridictions suivantes : le premier vicariat du Haut-Congo français, qui établit six missions ; celui de l'Oubangui, qui en a fait trois, dont une vers l'Est : Bougassou.

Aujourd'hui, des postes de catéchistes, répartis à grande distance et souvent visités, offrent de grandes facilités à la diffusion de la foi catholique.

Mais, alors, tout était à faire. On constata très vite qu'on ne pouvait se contenter de cases indigènes et l'on bâtit en pierres, en briques, en planches. Et l'on construisit un bateau à vapeur : en 1931, les gens naviguaient sur le Congo et l'Oubangui à bord du *Monseigneur Augouard*, qui continue l'œuvre du grand évêque.

C'est lui qui releva la carte fluviale et la publia dans la suite, rendant par là de multiples services.

Les populations se montrèrent plus abordables. Il fallut se faire comprendre et étudier leur langue. En certaines stations le catéchisme s'enseigne en 3, 4 ou 5 idiomes différents.

Pour les filles, on eut recours à des religieuses : — sœurs Saint-Joseph de Cluny, à Brazzaville; sœurs Franciscaines missionnaires de Marie, sœurs missionnaires du Saint-Esprit, à Bangui, Saint-Paul des Rapides — qui enseignaient aux jeunes filles à tenir le ménage.

Plus tard, le nombre des missionnaires augmente. Le vicariat de l'Oubangui reçoit des capucins français chassés de l'Érythrée.

Chacun des vicariats est un embryon de petit séminaire. Brazzaville a déjà son premier prêtre noir depuis 1936 : l'Oubangui-Chari a eu le sien récemment.

A la veille de la présente guerre, le personnel européen est en accroissement sensible. Le nombre des Pères entre les deux vicariats passe de 36 à 49, sans compter les 12 capucins de l'Oubangui-Chari. En 1938, le chiffre des Pères passe de 19 à 23, celui des religieuses de 20 à 42.

Dans le personnel indigène, en 1928, il n'y avait qu'un prêtre, il y en a trois en 1938, un seul Père à la première date et cinq à la seconde, aucune sœur il y a dix ans, deux aujourd'hui.

Le nombre des fidèles monte en dix ans de 44 600 à 133 600. Sur ce chiffre, on comptait, en 1928, 16 656 catéchumènes contre 37 249 en 1938. Ces progrès s'expliquent par l'augmentation du personnel chargé du catéchisme, qui n'était d'abord que de 225 personnes et en compte désormais 780.

C'est à Mgr Augouard que sont dus ces succès. Naturellement il a connu de l'opposition, mais le 8 octobre 1881, M. Mizon, second de Brazza, écrivait de Franceville au Père Augouard un mot qui résume et explique la situation de la mission catholique de l'Afrique Équatoriale française :

« Mon Père, vous travaillez pour le Dieu qui est le mien ; je travaille pour ma Patrie qui est la vôtre. Nous réussirons à faire pénétrer la civilisation dans ces contrées et, comme vous le dites, à y faire connaître et aimer le nom de la France. »

L'esclavage; la politique française et son succès.

Pendant des siècles, l'Afrique était restée mystérieuse ; elle portait sur nos atlas de jeunesse la mention : vastes régions inconnues. Elle est demeurée jusqu'aux temps contemporains la terre des esclaves.

Notre plus vieille colonie, le Sénégal, ne fut d'abord qu'un fortin élevé dans l'îlot de Gorée ; on y voit encore les geôles armées de barreaux, où les malheureux esclaves étaient entassés, en attendant d'être vendus à un navire de négriers.

On a peine à se figurer aujourd'hui l'état de sujétion des malheureux noirs, sous la domination cruelle de leurs chefs.

Samory gardait ou vendait les femmes et les jeunes

gens, il coupait la tête des hommes et faisait élever des pyramides de têtes pour effrayer les populations ; les esclaves constituaient son budget : un cheval valait 6 esclaves, un fusil à tir rapide 8. Les autres chefs, Ahmaïdou, Tiéba, se vantaient moins de leurs méfaits, mais n'en étaient pas moins cruels. Les Touareg de Tombouctou frappaient à la porte du talon de leur lance et prenaient ce qui leur plaisait, bêtes et gens. Les noirs de la Volta se construisaient un petit tata, où l'on ne pénétrait qu'en grimpant à un tronc d'arbre entaillé ; ils prenaient une femme, avaient des enfants, et chacun cherchait à voler son voisin et à lui envoyer des flèches empoisonnées.

Les populations étaient craintives, mal nourries, décimées par l'esclavagisme et la famine.

En Afrique centrale, c'était pire, puisque, par manque de viande les populations en étaient arrivées à se manger entre elles.

C'est sur un tel terrain que notre politique traditionnellement humaine est venue étendre son action salulaire.

Le général Faidherbe, le grand précurseur du Sénégal, a laissé ce testament : « La France peut se faire de la colonie une belle et utile possession, si elle continue à prendre pour règle de conduite l'intérêt des populations indigènes... Elles ne sont pas indignes de sympathie, elles peuvent produire sur leur propre sol, sans y être forcées par des moyens contraires à la justice et à l'humanité, de quoi dédommager les nations, qui traitent les indigènes en hommes et non en esclaves. »

Archinard, Gallieni, Trentinian et leurs officiers se sont inspirés de cette doctrine. Les Français ont un sentiment inné de la justice ; ils sont humains et volontiers pitoyables. Le jour où l'on sut que le chef fran-

çais payait un bœuf au lieu de le prendre, ce fut une révolution.

Ainsi la renommée de notre administration bien-faisante nous a permis tous les succès.

Les souvenirs abondent. Je rappelle en particulier l'aman accordé aux Ouled Sliman dont le nom figure dans ce livre, et qui avaient combattu avec les Senousistes à Bir Alali. Autour de Tombouctou, où je servais comme lieutenant dix ans auparavant, nous avions dû nous imposer par les armes et délivrer les populations du joug pesant des Touareg. C'était en 1895, au début de la pacification de l'Afrique occidentale. Le Père Hacquart parlait un soir devant un auditoire d'une trentaine de pauvres noirs, avec lesquels était un Targui blanc, un marabout aveugle venu de loin, car la réputation d'éloquence et de science du Père avait pénétré au désert. Tout à coup, le Père s'interrompit : une pauvre vieille entrait à deminue, blessée à la jambe. Le Père alla à elle, l'interrogea, fit venir de l'eau, des médicaments, des linges blancs, se mit à genoux, pour panser ses plaies et lui donna un boubou blanc. La pauvre repartit, le visage ruisselant de larmes devant ce miracle. Le Père reprit son discours, comme si de rien n'était. Quand il se tut, le vieux marabout qui s'était fait expliquer l'incident, lui dit, ses yeux morts grands ouverts sur le ciel : « Tu es un homme de Dieu ; tu ne fais que le bien. »

Le lendemain, quelqu'un ayant estimé, qu'il était inadmissible qu'un Targui vînt chez le « marabout français », sans se présenter au poste, le commandant Réjou, qui venait de succéder au lieutenant-colonel Joffre comme commandant de région, lui coupa la parole : « Vous n'y connaissez rien ; les gens qui viennent chez le Père Hacquart aujourd'hui, viendront chez moi l'année prochaine. »

Des faits analogues se sont passés partout et le pacificateur du Sahara central, le général Laperrine, a toujours rendu hommage à la collaboration discrète et désintéressée du Père de Foucauld. C'est qu'en effet le prêtre a l'âme d'apôtre ; le missionnaire surtout, qui pardonne au nom du Dieu de justice et de miséricorde, est apte à comprendre et à désarmer les préventions et même les hostilités.

Si nous avons finalement planté le drapeau français d'Alger à Dakar, de Dakar à Abéché et à Brazzaville sur tout un monde, ce n'est pas seulement parce que nous sommes les plus forts, c'est aussi que nous sommes les plus justes.

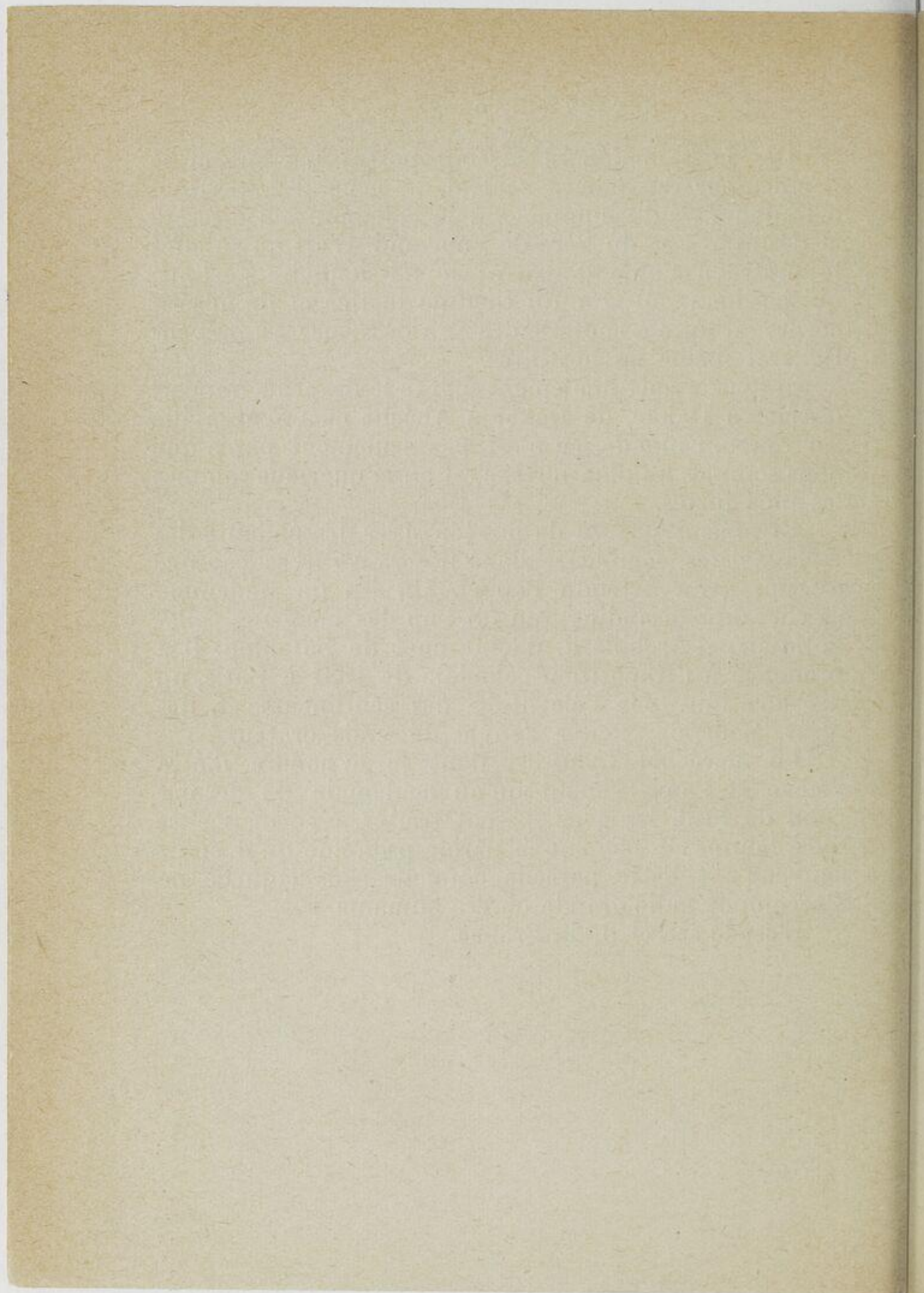
Et nous avons vu de nos jours, les descendants des esclavagistes combattre dans nos rangs avec courage et sans avoir attendu l'appel. Un fils de Mademba, ce chef de Sansanding, qui fut l'un des meilleurs collaborateurs d'Archinard, devint chef de bataillon. Il a prononcé à l'Exposition coloniale de 1931 à Paris, un discours qui, par l'élévation des sentiments et des idées, pourrait exciter l'envie de vrais orateurs.

Le maréchal Lyautey, dont je m'honore d'être l'élève et l'ami, voulait qu'au lendemain du dernier coup de fusil, les gens fussent traités avec justice et avec bonté. On connaît la parole profonde qu'il citait souvent : « Cette parcelle d'amour sans laquelle ne s'accomplit nulle grande œuvre humaine. »

C'est le secret de la France.

FIN





BIBLIOGRAPHIE

L'Afrique Équatoriale française, par G. BRUEL.

Géographie universelle. (Tome XI), par Augustin BERNARD.

Le Congo français, par Ch. DE CHAVANNES.

Brazza, par le général DE CHAMBRUN.

Broussard, par Maurice DELAFOSSE.

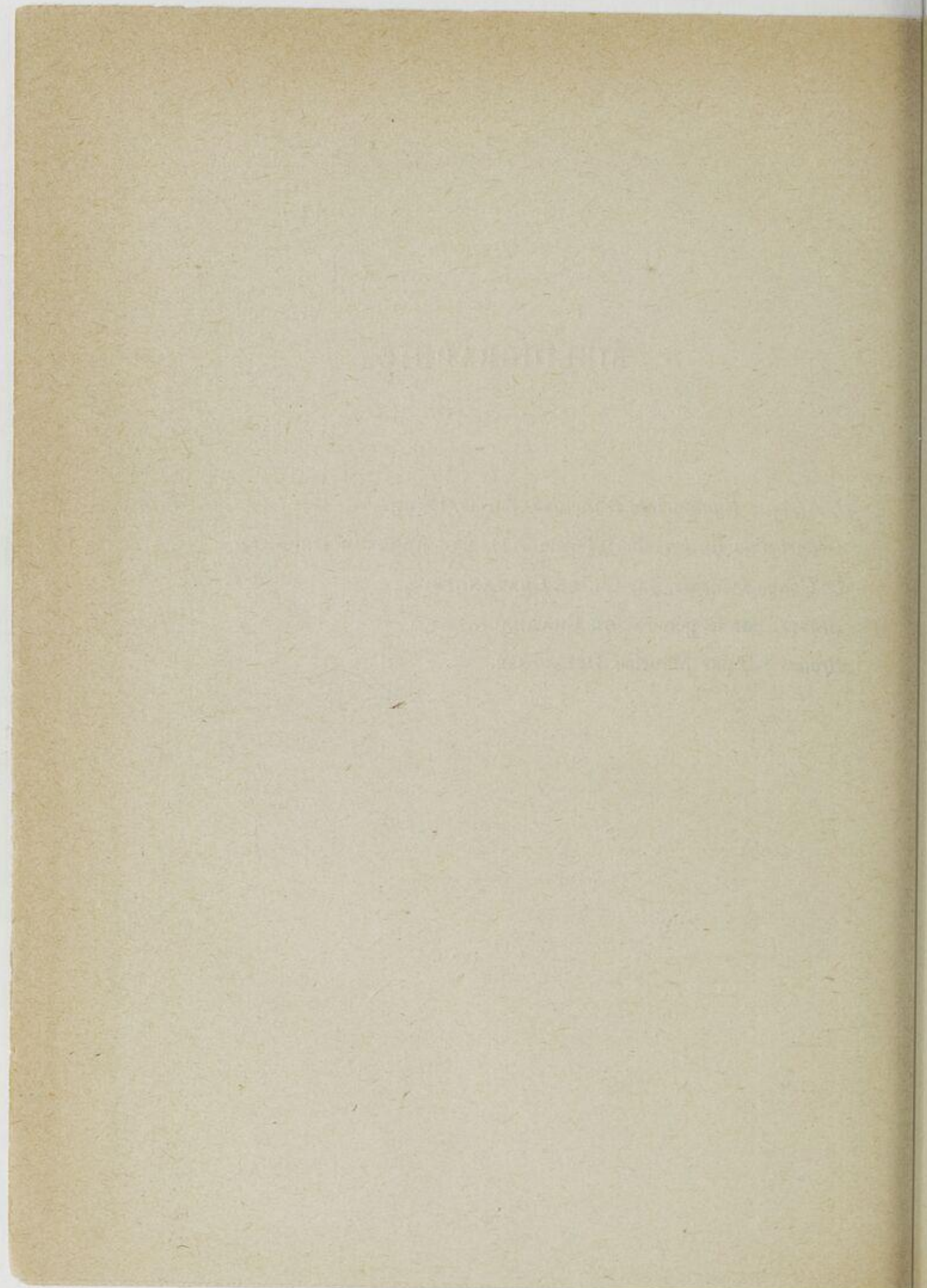


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS.....	III

PREMIÈRE PARTIE

ZINDER

CHAP. I ^{er} . — DÉPART. — TRAVERSÉE DU DAHOMEY.....	
Départ, 5 octobre 1900.....	1
Le colonel Péroz.....	2
Le Gouverneur Ballay pendant la fièvre jaune.....	2
Konakry.....	4
La Côte d'Ivoire. La barre.....	4
Le Dahomey. Kotonou.....	6
En hamac dans le Dahomey.....	8
Arrivée au Niger, à Say.....	11
Commandement de la région Ouest.....	13
CHAP. II. — TOURNÉE DU DJERMA GANDA.....	
Réductions opérées sur le budget et l'effectif.....	14
Le Djerma Ganda.....	16
Les puits et l'eau.....	19
Les premiers méharistes.....	22
Le soir de Lossa.....	23
CHAP. III. — LA MARCHÉ SUR ZINDER. — LES CONVOIS.....	
Les convois, bœufs, chameaux, bourricots.....	25
Le capitaine Cornu.....	26
Le Dallol Maori.....	28
Tahoua.....	29

	Pages.
Les Kel Gheress.....	30
Alerte de nuit.....	32
CHAP. IV. — LES TOUAREG. — COMBATS DE ZANGUÉBÉ ET DE GALMA.	34
Le poste de Guidam Bado.....	34
Combat de Zanguébé, 13 avril 1901.....	35
La piste de ravitaillement. Les petits puits. « Prenez cette route, malgré gêne. ».....	40
Tamaské.....	41
Combat de Galma, 18 juin 1901.....	45
Le Sahara s'étend vers le Sud.....	49
CHAP. V. — RETOUR A SORBO. — CRÉATION DE NIAMEY. — LE BATAILLON DE ZINDER.....	52
Un incident de route. La tornade.....	52
Le poste de Laham. Organisation du ravitaillement, de la route en secteurs. La casse et les pertes.....	54
A Sorbo. Le capitaine Salaman.....	56
Création du poste de Niamey, chef-lieu du Cercle.....	56
Le bataillon de Zinder. Difficultés du ravitaillement de Zinder.	57
Retour à l'avant.....	59
Soumission d'un village.....	59
Les Peuhls.....	60
Sandiré. Chef de corps : le bataillon de Zinder est créé.....	60
La piste du ravitaillement en novembre. La journée de Laham.....	62
CHAP. VI. — TAHOUA. — DÉPART DU COLONEL PÉROZ. — L'AFFAIRE D'ARGOUNGOU. — PRISE DE COMMANDEMENT DU TERRITOIRE. — SOUMISSION DES TOUAREG.....	64
Départ du colonel Péroz.....	65
L'affaire d'Argoungou.....	66
Importance de Tahoua.....	68
Ahmed Taza.....	69
Négociations. Poésie du désert.....	71
Le courrier de France.....	72
L'hiver à Tahoua.....	73
Le combat de Mao (9 novembre 1901). Mort du capitaine André Millot.....	77
CHAP. VII. — ZINDER.....	79
Le poste de Guidam Bado en mars 1902.	79
Tessaoua.....	80
Le kaki, comme le gris, se confond avec le terrain.....	82
Arrivée à Zinder. Le sultan. Ce n'est pas un poste militaire, mais le palais du sultan aménagé.....	82

	Page
Le drame du capitaine Cazemajou. Héroïsme du caporal Koubi Kéita.....	83
Le temps des missions est passé.....	85
Zinder. Zengou, ville commerçante. Mallem Yaro. Le Damerghou.....	86
Organisation d'un peloton de méharistes.....	88
L'escorte des caravanes. Arrivée de la relève et de l'argent...	89
Nouvelles du Chari.....	90
La route est ouverte.....	91
Demande de marcher adressée au Commandant Supérieur...	92
Ahmidou, sultan de Zinder. Le Galadima. Administration du sultan. Exécution du serky N'Shannon. Une ère nouvelle; les réformes. Fin du sultan.....	92
On s'attache à ces pays.....	95
Les Eunuques. Une vieille connaissance du Soudan.....	96
Le colonel Noël est arrivé à Niamey.....	97
CHAP. VIII. — RETOUR AU NIGER.....	98
Postes anglais de la Nigéria.....	98
Niamey. Passage du commandement au colonel Noël.....	99
Ordre général du 17 novembre 1902.....	100
La question des Aoulliminden m'amène à rentrer par Tombouctou en pirogue.....	101
Le goudron de chameaux guérisseur.....	102
Les rapides du Niger. Dountzou. Le chef Touareg Fikhoun..	103
Les rapides de Labezenga. La beauté du Niger.....	104
Ansongo.....	106
Gao. Le tombeau de Mohamed Askia.....	108
Une chasse.....	109
Une nuit difficile et un dîner de décembre sur le Niger.....	110
Bourem. Le bon lit de sable.....	111
Khergo. Les champs de borgou.....	113
Le combat de juin 1897.....	114
Tombouctou. Sainte-Marie de Tombouctou. La chapelle des Pères, 1 ^{er} janvier 1903.....	114
El Oualedji.....	117
Un tableau à la Gustave Doré.....	118
Gourao et le lac Debo. Le mauvais arbre. Les Somonos.....	119
Ségou. La mission de Banankourou. Mgr Hacquart.....	121
Bamako.....	122
Kayes.....	123
La délimitation du Sokoto et du Zinder.....	125
M. Ernest Roume, Gouverneur général.....	125



DEUXIÈME PARTIE

TCHAD

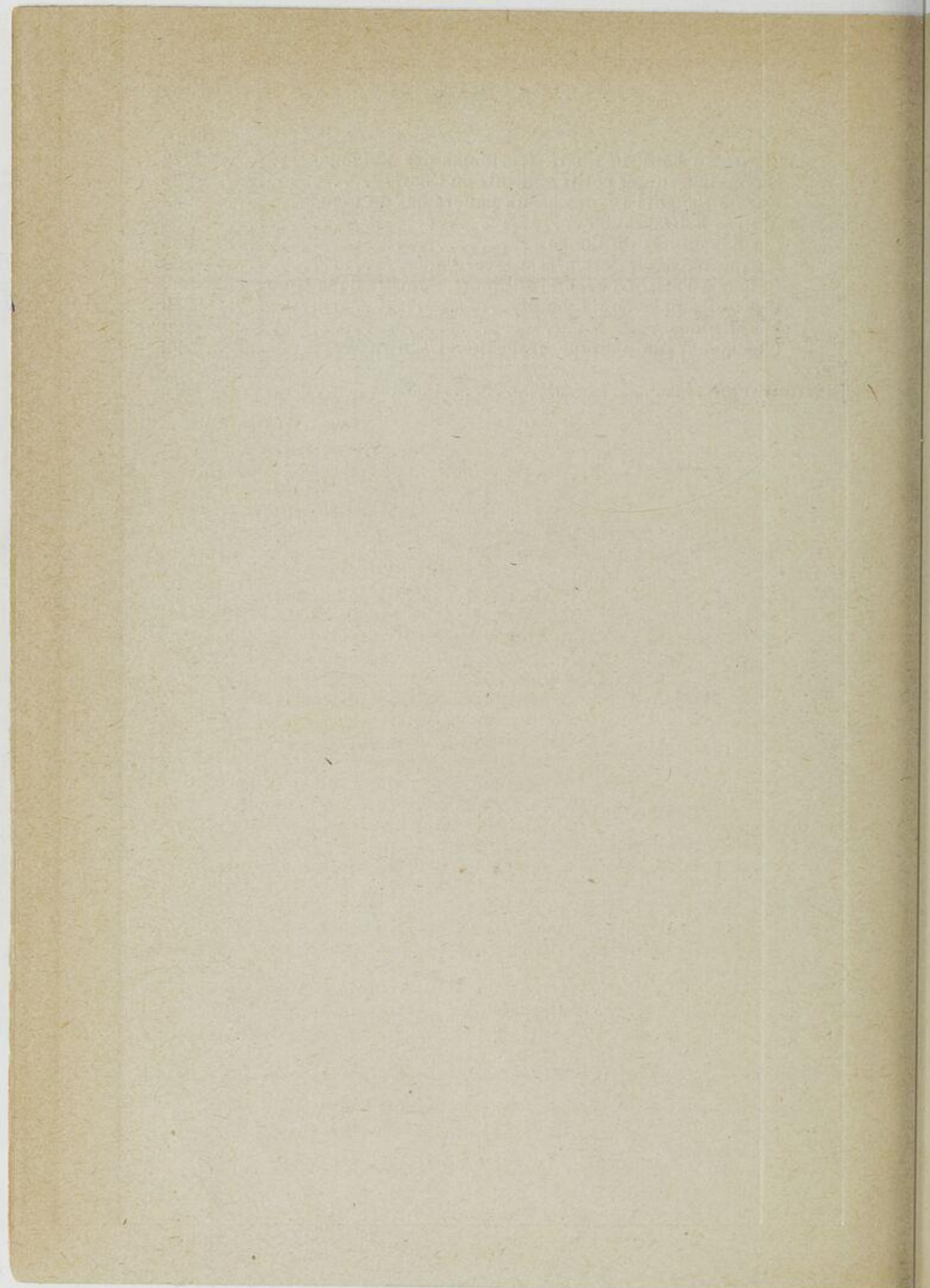
	Pages.
CHAP. I ^{er} . — DE PARIS A BRAZZAVILLE.....	127
Gaston Doumergue, ministre des Colonies. 1903.....	128
Le « dossier du Tchad ». Le thaler autrichien de Marie-Thérèse. L'oiseau-mouche du maire de Dakar, Alfred Fourneau gouverneur et Gentil gouverneur intérimaire du Congo, à Paris. Mariage de mon frère Xavier.....	129
De Bordeaux à Matadi. Mes officiers.....	133
Brazzaville en 1904 et en 1932.....	136
Les archives du vieux Congo.....	138
Le gouverneur général Victor Liotard.....	141
Le sergent Malamine et Stanley.....	143
Zinga-Mongoumba.....	146
CHAP. II. — DE BRAZZAVILLE A FORT-LAMY. — LA GRANDE FORÊT.	
Les tonnelets Conza.....	148
Bangui. La grande forêt équatoriale.....	149
Les anthropophages. Les Bondjos. Mgr Auguard.....	150
Le bataillon de l'Oubangui-Chari-Tchad et ses officiers comp- tables.....	153
Le portage, fléau de la population. Le Chari, le Gribingui. Fort-Crampel.....	153
Premiers combats avec Rabah : Togbao, Kouno.....	154
Combat de Kousseri (22 avril 1900).....	156
Fort-Archambault. Le trésorier apporte des thalers pour la solde des tirailleurs.....	157
Fort-Lamy, juillet 1904. Le commandant Largeau. Ses idées sur la situation.....	159
Ressources de Fort-Lamy.....	161
Situation militaire.....	162
Départ de Largeau.....	163
La quinine.....	164
La grosse question du ravitaillement.....	165
Les officiers du Tchad : le lieutenant Gerhardt.....	166
Le « courrier ».....	167
La panthère apprivoisée.....	168
Arrivée de la 1 ^{re} compagnie soudanaise par le nord du Lac. Une bonne dépêche : ma promotion de lieutenant-colonel et officier de la Légion d'honneur.....	171
Le « Poste-Dakar ».....	171
Visite au champ de bataille de Kousseri.....	173

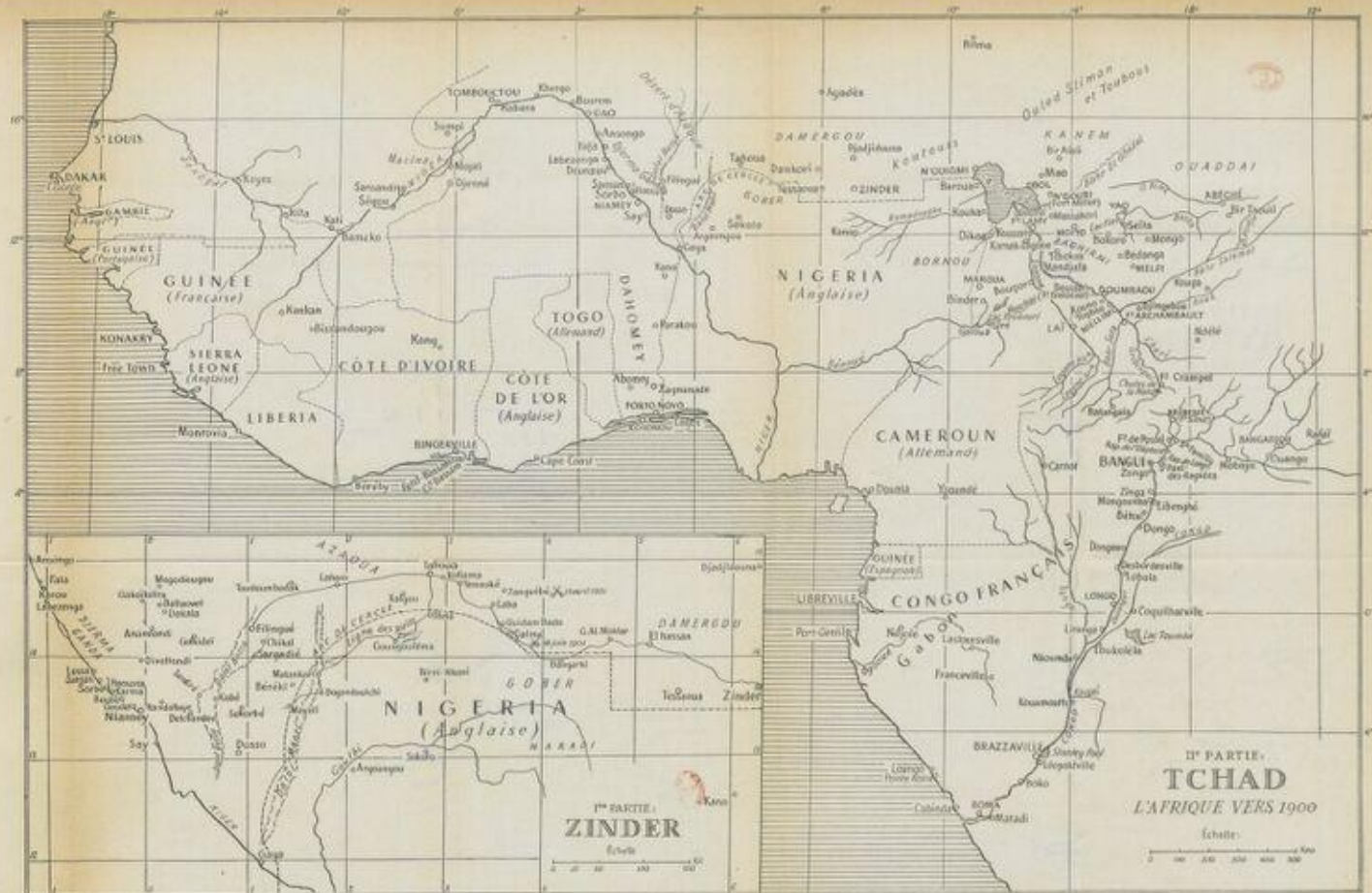
	Pages.
L'unité de politique.....	175
Nécessité des inspections.....	176
CHAP. III. — LAÏ. — NOVEMBRE 1904. — LE RAVITAILLEMENT PAR LE LOGONE, LE TOUBOURI ET LA BÉNOUÉ.....	178
Le <i>Blot</i> sur le Logone. Traversée du territoire allemand. Le capitaine Stieber, résident impérial. Karnak-Logone.....	178
La première promenade. Le sucre, aliment d'épargne.....	180
Les Massa.....	181
La communication entre le Logone, le Toubouri et la Bénoué.	182
Le poste de Laï et le capitaine Julien.....	184
L'administrateur des colonies Emmanuel Merlet.....	185
CHAP. IV. — LE KANEM ET LE LAC TCHAD.....	187
Le Tchad et ses moustiques. Le capitaine Bablon. Le lieute- nant Freydenberg.....	187
Kouka, le jeune Bondjo.....	189
Combat de Bir Alali (9 novembre 1901). La tombe du capitaine André Millot à N'Gouri (Fort-Millot). Remise de la croix au capitaine Bablon.....	190
Les Kanembous. Un chamelier économe.....	193
Le Lac Tchad. Le Kanem. Les Boudoumas, Foulbés, Têda...	194
CHAP. V. — SUR LA FRONTIÈRE DU OUADDAÏ : YAO-MOÏTO-BOKORO.	197
Le poste de Yao attaqué par les Ouaddaïens. Le combat de Séïta.....	197
La Reine Mère du Baghirmi.....	200
« Depuis que les Français sont ici, nous sommes toujours à l'ombre. ».....	202
Bédanga et Melfi. Le capitaine Ruef.....	203
Le courrier en route.....	204
L'oasis de Kinji-Saïl.....	205
Le Baghirmi. Tchekna.....	206
L'enseigne de vaisseau de Parseval a pratiqué avant les Scouts la devise : « Toujours prêt. ».....	209
L'explorateur anglais Savage Landor.....	211
M. de Brazza chargé d'une Commission d'enquête au Congo.	211
CHAP. VI. — COMMISSION D'ENQUÊTE. — LES POPULATIONS CONGO- LAISES	213
La nuit d'Afrique. Le <i>Benoît-Garnier</i> , chaland arche de Noé. Un courrier arrivé la nuit nous sauve du naufrage.....	213
Arrivée de M. de Brazza à Fort-Crampel, le 3 juillet 1905....	216
Les Sénégalais.....	217
Le Tchad en danger. Le rapport Largeau annoté par Gaston Doumergue.....	221

	Pages.
Un coup de pied de cheval.....	222
Panorama de Bangui.....	223
Les populations du Congo.....	224
La faune au Congo.....	227
Les termites. La maladie du sommeil.....	231
La mission est l'occasion de descendre à Brazzaville avec un rapport important.....	232
Descente des rapides avec l'Inspecteur colonial Saurin.....	233
La lettre du Tchiroma.....	236
M. Savorgnan de Brazza.....	237
 CHAP. VII. — DEUXIÈME PÉRIODE DE COMMANDEMENT A FORT-LAMY	 238
La Mission de la Sainte-Famille.....	239
Meilleure impression à Fort-Crampel. Les populations sont soulagées du portage.....	240
Le rapide de l'Erina.....	241
Travaux sur la route Logone-Toubouri-Bénoué.....	241
Rentrée à Fort-Lamy le 1 ^{er} novembre 1905. Bonnes nouvelles de Zinder	244
Le lionceau et la gazelle.....	246
Jonction de l'Algérie et du Soudan.....	248
L'hippopotame de Kousseri, invité au dîner du Centenaire d'Austerlitz	249
Le ravitaillement de la Bénoué commence à arriver. Le lieutenant-colonel Moll chef de la Commission de délimitation..	251
Injuste campagne de presse contre M. Gentil.....	253
La relève arrive enfin le 18 janvier 1906.....	254
Fort-Lamy se développe, les voleurs aussi.....	255
L'arrivée du courrier : demi-journée de congé.....	256
Petit raid chez les Ouled Sliman.....	257
Lettre au Commissaire Général.....	259
Combat de Djingeboa. Le lieutenant Cornet et le docteur Couvy.	262
Nouveau combat. Le chef Ouaddaïen « casse sa bobèche »....	266
Faut-il aller à Abéché?.....	267
Un invité.....	269
14 juillet 1906. <i>Aman</i> des Ouled Sliman.....	272
Les derniers adversaires du colonel Archinard. Unité de l'Afrique.....	273
Mon grand oncle l'abbé Perdrau.....	274
Le vieux Soudan pour les « Soudanais ».....	275
Dernière palabre.....	276
 CHAP. VIII. — RETOUR SUR BRAZZAVILLE ET LA FRANCE	 277
Coup d'œil en arrière. Les résultats	277
Une nuit au bord de l'Aouk, septembre 1906.....	279

	Pages.
Chasse au bord du Chari. L'estomac des Yakomas.....	279
Navigation sur les petits affluents du Chari.....	281
Encore Bangui ! Un des beaux panoramas du monde.....	283
Arrivée à Brazzaville.....	284
Les indemnités du Congo.....	285
Mais notre navire est prêt à lever l'ancre.....	286
Retour à Paris. Le général Picquart, ministre de la Guerre...	287
Une visite au général Lyautey.....	289
Les Missions.....	289
L'esclavage ; la politique française et son succès.....	292
BIBLIOGRAPHIE.....	297







PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

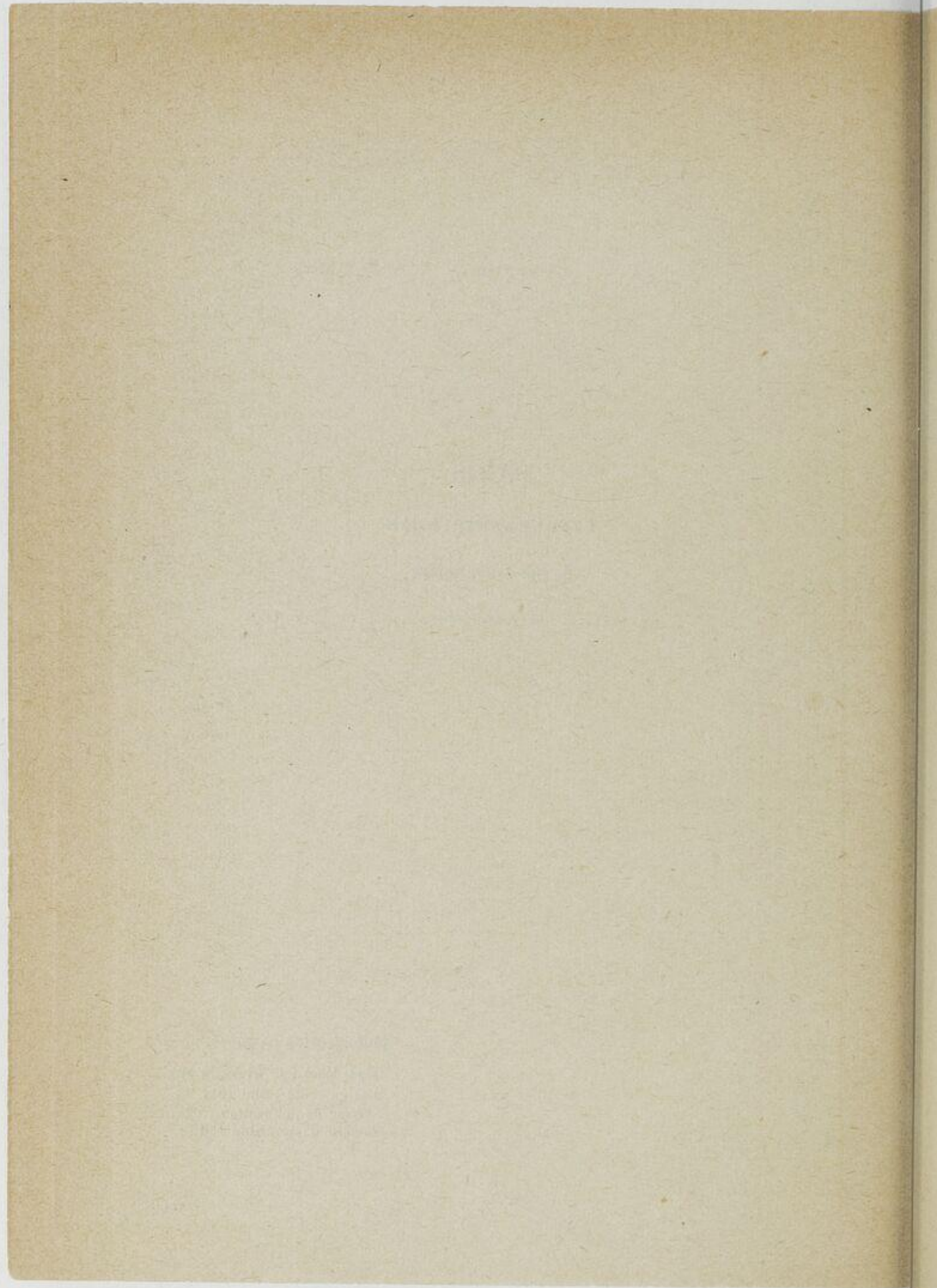
Autorisation n° 20612.

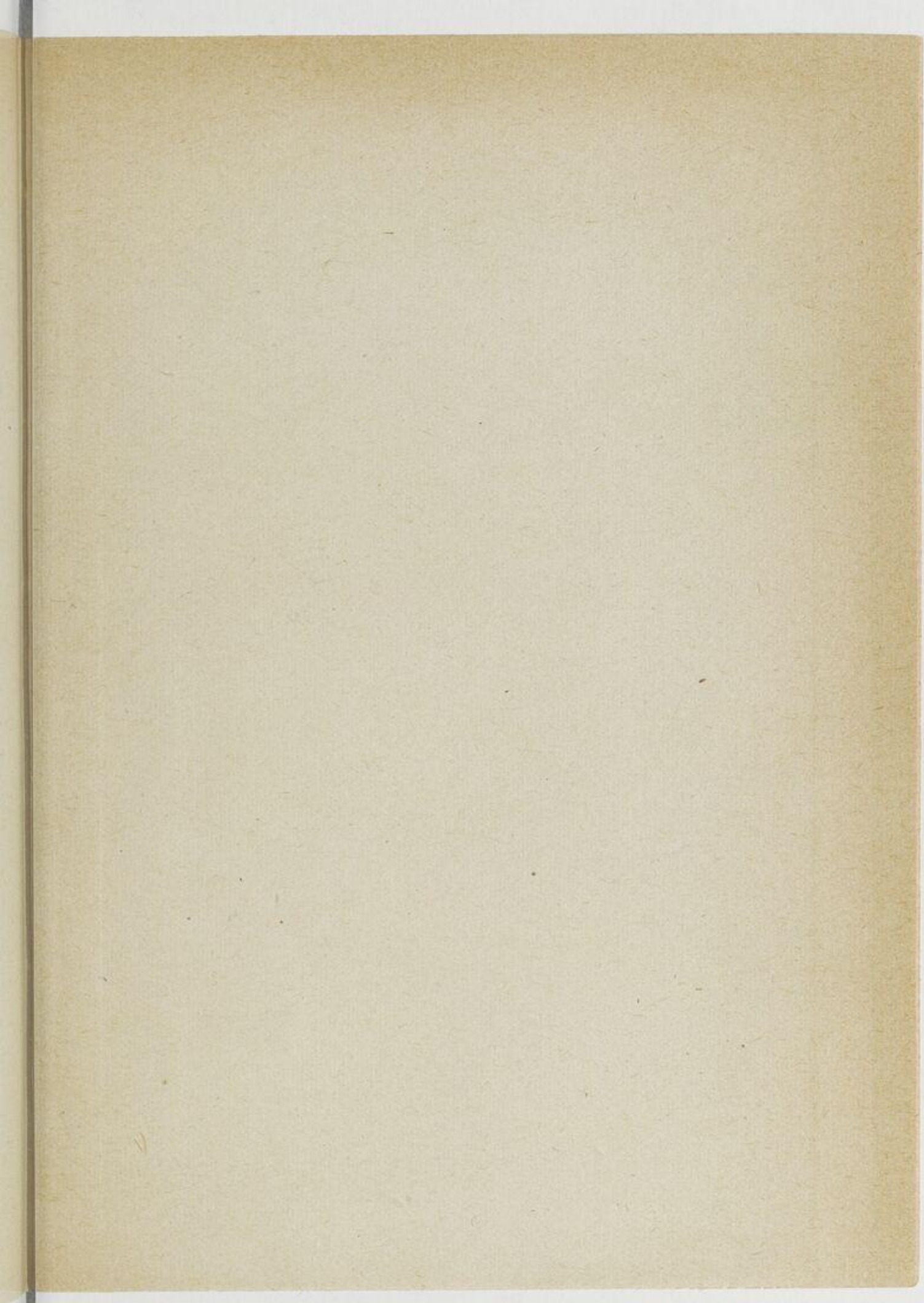
Dépôt légal ; 2^e trimestre 1944.

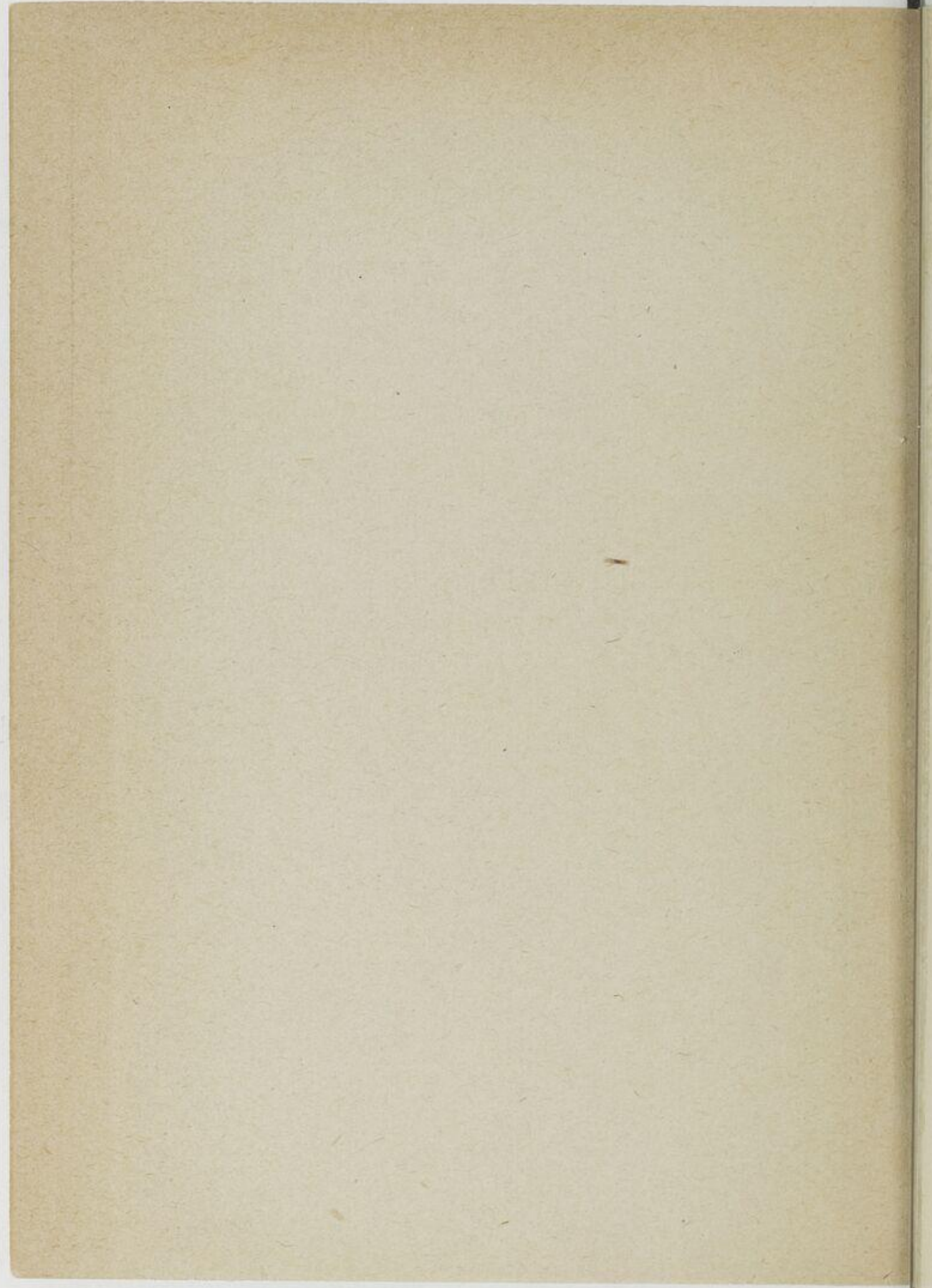
Mise en vente : Mai 1944.

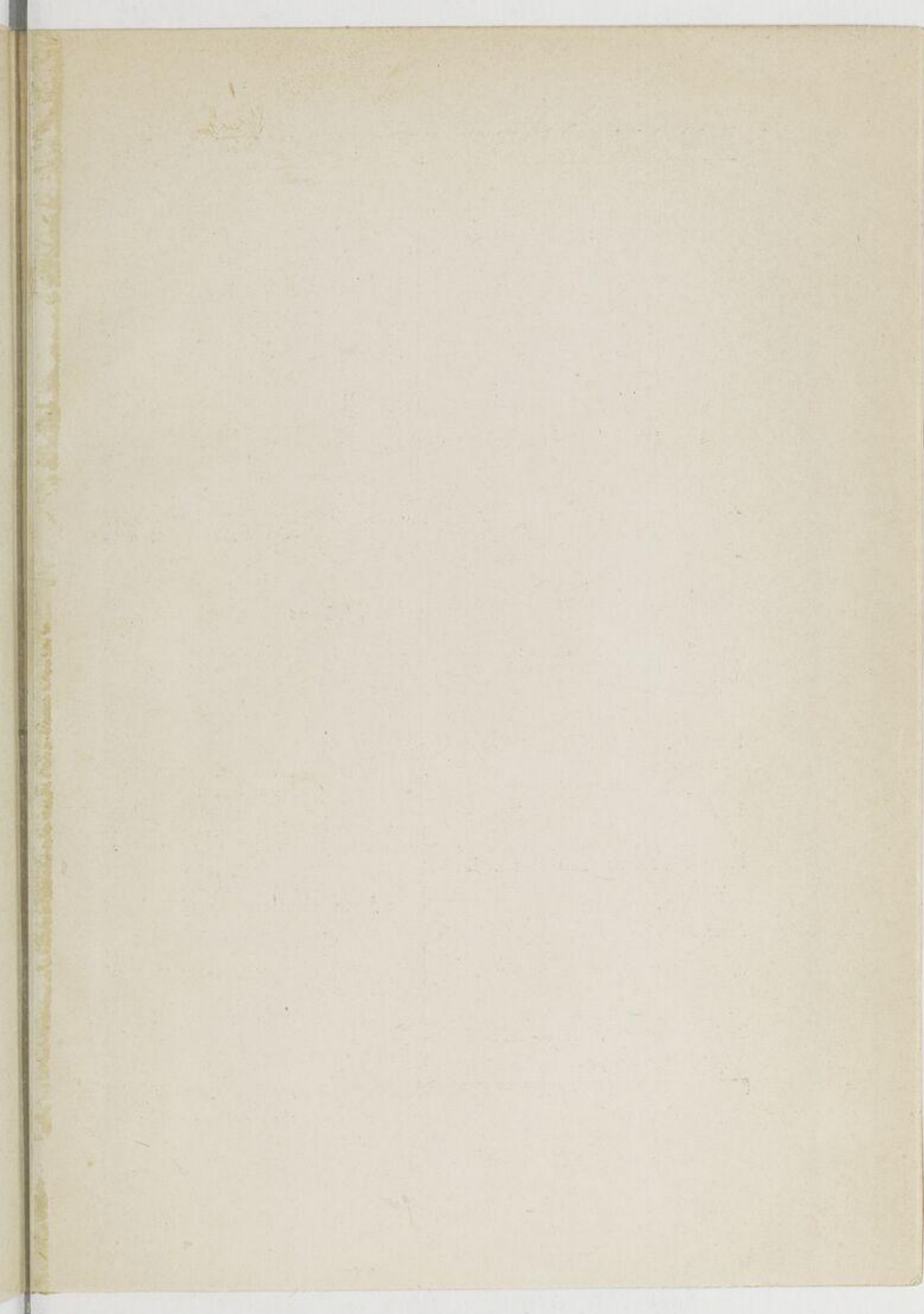
Numéro de publication : 6237.

Numéro d'impression : 3072.









DERNIÈRES PUBLICATIONS

HISTOIRE ET VOYAGES

Jean BÉRAUD-VILLARS
L'Empire de Gaô.

Pierre BERPERRON
La Croisade contre les Albigeois

René BENJAMIN
Les Sept étoiles de France.

Jean BOURGUIGNON
Le Retour des Cendres, 1840.

Joseph CAILLAUX
Mes Mémoires. T. I et II.

Charles de CHAMBRUN
A l'école d'un diplomate : Vergennes.

F. de CHASSELOUP LAUBAT
François Fresneau, père du caoutchouc.

Guy de CHÉZAL
En auto-mitrailleuse à travers les batailles de mai 1940.

Émile DARD
Un confident de l'Empereur. Le Comte de Narbonne (1755-1813).

François DUHOURCAU
Henri IV, libérateur et restaurateur de la France.

Omer ENGLEBERT
Le Père Damien, apôtre des lépreux.

Henry d'ESTRE
Bonaparte, les années obscures, 1769-1795.

Émile GABORY
Anne de Bretagne, duchesse et reine.

J.-L. GHEERBRANDT
Notre Empire. *Un Univers. Un Idéal.*

Daniel HALÉVY
Trois Épreuves, 1814 - 1871 - 1940
(*L'Abeille.*)

Georges GOYAU
de l'Académie française
Histoire religieuse de la France.

Myriam HARRY
Routes malgaches.

T. T. HÖJER
Bernadotte, maréchal de France.

Bertrand de JOUVENEL
D'une guerre à l'autre. T. II. La Décomposition de l'Europe libérale.

Roger LANGERON
Politique d'abord. Souvenirs et anticipations.

Charles LEDRÉ
Le Cardinal Cambacérès, archevêque de Rouen (1802-1818)

Pierre MARIAGE
La Passion des équipages.

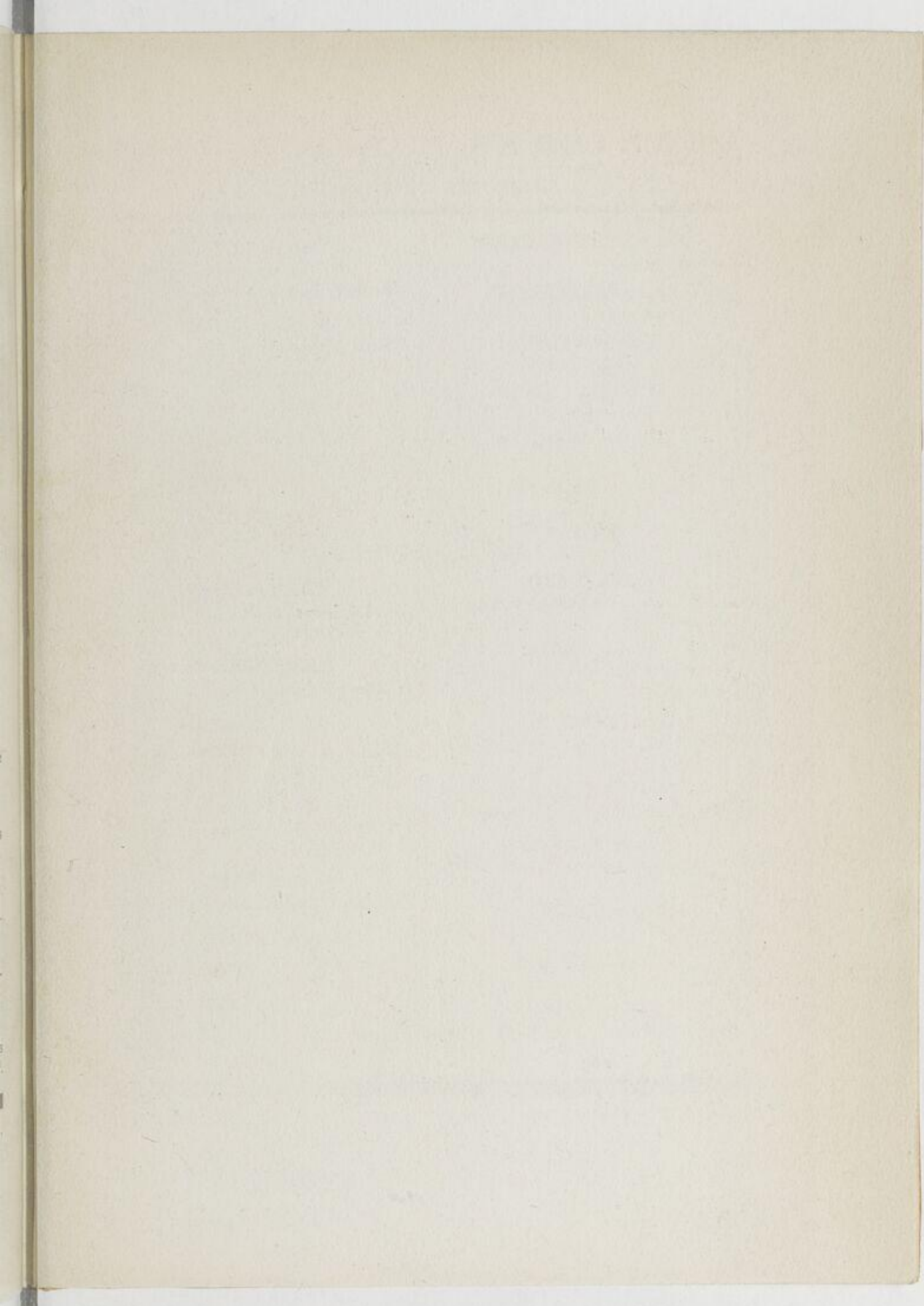
M.-M. MARTIN
Aspects de la Renaissance française sous Henri IV.

Jean MURAY
La Ballade des tordus. (*Les Cahiers des captifs*, n° 3.)

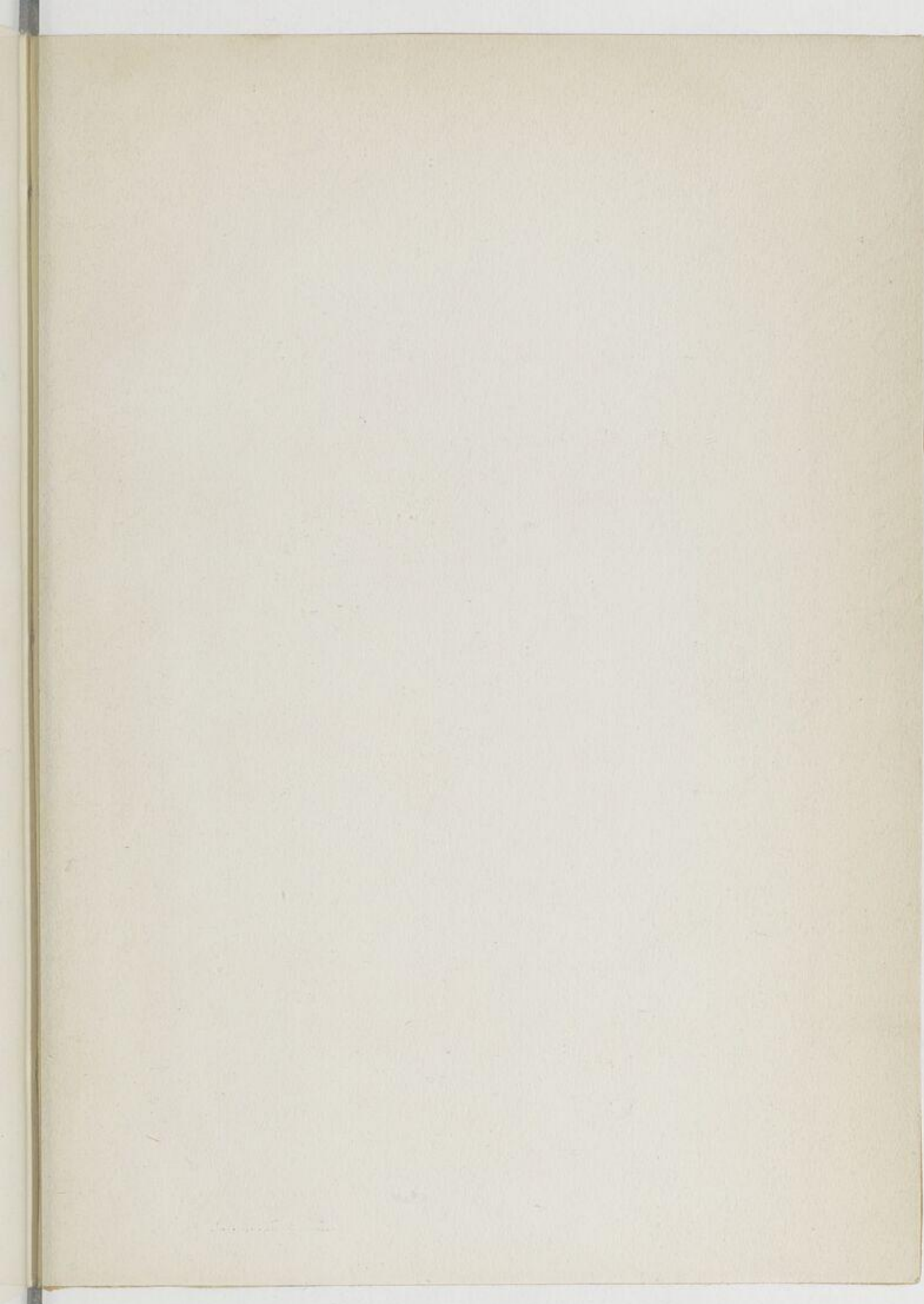
Jean RAY
Le Japon. Grande puissance moderne.

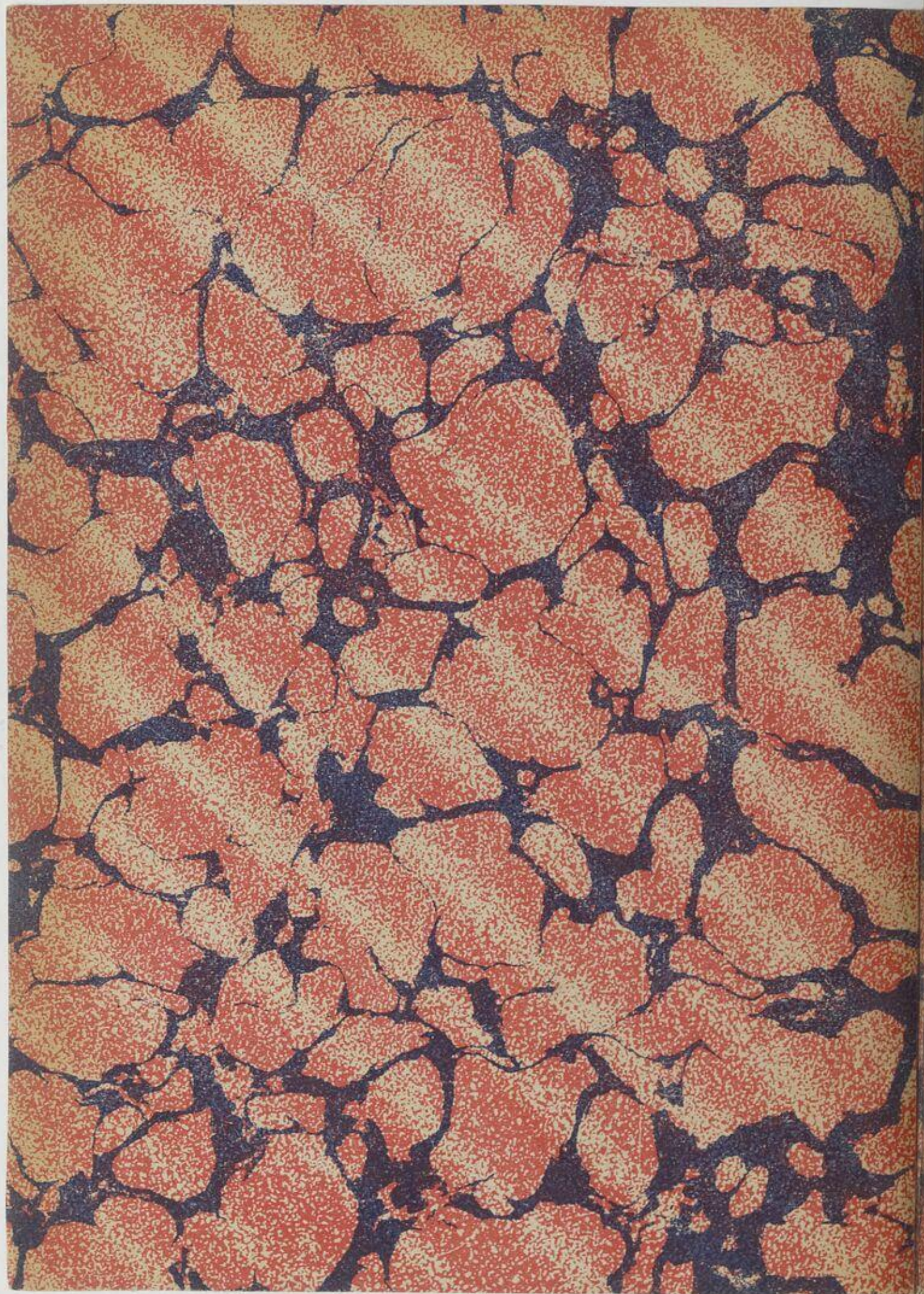
Comte RÆDERER
Mémoires sur la Révolution, le Consulat et l'Empire.

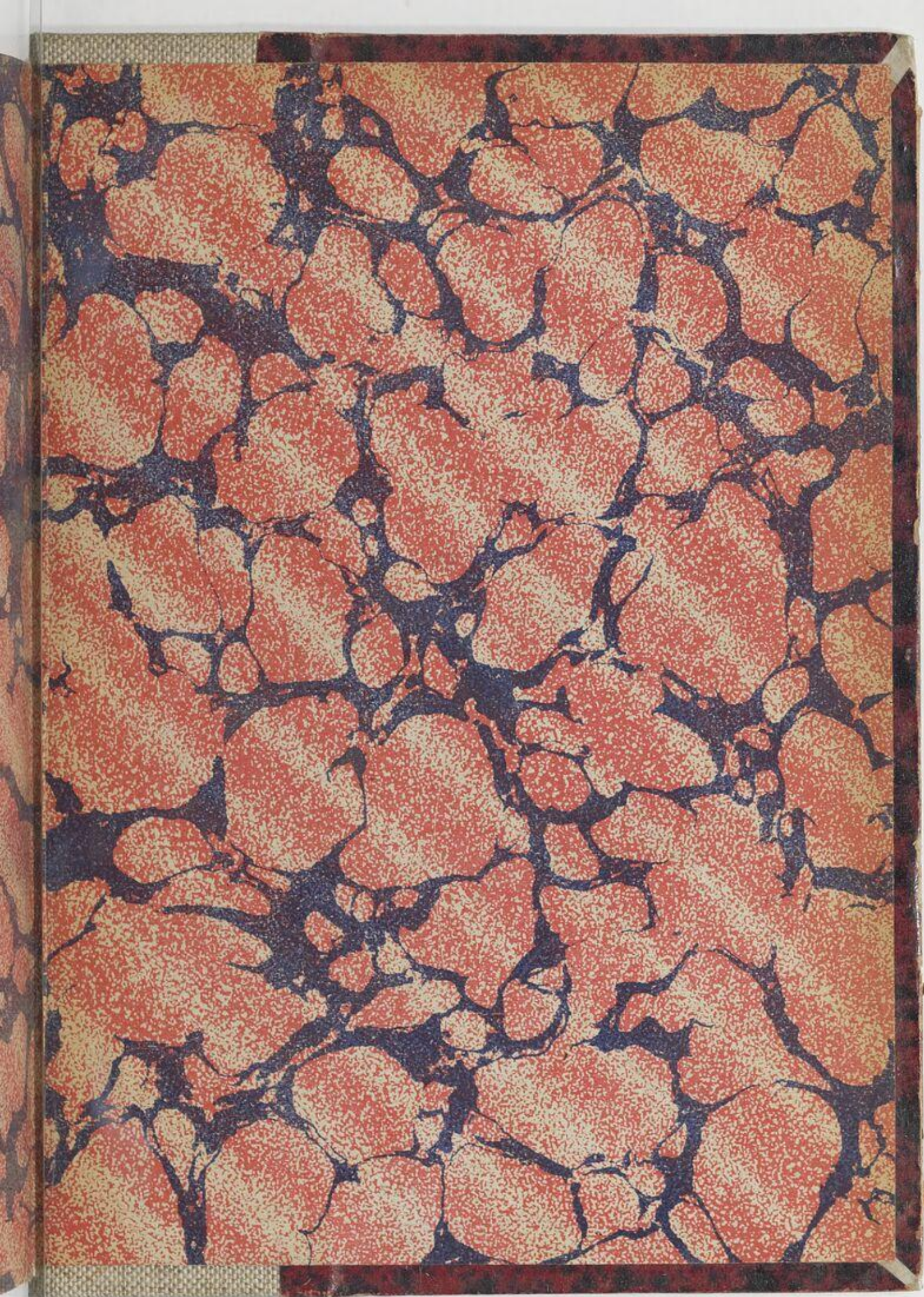
Duchesse de VENDÔME
Journal de Marie-Amélie de Bourbon des Deux-Siciles, duchesse d'Orléans.***.



DESACIDIFIE
À SABLÉ - 2011







BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00733943 7